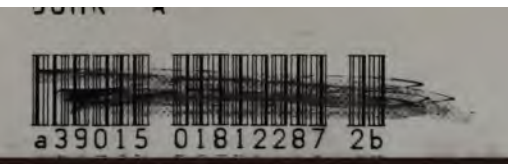

a39015 01812287 2b


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
·LIBRARIES·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
·LIBRARIES·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

ESSAI

HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET POLITIQUE

SUR L'INDOUSTAN,

AVEC LE

TABLEAU DE SON COMMERCE.

ESSAI

HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET POLITIQUE

SUR L'INDOUSTAN,

AVEC LE

TABLEAU DE SON COMMERCE;

Ce dernier pris dans une année moyenne, depuis 1702 jusqu'en 1770, époque de la suppression du privilège de l'ancienne Compagnie des Indes Orientales.

Alexandre

PAR Mr. LEGOUX DE FLAIX,

Ancien Officier du Génie, de la Société Asiatique de Colcota, et de plusieurs autres Sociétés Littéraires et Savantes.

Avec Carte et 14 Planches.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez POUGIN, Libraire, rue Saint-André-des-Arts, N°. 39.

1807.

A. S. A. S. Prince de Neuchâtel,
Vice-Connétable de l'Empire.

MONSEIGNEUR,

Permettez-moi de vous faire hommage d'un écrit dans lequel j'essaie de traiter de la Géographie de l'Indoustan et

de tracer le Tableau de son Commerce.

Cette belle région de l'Asie, si opulente par ses productions et par son industrie, sur laquelle toutes les Puissances de l'Europe paraissent fixer maintenant leurs regards, ne nous est encore qu'imparfaitement connue.

Cependant, ce n'est qu'à la seule possession de quelques-unes de ses industrieuses provinces, que la Grande-Bretagne a soumises à ses lois, que cette Puissance doit la prépondérance et la grande prospérité dont elle jouit depuis quelques années. Cette prospérité colossale et fort au-dessus des moyens apparents que la nature semblait avoir accordés à la Grande-Bretagne, atteste aussi la négligence et l'apathie des grands États de l'Europe, qui ont vu et permis avec une égale indifférence les

envahissements rapides des Anglais dans l'Indoustan.

A qui pourrais-je mieux dédier mon Ouvrage, MONSEIGNEUR, *qu'à vous, qui joignez au goût de tous les arts, des connaissances profondes qui vous ont, en toutes circonstances, mérité l'estime du plus puissant Monarque de l'Europe, du Grand* NAPOLÉON.

Si j'étais assez heureux, MONSEIGNEUR, *pour obtenir votre approbation, et si vous pensiez que la publication de cet Ouvrage pût être de quelqu'utilité aux progrès de l'industrie française, et contribuer à la prospérité de l'Empire, je serais dédommagé de mes veilles ainsi que des peines que je me suis données en parcourant les ateliers des différentes provinces de l'Inde, pour y puiser les pratiques manufacturières du peuple chez lequel presque touts les genres d'industrie sont portés,*

depuis une longue série de siècles, au plus haut degré de perfection.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble, très-obéissant et dévoué Serviteur,

A. LEGOUX DE FLAIX.

AVANT-PROPOS.

L'OUVRAGE que j'offre au public m'a paru tendre à un but d'un intérêt général, puisqu'il ne doit pas moins occuper les Nations qui ont des rapports immédiats avec l'Inde que celles qui ne font qu'indirectement le commerce de ce pays.

On sera peut-être surpris de voir un militaire tracer le Tableau du commerce, lui qui, par état, ne peut faire aucune transaction de ce genre. Mais le public reviendra bientôt de son étonnement lorsqu'il saura que cet officier du génie, dont les idées s'étaient d'abord arrêtées sur des objets différents de ceux qu'il traite ici, a été chargé, pendant plusieurs années, de missions diplomatiques auprès des plus puissants princes de l'Inde; et que, par esprit d'observation et par le désir de s'instruire, il a rapporté de ces missions tous les renseignements qu'il a été à portée de recueillir sur les lieux mêmes, concernant les productions du sol et celles de l'industrie des peuples, leur commerce extérieur ou intérieur, enfin les arts cultivés par les Indous.

Le Tableau du commerce d'un riche

pays tel que l'Indoustan (1) ne saurait être que très-utile. Il manquait à l'Europe, et cette considération m'a décidé à le publier.

J'avais le projet de le livrer à l'impression peu après mon retour de l'Inde; mais j'en ai été sans cesse détourné par les événements qui se sont succédés depuis mon arrivée en Europe, sur la fin de 1788, et particulièrement par ceux des années suivantes. On vit en effet la révolution, que l'on croyait achevée à la fin de la session de l'assemblée constituante, changer tout-à-coup de nature et de direction, et concentrer tellement l'attention de tous le Français dans le cercle fécond de sa marche intérieure et des opérations de la guerre, qu'il semblait impossible qu'un ouvrage absolument étranger au mouvement insurrectionnel qui agitait à cette époque et la France et même toute l'Europe, pût espérer de paraître avec quelque succès. Depuis lors, le cours rapide de nos campagnes, de nos triomphes, ne permettait guères ni aux Français ni aux nations étrangères de porter leurs regards sur les

(1) Si nous suivions l'orthographe indienne, il faudrait écrire *Hindou-stan*; mais je me conforme à l'usage de la langue française, dans laquelle on écrit ce mot sans *h*.

régions fertiles et industrieuses du superbe climat de l'Indoustan : distrait moi-même par mes fonctions, il ne m'aurait pas été possible de donner mes soins à la publication de cet ouvrage.

Plus libre aujourd'hui de m'en occuper, j'aurais pu hésiter encore, si je n'avais considéré que l'état précaire et incertain qu'offrent actuellement toutes les relations avec l'Inde ; mais la sagesse du gouvernement nous fait croire qu'il ne tardera pas à mettre un terme aux prétentions toujours croissantes d'une nation rivale, qu'il profitera, par des mesures habiles, de ses triomphes antérieurs et de ceux qu'il peut encore se promettre pour obtenir une paix durable, qu'alors il portera son attention à fermer les plaies de l'Etat, et tournera ses vues spécialement sur la nature de ses liaisons de commerce dans l'Indoustan, et sur les moyens de rendre à la nation et aux citoyens français la considération dont ils ont joui dans ce pays avant la désastreuse guerre de sept ans. Dès-lors j'ai cru qu'il était convenable d'éveiller l'attention publique sur l'Inde, et de rappeler à la France le souvenir de ses anciennes prospérités. Le rang que devra prendre notre commerce à la paix générale, est encore

assez beau pour que dès ce moment l'esprit public ne soit pas indifférent sur un ouvrage qui développe les principes, et qui contient les éléments des échanges lucratifs que l'on peut faire tant avec l'Indoustan qu'avec les pays voisins.

Envoyé dans l'Inde en qualité d'ingénieur militaire, pour aider M. Déclaison, directeur des fortifications nouvelles que l'on se proposait d'élever à Pondichéry, j'y arrivai en mai 1769. Cette ville, où je suis né, n'était plus ce qu'elle avait été lorsque j'en partis pour venir en Europe y recevoir l'instruction que l'on se proposait de me donner. Parvenue, sous le gouvernement de Dupleix, au faîte de l'opulence, elle était devenue un repaire de reptiles et de bêtes fauves. Il fallait la reconstruire de nouveau. Les particuliers relevaient leurs propriétés, et les ingénieurs s'attachaient à la fortifier. Ces travaux se poursuivirent, sous le savant directeur que je viens de nommer, avec la plus grande activité jusqu'en 1771, et déjà cette colonie était hors d'insulte, et même à l'abri d'une attaque imprévue. A cette époque le gouvernement ayant jugé utile de révoquer le privilége accordé à la Compagnie des Indes, pour laisser ce commerce libre,

cette Compagnie, qui n'était plus, cessa d'envoyer des fonds, et les fortifications furent abandonnées. Je ne me permettrai aucune réflexion sur la suppression du privilége de la Compagnie, une foule de faits ont parlé sur cet ordre de choses; et ces données sont connues de toutes les personnes qui sont aujourd'hui à la tête du gouvernement. Je profitai de l'inaction où je me trouvais pour me livrer à l'étude de quelques-uns des idiômes que l'on parle dans l'Inde (1), et dont l'intelligence m'était indispensable, soit pour voyager dans ce pays, si les circonstances me mettaient jamais à portée de satisfaire mes désirs, soit pour m'instruire dans les sciences, les arts et la littérature des Indous, sur lesquels nous n'avions que des idées vagues, inexactes ou fausses.

Il est d'usage et même nécessaire que les chefs des nations ou gouverneurs-généraux des établissements européens entretiennent avec les princes des relations politiques et commerciales. Ils leurs envoient à cet effet des agents diploma-

(1) On parle dix-neuf langues dans l'Indoustan; neuf d'entre elles seulement ont des caractères d'alphabet particuliers. Ces idiômes n'ont point de rapport entre eux. On ne peut voyager avec succès sans avoir appris cinq à six de ces langues.

tiques, nommés *vakiles* dans toutes les langues du pays, même dans la langue persanne, qui est exclusivement la langue des princes Mogols et de leurs cours.

Avant que les Anglais eussent acquis dans l'Inde ce degré de puissance, dont ils jetèrent les bases en 1760, et où ils étaient parvenus dès 1770, sans avoir cessé depuis cette époque de prendre chaque année de nouveaux accroissements, on ne choisissait ordinairement ces vakiles que dans la caste des Brames. Mais depuis que la Grande-Bretagne a vu croître de toutes parts, avec ses possessions, son crédit et sa prépondérance, les chefs anglais emploient de préférence, pour ces missions, des Européens, autant par raison de politique que pour faire la fortune de leurs compatriotes qui s'attacheraient à apprendre et à cultiver les langues de l'Inde.

J'avais obtenu l'estime et la confiance de M. Law de Lauriston, alors gouverneur général de Pondichéry; il me proposa, en 1773, de me rendre chez le nabab du Maissour, le fameux Heder-Ali-Kan, ami zélé de la France, et qui était un des plus puissans souverains de l'Inde. Des vues d'une sage politique avaient porté ce général à suivre l'exem-

ple des Anglais, en faisant résider, comme eux, un français auprès d'un prince qui pouvait seconder si puissamment nos efforts dans l'Inde, si le projet de M. de Choiseul n'eût avorté; ou du moins y soutenir et protéger nos établissements, quelque fût le systême du gouvernement, et dans tout état de choses. Le changement du ministère français ayant bouleversé ce que les heureuses conceptions de M. de Choiseul avaient préparé pour la prospérité de la France, Heder-Ali-Kan, qui nous a rendu des services inappréciables jusqu'à sa mort, me retint auprès de sa personne, autant par l'estime particulière dont ce prince m'honorait que pour me faire servir à ses projets de conquêtes, et tirer parti de quelques talents dans l'art militaire qu'il reconnut en moi. Ce nabab m'employa à différentes constructions civiles et militaires, et il me chargea de plusieurs missions diplomatiques, jusqu'en 1777, que je résidai dans sa cour. Ces missions que j'exercai tant auprès des soubas et des nababs de la presqu'île que de ceux de la partie septentrionale de l'Indoustan, que nous désignons sous le nom d'empire Mogol, m'offraient encore plus de moyens d'être utile à la France que de satisfaire l'am-

bition de Heder. C'est dans le cours de ces voyages et de mes résidences que je m'instruisais, que je faisais des observations, et que je discutais avec les principaux agents des princes et des souverains chez lesquels je me trouvais, les bases de leurs systêmes politiques et de leurs intérêts particuliers et généraux. Ces mêmes relations me donnèrent aussi la facilité de connaître et d'entretenir les plus habiles négociants attachés à la cour de ces princes ou répandus dans les pays que je visitais. J'ai puisé dans leur société les notions les plus intéressantes sur le riche commerce tant de l'intérieur que de l'extérieur de ce vaste et industrieux pays. C'est ainsi que j'ai pu recueillir une foule de notes aussi exactes que neuves pour la plupart des Européens, sur la politique, les arts, les productions, la religion et l'histoire des Indous, et me mettre à même d'offrir un jour à mes compatriotes le résultat des recherches que peu de personnes, j'ose le dire, avaient eu avant moi la facilité de faire. J'oubliais, en m'instruisant, les malheurs que j'avais éprouvés, bien jeune encore, ou plutôt pendant ma plus tendre enfance, et ceux qui avaient presque totalement ruiné ma famille et tous les

Français qui s'étaient éloignés de la mère patrie pour venir servir leur pays dans les comptoirs de l'Inde. Je leur composais dans l'avenir, ainsi qu'à la France, peut-être un peu chimériquement, le sort le plus heureux; et comme la prospérité publique se liait constamment dans mon esprit à mes idées économiques et commerciales, par le plaisir que m'a toujours fait éprouver le bonheur des autres, je rapportais sans cesse toutes mes méditations, ainsi que mes faibles travaux, à l'unique but de contribuer à relever la splendeur de nos établissements jadis si florissants, naguères encore réduits en autant de ruines qu'ils formaient de belles cités, et qui, depuis leur restauration en 1765, se trouvaient dans l'état le plus précaire. Cet état, avilissant pour la nation, humiliant et désastreux pour les individus, qui avaient fait tant d'efforts pour relever leurs habitations, sans cesse présent à mes yeux, s'était aussi emparé de toute ma pensée, et j'aurais cru trahir la chose publique en perdant un instant de vue le dessein ou l'espérance d'y remédier.

Mais combien mon imagination s'égarait dans les rêves de mon cœur! Ce fut alors que nos comptoirs cessèrent de cor-

Français en ont une encore plus grande, que seulement nous ne savons pas aussi bien que lui apprécier les avantages des échanges, et la puissance qu'ils donnent à la nation qui sait les encourager. Je lui rendrai la justice de dire que chez lui le commerce est une profession honorable, et que les négocians y sont réellement les colonnes de l'Etat : si ces insulaires n'ont pas d'idées plus justes que nous, ils en ont de mieux suivies ; ils sont plus entreprenants, plus constants que nous, et plus protégés par leur gouvernement. Celui-ci a tout fait et fait encore tout pour le commerce national : tandis que jusqu'ici, en France, on a paru méconnaître le premier principe du commerce et de l'industrie, savoir que pour récolter il faut avoir semé ; aussi n'a-t-on rien fait pour obtenir d'abondantes moissons ; ce sont cependant ces secours dont le commerce a peut-être plus besoin encore que l'agriculture pour prospérer. L'amour-propre ne m'aveugle point, je n'ai aucune prévention ; j'ose le dire, il est certain que le sort du commerce de la France et de l'Angleterre tient uniquement à la différence de leur systême commercial. Depuis la mort de Colbert ce systême flotte au gré des plus frivoles intérêts : nous

n'avons jamais su où nous tendions ; et Necker, qui s'imaginait être un aigle en finances, et connaître le commerce de l'Inde, lui a fait faire plus de fausses combinaisons que le célèbre ministre de Louis XIV ne lui avait fait de bien par ses heureuses conceptions. Rappelons que ce fut sous l'administration de ce grand homme que le commerce national se développa, et prit un tel essor en peu de temps, que l'Europe en fut étonnée : c'est à lui que l'on doit également la création de notre Compagnie des Indes, dont les succès, sous Law, surpassèrent tout ce que l'imagination pouvait concevoir de plus heureux : six cent mille Français jouissaient, sous les ailes de cette même Compagnie, ou de l'opulence ou d'une aisance agréable. Ce sont-là de bien tristes vérités à répéter ; mais quel cabinet de l'Europe les ignore ? et quelle puissance de l'Indoustan ne les a pas sans cesse sous les yeux ? Il n'est plus possible de les dissimuler ni aux uns ni aux autres.

Lorsque nous aurons fixé nos idées, et que nous aurons un systême commercial sage, énergique et bien lié à notre systême politique, alors la France ne craindra plus la concurrence d'aucune de

ses rivales. Alors la Grande-Bretagne, dont la puissance est sans bornes aux Indes, viendra elle-même partager avec nous, et même avec les autres nations maritimes de notre continent, les avantages du commerce de cette partie du monde : ainsi le veulent ses intérêts et ceux de l'Indoustan.

Je le répète, et ce n'est pas parce que je suis français que je le dis, de toutes les nations qui ont des relations de commerce avec l'Inde, il n'en est aucune qui ait connu et qui connaisse encore les marchandises de ce pays aussi bien que les employés de notre ancienne Compagnie, ou les descendants de quelques-uns d'entre eux qui ont survécu aux malheurs dont ils n'ont cessé d'être les victimes. Dans cet état de choses il n'y a pas de doute que nous ne dussions plus sûrement réussir dans le commerce avec l'Indoustan que les Hollandais, quoique ceux-ci nous aient précédés de plusieurs années; mieux que les Anglais, malgré leur prépondérance dans tout ce pays, dont les plus industrieuses provinces ont été soumises à leurs lois; et plus heureusement que les Danois, parce que dans tous les temps les agens de cette puissance, qui n'est

point rivalisée ainsi que nous le sommes, dont le commerce est très-borné, aiment mieux acheter des Anglais le très-petit nombre de cargaisons qu'ils envoyent chercher dans l'Inde par leurs navires, que de les faire fabriquer dans les manufactures de l'Indoustan.

Que de raisons pour créer un bon systême commercial! Alors nous n'aurons plus besoin de recourir à l'art meurtrier des combats pour soutenir notre commerce. Au lieu de faire la guerre avec nos boulets, nous la ferons plus avantageusement avec les objets de notre industrie, avec les produits excellents et très-variés de notre sol, objets non moins recherchés par les habitants colons ou naturels de l'Inde que par tous les autres peuples dans les différentes régions de la terre.

Ayons donc le courage de vouloir ce qui nous est si utile sous tant de rapports, et couronnons le superbe monument du code civil que le gouvernement vient de donner, par un bon et solide systême de commerce, lié et sagement combiné avec notre systême politique. C'est le vœu le plus cher que je ferai comme citoyen français et comme homme; c'est

le nœud le plus fort et en même temps le plus doux qui puisse rattacher les fortunes particulières à la prospérité générale ; c'est enfin le grand moyen de faire reposer tous les intérêts particuliers sur la base de la tranquillité publique.

DISCOURS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Depuis trois siècles les nations les plus célèbres, les plus éclairées et les plus industrieuses de l'Europe, entretiennent des relations commerciales avec l'Indoustan, sans qu'aucune d'elles ait encore donné le tableau du commerce de cet opulent et superbe pays, des diverses espèces de marchandises qu'on y trouve, du lieu de leur fabrique, et de la manière d'en stipuler l'acquisition. Raynal s'est borné à de simples indications qui ne sont pas même des éléments ; et son Histoire Philosophique et Politique, célèbre à tant d'égards, n'offre rien qui puisse instruire les marchands de l'Europe et ceux qui fréquentent les différents marchés de l'Inde. Ces connaissances cependant sont indispensables pour le succès des spéculations diverses auxquelles on peut s'y livrer.

Avant que Vasco de Gama, en retrouvant la route du Cap de Bonne-Espérance, ouvrît de nouvelles communications avec les villes maritimes de cet antique empire, celles de Surate, à l'occident, de Bénarès, au septentrion, et de Daca, au levant, étaient depuis une très-longue période de siècles, les principaux

marchés du riche commerce que le pays faisait avec les peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. C'est dans ces villes que les habitants des autres climats venaient apporter aux industrieux Indous leurs tributs volontaires (1).

---

(1) Outre ces cités, dont la haute antiquité est reconnue, quelques autres villes, situées sur la côte occidentale, furent fréquentées des Egyptiens, des Tyriens et des Romains, et étaient les entrepôts du commerce, qui suivait les deux routes de la mer Rouge et du Golfe persique. D'après le témoignage de Pline et de Ptolémée, ces villes étaient Tyndis, Muziris, Barace ou Becare, où se transportait le poivre de Cottonara, de Melcynda ou Nelcynda. Quoiqu'il soit difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer sûrement aujourd'hui la position de ces villes, plusieurs particularités doivent faire conjecturer qu'elles se trouvaient sur la côte entre Goa et Tellichery. En effet, les navigateurs, avant d'arriver à quelqu'un de ces ports, avaient à redouter des pirates qui occupaient un port plus septentrional, appelé *Nitria* par Pline; mais au nord de Goa est aujourd'hui Newtya, dont le nom offre quelque rapprochement avec celui de Nitria, et ces parages sont encore et semblent avoir été, dès les temps les plus reculés, un repaire de pirates : la côte même en a pris le nom. On ne peut que reconnaître dans la *Cottonara* de Pline, renommée pour son poivre, le beau pays de Canara, qui produit encore le meilleur de cette contrée. Le commerce de cette denrée a lieu par le port de Barcelore, dont le nom offre peut-être quelques vestiges de l'ancienne *Barace*. Au nord de Barace, et à des distances respectivement égales de

Mais à l'époque où les sectateurs farouches du moderne législateur de l'Arabie, poussés par le double fanatisme de la religion et des conquêtes, s'approchèrent de ces fertiles et opulentes contrées pour y faire des prosélites à la doctrine de Mahomet, ces missionnaires de l'Islamisme, dont le but n'était d'abord que de convertir et de piller les peuples, changèrent bientôt d'intention à l'aspect des richesses que l'industrieux et paisible Indou étalait à leurs regards. Ces hommes féroces furent sans doute adoucis par la beauté d'un climat tel que celui des Indous, qui tous adonnés aux arts et au commerce, et méprisant souverainement et le soldat et son art mercenaire, pour me servir de leurs idées, offraient à ces étrangers le spectacle d'une religion qui commande le travail, l'industrie et la paix, et qui, consacrée par le respect de tous les siècles, presque aussi ancienne que le monde, avait gravé d'une manière ineffaçable ses préceptes et sa morale

500 stades chacune, étaient Muziris et Tyndis. Ces données conviennent aux places actuelles de Meerzaw, qui rappèle Muziris, et de Goa; c'était en descendant vers le sud qu'on arrivait à Nelcynda, que cette seule induction pourrait faire soupçonner être aujourd'hui Nelisuram.

dans les cœurs de tout un peuple à qui le moindre de ses dogmes ou de ses rites religieux était plus cher que la vie.

A cette époque on vit Calicute et Cambaye, la première située vers le milieu de la côte de Malabar, la seconde au haut du petit golfe auquel cette ville a donné son nom, prendre quelqu'accroissement par l'habitude qu'avaient les marchands de la Perse et de l'Arabie, de s'y rendre en venant de Mascate et de Moka, d'Ormus et de Gombron.

La situation de ces deux villes était très-florissante lorsque les Portugais, dirigés par le génie de leur prince, et conduits par le célèbre Vasco, osèrent se frayer une route sur l'Océan par le Cap de Bonne-Espérance, pour se rendre dans les belles contrées de l'Indoustan.

Cet événement produisit, comme le dit Raynal, une étonnante révolution sur les mœurs, le caractère et l'industrie des peuples de l'Europe; il augmenta la richesse, la puissance de quelques-uns; il fit naître le goût de l'industrie et des spéculations chez presque tous: beaucoup plus que les croisades, il contribua

à policer les Européens, à donner l'essor à leur imagination vers les sciences, à perfectionner les arts, à en établir chez eux qui étaient jusqu'alors ignorés. Dès-lors les puissances maritimes de l'Europe sentirent tout le prix des échanges et l'avantage de leur position géographique, et chaque nation voulant profiter de l'heureuse découverte que venaient de faire les descendants de Lusus, et partager avec eux les trésors de l'Indoustan, s'empressa d'y envoyer successivement des vaisseaux, et d'y former des comptoirs et des établissements de commerce qui devaient favoriser les échanges. . . . .

Alors Surate et Daca, Cambaye et Calicute se virent forcées de partager la splendeur commerciale dont elles jouissaient depuis tant de siècles, et de céder enfin leurs marchés aux nouvelles villes de Goa, Cochin, Négapatnam et Bandel ; de Bombay, Madras et Caloutta ; de Pondichéry, Karickal et Chandernagor. Ces établissements formés par les Portugais, les Hollandais, les Anglais et les Français, ainsi que Trinquebar et Sirampour, par les Danois, Coblentz et Bernagor, par les Impériaux, sont situés sur les côtes tant orientale qu'occidentale

de la presqu'île de l'Inde ou sur les rives du Gange dont les bouches reçoivent leurs navires.

La ville de Bénarès, nommée encore *Cachi*, a seule conservé ses fameuses foires pendant lesquelles se fait la vente des pierreries que l'on exploite dans les mines de Pana, de Golconde et de Madegari, les plus riches de tout l'Indoustan.

Ainsi la route du Cap, toujours plus connue et plus fréquentée, en offrant un nouveau débouché aux productions de l'Inde, dessécha les anciens canaux par lesquels elles avaient coutume de s'écouler, et l'on vit décliner l'immense commerce qui, depuis Alexandre et les Ptolémées, s'était constamment dirigé par l'Arabie et la Perse. De cette vaste et riche circulation, il n'est resté pour ainsi dire qu'un faible ruisseau toujours suivi par les Arméniens qui sont encore les intermédiaires des expéditions faites par les caravanes pour la Turquie, le Levant et toutes les contrées de l'Orient. Cette décadence dut être le résultat nécessaire des accroissements rapides que prit le commerce européen par la voie de la mer qui présente plus de facilité, moins de risques et de dépenses; et ces peuples qui avaient

succédé à la célèbre Palmyre, dans ses échanges avec l'Inde, se trouvèrent à leur tour supplantés par les commerçants des pays maritimes de l'Europe.

Avant de tracer le tableau du commerce de l'Indoustan, je dois faire connaître la topographie de ce magnifique pays. Je vais essayer de l'esquisser rapidement.

Nos relations sont très-suivies avec cette belle partie de l'Asie, et nous la connaissons à peine. Nous avons accru notre commerce, imité presque toutes les espèces de marchandises que l'on y fabrique. Des végétaux précieux, tels que la canne à sucre et l'anil (1), naturels à ce pays, ont été apportés dans nos colonies des Antilles; ils les ont enrichies, ont augmenté nos jouissances, et nous ne connaissons qu'imparfaitement encore les contrées indiennes où la nature les avait placés; nous ignorons les méthodes que suivent les Indous, soit pour leur culture, soit pour l'extraction des substances nécessaires à la vie de l'homme, ou utiles aux arts. Je vais tenter de remplir cette lacune, et j'espère être soutenu dans cette

(1) C'est le nom de la plante dont on extrait l'indigo.

entreprise, sinon par mes propres forces, du moins par l'intérêt de la matière et la nouveauté des recherches.

TABLEAU
DU COMMERCE.
DE L'INDOUSTAN.

TABLEAU HISTORIQUE.

IL suffit de jeter ses regards sur les différentes régions du globe pour se convaincre qu'il n'en est aucune plus propre à réunir les avantages de la civilisation et tous les moyens de rendre heureux ses habitans, que le superbe pays que nous nommons l'*Indoustan*. Placé sous un ciel doux et serein, échauffé toute l'année par les rayons féconds et bienfaisants du soleil (1) qui, pour me servir de l'expression des Indous, est le père de la végétation, de la santé et des plaisirs, et qui fait sentir son heureuse influence même dans ses provinces les plus septentrionales, cet antique et vaste empire jouit constamment, et presque sans interruption, des jours les plus brillants, aux-

---

(1) En indou *sourien*. On le vénère comme l'image de la Divinité, idée heureuse, naturelle, et qui se trouve dans toutes les Mythologies. Il est faux que les Indous l'adorent, comme le disent les Missionnaires.

quels succèdent de non moins belles nuits; car il en est peu qui ne soient assez éclairées par les feux émanés des étoiles, pour permettre de distinguer tous les objets à plus de cent pas.

Le phénomène des moussons (1), inconnu dans les autres régions, amène, à des époques régulièrement fixes, des pluies périodiques, qui fertilisent les terres de toutes les parties de ce pays. On y voit répandues de toutes parts les merveilles de la nature, celles de l'industrie humaine, et les monuments les plus hardis et les plus anciens du monde élevés par les mains des Indous; peuple que l'on peut appeler *l'aîné* de la grande famille du genre humain; enfin, il réunit les productions les plus propres à satisfaire à-la-fois les désirs réels que la nature a donnés à l'homme, et ceux non moins vifs, mais plus factices que le luxe et les arts lui ont créés. C'est dans les mines de Golconde et de Pana que l'on trouve les plus beaux diamants et les pierreries les plus estimées. Le détroit de Manare, situé entre la péninsule et

(1) On nomme ainsi les vents périodiques qui soufflent tantôt de la partie du nord, depuis octobre jusqu'en mars; et tantôt de celle du midi, depuis avril jusqu'au mois de novembre. Alternativement ces vents rassemblent et poussent les nuages du septentrion au midi, et du midi au septentrion; de sorte que la pluie s'étend pendant six mois dans les provinces occidentales et septentrionales; et que les nuages, chassés ensuite par les vents de nord, fondent sur celles de l'orient et du midi.

l'île de Ceylan, produit les perles les plus recherchées et les plus belles de l'univers, et les coquillages les plus curieux (1) les plus rares.

Le cocotier, végétal si utile, et qui seul pourrait suffire à tous les besoins de l'homme, le cotonier, dont le duvet soyeux, perfectionné par les mains même de la nature, couvre et l'habitant de la zône Torride et celui de toutes les autres zônes, sont indigènes dans ce pays. L'indigo et la cochenille de la province d'Agra, articles précieux, nécessaires aux arts, si avantageux au commerce du monde entier, sont supérieurs à ceux que produisent tous les autres pays. Les laines du Cachemire seules peuvent servir à la fabrication de ces tissus admirables par leur finesse et par leur légèreté. Enfin toutes les espèces d'animaux quadrupèdes et oiseaux, privés ou féroces, y sont plus beaux, parés de robes plus riches, ou ornés de plumages nuancés de couleurs plus vives que ceux des autres continents.

Après avoir examiné les productions de la nature, si je porte mes regards sur celles de l'industrie, je trouve que les gazes tissues en

(1) Les coquillages de Touticerin, bourg situé sur la côte de la Pêcherie, ont toujours joui de la priorité dans les cabinets des curieux. J'ai eu en ma possession une couleuvre pétrifiée ou en forme de pétrification, que l'on avait pêchée dans ce lieu. Cette pièce était si belle, que l'amiral *Hugues* m'en offrit tel prix que je voudrais y mettre.

lames d'or et d'argent, nommées *goulbani*, que les mousselines de Daca (1), les schalls de Cachemire, les toiles peintes en couleurs, celles à fleurs d'or et d'argent, les perkales, les guinées, les basins et les toiles à quatre fils fabriquées dans les différentes manufactures de l'Inde, surpassent en beauté toutes ces mêmes espèces de marchandises provenant des fabriques de l'Europe, où elles ont été imitées.

De vastes plaines fournissent, sans crainte de les voir s'épuiser, et presque sans frais de culture, par la supériorité des méthodes agricoles, des fleurs suaves, des fruits exquis, et de nombreuses et abondantes récoltes (2); de longues chaînes de montagnes parcourent toutes les contrées de ce climat, du midi au septentrion, et forment les canaux et les réservoirs qui contribuent à fertiliser les terres, et qui épurent l'air. Ces chaînes de monts très-élevés, produisent les phénomènes des moussons, et servent de barrières contre l'Océan,

---

(1) Il en est qui sont d'une telle finesse, qu'elles laissent voir la couleur de la peau, pliées en six et huit double : étendues entre deux personnes, celles-ci ne paraissent séparées que par une légère vapeur, tant leur tissu est délié.

(2) Toutes les provinces septentrionales situées entre le 26e. jusqu'au 35e. degré, produisent annuellement deux moissons. Celles du midi donnent régulièrement trois récoltes : le Maissour, le Tanjaour et le district de Mangalor en fournissent quatre. La terre, dans ces contrées, est couverte toute l'année de verdure ou de récoltes prêtes à être moissonnées.

pour garantir ce pays des révolutions diluviennes, dont l'histoire de l'Indoustan le dit avoir été constamment exempt. Ces monts sont en quelque sorte les limites de l'empire des saisons, et séparent les températures diverses et opposées qui règnent pendant les mêmes mois, d'une contrée à l'autre, quoique situées sous le même parallèle, et à des distances très-rapprochées. L'Indou, placé sur le sommet du Cap Comorin, voit en même temps le soleil éclairer de tous ses feux les provinces à sa droite, et les pluies tomber en torrent sur celles de sa gauche. Ainsi on jouit au levant des douceurs de l'été, tandis qu'à l'occident l'hiver avec ses fougueux aquilons éloigne le nautonnier paisible, et trompe la confiance des enfans de Parkérem (1) venus sur ces plages fortunées et opulentes pour y échanger les produits de leur sol contre le superflu de l'industrie et des arts de l'Indoustan.

Tous les monumens historiques des Indous, ainsi que ceux des Egyptiens et des Grecs, attestent que les mages et les philosophes de ces derniers pays moins avantagés par la nature, et plus nouvellement peuplés, se rendaient dans l'Indoustan, primitivement nommé Bâar-

---

(1) Parkérem est le Mercure de la mythologie des Indous. On ne peut douter que ce nom ne soit celui d'où ont été tirés les mots d'Hermès et de Mercure.

kande (1), pour y puiser les principes de la philosophie, de la morale, de la civilisation, des sciences et des arts que ses habitants cultivaient depuis une longue série de siècles, et qui étaient presque ignorés alors du reste de la terre. Pythagore en rapporta le dogme de la métempsycose, et Thalès y trouva des connaissances astronomiques qu'il n'avait pas.

On ne saurait douter aujourd'hui, particulièrement depuis les recherches précieuses et les travaux de la société de Calcutta, que le sublime, le divin auteur de l'Illiade, n'ait pris dans la mythologie indienne la plus belle et la plus riche partie des fables dont il forma celle des Grecs.

Les études des savants de la société asiatique leur ont fait découvrir dans les poésies samskrites (2), que le Bouri, vaisseau sacré des

(1) Ce qui signifie *royaume de Baâr*, premier Mage de ce pays.

(2) Cette langue sacrée est toujours celle des savants : elle est harmonieuse, et sa structure est simple et majestueuse. elle est plus riche et plus perfectionnée que le grec et le latin ; elle est d'une douceur et d'une délicatesse plus exquise que l'un et l'autre. Les langues modernes de l'Europe, avec tant de moyens de s'enrichir aux dépens de celles qui sont mortes, ne sauraient être comparables au samskrita pour l'abondance. Elles ne peuvent même prétendre à rivaliser, ni par la prosodie ni par les dialectes, ni par rien de ce qui regarde le mécanisme de la parole ou de la grammaire, les avantages qu'ont les langues grecque et latine, lesquelles le cèdent cependant à celle des Brames dans tous les caractères de la perfection sociale, dans l'art de peindre la pensée et de nuancer le sentiment.

Indous, était connu dans leur pays plus de cinquante siècles avant que les Grecs n'imaginassent leur fabuleux Argo. Les recherches que la philosophie et l'histoire ont faites, prouvent aussi que les hommages rendus par les antiques Bâarkandéens à Parkérem, dans les heureuses contrées arrosées par le rapide Indus, le sinueux Gange (1) et le majestueux Broumapoutre, avaient précédé de beaucoup le culte de Mercure en Egypte et chez les Phéniciens. Plusieurs siècles avant que le brillant génie d'Homère eût célébré Cupidon, les Indous, par une allégorie ingénieuse et délicate, représentaient leur *Saidpouc*, c'est-à-dire, le moteur des vertus et des grandes actions des hommes, sous les traits d'un beau jeune homme nud, tenant au lieu d'arc une canne à sucre de la main gauche, et de l'autre un faisceau de toutes sortes de fleurs, portant sur la poitrine, vers la gauche, un carquois de pétales de roses, garni de six flèches, dont cinq placées à l'entour figurent les sens de l'homme et n'ont point de dards ; la sixième qui est au centre des premières est armée, et a son dard recouvert d'un gâteau de miel ; idée fine, gracieuse, et à-la-fois morale sur le plus doux des sentimens : ils lui avaient érigé des tem-

(1) Les mots *Gang* et *Ganga* signifient *sinueux* et *sinuosité*.

ples (1) sur toutes les routes et même dans les rues et au milieu des jardins. Il semble que le poëte de Ferney ait commenté leur pensée lorsqu'il écrivit si heureusement sous une statue de ce dieu :

« Qui que tu sois, voici ton maître :
» Il l'est, le fut, ou le doit être »

Je ferai encore observer que les brames, qui sont les savans et les lettrés de l'Inde, avaient poussé déjà très-loin l'étude de l'astronomie, et consigné dans leurs écrits de nombreuses observations d'éclipses, qu'ils s'étaient familiarisés avec les idées les plus exactes de notre ordre planétaire, long-temps avant que les astronomes mèdes, même ceux d'Egypte, eussent conçu leur systême erroné sur le rang et le mouvement des corps célestes. Les Parsis prirent des Indous une partie de leurs caractères alphabétiques ; les Arabes, et après eux les Européens, en empruntèrent les signes de l'arithmétique. Enfin, ce sont les Indous qui ont les premiers découvert la propriété du fluide magnétique de l'aimant (2), fait dont conviennent les Chinois et les Arabes ; nous leur devons même l'invention de la poudre à

(1) Voyez la figure première de la planche IV, qui représente un temple de *Saidpouc*.

(2) C'est sous le règne de Kichenaha Vaigour que l'Indou Sarsdana découvrit la propriété de l'aimant, au commencement de ce 19ᵉ. siècle ; cette époque remonte à 1764 ans.

artifice

artifice (1), que nous nommons *poudre de guerre* ou *poudre à canon.*

Mes conjectures me portent à croire que le moine, chimiste allemand, à qui nous attribuons l'invention de cette composition, aussi simple dans ses éléments qu'étonnante par ses effets, a pu en avoir reçu quelques notions des marchands arméniens ou arabes, facteurs alors du commerce de l'Indoustan, par les caravannes. Ces notions peuvent avoir donné l'idée au père Schwartz, de chercher à connaître l'effet du mélange des ingrédiens qui composent la poudre dont on lui aurait parlé, sans que ces marchands lui en eussent désigné les quantités proportionnelles. Cette opinion, du moins, n'est pas invraisemblable.

L'histoire des Indous (2) atteste que les ma-

---

(1) L'invention de la poudre, qui se nomme *Baroud* dans la langue des Indous, est attribuée à un nommé *Chaokonal*, qui vivait sous le règne de Louloué, sept cent quatre-vingt-dix-septième successeur de Baâr, troisième fils de Brouma. Cette époque date de 1558 ans au commencement de ce siècle. Le baroud n'était employé qu'aux fêtes et aux solennités religieuses.

(2) Les preuves de cette assertion se trouvent dans le Bagakamé, un des quatre baides ou livres sacrés. Bien que la partie certaine de notre Histoire, que nous appelons *ancienne*, ne nous donne d'exactes notions sur l'Inde qu'à partir de l'expédition d'Alexandre, on ne peut nier que les Indiens fleurissaient à des époques très-antérieures et tout-à-fait incalculables. Cent treize ans avant Alexandre, Hérodote avait commencé à faire connaître aux Grecs les pays voisins de l'Indus, qui avaient dès-lors attiré, par leurs richesses, les armes des Perses. Le même écrivain parle aussi avec assez d'exactitude des nations de la pres-

ges, que les sages ou philosophes de tous les pays, qu'ils nomment *gimenophoss*, vinrent dans tous les temps visiter leurs lettrés, pour puiser dans leur fréquentation les connaissances qu'ils ne possédaient pas, et qui étaient cultivées par ces lettrés depuis une longue période de siècles, que je ne prétends pas déterminer ici. Les Indous, ou pour parler plus exactement, les Bâarkandéens, débarrassés de soins pénibles, vivant dans un pays qui fournissait abondamment et presque sans peines, alors comme à présent, à leurs besoins toujours simples, ainsi qu'à leurs plaisirs toujours modérés; les Indous, dis-je, dans une telle situation, ont été, on le conçoit aisément, plus occupés que tout autre peuple, à promener

---

qu'île, de leurs formes, de leurs mœurs, de leur supériorité dans la fabrication des étoffes de coton; enfin il prouve, et cette remarque est frappante, qu'on trouve entre les Indiens et les *anciens Egyptiens* les rapports et les similitudes les mieux caractérisés. Six cents ans environ avant le siècle d'Hérodote, on voit les Tyriens recevoir des Egyptiens la connaissance du riche commerce de l'Inde, et fréquenter conjointement avec eux les routes de la mer Rouge. Ce n'est qu'une opinion probable que la Judée, sous Salomon, ait partagé momentanément cette mine féconde. Ici les données positives manquent sur l'antiquité des communications avec l'Inde, dont on voit bien clairement que l'Egypte possédait dès-lors la clef. Mais des connaissances astronomiques communes, des institutions religieuses et morales semblables, supposent que ces communications étaient aussi anciennes qu'intimes; et la nature des choses, les faits et les traditions prouvent que toujours les autres peuples ont eu besoin de l'Inde, et que jamais l'Inde n'a eu besoin des autres peuples.

leurs regards sur le beau ciel sous lequel ils vivaient : il n'est point étonnant dès-lors, qu'ils aient été les premiers à surprendre quelques secrets de la nature, à suivre l'admirable marche des astres qui, chaque jour se déroulait à leurs yeux sans voile et sans obstacle, et a pressentir, comme l'a fait le célèbre Pascal, dès son enfance, les premières propositions des mathématiques et les vérités physiques. Cette habitude contractée dès la naissance de leur société, ce besoin moral imposé à leur ame, et par leurs loisirs et par la tendance de leur caractère à la contemplation, dut nécessairement préparer leur esprit à l'observation de touts les phénomènes, et le forcer à méditer sur les principes du monde physique et moral. En étudiant les rapports et l'harmonie qui existent entre les corps célestes ; en réfléchissant sur les vérités mathématiques, sur cet enchaînement de toutes leurs propositions, qui forme le jugement, qui habitue à la logique et rectifie les idées, ne peut-on pas en conclure qu'ils furent naturellement portés à étudier et saisir les rapports qui doivent exister entre les hommes poussés vers la société par le sentiment du besoin qu'ils éprouvent de leurs secours mutuels ?

Doués d'un esprit juste et exercé, d'un caractère égal et persévérant, ayant peu de besoins, qu'ils pouvaient d'ailleurs aisément sa-

tisfaire, grace à la prodigalité de la terre, et tout aussi peu de désirs, grace à la constante douceur du climat, à l'empire des habitudes et à l'influence de l'éducation, par conséquent peu de passions déraisonnables, les premiers Indous trouvèrent moins d'obstacles que les peuples qui habitent des contrées moins heureuses, pour parvenir au bonheur social et connaître promptement les principes de la civilisation gravés dans le cœur des hommes par la providence elle-même; aussi sont-ils encore, de l'aveu de tous les voyageurs éclairés, le peuple chez lequel on découvre les plus anciennes traces des effets de la perfectibilité humaine, de l'origine des sciences et des bienfaits de la vie sociale.

TOPOGRAPHIE.

Dans la description que je fais de l'Indoustan, je me guiderai d'après mes observations, et je peindrai ce pays tel que je l'ai vu pendant mes excursions dans les diverses provinces de ce vaste empire, le plus ancien du monde. Il est nécessaire que je prévienne que je n'entreprendrai aucune discussion, et que je ne ferai aucune critique des ouvrages qui ont déjà été publiés avant le mien. Cette tâche appartient essentiellement à une géographie et non à un ouvrage sur le commerce.

L'Indoustan est situé dans cette belle partie de l'Asie que vulgairement on nomme les *Indes orientales* ou les *Grandes Indes*. Cet empire doit son origine à Brouma (1), et

(1) Les Européens prononcent Brama et Brhama. Aucun législateur n'a plus mérité que Brouma les sentiments d'amour, de respect et de vénération des hommes, sentiments chers, et que les Indous lui portent encore comme s'il ne venait que de paraître. C'est de ce législateur qu'ils se disent les enfants; ils lui rapportent leur origine. Il est le premier homme des Indous, comme Adam fut celui des Hébreux. Son nom est devenu la racine des mots *Sage* et *Sagesse*, *Bram* et *Brami* (quelques sectes entre les savans prononcent Pram et Prami). La vénération, avec le temps, a fini par se changer en culte, et Brouma est devenu l'un des trois attributs de la Divinité, sous la désignation de la puissance créatrice; allégorie qui se rapporte aux institutions que Brouma a données aux Indous, et aux connaissances humaines qu'il leur a enseignées. En cela, la reconnaissance de ses adorateurs est du moins juste et très-fondée.

depuis ce grand homme, le plus ancien législateur connu de la terre, il fut constamment régi par les sages lois qu'il lui donna. Brouma eut pour but de régénérer son peuple et de le soumettre à une constitution simple, liée à la religion, et fondée sur la piété filiale, le plus puissant mobile sur lequel on puisse poser les bases d'une association politique durable et permanente. Ce sage et profond législateur ne voulut point se placer sur le trône qu'il venait de fonder; exemple de modération qui atteste et sa grandeur d'ame et son désintéressement, et qui fait encore aujourd'hui de son nom antique un objet de vénération chez ce peuple, plus fier de lui avoir donné la naissance que de la beauté de son climat, de la fertilité de son sol, de la richesse de ses productions et de l'industrie de ses citoyens.

Ce vaste empire commence au cap Comorin, situé par le 7e. degré 57 min., et s'étend jusqu'aux montagnes de la lune par le 36e. deg. de latitude septentrionale. Ces montagnes forment un chaîne nommée *Hindou-koi* (1); elle

(1) L'*Hindou-koi*, *Khoo-hindo*, *Caucase indien* ou *Paropamisus* ne s'élève jusqu'au 36e. deg. de latitude que vers le nord-ouest de l'Inde, et borne vers ce point le pays de Cabul. A partir de Cachemire, à l'est de Cabul, et par le 34e. deg., la chaîne qui sépare l'Inde du Thibet et des Etats du Grand-Lama, prend, sous le nom d'*Himmaleck*, une direction assez rapide vers le sud-est, et descend vers la frontière nord-est de l'Inde jusqu'au 27 et 28e. deg. L'Himmaleck est la branche que les an-

est une branche du Taurus que les Grecs désignaient par les noms de Paropamisus. Son

---

ciens nommaient *Imaus* et *Emodus*, et qui servait de barrière aux Scythes.

On trouve, dans la description de l'Indoustan par le major Rennell, des notions exactes et nouvelles sur le gissement et la direction de ces montagnes, d'après les observations de M. Forster, le premier Européen qui ait remonté du Candahar à la mer Caspienne. Je pense que le lecteur me saura gré de lui faire connaître ici ce que ces savants anglais ont dit relativement à ces majestueuses barrières de l'Inde.

« .... Cette chaîne, autrefois nommée *Taurus*, qui commence dans l'Asie mineure, et se dirige vers l'est par l'Arménie, et ensuite s'écartant au sud-est, se termine à la côte méridionale de la mer Caspienne, fut continuée par Ptolémée, sous les noms de *Coronus*, *Sariphi* et *Paropamisus*, séparant l'*Hircanie* et *Tapuri* du pays des Parthes, la *Margiana d'Aria* et la *Bactriane* de la province de *Paropamisus*; ou, selon la Géographie moderne, séparant le *Mazanderan* ou *Tuberistan* de *Cumis;* les contrées du *Dahistan*, *Corcan* et *Karasm* du *Korasan;* Balk et Gaur, du *Sigistan* ou *Seistan:* cette chaîne, enfin, sous le nom de Caucase indien, séparait l'Inde de la Bactriane (Bactria), et ensuite prenait les noms d'*Imaus* et *Emodus*, séparant l'Inde de la Scythie. Les modernes ne connaissent pas la direction que suit cette chaîne en s'éloignant du voisinage de la mer Caspienne: ils ignorent si elle ne se joint pas réellement au Caucase indien, ce qui est très-probable, quoique, d'après Danville, on ne le suppose pas; car il lui donne une direction est-sud-est depuis la mer Caspienne, et il la fait passer au sud d'Hérat. Si cette direction était véritable, M. Forster eût dû traverser cette chaîne dans sa route, à partir du Candahar, tandis qu'il ne rencontra de montagnes qu'à 100 milles de la mer Caspienne; de manière qu'il laissa sur sa droite, ou au nord, la continuation du Caucase indien, si toutefois c'était elle. Je crois réellement que cette chaîne existe presque sous la forme décrite par Ptolémée; car les rivières que traversa M. Forster ont toutes leur direction au midi, ce qui prouve que les terres élevées sont au nord, quoiqu'on ne les voye pas: par-conséquent, c'est par le nord du Korasan que doit s'opérer la

étendue en longitude, dans sa largeur moyenne, prise vers le haut de la partie méridionale, que nous nommons la presqu'île en-deçà du Gange, s'étend du 70e. deg. du méridien de Paris, jusqu'au 84e. deg. de ce même méridien; ce qui donne une superficie de deux cent quarante-cinq mille lieues carrées. Quelques géographes indous, prenant la moyenne proportionnelle dans une étendue trop forte, donnent à cet état une superficie de 297,000

---

jonction, si elle existe, des montagnes Caspiennes et du Caucase indien.

Il est inutile de supposer que cette chaîne doive être excessivement élevée dans toutes ses parties: on révoque même en doute son existence. Ptolémée distingue entre la hauteur du Caucase et la hauteur de sa continuation à l'est, sous le nom d'Imaus, ce dernier étant de beaucoup plus élevé. Le point de commencement où le nom change, et l'élévation répondent à la partie occidentale de Kuttore, et se trouve presque vis-à-vis la source de la rivière *Suastus*, le Sewad. La chaîne de montagnes qu'il nomme l'*Imaus propre*, et qui suit immédiatement l'*Imaus* à l'occident, occupe la place de l'Indookho, et confine au pays des *Lambathæ*, *Lumghan*; après elle, et dans le même ordre, vient le Paropamisus, qui répond aux montagnes de Gaur, au nord et nord-ouest de Candahar. J'avoue que ce fut pour moi un sujet d'étonnement, lorsque je vis qu'il n'y avait pas de montagnes entre la province de Cabul et Tershish, sur la route que suivit M. Forster. Il ne décrit que quelques côteaux épars dans les lieux où les cartes représentent ordinairement de majestueuses chaînes de montagnes. Dans toute sa route de Candahar à la mer Caspienne, il ne traverse qu'une rivière, trop profonde pour être guéable. *Caucase* et *Paropamisus*, noms des chaînes de montagnes au nord-ouest de l'Inde, dérivent une partie de leurs noms de *Kho* et de *Pahar*, mots qui signifient montagnes dans les langues indiennes. . . . . »

lieues, en réduisant la coss (1) en lieue commune de France.

Avant Brouma (2) ce pays se nommait *Samondive ;* il reçut depuis le nom de *Baar-Kande* (3). Ce n'est que vers l'an 13,384 du quatrième âge du monde, désigné par le mot *jongue* en samskrita, que cette dénomination, suivant la chronique des Indous, fut changée en celle de *Hindou-kande.*

La beauté du climat, la fertilité, la richesse et les excellentes productions du sol provoquèrent souvent les rois et les peuples à tenter d'envahir cet antique et opulent empire; delà plusieurs de ces conquérants qui mettent plus de gloire à ravager la terre et à subjuguer les pays voisins, qu'à faire fleurir les leurs, firent plusieurs fois supporter à l'Inde le joug de leur funeste gloire et de leur avide ambition. Pen-

---

(1) La coss est une mesure itinéraire de l'Indoustan. Elle porte 1,874 toises françaises environ; et est de 32 au degré. La coss moderne, qui est celle des Mogols, est de 33 au même degré. Il est cependant vrai de dire, que la multitude d'Etats indépendants formés dans l'Inde a donné lieu à de grandes variations dans les mesures itinéraires; et il est des pays où l'on compte jusqu'à 42 et 46 coss au degré.

(2) Dans le Bagakanée, Histoire de l'Indoustan attribuée par les Brames à Saharzandek, livre dix-neuvième.

(3) Un usage, qui est aussi ancien que le peuple même, fait donner à l'empire le nom du prince auquel on ajoute le mot de pays, d'empire ou de royaume, qui se rendent par les mots *Kande* ou *Ranié.*

dant une longue série de siècles on vit successivement les Perses, les Grecs et les Tatares envahir cet empire. Ces irruptions ont été répetées par les nations modernes de l'Europe ; mais l'Indien, pour qui la guerre est le plus horrible des fléaux, aux yeux duquel un conquérant n'est qu'un fou, un tyran, à qui il importe très-peu par qui son pays soit gouverné, parce que l'autorité, quelque arbitraire, quelque tyrannique qu'elle soit, ne saurait atteindre sa frugalite ni détruire sa modération ; l'Indien, doux par habitude et par religion, d'un caractère humain et débonnaire, ennemi de toute atrocité et de l'effusion du sang, ne sut en général que se soumettre au premier ambitieux qui venait envahir sa patrie et la subjuguer : mais si ses armes ne purent protéger ses possessions, son inébranlable constance suffit pour conserver intact son antique culte et sa croyance, contre des hommes cupides et féroces qui, semblables, disent-ils, aux tigres de leurs forêts, ne respirent que le sang et le carnage. Le peu d'empire que ces passions ont sur l'Indou explique ce mélange étonnant de faiblesse et de fermeté dont il n'a cessé de donner des preuves depuis qu'il est la proie des conquérans. Ce caractère patient, ferme et résigné, est un bienfait de son éducation, de ses institutions, et du dogme de la métempsycose, sur lequel repose sa croyance, et au-

quel il est encore plus attaché qu'à son existence (1).

De tous les conquérants qui ont pénétré dans l'Indoustan et dont l'histoire de ce pays développe les ravages jusqu'au moindre détail, il n'en est aucun dont la mémoire soit plus en horreur parmi les Indous, que celle d Mamoud, de la dynastie tatare des Gaznavites, par les atrocités qu'il y a commises. Ce Kan était fils de *Chébinbec*, que les Mogols nomment *Sébeinzing*; dynastie qui ne donna que quatre empereurs, et que le fameux *Timour-bec* anéantit bientôt. Mamoud, poussé par son insatiable ambition et par son caractère féroce, sortit, en 1002 de notre ère, de la ville de Gazna, située sur les frontières de la province de Kaboul, et dont Sébeinzing s'était emparé vingt-sept ans avant cette époque : il pénétra sans aucun obstacle jusqu'au midi du royaume de Vichenagar, présentement Visapour. Le Kan tatar traita les Indous avec toute la rigueur d'un conquérant fanatique et d'un enthousiaste cruel. Ce farouche sectateur de Mahomet; cet homme qu'aucune épithète ne

(1) Un fait qui s'est passé sous nos yeux suffira pour appuyer cette assertion. Les Bengalis, pour ne pas enfreindre ce dogme, refusaient non-seulement la nourriture, mais encore le riz même cuit chez les Européens, et que ceux-ci leur offraient pendant la famine de 1770 qui désola leur belle et fertile province. Ils préféraient mourir d'inanition.

saurait caractériser, apporta dans les contrées qu'il venait de soumettre sans coup férir, qu'il parcourait plutôt que de les conquérir par la force des armes, la croyance du Coran, de la même manière que Charlemagne fit admettre l'évangile chez les Saxons. Il voulait établir sa religion chez un peuple qui s'empressait de l'accueillir en ami. Détruisant les temples, massacrant les Indous qui refusaient d'embrasser l'islamisme, il fit périr en moins de six mois plus de vingt millions d'Indiens; il pilla les trésors de leurs princes, et s'empara des richesses des temples qu'il faisait démolir. Peu satisfait de tant de cruautés, de vexations et d'horreurs, il renversa le prince de son trône; il changea, dans les pays dont il venait de s'emparer par ses astucieuses promesses, le gouvernement véritablement paternel sous lequel ce peuple vivait heureux depuis des milliers de siècles (1), pour y substituer le régime

(1) L'Histoire que j'ai citée à la seconde note de la page 25, par une suite non interrompue de rois, dont presque touts les règnes ont été très-longs, porte à dix-neuf mille ans la durée totale des différens règnes des empereurs nommés dans cet ouvrage. Je ne me permettrai de faire aucune autre observation sur cette histoire, que j'ai traduite très-littéralement. Je me bornerai à la publier, lorsque les circonstances me le permettront, et telle qu'elle est. Ce monument ne peut présenter qu'un objet de curiosité, sur-tout par la manière concise dont il est écrit; car il y a des règnes qui ne portent que le nom de l'individu, celui de sa mère, sa lignée avec le précédent roi, et le nombre d'années qu'il a régné.

militaire de Mahomet, la plus tyrannique et la plus monstrueuse de toutes les constitutions sociales.

Dès-lors le systême politique de l'Indoustan (1) fut anéanti : l'ordre civil et judiciaire établi par Brouma avec tant de sagesse (2), fut changé. A la suite d'un bouleversement total dans l'admirable civilisation de cet antique peuple, Mamoud, pour ne laisser rien subsister de l'ancien ordre de choses auxquelles il était incapable de rien substituer de bien, altéra aussi la circonscription des provinces de la partie septentrionale dont il était déjà en possession. C'est depuis cette époque que ces

(1) J'ai déjà eu occasion de dire qu'après Brouma l'Inde se nommait *Baarkande*, et que ç'a été vers l'an 13,384 du quatrième Jongue qu'elle reçut la dénomination d'*Indou-Kande*, ce qui signifie littéralement *pays de la Lune*; mais, par extension, cela veut dire le pays des Animaux nocturnes. On a voulu désigner par là une espèce de chien sauvage qui reste toute la journée dans sa tanière, et n'en sort que la nuit pour chercher sa pâture. Ce quadrupède fait presque continuellement des cris plaintifs et lugubres, désagréables et perçants, c'est le *chacal* ou *jacal* (*canis mesomelas* Lin.). Son nom au Bengale est *jaque parel*, en Perse, *chagal*, dans l'Indoustan, *kuidder* et *kola*, en Tamoul, *Neri*. Il nous est connu sous le nom de jakal, nom que lui ont donné les Hollandais.

(2) La forme de ce gouvernement, établi par Brouma, était monarchique, modelé sur celui des pères de famille. Les affaires civiles étaient jugées par deux arbitres, que chaque partie nommait de son côté, et par un sur-arbitre désigné par tous les deux. Celles criminelles l'étaient par sept des plus anciens de la caste du prévenu, habitants la même commune; les anciens présidaient ce juri, à-la-fois d'accusation et de jugement.

divisions territoriales ont continué, même sous les descendans du fameux Timourbec, plus connu en Europe sous le nom de Tamerlan, à être nommées Soubahi, Nabahi, Paraganas ou Serkars: la mort arrêta les projets que Mamoud formait d'envahir la presqu'île.

Avant de passer outre, il est nécessaire que je fasse observer, pour ne pas multiplier les digressions sur la politique, que dans toutes les parties de l'Indoustan, conquises par les Tatares mogols, toutes les terres appartiennent exclusivement au prince. Ce fait est exact, quoique plusieurs voyageurs l'aient contesté. Il en concède à volonté des portions plus ou moins considérables, qui forment des revenus pour la vie, ou à perpétuité à ses feudataires; mais ces dons nommés *jairs*, n'ôtent pas cependant aux cultivateurs le droit de vendre ou de léguer par testament les portions du terrein qu'ils cultivent; il sont tenus seulement d'acquitter les droits de mutation, et payer une redevance annuelle envers le feudataire. Chaque année, ou à des termes plus ou moins éloignés, selon la volonté ou l'usage du Paragana, les cultivateurs propriétaires sont obligés de déterminer le prix des droits qu'ils ont à payer aux jairdars; ceux qui ne possèdent qu'à titre de locataires sont tenus de passer un nouveau bail avec l'amaldar du prince ou le collecteur du jairdar.

La politique des Empereurs, ainsi que celle des Soubas et des Nababs mógols, depuis qu'ils se sont rendus indépendants des Empereurs, après l'invasion de Tamas-Kouli-Kan, paraît consister en une perpétuelle attention à empêcher que quelque famille n'obtienne de grandes possessions, ou n'accumule des richesses qui leur deviendraient peut-être funestes, plutôt qu'à vouloir rendre le peuple serf ou esclave; d'autant qu'une telle espèce de servage serait impossible chez un peuple aussi frugal, qui a si peu de besoins, et sur lequel l'autorité n'a aucune prise, comme je l'ai déjà fait observer. Cet esclavage d'ailleurs, s'il était possible, laisserait peu de jouissance, et ne donnerait qu'une grandeur apparente, soit à l'empereur, soit aux soubas ou aux nababs. Je dirai encore que toutes les acquisitions de terres faites pas les *omras*, les officiers de la couronne, ou par des généraux mogols, ont été toujours sujettes à l'inspection et au contrôle du gouvernement; et si quelqu'un de ces omras, et même des particuliers, essayait de se rendre propriétaire de vastes domaines, non-seulement on lui refuserait de contrôler ses acquisitions, pour l'empêcher de s'en mettre en possession, mais il serait aussitôt marqué comme une victime qu'il faudrait sacrifier à la politique du prince et à la sûreté de l'état. De telles précautions seraient absolument inu-

tiles à l'égard des Indous proprement dits, les Mogols connaissant assez leurs mœurs pacifiqus pour ne rien craindre d'eux.

Chez les Mogols, les feudataires soit perpétuels, soit amovibles, sont obligés de reconnaître l'empereur ou le prince, quel que soit son titre, pour leur héritier. Les jairs en outre ne leur sont accordés qu'en conséquence de quelques titres ou des pensions de services qu'ils sont obligés de faire ou d'acquitter. Personne, depuis le divan jusqu'au moindre officier militaire ou civil, ne peut posséder même de place qu'à condition de reconnaître le souverain pour héritier. Il suit de cet ordre de choses, qu'à la mort d'un jairdar, particulièrement d'un feudataire temporaire, tout ce que l'on peut trouver de ses biens immobiliers est saisi au profit du prince; celui-ci rend à la famille ce qu'il juge à propos. Les biens de ceux qui ne sont pas officiers de la couronne ou feudataires amovibles, passent de droit à leurs héritiers. Les jairs perpétuels, toujours peu considérables, sont aussi rendus aux héritiers; il n'y a que leurs biens mobiliers qui soient saisis au profit du souverain, s'ils sont considérables.

Ces dispositions n'ont pas lieu à l'égard des Indous; c'est donc une erreur de croire ce que quelques auteurs en ont dit, par comparaison de ce qui a lieu en Turquie. Mais vouloir

loir tirer quelques inductions de la politique des princes mogols, de ce que nous savons des violences qu'exercent les pachas sur les Grecs dans leur pachalik, ce serait vouloir juger comparativement des choses absolument disparates. L'Indou, dont le caractère est paisible et très-endurant, n'en est pas moins très-attaché à conserver son indépendance : il me semble au reste que l'espèce d'apathie et la sorte d'humilité dans laquelle il se tient, est la meilleure protection, la plus sûre garantie contre les coups du despotisme des princes mogols, qui d'ailleurs n'ont pas, sur-tout à présent, la férocité qu'ils avaient, et qu'ont toujours les Turcs.

Ces barrières que la politique mogole à cru nécessaire d'élever contre l'agrandissement des familles particulières et même de la leur propre, sont indispensables, selon moi, dans un gouvernement militaire qui ne peut être qu'arbitraire et despotique, et chez un peuple aussi ignorant, aussi vindicatif, aussi changeant dans ses goûts, aussi léger dans ses affections, sans caractère et presque sans moralité. Dans ces gouvernements les chefs sont forcés d'accorder de grands pouvoirs à des particuliers, touts ambitieux, très-peu attachés à leurs personnes, qui se croient avoir les mêmes droits à la suprême puissance que le prince, qui, la veille de son élévation fortuite, était ce qu'ils

sont eux-mêmes, de simples soldats parvenus, sans autres titres que leur fortune, et n'ayant souvent pour en imposer à leurs esprits ou à leurs préjugés, ni la grandeur personnelle, ni le reflet de cette splendeur factice qu'on tient en d'autres pays de ses ancêtres, et que le temps consacre en faveur de quelques familles qui possèdent la suprême puissance depuis une plus ou moins longue série de siècles. Dans cet état de choses, on sent qu'il ne peut convenir au despote que ses premiers sujets, naguères ses égaux, réunissent dans leurs mains de trop grandes fortunes avec le caractère de propriété inamovible; ils profiteraient de la première circonstance que le hasard ou bien l'intrigue ferait naître, pour troubler l'état, attaquer le prince et le renverser du trône où il vient de se placer lui-même, par des circonstances semblables.

Les divisions politiques de l'Indoustan, faites par les Mogols, ne nous sont que très-peu connues; elles sont trop multipliées, et elles varient trop pour qu'elles puissent être saisies par nos géographes. Il me serait impossible, par les mêmes raisons, de les déterminer ici. Dans touts les pays de l'Indoustan, qui ont été soumis aux lois des Mogols, l'empereur qui porte le titre de Scha, a divisé ses états en soubahis, en nabahis. Les plus grandes divisions sont les soubahis, et les plus petites sont

appelées amaldaris. Le souba, titre qui correspond à celui de vice-roi dans notre langue, avait, dans le commencement de la fondation de l'empire, une suprématie sur les nababs, ou gouverneurs particuliers, et les nababs sur les amaldars. Ces gouvernements ne sont plus distribués hiérarchiquement, sur-tout depuis l'invasion de Tamas Kouli-Kan. Vers l'an 1732 de notre ère, Nizam-el-Moulouk, souba du Décan qui appela dans l'Indoustan l'usurpateur de la Perse, pour se venger des outrages qu'il avait reçus de l'empereur de Déli, fut le premier qui se rendit indépendant; son exemple ne tarda pas à être suivi par plusieurs autres vice-rois qu'imitèrent à leur tour, et peu après, les nababs mêmes qui dépendaient de ces soubas. Les amaldars sont les seuls chefs qui soient restés sous le pouvoir ou des soubas, ou des nababs.

Les soubahis étaient donnés par l'empereur aux omras, titre qui répond à la dignité de nos princes à brevet : les nabahis l'étaient aux officiers de la couronne et aux généraux de la cavalerie mogole. L'amaldar est un receveur-général de canton plus ou moins étendu.

Mais en outre de cette division de l'empire mogol dans l'Indoustan, il y a encore celle des princes indous qui se sont maintenus indépendants, soit dans la partie septen-

trionale, soit dans la presqu'île, tels que les Rajepoutes et les princes confédérés qui forment l'empire Maratte, plus particulièrement connus dans le pays sous le nom de Sataras, c'est-à-dire des septs souverains. Cette république de rois confédérés, reconnaît la suprématie d'un chef, sous le nom de *pêchevar*, ce qui signifie dans les idiômes des Indous, la même chose que le mot *imperator* dans la langue latine; c'est-à-dire celui qui commande (1). Ce gouvernement est régi à-peu-près par la

(1) Ce pêchevar ou paichwa n'était, sous les premiers fondateurs de l'empire Maratte, dont l'histoire moderne remonte environ à 1628, qu'un grand officier de la couronne. Un fils naturel d'un prince rajepoute, que l'histoire qualifie de rana d'Oudipour, jeta, au milieu des troubles qui agitaient l'empire Mogol avant le règne d'Orang-Saeb, communément appelé Aureng-Zeb, les premiers fondements de la puissance Maratte. Sa postérité régna après lui jusqu'en 1740, époque d'où l'autorité échappa des mains du prince faible qui était alors sur le trône. Ce *rajah* (c'était le titre des chefs de ces Etats) fut enfermé par ses deux premiers ministres, le pêchevar et le buski, dans la forteresse de Sattarah. Les Marattes furent alors partagés en deux Etats, l'un Oriental ou de *Poonah*, l'autre occidental ou du *Berar*. Ce sont principalement les Marattes du Poonah qui ont continué de jouer un rôle politique dans les affaires de l'Inde. En 1761 ils étaient sur le point d'arracher leur pays aux princes Mahométans. La bataille sanglante de Panniput, perdue alors par eux contre Abdalla, roi de Candahar, détruisit leurs prétentions, et les repoussa dans leurs anciennes limites. Bientôt les divisions de la famille du pêchevar affaiblirent son autorité, aux dépens de laquelle des chefs particuliers ou jaghiredars, élevèrent la leur. Les plus illustres de ces chefs ont été, dans ces derniers temps, Scindiah et Holkar, dont les projets et l'ambition ont attiré la surveillance de la politique anglaise.

même constitution politique que l'empire Germanique, à l'exception cependant que la dignité de *péchevar* est héréditaire dans la famille régnante, jusqu'à extinction de sa postérité masculine ou féminine. Alors, et dans ce cas seulement, les six autres princes se réunissent pour en élire un, soit entr'eux, soit dans les branches collatérales de la famille du précédent *péchevar*. Telle est la loi fondamentale de cet empire, que nous nommons des grands marattes, par opposition sans doute au roi de Tatek, que je ne sais par quelle raison les Européens désignent sous le nom de petit maratte, dénomination qui est absolument inconnue dans l'Indoustan.

Dans les états des princes indous, les territoires se divisent en *sercars*, en *paraganas* et en *zemindaris*. Cette hiérarchie est celle qui fut établie dès la fondation de cet antique empire; elle remonte jusqu'à Brouma.

Je ferai observer, avant de terminer cette digression; que dans touts les pays restés soumis aux princes indous, il n'y a point de lois de police; on n'en a pas besoin comme dans la partie de l'Indoustan que les Tatares Mogols ont envahie, ou dans celle que depuis un demi-siècle les Européens ont soumise à leurs lois. Cette remarque n'a pas besoin d'explication, et chacun sentira aisément les motifs qui

me la font consigner ici. Les bornes d'une description topographique ne me permettent pas de développer davantage la législation de l'Indoustan : je reprends l'esquisse de sa géographie.

Cet immense pays, qui a en surface, comme je l'ai déja dit, 202,500 lieues communes de France, est borné en partie par la mer, et ne tient en quelque sorte que par un seul côté au grand continent de l'Asie; il est séparé de la Perse à l'occident, par des montagnes qui me semblent être la continuité de la branche du couchant des Gâtes, par des déserts de sables arides et par d'immenses forêts; l'Indus, dans tout son cours, forme cette limite. L'Hindou-koh, continuité du Taurus, est sa frontière au septentrion : cette petite chaîne, dont le nom formé des deux mots *hind* et *koh*, signifie, selon l'étymologie que j'ai adoptée du mot *hind*, *montagnes de la lune*, et que les Grecs ont désignée sous le nom de Paropamisus, sépare le petit Tibet de l'Indoustan. Au nord-est et dans une partie de l'orient, les montagnes du grand Tibet lui servent de limites jusqu'au royaume du Boutant. De ce point jusqu'au sud-est, il est borné par les royaumes de *Tépra*, d'*Assâm* et d'*Arakan* : c'est ainsi que doivent s'écrire et se prononcer, d'après l'orthographe indienne, le nom de ces états, qui sont limitrophes de l'Indoustan;

mais sa vraie barrière à l'est est le Gange (1) et le Broumapoutre (2). Enfin, des bouches de ces deux fleuves, nommées en samskrita *hindour bardiée*, au cap Comorin (3), et de-là jusqu'à l'embouchure de l'Indus ou Sind, désignée par les Indous sous le nom de Dildelée (4), l'Océan jette autour de l'Inde une immense ceinture qui forme au levant le golfe de Bengale, celui de Perse au couchant, et le petit détroit de Manare au midi; ainsi la mer seule embrasse toute la partie de la péninsule de l'Indoustan, nommée presqu'île en-deçà du Gange, par les Européens, et par les géographes indiens, partie inférieure ou méridionale de l'Inde.

Cette partie méridionale, ou péninsule, a la forme d'un immense triangle irrégulier, par-

(1) Ce fleuve immense, la plus considérable de toutes les rivières de l'Inde, est nommé *Pot-Da* par les indigènes. Le mot Gang ou Ganga, qui signifie sinuosité, n'est qu'une épithète, que nous croyons être son nom propre.

(2) Le nom de ce fleuve vient de celui du législateur des Indous, c'est comme si l'on disait borne ou limite du pays de *Brouma*, nom que nous défigurons en le prononçant *Brahama* ou *Brama*. Les Anglais ont altéré davantage encore le nom même du fleuve, qu'ils écrivent *Buram-Pooter*.

(3) En idiôme indien on prononce Coumbourin, ce qui signifie Corne, et par acception Cap ou Pointe. C'est ainsi que nous avons défiguré toutes les prononciations et changé les étymologies indiennes.

(4) Le mot *Sind* ou *Sindhi* veut dire limite de l'Inde, et celui de *Dildelée*, forme de cœur, expression assez ordinairement usitée en Samskrita, dans le même sens que celle de Delta l'est dans la langue grecque.

ticulièrement à sa base : il a son sommet au cap de Comorin ; la partie septentrionale forme un carré qui est aussi irrégulier, par l'effet du cours du Broumapoutre, et par la position des montagnes du royaume de Tépra.

C'est au cap Comorin que prend naissance la chaîne des Gâtes (1), couverte dans tout son développement de hauts et très-beaux arbres, presqu'aussi anciens que le monde. Ces monts, par leur étendue, par leur élévation, et par leur position (2), produisent, à ce qu'on a lieu de le présumer, le phénomène des moussons.

Du promontoire très-escarpé de Comorin, les Gâtes se développent sur une seule chaîne du sud vers le nord, presque droite, et du 8e. jusqu'au 10e. deg. de latitude. Parvenues à ce point, elles s'ouvrent en deux branches, dont les côtés sont très-divergents et inégaux en longueur, en élévation et en profondeur. L'une parcourt au couchant, le côté du triangle que je viens d'indiquer ; l'autre s'incline vers le levant.

La branche occidentale se développe pres-

---

(1) Cette chaîne est ainsi nommée parce qu'elle forme des défilés presque inaccessibles pour pénétrer des côtes dans l'intérieur de la presqu'île.

(2) Leur direction est du midi au septentrion. Ayant mesuré cette chaîne sur différents points avec des instruments météorologiques, j'ai trouvé que sa hauteur moyenne était de 14,00 toises au-dessus du niveau de la mer.

que parallèlement au rivage de la mer du golfe de Perse, dont elle ne s'éloigne que depuis dix jusqu'à douze lieues communes de France. Après avoir majestueusement couronné les côtes du couchant sur lesquelles elle domine, de manière à les faire apercevoir de vingt-cinq lieues du rivage, elle va se joindre aux montagnes de la Lune, ou Hindou-koh. La branche orientale, moins élevée que la précédente, n'approchant des côtés baignées par le golfe du Bengale que de vingt-cinq à vingt-huit lieues, après s'être développée graduellement du sud vers le nord-est, dans les fertiles plaines du Dindégale, des royaumes de Maissour, de Trisnapali, du Carnat, du Berar et du pays de Télinga, va de ce point, situé entre les 17 et 18e. deg., toujours en diminuant d'élévation jusqu'à ce qu'elle se perde dans le 20e., et elle disparait entièrement en entrant sous le tropique dans le Bengale, que les empereurs mogols ont nommé le paradis terrestre, ou le jardin de l'Indoustan. On doit remarquer ici que toutes les provinces renfermées entre la double chaîne des Gâtes, sont comparativement plus exhaussées que celles des côtes, soit orientales, soit occidentales. Cette différence d'élévation entre le sol de provinces si voisines, ne doit être attribuée qu'à l'effet des pluies des moussons. Ces météores sillonnant les terres des Gâtes sur leurs escarpements vers

les côtes et sur ceux opposés, y produisent deux effets contraires, puisque d'un côté les eaux pluviales détrempant les parties solubles, les font couler et les entraînent avec elles à la mer par une pente toujours plus rapide, tandis que le versant de ces mêmes eaux, vers l'intérieur, ne peut qu'y amonceler des vases dont les couches successives tendent à adoucir l'inclinaison des revers des montagnes et à exhausser la surface du sol. Cette observation confirme la théorie du célèbre Buffon, sur la formation de cette sorte de montagne, attribuée uniquement à la chute des pluies. La mousson pluvieuse étant plus longue, plus abondante sur les côtes occidentales que sur celles de l'orient, est aussi la cause qui fait paraître plus élevée la chaîne du couchant que celle du levant. Leur élévation réelle est cependant à-peu-près la même, quoique le niveau des côtes occidentales soit effectivement plus bas que ne l'est celui des côtes orientales.

La presqu'île, en suivant les principes de nos géographes, ne se divise qu'en cinq côtes (1), savoir; deux au levant, sur le golfe

(1) Suivant les Indous elle devrait se diviser en huit côtes; savoir : trois à l'orient, deux au midi et trois au couchant; celles du levant sont; 1°. la côte d'Oreissa, de Télingana et de Tamoumandel; 2°. les deux du midi se nomment Marava et Ramnat; 3°. les trois côtes du couchant sont le Malabar, la Con-

du Bengale, deux au couchant, sur celui de Perse, une au midi, sur le détroit de Manare, qui ne s'est formé que plusieurs siècles après Brouma, lors de la dernière irruption d'un volcan, le seul qui ait existé dans ce pays. Par cette dernière explosion, il est à présumer qu'il aura soulevé de toute profondeur les terres voisines de la mer, et lui aura ainsi facilité un passage. Ce fait qui se trouve consigné dans l'histoire de l'Indoustan, me paraît très-propre à donner à cette histoire l'autorité que lui refusent certains européens dont elle contrarie les systêmes, puisqu'indépendamment de toute narration historique, les gens instruits et de bonne foi seraient forcés de l'admettre, d'après la physique de ce point du globe. En effet, les preuves naturelles de ce grand bouleversement, sont démontrées par l'amoncèlement des substances volcaniques, dont la plus grande partie a été jetée sur la côte méridionale, qui, depuis cette époque, forme l'île de Ceylan, nommée par les Grecs Taprobane (1).

Au midi de l'embouchure du Gange, et à commencer du haut de ce golfe, se trouve la

---

queni et celle du Décan. Cette division me paraît plus exacte, mais je me conforme à notre méthode, afin de ne pas jeter de confusion dans les idées reçues de la plupart des lecteurs, ce qui arriverait si je suivais les principes des géographes indous.

(1) Strabon, lib. 2.

côte d'*Orixa* (1); elle se prolonge du nord-nord-est au sud-ouest jusqu'au Kichena, dans un développement de cinq degrés ou 125 lieues communes de France. Elle comprend le pays des Hondias, peuple maratte, et celui des Téleingas; ce dernier est un des plus actifs et des plus industrieux entre les Indous. Le *Godavery* est le plus considérable fleuve de cette partie orientale de la presqu'île en-deçà du Gange; il prend sa source au nord-ouest du Décan(2), et à 25 lieues nord des montagnes du *Balagâte*, qui n'est qu'un très-petit bras des Gâtes. Cette masse de monts, coupe obliquement la branche occidentale de cette barrière de l'intérieur de la presqu'île, de l'ouest à l'est, jusqu'au nord de la ville de Visapour. Là le *Balagâte*, changeant brusquement de direction, se développe circulairement vers le sud, autour du royaume de Vichenagar, que l'on dit être la demeure de *Vicherou*, l'attribut conservateur de *Siven*; ainsi ce pays se trouve renfermé dans une demi-ellipse, entre ces monts presqu'escarpés de toutes parts, comme si la nature elle-même voulait en défendre l'accès aux profanes.

Le Godaveri, après avoir parcouru le Ba-

---

(1) En indou *Oreissa*.

(2) Ce mot signifie partie méridionale. C'est le nom que les Mogols ont donné à la vice-royauté, conquise par le fameux Orang-Saëb.

glana, arrosé quarante-deux lieues de pays, se replie vers le nord, l'abandonne pour se diriger au nord-est, et douze lieues après coule à l'est un peu vers le sud, peu loin d'*Elérao*, où il reçoit le Moussi, petite rivière très-profonde, dans laquelle se trouvent les plus belles agathes orientales (1). *Elérao* est une des plus anciennes villes de cette région, et peut-être du monde; elle est construite dans la base d'une montagne de granit, absolument isolée au milieu d'une très-vaste plaine, et dans le sein de laquelle se trouve une rue ayant plus de mille toises de longueur; à droite ou à gauche sont des maisons abandonnées depuis plusieurs siècles, toutes taillées dans le vif du roc, et ne recevant le jour que par de larges soupiraux pratiqués verticalement de la base vers le sommet, sur lequel était construit un temple consacré à la bienfaisance. D'Elérao le Godaveri considérablement accru des eaux qu'il a recueillies dans la longueur de son cours, se porte avec vîtesse sur la branche orientale des Gâtes, à travers laquelle il passe

(1) Ces agathes sont portées à Surate pour y être vendues. J'en ai vu une très-grande, parfaite et bien herborisée; elle appartenait au frère Jésuite de Mouchi, de la mission de Pondichéry. Cette pierre énorme, et de très-belle eau, continuait à végéter, et la plante qu'elle figurait s'était accrue de plus de deux lignes, au rapport de celui à qui elle appartenait. Ce phénomène m'a été confirmé par le père de Maujustin, autre jésuite de cette même mission.

entre un escarpement très-resserré, pour arriver avec précipitation dans les riantes plaines du bas Téleinga, où il semble rouler plus complaisamment et s'égarer dans une infinité de sinuosités, jusqu'à *Madegari;* c'est un fort situé sur une montagne, dans un canton fertile et pittoresque, où se trouve une des plus riches mines de diamants, qui semble confiée à sa surveillance.

A deux petites lieues et demie, à l'est de *Madegari*, le fleuve s'ouvre en deux bras, dont celui qui est au nord prend le nom de Rivière de Coringui, ville auprès de laquelle il forme un port assez commode pour donner asile à des navires de deux cents tonneaux. Le canal du midi passe par Narzapour, ville qui lui donne son nom, ainsi qu'à la contrée qui l'avoisine, et qui est renommée par ses nombreuses manufactures de guinées : je parlerai de ces toiles dans le chapitre des exportations.

Le Kichena est un fleuve révéré des Indous, parce qu'ils prétendent que c'est des yeux du héros dont il porte le nom, l'Hercule de leur mythologie, que ses eaux prennent leur source.

Il fertilise les magnifiques campagnes du Décan méridional, et reçoit dans son sein, depuis sa source dans la valée de *Toumbona*, que l'on dit avoir été l'habitation favorite de ce demi-dieu, 22 petites rivières, et la fa-

meuse Toumandra, son épouse; déesse qui lui dispute, peut-être avec raison (1), sa prééminence et son titre de fleuve. Le Kichena, après s'être prodigieusement grossi des eaux de toutes les rivières qui paraissent lui apporter avec satisfaction leurs tributs, arrive à Pendalcota, forteresse placée au pied de montagnes renommées par l'excellence de leur manganèse, avec laquelle se fait l'acier dont on fabrique les lames des sorais ou damas. Ce fleuve-dieu se trouve être alors d'une telle largeur, que l'on ne saurait reconnaître aucun objet d'une rive à l'autre. Depuis cette ville, fameuse par les manufactures dont je viens de parler, le Kichena coule avec tranquillité au milieu de plaines agréables et fertiles, de bosquets de citronniers et de manguiers, qui donnent des fruits délicieux par leur parfum et leur douceur. C'est avant d'arriver à la branche orientale des Gâtes, qu'il mêle ses eaux avec la majestueuse et paisible Toumandra. Ces hautes montagnes, barrières impénétrables, que la nature même semble avoir posées pour préserver le pays des révolutions dilu-

(1) En examinant le cours et la force de ces deux fleuves, on est porté à penser, contre l'opinion des Indous, que c'est le Kichena qui se jette dans la Toumandra; car cette dernière rivière est, dans tout son cours, beaucoup plus forte que le Kichena. Je suis cependant les idées reçues dans le pays, en conservant le nom de ce fleuve de préférence à l'autre.

viennes, s'ouvrent en quelque sorte pour laisser passer ces fleuves, et les couronnent de l'ombrage verdoyant et touffu de leurs hauts et antiques teks, les plus beaux arbres du monde (1).

En sortant des Gâtes, le Kichena pénètre dans le pays de Téleinga, où il fournit à un si grand nombre de canaux d'irrigation, que ses eaux s'en trouvent prodigieusement appauvries, au point qu'en arrivant à son embouchure, près de Mazulipatnam, où il s'ouvre en Delta, et où il forme l'île de Divi, ses deux branches sont presqu'à sec.

Le Pénéart, c'est-à-dire la rivière de Pénée, qui est une des Nayades indiennes, est un très-petit fleuve de cette côte; il prend sa source dans la province de Rajemindri, un des quatre serkars concédés à la France par Salabet-Zing, vice-roi du Déçan. C'est dans cette province que se fabriquent les plus beaux organdis de l'Indoustan : ses cultures de coton ne sont pas sa seule gloire; et ce pays s'énorgueillit aussi de la beauté de ses femmes.

A l'embouchure du Kichena est située la

(1) Le bois de tek est un des meilleurs de tout le globe; il est utile à toutes les constructions, soit de terre, soit navales. On en fait des meubles et on l'emploie pour des mâts et des vergues de vaisseaux de tout échantillon. Ce bois, qui est plus souple que le chêne, est aussi fort que lui; il joint à ces qualités d'être aussi léger que certains bois de sapin, ce qui le rend propre à faire des mâtures.

ville

ville de Mazulipatnam, l'entrepôt des mouchoirs que nous connaissons sous ce même nom. Ce même point fait la limite de la côte de Coromandel et de celle d'Orixa.

La côte de Coromandel (1) est entièrement plate de même que celle qui lui est contiguë au nord. Par un phénomène que l'on ne saurait expliquer, et dont l'histoire ne fait aucune mention, il se trouve au milieu de la plus vaste plaine du monde, une petite masse de montagnes de beau granit, sans aucune trace de volcan. Cette masse de monts renferme la ville de Gengi (2), chef-lieu du petit royaume de ce nom: elle est placée sur des sommets très-escarpés, et domine un grand bourg situé entre trois mamelons couronnés par des forts.

C'est sur le rivage de cette même côte, qui s'étend depuis le Pénéart au cap Kaliméra, le promontoire du sud-est de la presqu'île, que sont situés Négapatnam et Trinkbar, comptoirs des Danois et des Hollandais, et les chefs-lieux des établissements français et anglais, les

(1) Les Portugais, qui n'avaient que peu ou point de connaissance des idiômes Indiens et de leur géographie, nommèrent ainsi cette côte, du nom d'un petit pays nommé royaume de Choré, et qui est présentement connu sous le nom de Tanjaour. Les Indous donnent à cette côte le nom de *Tamoumandel*, du peuple Tamoul qui l'habite.

(2) Cette ville et le pays se nommaient, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, Vargurnagur.

villes de Madras et de Pondichéry (1), qui furent un temps les principaux entrepôts du commerce des deux plus illustres et des plus célèbres nations de l'Europe moderne. Ces deux puissances rivales se sont disputé pendant plus de vingt années la domination d'une partie des plus riches et des plus industrieuses provinces de ce magnifique pays; et il ne reste à la France de tant de puissance, que le souvenir d'avoir compté au nombre de ses provinces, les plus fertiles de celles de l'Indoustan; d'avoir combattu sous le gouvernement sage de Dupleix (2) avec le succès le plus écla-

(1) Madras, en Tamoul Chénépatnam, était anciennement le chef-lieu des établissements de la Grande-Bretagne. Depuis 1763, Calcutta, sur le Gange, est devenue la ville capitale de leurs possessions, et Madras une des trois présidences de l'Indóustan.

Pondichery, que l'on a bâtie sur un terrain acheté d'un nabab d'Arcate, dans un sité charmant, et dans une position excellente pour le mouillage des vaisseaux, est le chef-lieu des établissements français. Les Indiens nomment cette colonie Pondoucherié, ce qui signifie en idiôme *Tamoul*, Ville-Neuve.

Négapatnam était un comptoir hollandais; il fut cédé à la Grande-Bretagne par le traité de 1783.

(2) Ce grand homme, doué d'un génie rare et pénétrant, joignait à toutes ces qualités le mérite plus rare encore du plus parfait désintéressement et du patriotisme le plus vrai. Il étudia la politique des princes Mogols pendant qu'il dirigeait le comptoir français de Chandernagor, dans le Bengale. Après avoir vivifié le commerce de cette petite colonie, et ranimé son industrie, en appelant d'habiles manufacturiers dans son sein, il fit de Chandernagor un des principaux marchés de cette opulente province. Ayant passé, en 1745, à Pondichéry, après le décès de son ayeul, en qualité de gouverneur genéral, il y déploya toute l'étendue de son génie, et mit en pratique l'étude qu'il avait faite

tant et, avec moins de mille français, une armée de plus de cinq cent mille hommes, commandée par le fameux *Nazer-Zing*, fils du *Nizam el Moulouk*, souba du Décan. Son armée couvrait les vastes plaines de la nabahie d'Arcate.

Cette belle contrée a été encore deux fois (en 1769 et 1780), dans l'espace de vingt-deux années, le théâtre des exploits et des triomphes de Heder-Ali-Kan (1), surnommé *Shakmouk-Zing*, *Nassibot-Dola*, l'homme le plus étonnant que les fastes de l'histoire moderne des Indous puissent présenter à la postérité. Né dans un rang presqu'obscur (2); orphelin

---

de la politique indienne, pour donner à sa nation touts les avantages qu'elle avait droit d'espérer dans l'Inde, de sa puissance, et que lui promettaient à lui-même ses talents et ses vastes conceptions. Il eût été heureux pour la France, dont les résolutions et les entreprises sont plus brillantes que durables, que Dupleix n'eût pas porté aussi loin ses projets, et sur-tout celui de faire des conquêtes dans un climat si éloigné; son génie profond et aussi transcendant que vaste aurait dû lui faire voir que le magnifique édifice politique qu'il cherchait à ériger dans l'Inde à la gloire de son pays, ne tarderait pas à provoquer l'envie de la puissance rivale de sa nation, et que lui seul peut-être pouvait le préserver de l'anéantissement.

(1) Raynal écrit le nom de ce prince très-incorrectement. Je suis ici l'orthographe et la prononciation de la langue decnié.

(2) Il était fils d'un Téleinga, tisserand à Colar, ville de la presqu'île, qui fut attaquée et soumise aux lois mogoles sous le règne du fameux Orang-Saëb. On a débité des fables sur l'origine et la vie de ce célèbre prince, devenu régent, et mort nabab du Maissour. Un français, M. Latour, qui a écrit la vie de Heder-Ali-Kan, dit de lui qu'il avait été au service de la Compagnie de France, où il se forma à l'art militaire et apprit la langue française. Je me bornerai, dans cette note, à relever ce fait,

dès sa plus tendre jeunesse, Heder-Ali fut délaissé par le roi du petit Balapour (1). Ce prince avait bientôt oublié le père, nommé dans sa jeunesse *Tilléapen*, ensuite Mortous-Ali-Kan, après sa captivité au sac de Colar, et qui était mort ensuite à son service pendant le siége de Sira, qu'il attaqua en qualité de général en chef de l'armée balapourienne. Son maître lui avait promis de prendre soin de son fils, au moment où il se séparait de lui pour toujours. Telle est la reconnaissance des souverains et des gouvernements, même pour les plus signalés services. Mais Heder-Ali-Kan, dont l'éducation fut totalement abandonnée, et quoiqu'absolument illettré, parlait néanmoins avec la plus grande pureté sept à huit des idiômes indiens; riche des seuls dons de la nature, qui avait tout fait pour lui, comme l'indiquent les surnoms qui lui furent donnés par le grand Mogol même, il parvint du grade de simple *naïk*, c'est le chef d'un petit corps de troupes, au faîte des grandeurs et de la suprême puissance : il a gouverné pendant trente ans le pays qu'il usurpa, sur ses rois légitimes, en héros et en homme d'état, par la seule force de son caractère, de son génie, de ses con-

---

qui est absolument faux, ainsi que Heder me l'a attesté lui-même pendant ma résidence auprès de sa personne.

(1) Il y a dans la presqu'île les royaumes du grand et du petit Balapour, gouvernés chacun par des princes indépendants.

ceptions, et par sa grande ame, qui devait, comme un autre César, le faire necessairement occuper le premier rang, quelque pays qu'il habitât, quels que fussent les circonstances et les obstacles qu'il eût à vaincre. Cet homme, extraordinaire en tout, aussi habile capitaine que politique consommé et savant administrateur, mourut dans son lit quoiqu'usurpateur, à l'âge de 82 ans, au milieu de son armée sous Arcate, dont il venait naguères de s'emparer sur les Anglais. Il fut universellement regretté de ses peuples et de ses soldats.

Quoique cette digression soit un peu étendue, je ne puis m'empêcher d'y ajouter, en quelque sorte comme pendant, le portrait fait de ce nabab, par un auteur anglais, à l'occasion de la savante et brusque invasion qu'il fit dans la province anglaise du Carnate. Ce tableau peint avec les couleurs de la haine et de la passion, mérite cependant d'être connu, parce que à travers les couleurs rembrunies de cet historien, on peut discerner la justice que les Anglais rendaient, par leurs craintes mêmes, aux grandes qualités de leur ennemi. Voici donc comment s'exprime leur écrivain:

« Heder-Ali-Kan avait résolu, dans les replis » ténébreux de son ame, de rendre le Carnate » entier un monument éternel de sa ven» geance, et d'établir la désolation pour bar» rière entre ses états et un peuple pervers,

» contre les entreprises duquel la foi des trai-
» tés n'était pas une protectrice suffisante ;
» après avoir augmenté dans le secret, et
» réuni toutes ses forces, ses soldats marchant
» à l'ennemi, furent les hérauts qui publiè-
» rent sa sanglante résolution.

» Après avoir terminé ses différends avec
» ses ennemis et ses rivaux, il prit dans toutes
» les régions de l'Inde de nouvelles leçons
» dans l'art de la destruction. Enveloppé dans
» un épais nuage, formé des éléments de la
» furie, du carnage et de la désolation, il le
» tint quelque temps suspendu sur le pen-
» chant des montagnes qui séparent son pays
» de celui des Anglais. Ce terrible météore
» éclata tout-à-coup; il inonda les plaines du
» Carnate.

» L'effet de ce déluge fut une de ces ca-
» tastrophes que l'imagination ne peut conce-
» voir et qu'aucune langue ne saurait expri-
» mer : toutes les horreurs de la guerre, con-
» nues jusques-là, sont peu de chose en com-
» paraison de cet horrible dégât. Les Anglais
» furent vaincus avant de combattre : un ou-
» ragan de feu consuma toutes les maisons;
» tout ce qui résistait fut abattu.

» L'embrâsement d'une vaste province toute
» entière fut le terrible avant-coureur qui
» annonça au conseil souverain de Madras la
» présence de l'ennemi formidable qu'il avait

» à combattre. L'armée de Heder-Ali-Kan était
» composée de 100 mille hommes. Ce prince
» commandait en personne 30 mille fantassins
» et 20 mille chevaux. Ces forces soutenues
» par un excellent et formidable train d'ar-
» tillerie, étaient destinées à faire le siége
» des villes qui résisteraient, tandis que le
» reste de son armée, partagé en quatre camps
» volans, se répandait au loin avec la rapi-
» dité de la foudre, laissant par tout les traces
» sanglantes de son passage.

» Un détachement commandé par Mir-
» Saëb (1) s'était jeté sur Portonovo, à la
» fin de juillet 1780; cette place maritime,
» ouverte de toutes parts, se rendit; cette con-
» quête fut fortifiée, et servit utilement à la
» France, lorsqu'enfin elle se décida à faire
» passer des forces dans l'Indoustan, en 1781.
» Arrivées plutôt, elles auraient pu seconder
» celles que Heder y avait, et eussent pu,
» dans l'espace de quelques mois, enlever à
» la Grande-Bretagne toutes ses vastes posses-
» sions dans l'Indoustan. »

Ce morceau historique est écrit par une plume habile, mais partiale; on peut y reconnaître, comme je l'ai déjà remarqué, que l'auteur n'était pas ami de ce prince célèbre,

---

(1) Ce petit corps d'armée était commandé par Karimé-Saëb et par son oncle, comme le dit l'auteur anglais.

dont il ne peut au reste dissimuler les vastes ressources et les hardis projets, tout en essayant de les présenter sous le jour le plus odieux.... Revenons à la côte de Coromandel.

Le rivage de la mer, sur une largeur de près de trois quarts de lieue, dans tout le développement de ces côtes (1), n'est qu'un sable aride qui ne produit que des ronces et des nopals, végétaux sur lesquels les Anglais viennent de faire cultiver la cochenille qu'ils ont tirée de la province d'Agra, et qui a parfaitement réussi dans ces contrées.

Par-delà cette lisière, les cultures de ces provinces ne le cèdent en fertilité à aucune autre, et partagent tous les avantages de ce magnifique pays, dont les productions sont aussi variées qu'abondantes, et où la perfection des méthodes agricoles est portée au plus haut degré auquel ce premier de tous les arts puisse parvenir. Ce fait général et constant, me paraît une preuve non moins indubitable de l'antiquité des Indous, que les monuments très-anciens répandus par-tout, et dont je ferai connaître quelques-uns à la fin de ce chapitre.

C'est dans la partie méridionale de cette côte que se jette à la mer, par neuf bouches

(1) Les géographes indous les divisent en trois côtes, savoir: celle d'Orixa, du Télingana et de Tamoumandel, dénominations qui viennent des castes qui les habitent.

plus ou moins grandes, le Caveri-Koleram, le plus considérable fleuve du Coromandel. Il est ainsi nommé, en mémoire de deux frères jumaux, jeunes héros de la mythologie des Indous, et qui rappèlent Castor et Pollux mis depuis en action chez les Grecs. Le Caveri-Koleram prend sa source sur le revers oriental de la branche occidentale des Gâtes, au pays des Corgues qui habitent ces mêmes montagnes. Ce peuple n'a aucun trait commun avec les autres castes d'Indous, pas même dans ses vêtemens; mais il professe la même religion, celle de Brouma.

Le fleuve qu'il voit naître, arrose le bas Maissour, du couchant au levant, passe à Seringapatnam, résidence des rois de ce pays, et qui le fut du fameux Heder-Ali-Kan; après avoir fertilisé le Dindégal, il s'engage dans la branche orientale des Gâtes, qu'il traverse entre des défilés où il s'est formé son lit au milieu d'immenses escarpements. En sortant de ces monts sourcilleux et élevés, dont les cimes arrêtent les nues, le Caveri-Koleram se porte dans le royaume de Trisnapoli, dont il arrose les terres ainsi que celles du grand district de Shéringam; petite principauté renommée par son excellent tabac, où se voit un vaste temple consacré à l'*humanité bienfaisante*, et qui est l'un des plus anciens monuments de la terre, élevé par les mains des pai

sibles Indous. De ce pays, ce fleuve entre dans le royaume de Tanjaour, qui était connu sous le nom de Corémandel, lorsque les Portugais y abordèrent sous les ordres d'Alméida, pour y établir le comptoir de Negapatnam (1). On a construit vers les limites du territoire de Shéringam, une forte digue qui force le Caveri à verser ses eaux dans dix-neuf canaux d'irrigation, pour favoriser les rizières du Tanjaour. Ce travail immense, ordonné par Dantacarpen, roi de ce petit état, féconde tellement le pays, que l'on y obtient trois et quelquefois quatre récoltes par année. Il n'est aucune saison durant laquelle les champs n'y soient chargés de la verdure qui charme les yeux, ou des moissons qui assurent la subsistance des hommes.

Au midi du promontoire de *Kaliméra*, cap du sud-est de la côte de Coromandel, que nous prononçons Calimedon, commence la côte que les Européens nomment de la Pêcherie, parce que c'est sur ces rivages que l'on pêche les huîtres qui donnent les plus belles perles du monde par leur grosseur et leur perfection. Cette côte est nommée de Ramnaverom

(1) On devrait prononcer *Najapatnam*. Ce mot dérive du nom de la vipère *naja*, que les Portugais appèlent *cobra de capello*, parce qu'elle porte au col une peau dans laquelle sa tête entière peut se cacher. On nomme communément cette vipère *serpent à lunettes*, *serpent à chaperon*, *serpent couronné*.

par les Indous, à cause des exploits d'un de leurs héros, et du temple que les peuples lui ont élevé pour en conserver la mémoire. Ce monument consacré à Rams (1), le Mars de la mythologie indienne, est situé dans une île, en face d'un banc de sable qui fait un bas fond dans le détroit de Manar, entre l'île de Ceylan et la péninsule en-deçà du Gange. Cet édifice est un des trois plus anciens de cette presqu'île; j'en donnerai la description à la fin de la topographie. La côte de la Pêcherie, pour me servir de l'expression de nos géographes, se développe du nord-est au sud-sud-ouest, dans une longueur de cinquante-huit lieues de pays. Ce rivage est planté de cocotiers, de manguiers qui forment d'agréables ombrages, et offrent des sites pittoresques et de charmantes campagnes jusqu'au revers oriental du cap de Comorin (2). Le bras de mer désigné dans nos cartes sous le nom de détroit de Manar, produit d'excellents poissons, et les plus beaux, les plus curieux coquillages du monde, que l'on fait pêcher à Touticorin. Le temple du dieu Rams, ou le Mars indien, était autrefois situé sur le continent; il se trouve, comme je viens de le re-

(1) Le nom de Mars est évidemment l'anagrame de celui de Rams.

(2) Ce promontoire est celui où commence la chaîne des Gâtes, dont j'ai parlé au commencement de cette description.

marquer, depuis une longue série de siècles, dans une petite île, vis-à-vis d'un banc de sable : cette île est désignée dans nos cartes sous le nom de *Ramiseram*. Les Portugais, qui mêlaient par tout des idées réligieuses aux choses les plus ordinaires, ont donné à cet amas de sable le nom de Pont d'Adam, et à une des montagnes de l'intérieur de Ceylan, celui de Pic de ce premier homme des Hébreux. C'est vers le milieu de la côte de la Pêcherie, et à la distance de douze lieues du rivage, qu'est située la ville de Maduré, devenue célèbre par le siége qu'elle a soutenu contre les Anglais en 1763; ils voulaient s'y emparer de Kan-Saëb, homme presqu'aussi extraordinaire dans les annales de l'Indoustan, que le grand Heder-Ali-Kan. Cette ville est aussi renommée par l'antidote que l'on y confectionne, dont la vertu est un spécifique contre la morsure des serpents, même de ceux dont le venin est le plus subtil.

Au revers occidental du cap de Comorin, prend naissance la longue et la plus méridionale côte du couchant de la presqu'île, celle de *Malavar*, que les Européens prononcent Malabar. Ses rivages enchanteurs présentent dans tout son développement, depuis Colèche, petit comptoir danois, jusqu'à l'île de Goa, des aspects ravissants, qui auraient pu fournir à Homère le modèle de ses Champs-

Elysées : rien n'est comparable aux vues délicieuses et pittoresques que donnent les villes, et sur-tout les épaisses forêts de cocotiers qui garnissent cette plage sur tous ses points. Leurs palmes extraordinairement longues et mobiles, semblent se jouer avec les doux zéphirs, et mollement balancées, elles communiquent à l'air une douce agitation dont la fraîcheur s'étend jusque sur les flots de l'Océan que ces palmiers couvrent de leur ombre. Ces mêmes voûtes de verdure couronnent les passants et rafraîchissent le voyageur; les flots et les vagues de la mer arrosent les pieds de ces cocotiers droits et élancés, qui, au lieu d'en souffrir, semblent se fortifier des sels marins déposés sur leurs racines. Cette particularité prouve que le sel, loin de nuire à quelques espèces de végétaux, leur est au contraire avantageux.

La côte de Malabar se prolonge du sud-sud-est au nord-ouest, en formant une parabole dont la courbure est au couchant, dans une longueur de près de 190 lieues communes de France, jusqu'à l'île de Goa, principal établissement des Portugais.

A 14 lieues au nord du cap de Comorin, est situé le petit comptoir d'Anjenga, patrie de la charmante et tendre Eliza Draper, célébrée par le naïf Sterne, et chantée par la muse qui inspira à Raynal sa touchante élégie. C'est

dans cette jolie cité que l'on voit, à l'ombre des palmiers, le monument simple qui recèle les restes de cette aimable et sensible anglaise, dont la mémoire durera autant que le Voyage Sentimental.

Cette côte compte au nombre de ses villes célèbres par leur commerce; Cochin, comptoir hollandais; Mahé, établissement français, qui tient son nom du célèbre Labourdonnais, et qui l'établit à la pointe de son épée, et Tellichery, comptoir de la Grande-Bretagne. Touts ces établissements sont avantageux aux Européens, sur-tout pour leurs spéculations sur le poivre, denrée qui ne se cultive que sur cette côte. Elle posséde encore Calicute, résidence du Samorin, empereur des Naïrs, caste d'Indous très-belliqueuse. Cette ville, si florissante lorsque les Portugais y abordèrent, et qui naguères encore était devenue le centre d'un grand commerce, depuis que Heder-Ali-Kan l'eut conquise en 1773, est retombée depuis sa mort, dans l'état de médiocrité où l'avait déjà réduite l'établissement de Goa, sa rivale : c'est en vain que ce grand homme avait relevé son marché, après l'avoir arrachée des mains débiles du souverain Naïr à qui elle appartenait. Le mouvement passager qu'avait pris le commerce sur ce point, a disparu avec le bras qui l'avait imprimé, et qui seul pouvait le soutenir.

Un très-grand nombre de petites rivières arrosent les contrées de la côte de Malabar: elles ont toutes peu de cours, prenant leurs sources sur le revers occidental de la chaîne des Gâtes, qui couronne cette plage, et qui ne s'éloigne qu'à une faible distance du rivage de l'Océan indien qui la baigne. Entre toutes ces nymphes de l'Indoustan, on remarque, vers le haut de la côte, la rivière de *Soubrémani ;* c'est une des naïades enchanteresses de ce pays qui, dans toute l'étendue de son domaine offre mille abris champêtres et délicieux où se rassemblent le paon, au superbe plumage, la tendre tourterelle jaspée des brillantes couleurs de l'iris; le boulboul (1), au mélodieux ramage, couronné d'une huppe du plus vif incarnat; enfin, le pigeon-paon, paré d'une robe d'azur, à l'œil bleu, appelant d'un roucoulement amoureux sa compagne qui, pour lui plaire, épanouit sa queue longue et marbrée de violet et de jaune. On voit aussi sur ses rives tortueuses, des campagnes fertiles, des sites pittoresques très-variés, formés par des bois d'orangers, des sandaux blancs et rouges, des citronniers dont le suave parfum se joignant à celui de la fleur du pendame, se répand de toutes parts, et embaume l'air au

(1) C'est le rossignol de la presqu'île ; il ne ressemble point à celui de nos climats par sa robe, mais il le surpasse par l'étendue et la mélodie de son gosier.

loin dans les vastes plaines, que pendant plus de 50 lieues de cours la Soubrémani parcourt et enrichit de ses eaux douces et fécondes. Ce tableau n'est encore qu'une esquisse imparfaite des charmes de cette rivière, dont le souvenir fait éprouver parfois à mon ame de ravissantes extases, calme mes ennuis et les noirs chagrins que la méchanceté ou l'injustice me font éprouver. Cette rivière se jette à la mer sous Mangalor, ville du grand district du bas Canara, conquise en 1764, par Heder-Ali-Kan, qui la nomma *Coréal*, et où il forma un port assez commode, dans lequel ce prince organisait une puissance navale, et établissait les arsenaux de sa marine.

Mangalor appartient aux Anglais depuis la chute de l'infortuné Tipou-Sultan. Cette ville est située sur trois petits côteaux, en arrière du port; la rivière couvre le côté du midi, et coule au pied de la forteresse qui défend l'entrée du port. Elle est l'entrepôt général des bois de sandal que produisent les forêts de son territoire et que l'on importe en Chine. Le cardamom se récolte aussi sur les montagnes de la chaîne des Gâtes qui appartient à ce district, et le poivre se cultive dans ses plaines. Cette ville est également un grenier presqu'inépuisable pour les excellents riz que donne ce fertile territoire, et que l'on exporte sur toute la côte. Tant de ressources pour le commerce,

commerce, jointes à celle d'un port que l'on peut facilement augmenter avec peu de dépense, ont sûrement déterminé les agents de la Grande-Bretagne à réunir cette riche possession à toutes les provinces de l'Indoustan qu'ils ont déjà soumises à leur loi. L'occupation de ce vaste district leur assure non-seulement tous les avantages commerciaux que je viens de détailler, mais elle leur facilite d'ailleurs un passage libre et aisé pour entrer dans le Maissour et dans toute la partie méridionale du Décan et des états marattes, par les défilés de la Gâte de Soubrémani, dans laquelle Heder-Ali-Kan fit construire, en 1774, une route spacieuse et très-solide, lorsqu'il projetait l'invasion du pays des Naïrs. La côte de Malabar, et celle qui lui est contiguë au septentrion (1), jusqu'à Bombay, ont peu de profondeur, parce que la tranche occidentale des Gâtes qui les couronne, s'éloigne peu du rivage : mais sur touts leurs points les contrées en sont très-fertiles, et elles offrent des sites variés, agréables et infiniment pittoresques.

D'après nos principes géographiques, pour

(1) Les géographes indous divisent les côtes du couchant de la partie méridionale de leur pays ou péninsule en trois côtes, qu'ils nomment du Décan, du Konkani et du Malevar. La première commence au bas du golfe de Cambaye, et s'étend jusqu'à la rivière de Sivendroug; la seconde, de cette rivière jusqu'à Mangalor; enfin, la troisième, de Mangalor au cap Comorin.

la division de l'indoustan, qui n'est pas tout-à-fait celle des géographes indous, c'est à Mangalor que finit la côte de Malabar et que commence celle du Décan, qui s'étend le long du golfe que les Indous nomment de Perse, jusqu'à l'embouchure du Tâpi. Cette rivière se jette à la mer par le 20e. deg. 52 min. de latitude nord, et par le 70e. deg. 18 minutes 17 secondes de longitude orientale du méridien de Paris; position que m'a donnée le terme moyen de trois observations astronomiques. C'est aussi là que le célèbre Daprès fixe dans son *Neptune* la limite de ces deux côtes; mais Danville, dans sa carte de l'Inde, imprimée en 1752, ne fixe ni cette limite, ni le nom de ces côtes, tant il était incertain de ses données pour ce travail : il appartenait à ce célèbre géographe, l'un des savants les plus profonds dans cette science, de ne rien déterminer au hasard; il savait douter lorsqu'on ne le convainquait pas. C'est ainsi qu'il a plus éclairé et enrichi la science géographique que tous ceux qui l'avaient précédé dans cette carrière; je lui dois d'avoir marché d'un pas certain dans ce vaste pays, lors de mes voyages, en tenant à la main et en consultant sans cesse sa carte sur laquelle je n'ai trouvé qu'un très-petit nombre d'erreurs, soit pour les positions des villes, soit pour le cours des fleuves ou des rivières. Le célèbre Renell, chargé spé-

cialement par son gouvernement d'un travail important pour sa nation, et qui par conséquent devait être exactement fait, a trop négligé de s'instruire avec les Indous. Il s'est borné à consulter l'Ayen-Ecbari (dans Renell Ayn-Acbarée), ouvrage plein de fautes et d'erreurs, et l'autorité de ceux des géographes ou des navigateurs qui l'avaient précédé. C'est ainsi qu'en s'attachant à Daprès de Mannevillete, il a mal divisé, dans sa carte de la presqu'île, les parties baignées, soit par le golfe de Bengale, soit par celui de Perse, soit par le détroit de Manar. Je dirai également, tout en rendant justice aux talents distingués de cet homme célèbre, qu'il a fait des fautes graves sur le cours de plusieurs rivières qui arrosent la partie septentrionale de l'Indoustan, soit en accordant trop de confiance aux notices du père Tieffen-Thaller, soit en consultant avec plus de foi qu'ils n'en méritent les mémoires des voyageurs français, tels que Chardin et Bernier, et la relation écrite par Forster.

Je m'étais promis, au commencement de ce chapitre sur la topographie de l'Indoustan, de ne me permettre aucune critique de ceux qui ont écrit sur le sujet que je traite, parce que la nature de cet ouvrage ne le comporte point. Mais je n'ai pu cependant m'empêcher de placer ici ces observations, pour donner raison au lecteur des différences trop apparentes

qu'il ne manquera pas de saisir entre moi et mes prédécesseurs, tant dans ma carte que dans le texte de ma topographie. J'ai dû me déterminer à suivre et à décrire les choses telles que je les ai vues, sans avoir aucun égard aux opinions des auteurs qui m'ont devancé, et à la phisionomie qu'ils ont donnée à leurs cartes. Si la mienne ne divise pas les côtes de la presqu'île suivant les principes géodésiques indiens, c'est par respect pour notre usage, et pour ne pas renverser inutilement les notions que nous avons admises et reçues depuis que nous connaissons ce pays.

On trouve le long du rivage de la mer, sur la côte du Décan, à partir de Mangalor, une foule de villes indiennes dont les principales sont *Barçalor*, *Onor* et *Sonda;* je ne m'attacherai pas à les décrire : ces peuplades plus ou moins considérables, n'offrent aucune particularité intéressante, ni sous les rapports de la curiosité, ni sous ceux de leur industrie, qui ne consiste qu'en quelques manufactures de toileries communes et nullement recherchées dans nos échanges.

A trente-six lieues au septentrion de Mangalor, on voit l'île de Goa, le chef-lieu des possessions qui restent au Portugal. Cette ville, autrefois si florissante par son commerce, est presque déserte depuis près d'un demi-siècle; on peut conjecturer que bientôt elle n'appar-

tiendra plus à cette nation qui nous retrace à la fois les souvenirs de la plus étonnante intrépidité, des traits héroïques, des scènes de barbarie, et des atrocités sans exemple dans l'histoire d'aucun peuple. Ces Portugais, si fiers dans l'Indoustan au moment où ils s'y établirent, ne sont plus ce qu'ils étaient ni dans l'Inde, pays dont ils nous apprirent la route, ni en Europe, où les avantages de leur riche commerce avec l'Indoustan leur fit jouer un rôle éphémère mais très-brillant. La même décadence attend inévitablement toute nation qui entreprend au-delà de ses forces et de l'étendue de ses moyens.

La côte du Décan qui reçoit son nom de la Soubahie ou vice-royauté du midi, ou plutôt du milieu de ce vaste empire, se développe dans une étendue de huit degrés ou deux cents lieues du sud au nord, à partir de la rivière de Soubrémani jusqu'au Tâpi, bras du Bouram-Nadi, qui est un des plus considérables fleuves de l'Indoustan, et doit peut-être même être mis au rang des plus forts du globe. Le Tâpi se jette à la mer au bas du petit golfe de Cambaye, et passe au couchant de Surate, ville considérable de l'Indoustan, qu'il baigne avant de porter ses eaux dans l'Océan. Cette rivière, depuis Bourampour, fertilise toutes les campagnes de cette principauté, et seconde très-favorablement la navi-

gation et le commerce de ce pays qui a rendu celui de Surate si opulent, et en a fait un des principaux marchés de la terre depuis plus de vingt siècles.

Cette partie de l'Indoustan, jusque vers les frontières de la province de Déli, est l'une des plus remarquables par la beauté des femmes; c'est le pays des Grâces, et elles semblent, sous la figure d'indiennes, y avoir irrévocablement fixé leur demeure : l'œil ne peut se rassasier de les contempler; mais il ne saurait long-temps les fixer, et on ne peut jouir qu'un instant de ce plaisir; dès qu'un étranger paraît, soudain elles fuyent, plus rapides que l'éclair, avec la légèreté que Virgile, et son aimable imitateur, attribuent, dans leurs immortels poèmes, aux nymphes de Diane ou aux compagnes de la douce Vénus, mais en laissant voir, peut-être comme Galatée, dans leur timide trouble et leur fuite précipitée, le désir de se montrer.

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

L'œil le plus vif ne peut alors que rapidement parcourir quelques-unes de leurs formes, mais il les saisit avec avidité; il reconnaît avec surprise, il revoit avec un charme indicible ces tailles sveltes et divines qu'on retrouve dans les ouvrages des Praxitèle, des Phidias, et dans les plus belles statues de la Grèce. Tout,

dans ces femmes, même jusqu'à leur costume, porte l'empreinte d'êtres favorisés par la nature et par la beauté du climat qu'elles habitent; car, n'en doutons pas, un beau ciel, un air pur, chaud et serein contribuent autant à développer de belles formes et des traits réguliers, à donner de l'agilité et de la grâce au corps, qu'à embellir l'imagination et à créer des idées justes, lumineuses et brillantes. dans un tel climat la nature entière, toujours vierge et toujours féconde, tend sans cesse à se montrer dans toute sa pureté, et il est naturel de penser que là où abonde l'énergie créatrice, là aussi doivent plus communément se rencontrer les images de la perfeotion qui lui est propre.

Toute la côte du Décan appartient à la puissance des princes confédérés de l'empire maratte : cette puissanee entretient 400 mille chevaux, la meilleure cavalerie du monde, et n'en est pas plus formidable; elle est présente par tout, et ne saurait résister à la plus faible armée d'européens. Leurs plus petits corps traînent une nombreuse artillerie dont ils ne savent tirer parti : ils ont une mauvaise tactique, et leur discipline est plus vicieuse encore. Cette confédération des sept princes marattes, dont chacun est souverain dans ses états, reconnaît une suprématie en la personne du *Pêchevar*, dont j'ai déjà parlé plus haut, qui

fait sa résidence à Ponah, ville populeuse, puisqu'elle compte près de douze cent mille ames, et qui est devenue très-commerçante depuis plus d'un demi-siècle.

A vingt lieues, dans le nord de Goa, est situé le pays des *Bouncelos*, puissance tributaire des Marattes, dont l'unique métier est de courir les mers comme des forbans, si toutefois la guerre, le pillage et la rapine sont un métier, sur-tout dans l'Indoustan, où les enfants même travaillent.

La rivière de Ramraye, dans laquelle on trouve les belles agathes orientales, vient se jeter à la mer près Sivendroug. Cette ville, ou pour parler plus exactement, ce château fortifié sur une petite montagne isolée et près du rivage, est consacré à l'attribut destructeur Mâadéo, celui qui voit tout finir, c'est-à-dire l'Être éternel. C'est sur ce petit fleuve que, suivant la mythologie des Indous, s'est donnée la mémorable bataille entre les Rajepoutes, commandés par Rams, et la caste des Ders, célèbre par son caractère belliqueux et par son infraction au dogme de Brouma, qui défend de se nourrir de la chair des animaux, dogme principal de la religion de ce peuple.

Vers le milieu de la côte du Décan on trouve le port de Chaoul, que l'empereur des marattes concéda en 1772, à la France, par l'entremise de M. de Saint Lubin, envoyé chez ce souve-

rain par le ministre Choiseuil, lorsqu'il forma le projet d'attaquer la Grande-Bretagne dans les quatre parties du monde. L'incertitude qui régnait dans les délibérations du gouvernement et dans ses résolutions, rendit cette concession nulle, et la France fut privée de touts les avantages qu'elle lui offrait, pour se venger complettement de l'Angleterre, tant en nuisant au commerce de Bombay, dont Chaoul est voisin, qu'en nous rapprochant du centre des états marattes, ce qui facilitait, indépendamment de nos relations commerciales, nos rapports politiques et militaires avec ces peuples, toujours jaloux des accroissements des Anglais. Cette puissance qui autrefois n'était que guerrière, vient, depuis un certain nombre d'années, de changer ses habitudes, en appréciant les avantages du commerce, qui donne de la stabilité au gouvernement et fait jouir les peuples des douceurs de la paix.

L'île de Bombay, une des trois présidences des possessions britanniques, est si heureusement située pour le commerce, qu'elle est devenue le centre de celui des côtes occidentales de la péninsule; graces aux efforts en touts genres faits par le gouvernement, secondé par l'habileté de M. Hornebay, un des derniers gouverneurs de cette ville, elle a atteint aujourd'hui le plus haut degré de la prospérité. Le port de Bombay est le principal marché du

commerce de la mer Rouge, du golfe Persique et des différentes échelles de la Perse, de la Mesopotamie et de Bagdad. La ville est régulièrement bâtie et belle; elle est contiguë à l'île de Salcette, et l'une et l'autre renferment six cents mille habitants. Avec une administration régulière, plus sage, plus persévérante dans ses résolutions, et un meilleur choix dans ses chefs, la France, en s'établissant dans le port de Chaoul, aurait rivalisé avec Bombay, bientôt fait oublier le chemin de ce port, et peut-être renversé la puissance de la Grande-Bretagne dans l'Indoustan.

Dans le haut de la côte du Décan, on trouve le petit golfe de Cambaye, qui s'est formé par le courant du Narbéda, fleuve considérable du Mogol, et qui vient se jeter à la mer en baignant les murs de la ville de Cambaye: cette place entretient avec succès le commerce florissant et très étendu que les Parsis y ont etabli depuis qu'ils ont émigré de leur ancienne patrie.

A l'occident, et presque parallèlement au golfe de Cambaye, se trouve celui du Sind ou Sindi, ainsi nommé du fleuve que nous désignons d'après les Grecs, sous le nom d'Indus. Il se jette à la mer par deux vastes bouches, dans la partie la plus au couchant de l'Inde, sur les frontières du royaume de Guzerate, et à l'occident de cette belle et fertile princi-

pauté. Les embranchements de l'Indus, pour me servir de notre expression, embrassent un terrein que les Indous nomment Dildelée, comme les Grecs donnaient le nom de Delta à la partie de l'Egypte baignée par l'embouchure du Nil.

La double chaîne des Gâtes qui domine sur la presqu'île de l'Indoustan seulement, renferme entre ses deux bras un vaste pays divisé en un grand nombre d'états, de royaumes et de principautés plus ou moins étendus, dont quelques-uns sont si resserrés, qu'ils n'ont pas plus de cinq à six lieues de circuit. Quelques-uns de ces états sont gouvernés par des princes mahométans qu'on nomme Souba ou Nabab; d'autres le sont par des souverains Indous nommés *Raja*. Toutes ces divisions politiques ont tant de fois changé, par les invasions, soit des Tatares mongols, soit des Patanes (1), soit des Européens, qui ont tour-à-tour envahi l'Indoustan depuis huit à neuf siècles, qu'il est présentement impossible de fixer d'une manière précise l'état intérieur de la partie méridionale ou presqu'île, et de celle septentrionale ou supérieure, que nous nommons Empire Mogol.

---

(1) On nomme ainsi les Indous faits Mahométans dans leur enfance, à l'époque où Mamoud et Tamerlank pénétrèrent dans l'Indoustan.

La péninsule partagée en trois zônes, du midi au septentrion, par la double chaîne des monts que j'ai figurés dans ma carte et fait sentir dans ma description, contient présentement, à dater de la décadence de l'empire mogol, vers le commencement du précédent siècle, trois grands états; savoir, l'Empire des marattes, la Soubahi du Décan et la nabahi du Carnate, qui, quoique gouvernée par un prince mogol, appartient de fait à l'Angleterre depuis l'année 1764.

Si l'on considère la partie de la presqu'île entre les deux branches des Gâtes, depuis le dixième degré nord jusqu'au vingt-deuxième, on y remarque d'abord le Gangâha, fleuve qui prend sa source à la branche occidentale, dans la province du Candakbérar, et qui divise l'Indoustan du couchant au levant. L'aspect général de cette portion présente de vastes plaines très-fertiles, du sein desquelles on voit de distance en distance s'élever quelques masses de montagnes plus ou moins grandes : toutes ces contrées sont parfaitement cultivées, abondantes en graminées de toutes les espèces, en légumes connus dans nos climats, et en fruits exquis. Elles produisent également le bois de teck, propre à tous les genres de constructions, et des bois rouges pour la teinture, dont on fait des exportations en Europe et en Chine.

Les Gâtes, sur tout le développement de

l'une et l'autre branche, et sur leurs escarpemens du sommet à leur base, sont revêtues d'énormes arbres en hautes futaies. Entre chacune des huit ou neuf files de monts dont chaque branche se compose, elles forment des vallées qui se couvrent de plusieurs riches moissons et produisent du cardamome et des poivres, des bois de teck, de sandal et de bith. Ces monts sont d'une hauteur considérable; quelques-uns ont près de deux mille deux cents toises d'élévation sur le niveau de la mer, comme j'ai eu lieu de m'en convaincre par des observations météorologiques faites sur dix-sept points différents, tant sur la branche occidentale que sur celle qui lui est opposée au levant: le roc en est du plus beau granit bleu, dans le midi, et rouge dans le haut de la presqu'île; les couches, toutes de bonnes terres, qui recouvrent le roc, ainsi que les couches de granit qui forment le noyau même, sont en général parallèles à l'horison. On y aperçoit par intervalles du silex, quelques cristaux et des stalactites; mais aucune de ces montagnes ne contient de pyrites ni de matières volcaniques. De loin en loin on y trouve des mines de fer peu profondes, et des amas de manganèse avec laquelle on fait d'excellent acier; aucune des parties de cette longue chaîne de monts n'offre de traces de volcans ni de dépôt de substances sulfureuses ou de bitumes.

En un mot, la géologie de cette région ne ressemble en aucune manière à celle des contrées européennes.

Les Gâtes nourrissent dans leur chaîne occidentale des éléphants, et dans toutes les deux des buffles sauvages, des élans, des antilopes d'une très-grande espèce, des ours, et une espèce de grand renard; on n'y trouve ni lions ni tigres. L'une et l'autre branche est habitée, et produit dans les vallées du riz et plusieurs espèces de millets; on cultive dans celle qui règne sur les côtes occidentales, du poivre, de la canelle, du gingembre et du cardamome, plante de la famille des *balisiers*, et qui donne une espèce d'épicerie fine, très-recherchée par touts les peuples de l'Asie. Il en sort dans tout leur développement, et sur leurs revers opposés, un très-grand nombre de ruisseaux, de rivières, et six fleuves considérables; savoir, sur ses côtes orientales, le Gangaha, le Godaveri, le Kichena auquel se réunit la Toumandra, et le Kavéri-Koleram; et sur celles occidentales, le Tâpi ou Teipi, qui sort du Bouram-Nadi, et qui retournant sur lui-même, vient se jeter à la mer au haut de la côte du Décan, tandis que le principal bras, continuant son cours vers l'est, suit cette direction, et fait sa jonction à la mer dans la rade de Balaçor, sur les bras du Gange, après s'être réuni à un bras du Gangaha. Le nombre

de petites rivières, plus ou moins considérables par le volume de leurs eaux et la longueur de leurs cours, et qui arrosent la presqu'île, est vraiment prodigieux; on en compte dix mille trois cent vingt-un : la plupart peuvent porter bateau et servir à la navigation : toutes fournissent aux irrigations, seul engrais dont les cultivateurs indous se servent pour fertiliser leurs terres et leur faire produire depuis deux jusqu'à quatre récoltes distinctes par année.

La partie méridionale de l'Indoustan, que nous regardons très-improprement comme une péninsule, quoiqu'elle ne le soit pas plus que l'Espagne, qui est cependant beaucoup plus environnée de l'Océan que ne l'est ce pays, commence par le 8e. degré environ de latitude nord, et s'étend jusqu'au 22e. degré, toujours s'élargissant vers le septentrion, jusqu'aux confins de la province du Bérar, au centre du royaume de Catek, au levant, et aux états des Marattes à l'occident, ce qui fait à-peu-près un triangle isocèle dont le sommet est au cap Comorin, situé par le 75e. deg. 28 min. 30 secondes de longitude du méridien de Paris, et dont la base s'appuie sur les frontières des provinces que je viens de nommer.

Les Gâtes, depuis leur embranchement par le 10e. deg. 7 min. de latitude, et le 75e. deg.

39 min. de longitude orientale de Paris, vont en divergeant jusqu'au Gangaha; parvenues à ce point, la branche orientale disparaît totalement; celle qui couronne les côtes de Malabar et du Décan, continue à se faire voir en plusieurs masses plus ou moins étendues, qui se ramifient au couchant de la partie septentrionale de l'Indoustan, en trois bras : la principale branche s'écarte beaucoup de sa première direction par delà le Narbéda, et semble ne reprendre naissance qu'à l'occident de l'Indus, d'où elle se prolonge jusqu'à l'Hindoukoi, et forme une enceinte qui renferme l'Indoustan et le sépare entièrement des pays voisins. Cette branche occidentale, qui semble être la véritable chaîne des Gâtes, après s'être jointe, comme je viens de le dire, aux montagnes de la lune qui font partie du Taurus, va s'unir, en enveloppant les monts Imaus, d'où les Indous disent qu'est vu Brouma, à la chaîne du Taurus à l'orient, et à celle du Caucase au couchant, pour former le grand plateau de la Tatarie, la partie du globe la plus élevée. Après la retraite des eaux qui avaient couvert la surface de ce globe pendant une très-longue révolution de siècles, comme le disent et les traditions, et les livres des Indous, ce plateau fut le berceau et la première habitation de l'homme sortant du sein des eaux à la voix

de

de la Providence (1). Cette assertion, que l'on trouva si hardie lorsqu'un des plus profonds penseurs du siècle dernier, le célèbre Bailly, l'eût énoncée dans ses lettres sur l'Atlantide, et qui lui fit des admirateurs et lui valut des persécutions, se trouve confirmée par les livres sacrés et les traditions des descendants de ces Brames, dont toute l'antiquité nous parle avec tant d'éloge et de respect.

Sans chercher inutilement à fixer les limites et les circonscriptions de la division politique des différents Etats dans les deux parties méridionale et septentrionale de l'Indoustan, je vais néanmoins arrêter les idées du lecteur sur les provinces de ce pays, dont la dénomination s'est toujours conservée, sous quelque souverain que ces Etats ayent été placés. Les côtes orientales renferment trois grandes provinces; c'est d'abord l'Oreissa, au nord, depuis les bouches du Gange jusqu'au Godaveri; vient ensuite le Télingana, dont une partie, nommée haut pays, s'étend par-delà les Gâtes, et qui, depuis le Godaveri, sous le 16e. degré 22 min. de lat. nord, et le 79e. deg. 49 min. 17 secondes de long. orientale de Paris, s'étend

(1) Les Baides, livres de Brouma, s'expriment ainsi, relativement à la formation du genre humain; telle du moins a été la version que m'en a faite un Brame de Bénarès, auquel je me suis atttaché pendant mon séjour dans cette ancienne et célèbre école de ces sages de l'Indoustan.

jusqu'à la rivière de *Penéart*. J'ai déjà parlé de cette nymphe, qui du rivage Indou paraît s'être portée jusqu'à celui de l'Attique, où elle était aussi fêtée que dans l'Indoustan, et semblait autant s'y plaire, puisqu'elle y a laissé son nom et une partie de ses charmes. La troisième grande province est celle du Tamoumandel, laquelle se développe depuis le rivage du golfe de Bengale jusqu'au pied de la branche orientale des Gâtes, sans la dépasser comme la précédente, et qui s'étend depuis la Penéart, située par le 13e. deg. 54 min. de lat. septentrionale, et le 78e. deg. 3 min de long., jusqu'au promontoire de Calyméras, pointe où se termine la côte que nous avons nommée Coromandel.

Dans l'immense bassin formé par les deux branches des Gâtes, à commencer au point d'ambifurcation jusqu'à la rivière de Gangaha, on trouve le Maissour (1), la province de Sira, présentement morcelée en un grand nombre de principautés; celle de Rajepour, et enfin le vaste pays de Vichenagar. De ces deux derniers royaumes ont été formés successivement par des révolutions politiques, dont il serait presqu'impossible de connaître tous les détails,

(1) Le nom de ce pays vient de celui du Paon, qui se nomme en plusieurs idiômes *Maïl*, dont on a fait le mot de *Maissour*, que nous devrions prononcer en élisant la première syllabe et la dernière.

l'Etat des Marattes ou le Satarah, ainsi nommé à cause des sept princes confédérés, et la Soubahi du Décan, ou vice-royauté de Doltabad. Je ne chercherai point à faire connaître les circonscriptions des autres petits Etats démembrés du Rajepour et du Vichenagar, et leurs continuels changements. Il me suffira de dire qu'il est peu de ces souverains qui ayent possédé plus de dix à douze ans de suite, soit leurs héritages, soit leurs conquêtes.

Les côtes occidentales sont divisées en pays des Malabars, des Canaras et des Bouncelos. Le premier commence au revers occidental du cap Comorin, et se développe entre la chaîne des Gâtes et le rivage de la mer, du 7e. deg. 56 min. de lat. septentrionale, jusqu'à la rivière de Soubrémani, située par le 12e. deg. 58 min. 16 sec., et le 72e. deg. 59 min. 3 sec. de long. à l'orient de celui de Paris. Vient ensuite la province de Canara, qui, du rivage de l'Océan, s'étend au-delà de la branche des Gâtes jusque par le 75e. deg. 28 min. de long., et qui se termine à la rivière de Cheriart, située par le 16e. deg. 47 min. 16 sec de lat., et le 71e. deg. 21 min. de long. orientale du méridien de Paris. Enfin la province des Bouncelos est la plus septentrionale, et parcourt une partie de la côte du Décan jusqu'à Nareinour, où se jette à la mer une petite rivière, qui tire son nom de cette ville, consacrée à Nareina,

personnage célèbre de la mythologie des Indous. N'ayant fait qu'une simple pause dans cette peuplade, je n'ai pas été à même d'en déterminer le gissement par mes propres observations ; et je n'en spécifie pas ici la longitude, non plus que son élévation du pôle.

A la partie méridionale de la presqu'île se trouve le bras de mer auquel on a donné le nom de *détroit de Manar;* la côte qu'il baigne, et qui a reçu des Européens celui de la Pêcherie, est nommée par les Indous pays de Marava-Ramnate. Cette désignation rappelait Rama ou Rams, personnage illustre de l'antique mythologie des enfans de Brouma. Ses travaux, ses exploits guerriers, qui ne sauraient trouver place ni être rappelés ici, lui méritèrent les hommages de ses contemporains, le respect de la postérité, et l'apothéose que les Bâarkandéens lui décernèrent comme au Dieu de la guerre. La conformité de cette fable indienne avec celle des Grecs sur leur Dieu Mars, les deux noms qui se rapprochent au point de faire croire que l'un est l'anagrame de l'autre, une foule d'autres traits dans la vie et les actions de ces deux personnages, tout cela est très-propre à persuader que les deux mythologies ont été calquées l'une sur l'autre; et plus l'on sera versé dans les connaissances conservées par les Indous, moins on regardera comme une simple conjecture ou une opinion hasar-

dée celle que j'indique ici, et qui tend à ôter aux Egyptiens, aux Grecs et à leurs copistes, en fait de fables sacrées ou mythologiques, le mérite et les titres de l'originalité.

Avant de passer outre, il est important de fixer un moment l'attention du lecteur sur un phénomène ordinaire dans les autres régions, mais qui ne s'est fait voir qu'une seule fois dans l'Indoustan. Je veux parler du volcan qui se trouvait placé à l'extrémité méridionale de la presqu'île, et le seul dont on ait jamais eu connaissance dans ce pays. Des géologistes célèbres ont retrouvé dans les quatre parties du monde, pendant leurs excursions, non-seulement des traditions, mais même de nombreuses traces de l'explosion de ces feux souterrains qui ont bouleversé toutes les contrées dans lesquelles ils avaient été allumés; et dans un espace de pays immense tel que l'Indoustan, qui s'étend du midi au septentrion, du 8e. degré jusqu'au 36e., ni les traditions, ni l'histoire, ni aucun vestige n'en ont laissé d'autres preuves visibles que celles que l'on discerne soit dans l'île de Ceylan, soit sur quelques points de la côte orientale du détroit de Manar. Cette région du globe serait-elle plus particulièrement favorisée et plus exempte de ces phénomènes que les autres climats? Cette question me semble propre, si l'on parvenait à la résoudre, à prouver que l'Indoustan est de tous les pays le plus habitable et le plus

anciennement peuplé. La géologie de l'Inde, si elle était parfaitement étudiée et connue, pourrait seule nous mener à la solution du problême que je viens d'exposer. On a vû dans le court résumé que j'ai présenté de quelques observations, que les montagnes de l'Indoustan sont toutes du premier ordre, et que leurs bases étaient en général de granit bleu ou rouge; qu'il ne s'y trouvait aucune pierre calcaire, ni silex ni pyrite; que toutes les couches de granit étaient à-peu-près égales entre elles, et toutes parallèles à l'horizon: que l'on n'y apercevait ni aucun des indices qui décèlent des bouleversements, indices qu'offrent partout les contrées situées dans le voisinage des volcans; ni même de ceux que l'on remarque dans les montagnes des Alpes, des Apennins et des Pyrénées. J'ajouterai que dans les plaines de cette partie de l'Asie, la terre végétale à une épaisseur au moins de dix à douze pieds; observation qui n'est pas peu importante pour appuyer mon assertion; et enfin qu'il n'y a aucune infiltration des eaux de la mer en aucune partie, soit de la presqu'île, soit le long des petites côtes de la partie supérieure de l'Indoustan, tant au levant que dans celle du couchant. On se rappellera aussi que dans ce pays il ne se trouve aucune mine de charbon de terre, ni d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, d'étaim ou de soufre, aucune espèce de bitume ni de

demi-métaux, tels que l'antimoine, le zinc, etc. Ce que je dis mène nécessairement à conclure que l'Indoustan n'a éprouvé dans aucun temps les secousses qui ont alternativement ébranlé les autres régions de la terre, ni ressenti les révolutions plus ou moins fréquentes qui tantôt ont fait incliner jusqu'à des masses de montagnes, et tantôt en ont fait tasser d'autres, comme nous l'observons dans les Alpes, les montagnes de l'Afrique, sur les Cordillières et les chaînes du Caucase, les environs du Vésuve, du mont Etna et des grands volcans, qui n'existent point dans l'Inde ni dans les pays circonvoisins.

Il suivrait encore nécessairement des observations que j'ai faites, et que je consigne ici, que l'Indoustan ayant été exempt de tous les grands cataclysmes que le reste du globe a éprouvés, ce pays est certainement celui de tous le plus anciennement habité. L'homme fuit une contrée qui vient d'éprouver une commotion plus ou moins forte, qui a compromis sa tranquillité et celle de sa famille; mais rien ne l'oblige à s'éloigner d'un pays heureux, qui ne lui fait rien craindre pour son existence ni pour celle des objets de son affection. Si en même temps un tel pays est riche de tous les dons de la nature, pourvoit comme de lui-même à tous les besoins de l'homme, et lui présente la plus grande somme de bonheur

physique auquel il puisse atteindre, certes ce sera là qu'il faudra chercher le berceau du genre humain ; cette région sera la première peuplée de toutes les régions de la terre, et l'aura été constamment. Ces vérités me paraissent incontestables. C'est donc avec raison que Bailly a dit, dans son *Histoire de l'Astronomie*, en parlant de celle des Indous, qu'ils ont fait des observations d'éclipses qui remontent à une époque antérieure à la chronologie de la bible. Ce fait est constant; j'en ai vu la preuve dans des monuments écrits, que le brame Pandeck, professeur à Bénarès, m'a communiqués lorsque j'étudiais auprès de lui la philosophie de cette école si célèbre. Nous serions moins incrédules si de bonne foi avec nous-mêmes nous séparions, dans le calme de la raison, la partie dogmatique de nos livres et de nos traditions d'avec la partie qui n'est que philosophique; alors nous respecterions plus la révélation en tout ce qui concerne la morale sur laquelle s'appuient toutes les religions; alors, en dégageant nos livres sacrés de tout ce qui appartient aux sciences physiques, la religion y gagnerait en même temps que nos connaissances s'accroîtraient, puisqu'aucune barrière ne les arrêterait plus dans l'explication des phénomènes de la nature et de l'ouvrage merveilleux de la providence; alors, enfin, les hommes en deviendraient meilleurs,

seraient plus justes et plus reconnaissants envers celui qui les créa, ainsi que toute chose pour leur bonheur.

La partie supérieure de l'Indoustan, celle que nous désignons plus particulièrement sous le nom de l'Empire du Mogol, a constamment possédé le siége suprême de cet immense et antique empire, soit avant, soit depuis l'invasion des Tatares mogols. Cette partie septentrionale est un peu moins étendue en surface que la presqu'île : les anciennes divisions territoriales ne subsistent plus; celles même faites par la première et la seconde dynastie des Mogols, Mamoud et Timour-Kan, ont été tant de fois changées, qu'il serait presqu'impossible de les assigner. L'empire mogol, ou la partie supérieure de l'Indoustan, est actuellement divisé en vingt-trois grandes provinces, dont quelques-unes sont gouvernées par des Affegans qui se sont rendus indépendants du mogol ; plusieurs de ses soubahis et de ses nabahis ont été conquises par les Anglais qui, après plusieurs révolutions provoquées dans leurs gouvernements qu'ils avaient commencé par rendre simplement leurs tributaires, les ont définitivement et immédiatement rangées sous leurs lois.

J'ai déja remarqué que les provinces intérieures de la péninsule sont un pays de plaines sur lesquelles s'élèvent, de loin en loin,

quelques montagnes isolées, ou de petites masses qui ne tiennent ni à l'une ni à l'autre des deux branches des Gâtes que j'ai figurées dans cette description et dans ma carte; mais les provinces de la partie septentrionale, particulièrement les trois ou quatre qui sont le plus dans le nord, telles que celle de Kaboul, le Cachemire, Lahor et une partie du Moultan en sont hérissées. La température d'un pays aussi montueux, ne peut être que très-tempérée; il y fait même froid pendant quelques jours, depuis la fin de novembre jusques vers la mi-décembre; pendant le reste de l'hiver on ressent des fraîcheurs piquantes pendant les nuits; mais dès que les rayons du soleil ont doré les monts et frappé les plaines, cette température vive se change en un air agréable. On voit d'après cela que les hivers de cette partie de l'Indoustan sont ceux que l'on devait éprouver dans le paradis terrestre de la bible. On ne saurait, en effet, trouver ailleurs un plus beau climat dans cette saison; car du pied de l'Hindoukoi au rivage de la mer, tant du golfe du Bengale que de celui de Perse, durant les six mois qui forment, pour les autres régions, la vieillesse et l'enfance de l'année, et l'époque du repos de la nature, cette mère toujours féconde pour l'Indoustan, ne cesse pas de prodiguer à ses enfants favorisés ses dons les plus variés et les plus précieux.

Cette même partie de l'Inde possède les deux plus beaux fleuves de toute la région, le Gange et l'Indus. Le premier baigne les provinces orientales, et l'autre, que les Indous nomment le Sind, forme ses limites, qui sont aussi marquées de ce côté par des sables arides, de vastes déserts, d'immenses forêts, et en quelques endroits par les masses plus ou moins considérables des Gâtes qui se prolongent sans interruption depuis le 29e. deg. jusqu'à l'Hindoukoi, comme je l'ai figuré dans la carte.

Le Sind, pour me servir du nom indou, prend sa source dans les montagnes du petit Tibet, au nord-ouest de l'Indoustan, et non loin de Samarkande. La plupart de nos géographes placent son origine dans le grand Tibet, et le font entrer dans l'Indoustan par le nord-est, en rangeant au septentrion les montagnes qui enferment le Cachemire. Le savant et célèbre Danville n'a pas évité cette même erreur dans sa carte de l'Asie; mais cet illustre géographe, dont le travail m'a été de la plus grande utilité pendant mes excursions dans l'Inde, a négligé de déterminer le cours de l'Indus dans la carte dont je me suis servi, et qu'il a fait graver en 1752, pour la compagnie des Indes. Le Sind appartient cependant à ce pays : cette omission est étonnante dans un travail demandé par une puissante administration, telle que la compagnie, souveraine

de ses comptoirs, et alors très-intéressée à connaître dans son intégrité l'Indoustan dont elle possédait quelques-unes des plus industrieuses et des plus fertiles provinces. Je l'explique en supposant que Danville n'était point sûr de ses données concernant le cours de l'Indus, et qu'il ne voulait pas, en place de la vérité, présenter ses présomptions et des conjectures pour des faits exacts. Malgré mon éloignement pour la critique et ma résolution de m'en abstenir, je n'ai pu passer sous silence les motifs qui m'ont déterminé à placer ce grand fleuve dans ma carte, en lui donnant une route différente de celle qu'ont suivie tous ceux qui en ont parlé avant moi. J'ai prévenu que je ne m'occuperais que des choses que j'ai vues, dont j'ai été à portée de constater l'existence et la situation exacte. Le cours de l'Indus est important sous tant de rapports, qu'il me semble indispensable de le déterminer d'une manière précise. Il est étonnant que depuis plus de trois siècles que nous avons des communications multipliées avec l'Indoustan, on ne sache encore à quoi s'en tenir sur un objet qui intéresse autant la géographie, les sciences et sur-tout l'avantage du commerce, que le cours d'une rivière majestueuse et si utile au transport des échanges que l'Europe fait avec l'Indoustan. Mon but est de fixer la diversité des opinions et non de m'ériger en censeur des ouvrages qui ont déjà

paru sur la topographie de l'Inde. J'ai averti d'ailleurs que je ne parlerais que de ce que j'ai vu, et des observations faites en parcourant les lieux; ainsi on ne peut m'imputer aucune autre intention : je suis faché de n'être pas du même avis que des hommes justement célèbres, mais il me serait impossible d'admettre sur leur seule autorité, des choses que je sais pertinemment être des erreurs.

L'Indus reçoit dans son cours, après avoir franchi la chaîne de l'Hindou-koi qui sépare, du nord-ouest au nord-est, le Tibet de l'Indoustan, sept grandes rivières, douze d'une moindre force, et quatre cent trente-sept petites, que les Indous nomment ruisseaux, quoique plusieurs d'entre ceux-ci soient aussi considérables que la Seine. Entre les sept grandes, trois ont leurs sources hors de l'Indoustan, et les autres les prennent dans les montagnes de l'intérieur de ce pays.

La première des trois, le Nil-abe ou la Rivière bleue, fait sa jonction avec l'Indus à Dinacote, environ à six lieues au sud d'Attock, grande ville de la province ou vice-royauté de Kaboul, contrée très-renommée par ses moutons à grosse queue, remarquables par l'énormité de cette partie, qui contient douze à treize livres d'une graisse excellente. Cette substance est employée dans le pays et les provinces environnantes, comme le meilleur

beurre pour préparer les mets : cette espèce de mouton est différenciée par là de tous ceux que l'on nourrit dans les autres pays pour l'usage de la vie. La même province produit aussi une espèce particulière d'excellentes prunes nommées *Kabouli*, supérieures en qualité à toutes celles que l'on cultive en Europe.

Le Nil-abe prend sa source dans les montagnes de la Tatarie appartenant à la chaîne du Taurus, que cette rivière contourne dans un développement de plus de deux cents lieues, par de nombreuses sinuosités avant d'entrer dans l'Indoustan. En approchant de l'Hindou-koi le Nil-abe fait un saut de près de soixante pieds, et passe ensuite au pied de l'escarpement d'une montagne de jaspe, qui se mine visiblement chaque jour, par l'effort du frottement des eaux de cette rivière dont le cours est rapide depuis sa chute en entrant dans l'Inde.

La Chiné-abe (la petite rivière) est ainsi nommée parce qu'elle coule dans un lit très-résserré entre un fond de pierre du plus beau granit rouge et très-profond. Cette rivière, quoique son lit soit étroit en comparaison des autres, n'en est pas moins considérable par le volume de ses eaux en raison de son encaissement, qui s'abaisse de près de trente-sept ou quarante pieds au-dessous du niveau des contrées qu'elle parcourt ; elle ne peut ni les ar-

roser, à cause de son enfoncement, ni faciliter la navigation; toute son utilité se borne à fournir de l'eau pour les besoins domestiques, car, par son extrême douceur, elle ne serait propre à aucun des arts de la peinture ni de la teinturerie qui demandent des eaux séléniteuses.

Le Chiné-abe qui, suivant l'opinion la plus générale, est l'Hydaspe des Grecs, prend sa source dans les montagnes du petit Tibet, et dans une des contrées les moins désagréables de ce pays agreste et montueux. Il se jette dans l'Indus à Massa, grande ville presque ruinée de la province de Lahor, pays célèbre dans les temps héroïques de l'Indoustan (1).

Le Satelouje est la troisième des rivières qui se jettent dans l'Indus, et qui ont leur source hors de l'Indoustan. Elle est la plus considérable des trois grands canaux dont je parle : la plupart de nos géographes, trompés par les relations des voyageurs qui ont écrit sur l'Inde, ont fixé le cours de l'Indus différemment qu'il ne l'est : le Satelouje a été pris pour ce fleuve; Bernier, Tieffen-Thaller et Forster lui-même ont accrédité cette erreur. Bien que j'aie cherché à éviter toute discussion, je n'ai pu laisser

---

(1) Le véritable nom indou est *Louloué*, tiré de celui d'une héroïne qui figure dans la partie de l'histoire, qu'on peut regarder comme mythologique. C'est par syncope qu'on en a fait l'*Haorou*, *Lahor*.

subsister l'opinion erronnée de ces savants sur les cours de ces fleuves; j'ai donc cru indispensable de les établir d'une manière très-précise, pour arrêter les erreurs subséquentes, et empêcher les critiques beaucoup plus que pour en faire.

Un des plus beaux, des plus majestueux fleuves du monde, et l'un des plus considérables de ceux qui arrosent l'Indoustan, c'est le Gange, que les Indous considèrent comme une divinité tutélaire de leur pays, en un mot, comme le chemin du bonheur. Il prend sa source dans les montagnes sauvages de Sérénagar, pays malheureux et plus agreste encore que les stériles montagnes dont il est hérissé. Le Gange, après s'être péniblement traîné dans cette contrée, vient se précipiter avidement dans l'heureux climat de l'Inde; il y entre par une énorme roche figurant la tête d'une vache, que par cette raison les Indous nomment Koeipailée; la vache est révérée par ce peuple à cause de son utilité, et des services importants qu'il en reçoit journellement. De ce point où il fait une cascade dont l'aspect est agréable, ce fleuve baigne toute la partie méridionale de la vice-royauté de l'Haor ou Lahor: cette contrée délicieuse est plus particulièrement désignée sous le nom de Penje-abe (1); dénomination qui lui vient

(1) C'est le Panjab des cartes vulgaires.

des

des cinq belles rivières qui l'arrosent; il entre ensuite dans la province de Déli, en serpentant par une infinité de sinuosités qui, tracées sur une carte, semblent un ruban que l'on y aurait appliqué à plaisir, tant elles sont multipliées. Le Gange, qui a coulé du nord-nord-ouest au sud-est, en traversant presque diagonalement toutes les provinces méridionales de cette délicieuse contrée, se dirige vers l'orient depuis Déli jusqu'à l'extrémité du Bengale, où il se jette à la mer. En parcourant les provinces de l'Indoustan, il reçoit un tel nombre de ruisseaux ou de rivières, que les Indous ne les désignent qu'en disant proverbialement, qu'ils sont multipliés comme les étoiles le sont au ciel. Parmi ce grand nombre de canaux naturels, que les mains laborieuses de ce peuple ont encore augmentés pour fertiliser davantage ces contrées si fécondes par elles-mêmes, je ne m'arrêterai qu'aux principales rivières que le Gange reçoit dans son sein (car il serait impossible de les désigner toutes dans cette description succincte), et ferai connaître les plus importantes par leur utilité pour le commerce et les communications des provinces entr'elles. Dans cette classe je placerai le Kalinil-abe, qui se joint au Gange au bourg de Samboul; le Djemna qui, après avoir baigné les murs de Déli, fait sa jonction au midi d'Eleabad; le Seroudge-Sind lui verse ses eaux à Kamergar:

ces deux dernières villes, dont la première est de la plus haute antiquité, sont considérables par leur population et par leur commerce. Ce fleuve baigne ensuite les murs de Bénarès, ancienne université des Brames, où toutes les connaissances humaines sont enseignées depuis une série de siècles qui remonte à des milliers d'années.

Enrichi de ces tributs, le Gange continue de parcourir les contrées méridionales de l'empire, et fertilise les riches et très-industrieuses provinces d'Agra, de Cachi, de Bâar et de Bengale; il reçoit, toujours sur la même rive droite, le Sonna-Sindi, qui fait sa jonction au nord et peu loin de Patna, ville capitale de la province de Bâar, dont le nom rappelle celui du premier souverain qui a gouverné cet antique empire. Cette province est présentement soumise aux lois de la Grande-Bretagne, de même que le Bengale et le royaume de Cachi que le Gange traverse majestueusement.

Sur la rive gauche le Gange reçoit d'abord le Kaudac, rivière considérable, dont le confluent se trouve presqu'à la hauteur de la ville de Mounghir, située sur la limite de la province de Bâar et du Bengale.

C'est-là, pendant un de mes repos, lors de mes voyages dans ces belles contrées, que j'eus l'occasion de voir la plus désolante des cérémonies que l'usage ait introduites dans les

mœurs d'un peuple d'ailleurs si doux, si affectueux et si humain; je veux parler du sacrifice héroïque que les veuves indiennes font d'elles-mêmes, par attachement à leurs époux, en mêlant leurs cendres à celles du bûcher qui consume les restes inanimés de l'homme qui posséda leur main et leur tendresse : usage cruel, scène affreuse que j'aurai lieu de faire connaître dans l'historique des mœurs de ce peuple, que j'essaierai d'exposer avec toute l'exactitude et les recherches dont j'ai été capable. Une seconde rivière, nommée Marde-Nadi, aussi considérable que la première, se joint au fleuve à Panti, grand bourg du Bengale dans le canton de Maldo, renommé par ses belles fabriques de casses, d'amames et de baffetas, trois espèces de toiles superfines, qui sont chacune de la plus grande beauté. Ces rivières, propres à la navigation qui seconde si avantageusement le commerce de ces belles contrées, et donne le mouvement et la vie à cette intéressante partie de l'Indoustan, sont toutes considérables; il n'en est aucune en France qui puisse leur être comparée, pas même les fleuves du reste de l'Europe.

Ces riches courants ne sont cependant que des tributaires dont les eaux sont forcées de grossir le cours de leur roi, le Gange, fleuve immense et majestueux, et qui justifie, du moins par ses bienfaits, le titre de roi que

nous lui accordons, ainsi que le culte des enfants de Brouma; presque nul autre en effet, ne lui est comparable ni par la largeur de son lit, ni par l'étendue de son cours et ses nombreuses sinuosités, ni par la fertilité des superbes contrées qu'il baigne de ses eaux fécondes; ni enfin par tous les avantages qu'il offre au commerce; il permet, par son volume d'eau et celui qu'il reçoit de l'Océan à chaque marée, l'entrée de son bassin aux plus forts vaisseaux marchands, de même qu'à ceux de guerre qui remontent à plus de 75 lieues de son embouchure. On ne saurait nommer dans aucune région de la terre, de pays plus riches et plus fertiles que ceux baignés par ce fleuve. Dans l'espace de plus de 500 lieues en plaine, sur les pentes ou sur les côteaux, dans les bosquets qui ornent et embellissent ses rives, tout est disposé sur ses bords pour le charme des yeux; tout y présente constamment, dans toutes les saisons, des scènes champêtres et agréables, des sites riants et variés, des aspects pittoresques et plus délicieux l'un que l'autre. Ce fleuve superbe est sans cesse couvert d'un nombre prodigieux de bateaux de formes variées et de toutes les grandeurs, qui le parcourent en tout sens: on voit sur ces rives des villes, des villages et des hameaux placés sur tout son développement, depuis son embouchure jusqu'au Penje-abe, et qui offrent un

effet qu'aucune expression ne saurait rendre. Tel est le Gange, telles sont les contrées prospères dans lesquelles il promène délicieusement ses eaux. Heureux le peintre qui pourrait saisir et fixer sous ses pinceaux la réunion exacte de tant de merveilles!

Je ne m'attacherai pas ici à décrire le cours des nombreux canaux affluents ou deffluents de ce fleuve ou de l'Indus. Ces détails, tout intéressants qu'ils sont, n'appartiennent qu'à un ouvrage classique sur la géographie; ils seraient trop minutieux dans une rapide description topographique.

Un troisième fleuve, presqu'aussi considérable que l'Indus et le Gange, le Ramganga, et que l'on nomme quelquefois par abréviation le *Gangaha*, coule de l'ouest à l'est, et peut être considéré comme la limite qui sépare la presqu'île et la partie septentrionale; ses eaux roulent sur un fond de sable blanchâtre et lisse, que je conjecture provenir du détritus des coquillages et des autres animaux marins. Cette particularité que je prie le lecteur d'observer, et qu'aucun voyageur n'avait encore fait remarquer, appuie ce qui est consigné dans l'histoire des Indous plusieurs fois citée dans cet ouvrage, que la presqu'île était, à une époque très-ancienne, entièrement séparée du continent, et formait une île sous le nom de *Zancondive*.

Le Gangaha prend sa source dans le Kandaï-Berard, au pied d'une très-haute montagne de la chaîne des Gâtes; la ville de Feroukabad, capitale d'une province appartenant aux Rajepoutes, se trouve située près de sa source. Cette province est constamment restée soumise, malgré les efforts réitérés du mogol, à la caste indienne que je viens de nommer, qui passe pour être issue du second des quatre fils allégoriques de Brouma, et qui, dans l'institution de ce législateur, devait donner les rois et former la milice de l'Indoustan. Le Gangaha, après un cours de quinze degrés en longitude, dans un des pays les plus beaux de l'Inde, se jette à la mer au midi de Pipli, la première ville du Bengale du côté du golfe qui reçoit son nom de cette province que les empereurs mogols appelaient le *paradis terrestre.*

A cent quatre-vingt lieues au-dessus de son embouchure, et en suivant ses sinuosités, le Gange, par l'abondante quantité des eaux qu'il reçoit lors de la fonte des neiges, se trouve contraint à former de nouveaux bras pour décharger son lit. Entre ces nouveaux canaux, le premier qu'il s'est ouvert est la rivière d'Ougli, qui s'en sépare au village de Souti. Ce bras baigne les murs de Morchondabad (1), capitale du Bengale, ainsi que le fameux mar-

(1) Nous prononçons *Moxondabad.*

ché formé par Cassembazar, un des plus célèbres vice-rois de cette province. Le second canal qui s'est ouvert peu d'années après le premier, est nommé Gehelingui, du village où il abandonne le Gange. L'un et l'autre contournent, le premier au couchant et l'autre à l'orient, une partie de terrein que l'on nomme l'île de Cassembazar, qui produit beaucoup de soie, et que la chaleur du climat fertilise pendant toute l'année. Ces deux bras du Gange sont presqu'à sec, à partir de leur source jusqu'aux environs de Nondia, pendant les mois de janvier jusqu'à la fin d'avril, époque ou le Gange se déborde. A leur point de confluent, au nord de Nondia, bourg considérable, renommé par ses nombreuses manufactures de casses, ils prennent le nom de rivière d'Ougli : ce canal est alors navigable jusqu'à son embouchure dans toutes les saisons de l'année, même pour les plus forts bateaux, par l'action des marées qui remontent jusqu'à cet endroit.

Ce bras occidental du Gange présente moins de dangers que le lit ancien de ce fleuve inquiet et qui semble vouloir lutter contre l'Océan, dont les sables poussés par les marées vers ses bouches, et repoussés sans cesse par la force du courant, forment des bancs mobiles qui, continuellement déplacés, obstruent les passages du chenal ou de la route des navires qui veulent entrer dans le fleuve, et gâtent

jusqu'à son lit qui devient de plus en plus difficile à remonter.

C'est sur cette rivière que les Portugais établirent au Bendel leur comptoir du Bengale; cet endroit est situé à une petite lieue au nord de la ville d'Ougli, chef-lieu de la quatrième province de l'empire mogol. Cet établissement désert depuis plus d'un siècle, n'est plus à présent qu'un couvent de moines augustins, dont le supérieur gouverne cette colonie jadis si florissante, et qui n'a conservé de sa première considération que le privilége d'attirer de dévots pélerins, qui chaque année y vont faire des neuvaines.

La navigation, plus facile sur l'Ougli, les différens marchés qui y sont situés, ont décidé les nations européennes qui voulaient avoir des rapports commerciaux avec le Bengale et les provinces voisines, à former leurs comptoirs sur ce bras du Gange, et à le préférer à cause de ces avantages à ce fleuve même, dans lequel leurs bâtimens ne peuvent entrer qu'en courant beaucoup plus de risque. On remonte la rivière d'Ougli assez aisément, malgré qu'elle ne soit pas non plus dégagée de tout obstacle, lorsqu'on a de bons pilotes côtiers. Ces pilotes doivent, par une continuelle étude, s'être familiarisés avec le chenal de ce bras du fleuve pour éviter habilement les écueils qui feraient naufrager imdubitablement les navires qui

voudraient y pénétrer. Ce métier est périlleux, il exige beaucoup de talent et une constante application, pour ne pas compromettre le salut des bâtimens que les côtiers sont chargés de faire monter ou descendre le fleuve. Entre ces marins que chacune des nations entretient, il en est un que l'on doit distinguer de tous les autres, et qui a, je le dis ici avec plaisir, créé cette science, et donné les connaissances les plus exactes aux pilotes qui voulaient suivre la même carrière que lui; je veux parler de M. Verlée, mort capitaine du port du comptoir de Chandernagor, et qui fut décoré de la récompense la plus chère à un homme d'épée. Les talens et l'habileté de ce marin étaient tels, que jamais il n'a perdu aucun des vaisseaux dont il s'est chargé de diriger la route, soit en les conduisant à leur destination, soit qu'il fût question de les faire sortir du Gange à contre-saison.

A une petite lieue au midi de la ville d'Ougli, et sur la même rive, on trouve le charmant petit établissement hollandais nommé *Chinchura*. Cette ville est, après le Bandel, le plus ancien des comptoirs européens sur le Gange.

Chandernagor, le chef-comptoir des Français au Bengale, est situé à une très-petite lieue du précédent, et sur la même rive gauche de l'Ougli. Celui-ci joint à l'agrément de sa position

et au pittoresque de ses sites l'avantage de faire ancrer avec sûreté les bâtimens qui y sont destinés. Cet avantage inappréciable pour le commerce, dont ne jouit point Chinchura, où il ne peut arriver que de petits bâtimens, a été la cause immédiate de sa reddition en 1758. Les Anglais firent monter le Gange, jusque vis-à-vis le fort, à des vaisseaux de guerre, qui le foudroyèrent avec leur artillerie. On verra plus en détail tous les avantages que cet établissement présente pour les échanges et le commerce national dans le chapitre suivant.

En descendant la rivière on trouve la ville de Sirampour, comptoir danois, qu'ils ont nommé Frédériknagor. Il est situé à deux petites lieues au midi de Chandernagor, et sur la même rive. Cet établissement est agréablement situé, de même que toutes les colonies européennes de cette charmante province, qui mérite à juste titre l'heureuse qualification qu'on lui donne, de *jardin de l'Indoustan*. Il jouit aussi de l'avantage de voir les plus forts bâtiments venir s'amarrer bord à quai, mais il est cependant peu florissant, et son commerce s'est trouvé arrêté, soit par celui des Français, soit plus particulièrement par celui de Calcutta, ville très-opulente, et qui a concentré le commerce des quatre parties du monde.

Calcutta est située sur la rive gauche du

fleuve ; c'est le plus méridional de touts les établissements européens dans le Bengale. Cette ville, immense par son étendue et par sa population, a près de sept lieues de circuit, et renferme 1,200,000 habitants : elle étend ses relations commerciales à toutes les échelles de l'Indoustan, des Indes orientales et de toutes les parties du monde.

On ne saurait voir de ville plus belle, et où l'on trouve rassemblés et réunis autant de richesses réelles, autant d'objets de luxe, et de tout ce qui fait l'aisance et le plaisir de la vie. Ses vastes maisons sont autant de somptueux palais par leur ordonnance et leur style simple, noble, et du meilleur goût. Sur la rive opposée, et en perspective du palais du gouverneur général, s'élève, sur une pente douce, le jardin botanique, placé en amphithéâtre sur le penchant d'un petit côteau. Cet établissement, le plus magnifique de toute la terre, contient à lui seul plus de richesses que touts les autres établissements du même genre. On y trouve réunis depuis la plante la plus humble des régions stériles jusqu'aux plus précieux végétaux des parties de la terre les plus prospères. Ce somptueux établissement est dû à la protection de M. Waren Hasting, et aux travaux du jeune et célèbre Williams Jhones, ainsi qu'aux veilles et aux sollicitudes du docteur Roxbourg, qui le dirige présentement,

depuis le décès du précédent, enlevé à ses amis et à la république des Lettres, encore à la fleur de son âge. Cette ville possède encore la célèbre association connue sous le nom de *Société asiatique*, qui, dès sa naissance, s'est rendue très-recommandable par une foule de travaux et de recherches précieuses sur la philosophie des Indous, sur leur littérature et leur histoire, dont les traductions ont enrichi nos connaissances.

La superbe Calcutta, qui présente depuis plus d'un demi-siècle l'aspect de la prospérité d'une grande nation, a éclipsé le Bandel, le premier des établissements européens dans cette belle région de l'Asie. L'opulence de cette antique cité n'a pas même laissé de traces. Mais le Bandel, image de la vicissitude des siècles et de l'instabilité des institutions humaines, le Bandel, autrefois si florissant, et qui présentement n'est plus, comme la célèbre Palmyre, qu'un amas de ruines, a conservé au moins dans son désastre, les agréments que son climat lui donne et que rien ne peut lui enlever. On vient de toutes parts respirer dans le calme de ses maisons désertes, l'air salubre que l'on ne trouve pas, non plus que les sites romantiques qui l'environnent, dans les autres cités, sans même en excepter l'orgueilleuse Calcutta; on fuit ses murs, malgré les richesses et les amusemens que l'on s'y procure, et l'on court

pendant toute la saison des pluies, goûter la paix et chercher la santé au Bandel. Ce voyage, qui est une partie de plaisir pour la société distinguée de Calcutta, est particulièrement un besoin pour les dames anglaises qui, par la faiblesse de leur constitution, évitent rarement d'être attaquées des fièvres qui y règnent. Cette espèce d'épidémie est produite par un vaste lac situé au nord et très près de la ville, formé par les eaux pluviales et celles que dépose le Gange lorsqu'il se déborde. Ce lac n'avait aucune issue, et ses eaux stagnantes exhalaient en s'évaporant, des miasmes febriles qui se répandaient sur Calcutta; pour obvier à un inconvénient aussi direct, le gouvernement s'est occupé de faire ouvrir un canal dans lequel s'épanchent les eaux; par là il a assaini l'air et établi une communication entre divers territoires que l'on a rendus à la culture, et dans lesquels on voit aujourd'hui une douzaine de beaux établissemens où l'on fait du sucre, du rhum et de l'indigo.

Calcutta n'étant défendu que par le fort Williams, dont je donne le plan géométral ainsi que la vue en perspective (planches VIII et IX), on a pourvu à sa sûreté par un camp retranché : il est établi en baraques, à une lieue au nord et sur la même rive. On y tient constamment une armée de 12 à 15 mille hommes, tant de cypayes que de troupes eu-

ropéennes, indépendamment de la garnison du fort, qui ne peut loger que 14 à 18 cents hommes au plus.

Vis-à-vis de ce camp, nommé Brampour, suffisant pour la défense du bas du Gange, et sur la rive droite, on trouve la ville de Bankibazar, ancien comptoir de la compagnie impériale d'Ostende, abandonné depuis les revers survenus à cette société de commerce. La position de cet établissement est cependant avantageuse et très-favorable pour les échanges; mais la compagnie germanique, dont les transactions étaient mal dirigées, et les opérations faites sur de mauvais documents, a mieux aimé les suspendre que de chercher la cause de son peu de succès, pour y remédier, en se dirigeant sur des renseignements plus avantageux, et continuer des communications qui, sous tant de rapports, devaient lui être si utiles et faire prospérer son commerce avec ce pays.

Une forte rivière nommée *Tamlouk*, vient se jeter dans ce bras du Gange, entre Pipli et Bongia, près d'un grand village de potiers nommés *Nursingar*. Au confluent du Tamlouk, avec la rivière d'Ougli, le passage du Gange est on ne peut plus difficile, quelquefois dangereux, parce que la marée y porte avec violence, et refoulerait le navire, si le pilote n'était instruit et assez surveillant pour esquiver habilement le refoulement du cou-

rant qui ferait échouer le vaisseau sur la pointe de Narsingar.

Le Broumapoutre, fleuve immense et majestueux qui forme la limite de l'Indoustan au levant, et qui sépare la belle province du Bengale des royaumes d'Avan et de Tépra, est le dernier des canaux naturels qui baignent ce pays. Ce fleuve qui prend sa source dans les états de Sirénagar, pays âpre et rude, et que l'on peut comparer à l'enfer, par opposition aux contrées heureuses de l'Indoustan, vient perdre ses eaux et son nom au haut du golfe de Bengale; avant de se jeter à la mer il fait confluent avec le Gange; alors le volume de leurs ondes est si considérable, que les Indous lui donnent le nom de mer. Sous ce rapport, il faut convenir qu'il est peu de rivières qui méritent mieux cette épithète.

La population de l'Indoustan, quoiqu'infiniment diminuée de ce qu'elle était avant que ce pays ne fût conquis par les Mogols-Tatares, est cependant encore si considérable, que l'on aurait peine à le croire. On ne saurait en donner qu'un état approximatif, quelques soins que l'on mette dans ses recherches, par les difficultés que l'on éprouve à chaque pas. Mais d'après les données les plus exactes que je me suis procurées pendant mes voyages dans toutes les provinces et les différents états de ce vaste pays, je crois pouvoir assurer, sans

m'écarter d'une juste proportion, que la population de cette partie de l'Asie se monte à 184 millions; la partie du milieu, ou le Décan, et celle que nous nommons la presqu'île, donnent le *maximum* de la population; elles renferment environ 95 millions d'habitants, et la partie supérieure, désignée plus particulièrement sous le nom d'Empire Mogol, en donne le *minimum*, ou près de 89 millions, quoique cette portion de l'Indoustan soit à-peu-près égale en surface à la péninsule, qu'elle soit régie par les mêmes lois, et que les mœurs soient les mêmes. Au reste, cette grande population, considérée en général, ne peut être attribuée qu'aux avantages infinis d'un pays où l'on peut dire que la nature semble condamnée à une éternelle activité, et où son énergie féconde n'a pu être arrêtée par touts les fléaux qui ailleurs stérilisent la terre, tels que l'oppression, la barbarie, le fanatisme et l'épuisante cupidité, tyrans conjurés depuis huit siècles contre ce pays, et attachés sans relâche à dévorer ce peuple, sujet en tout de l'étonnement des observateurs.

D'après les détails que je viens de présenter, on doit nécessairement conclure qu'aucune autre portion du globe n'est plus fertile ni mieux cultivée; il n'en est en effet aucune où les cultures soient aussi riches et ausssi variées, et les productions territoriales plus précieuses

et

et plus abondantes. Aucun peuple, je le dis avec assurance, n'a de pratiques agricoles plus productives ni mieux adaptées à la nature du sol et des différentes espèces de culture. Cette assertion est incontestable, et sans entrer ici dans de plus grands détails, je me bornerai à dire, sans crainte d'être taxé d'exagération, que les produits agricoles de la seule partie méridionale, dont l'étendue en superficie ne fait pas les trois dixièmes de l'Europe, surpassent du double ceux de toute cette partie du monde. On ne doit point être surpris de cette prodigieuse fécondité, si l'on se rappelle tout ce que je viens d'exposer, sur-tout en ce qui concerne le perfectionnement de l'agriculture par laquelle on obtient trois récoltes ordinairement, et qui, dans quelques contrées, donne jusqu'à quatre moissons régulièrement chaque année. Cet avantage, n'en doutons pas, doit être attribué autant à la science agricole qu'au beau climat de ce pays, qui jouit constamment de la chaleur du soleil, le père de la végétation.

Les monuments antiques répandus dans les différentes provinces de l'Indoustan, sont trop nombreux pour qu'ils trouvent touts place dans cette description; je ne m'attacherai à parler que de ceux qui portent le caractère de l'antiquité la plus reculée, soit par le temps qu'il a fallu pour les construire, soit par leurs for-

mes et leur style. De touts ces édifices, je ne me propose de décrire dans ce chapitre que le célèbre temple de Jagrenat (1), situé vers le haut de la côte d'Orixa, ainsi que celui de Chédambaram ou Chalambrom, qui, quoique moins ancien que le précédent, nous rappelle cependant une époque déjà bien reculée, et les souvenirs d'un événement extraordinaire.

Entre toutes les particularités que présente le temple de Jagrenat, pour me servir de l'expression européenne, et qui prouvent qu'il fut édifié dès les premiers temps que ce pays fut habité, je ne puis m'empêcher de parler des matériaux qui ont servi à le construire. Je ferai d'abord observer que les pierres ont été tirées d'une belle carrière de granit, placée dans la branche orientale des Gâtes, éloignée de plus de soixante-huit lieues du pied d'œuvre. C'est dans cete chaîne de monts que l'on a pris des pierres dont plusieurs que j'ai été à portée de mesurer, ont de dix à douze mille pieds cubes. Ces masses énormes ont été roulées de la carrière jusques sur le rivage de l'Océan pour y élever le temple de Jagrenat. Combien d'années a-t-il fallu pour les couper,

(1) Cette pagode, que nous désignons sous le mot de Jagrenat, est, suivant les traditions, le premier temple de ce pays. Celle de Rams, le second, et celle de Zounala-Mouki, le troisième. Ces trois monuments sont élevés depuis plus de onze mille ans; assertion que je vais m'attacher à prouver.

pour les transporter à un éloignement tel que je viens de le dire? pour les tailler et pour les monter à plus de cent cinquante pieds d'élévation, hauteur où j'en ai mesuré les dimensions? Je ne crois pas exagérer si je dis que vingt-cinq siècles ont à peine sufi pour achever la construction du temple ou de la pagode dont je vais faire la description.

Le temple de Jagrenat est un édifice qui porte trois cent soixante cadjes de longueur, sur une largeur de deux cent quarante cadjes, ou toises indiennes. Il est tracé dans un parallélograme régulier que forme son enceinte extérieure. Cette enceinte est fondée sur un immense bloc de granit que l'on a nivelé et coupé en plate forme, de manière que le vif du rocher sert de soubassement à tout le pourtour de cet énorme édifice, dont le plan géométral est figuré dans la planche première. Cette immense enceinte est abaissée à la hauteur de neuf pieds français; elle est taillée dans le roc même, et sur cette arase on a élevé le mur de clôture qui a quinze pieds de haut, ce qui donne un relief de vingt-quatre pieds à la galerie s'appuyant sur ce mur. Sa largeur totale est de trente-huit pieds; sur cette largeur est prise une double galerie de quatorze pieds, regnant en péristile sur le développement des quatre côtes du parallélograme, et qui est soutenue par un double rang de pi-

lastres couronné par un entablement et son chapiteau d'un style simple et élégant, mais d'un ordre qui n'appartient à aucun de ceux en usage dans nos pays.

Cette espèce d'architecture approche de l'ordre dorique; c'est à-peu-près la même proportion, excepté la dimension du fût des pilastres qui sont moins renflés dans toute leur longueur, de même qu'à la moulure de la base. Les formes de cet antique édifice, de même que de touts les monuments des Indous, ne sont pas de ce goût pur, de cette noble simplicité, qui plaisent tant dans les monuments des Athéniens. Mais on ne peut s'empêcher d'admirer l'idée hardie d'un plan d'une immense étendue, prolongé sur les quatre côtés d'un parallélogramme formant une suite de deux cent soixante-seize arcades réunies ou liées ensemble par des pendentifs, comme si elles étaient établies sur un plan circulaire; construction beaucoup plus avantageuse qu'elle ne saurait l'être sur un carré long. Il faut convenir que l'ensemble de ce temple a quelque chose d'imposant, quoique les détails en paraissent communs. Mais ce qui étonne l'imagination, ce qui inspire un sentiment profond de vénération pour ce monument, consacré depuis un temps immémorial à l'Être éternel, c'est la prodigieuse élévation de la pyramide couronnant la principale entrée de ce temple; tout à

son aspect impose à la pensée ; tout rappelle à l'homme l'image de la majesté de la Providence. Le dessin de sa vue en perspective, prise à deux lieues de distance, que l'on voit dans la planche 2, et que j'ai fait sur les lieux mêmes, avec toute l'exactitude dont je suis capable, développe la façade du couchant. Ce dessin, très-soigné, offre dans leurs détails, les ornements ainsi que la hauteur gigantesque du monument. Cette élévation est de trois cent quarante-quatre pieds, du rez-de-chaussée à sa cape, sur laquelle sont posés des ornements en cuivre doré, qui couronnent cette majestueuse pyramide : ses faces sont surchargées de sculptures, à tel point qu'elles se confondent et troublent les yeux. Ce monument antique, et que je crois beaucoup plus étonnant que ceux de l'Egypte, commande l'admiration, et semble seul propre à rappeler à tous ceux qui s'en approchent, l'idée du grand Être à qui il est consacré.

Cela est si vrai, que de tant d'ornements placés sans art et entassés sans élégance, aucun ne présente à l'observateur, de ces objets de goût que rechercherait un artiste ; mais l'ensemble a quelque chose de si prodigieux, qu'il imprime à l'ame la plus froide un saisissement, une admiration qu'on chercherait inutilement à repousser. Le voyageur y reconnaît le motif qui a décidé les Indous à

l'ériger; tout dit à son imagination que cet immense edifice est élevé à l'Être tout-puissant en qui ce peuple met toute sa confiance, et qui seul lui inspire toutes les sensations heureuses, bienfaisantes et humaines qui le caractérisent, le distinguent de ses voisins, ainsi que de touts les autres peuples. Tout Indou doit visiter le temple de Jagrenat au moins une fois pendant son existence; l'intention du législateur de ce peuple, en lui imposant cette obligation, est peut-être aisée à expliquer, d'après ce qui se passe dans ce pélerinage : dès que les pelerins sont entrés dans le temple, tous les individus sont égaux; là le roi et le berger, le soudre, la dernière, la plus abjecte des castes, et le brame, qui forme la plus distinguée, ne reconnaissent plus de supériorité ni de preeminence; idée sublime et consolatrice, idee véritablement philosophique, que chaque homme devrait avoir constamment présente à son ame, parce qu'elle le porte à être bienfaisant, et le rend heureux lui-même.

Le second monument de la péninsule, dont je donne aussi les dessins dans cet ouvrage, est la pagode de Chalambrom (1). Celui-ci, quoique très ancien, est postérieur de plusieurs siècles au temple de Jagrenat. La tradition ne lui donne qu'une antiquité de cinq mille

(1) Les Tamouls prononcent *Chédambaram.*

années, tandis que l'Histoire des Indous reporte l'érection de la pagode de Jagrenat à une date de onze mille ans; on voit en effet encore une inscription placée sur la frise de la principale porte, et qui relate le nom du monarque sous le règne duquel cet édifice séculaire a été achevé. Je borne à ce seul fait la preuve de mon assertion sur l'ancienneté de ce temple, que je développerai ailleurs de manière à en convaincre même les plus incrédules. Ce que j'en dis ici suffit sans doute pour démontrer d'une manière incontestable combien l'association politique des Indous est reculée, et antérieure à toutes les idées que nous en avons. La pagode de Chalambrom est exécutée sur le même dessin que la précédente, et qu'en général tous les temples de ce pays. Ils ne diffèrent les uns des autres que par les proportions de leur plan et par la nature des matériaux avec lesquels on les a construits; mais tous sont circonscrits par des parallélogrammes semblables, et où la largeur est toujours à la longueur, dans le rapport de deux à trois, dimension agréable au coup-d'œil, et d'une proportion favorable pour la perspective. Celui que je décris est plus petit et moins élevé de moitié que celui de Jagrenat construit en totalité en granit, tandis que l'autre ne l'est qu'en briques, depuis ses fondations jusqu'à la partie supérieure du bâtiment.

Le temple de Jagrenat est consacré à *Roudre*, c'est-à-dire, au suprême ordonnateur, sens figuré de ce mot, qui signifie la figure de tout ce qui est : et celui de Chalambrom est dédié à l'un de ses attributs, la puissance créatrice, à Brouma en un mot, qui, en idiôme tamoul, est appelé plus particulièrement *Ispouren*.

Ce temple est renfermé dans un carré long qui a trois cent quatre-vingt toises de développement, dont le pourtour intérieur forme une vaste galerie, divisée dans tout son périmètre en appartemens, occupés par autant de familles de Brames qui desservent ce temple et font le service du culte. Pour augmenter sa décoration, on a pratiqué trois entrées, placées l'une au septentrion, l'autre au levant et la dernière au midi; chacune de ces portes est surmontée d'une pyramide de cent douze pieds de hauteur. La galerie servant de logement est voûtée, de même que les autres pièces de cet édifice. Les voûtes sont en ogives; des piliers, formant colonnade, soutiennent les arcades voûtées en plein ceintre; toutes ces arcades sont liées ensemble par des pendentifs, dont la structure est élégante et très-légère.

Chacune des trois pyramides dont je viens de parler a un escalier double et en rampe qui règne dans toute sa hauteur, depuis la plainthe

jusqu'au faîtage : c'est au moyen de ces escaliers que s'exécutent les illuminations qui ont lieu à chacune des six fêtes de l'année, seuls jours de solennités et de repos pour ce peuple. Ces illuminations présentent un coup-d'œil si ravissant qu'il serait impossible de les décrire.

Dans le vide ou l'aire que forme l'enceinte de ce temple, on voit sur la droite un très-grand étang représenté sous la *figure* 2, planche IV. Cette pièce d'eau est elle-même renfermée sur trois côtés par une trés-belle galerie, soutenue par une colonnade élégante et d'un goût pur. De chacune de ces galeries il part un escalier à marche très-large, d'un beau granit rouge, taillé en dalles avec un soin étonnant. Au milieu s'élève avec grace un petit temple isolé, soutenu par quatre colonnes en granit bleu, d'un style léger, et recouvert par une coupole d'une belle ordonnance. Ce petit dôme en plein ceintre couvre un autel dédié à la puissance créatrice de Siven, représenté sous la forme d'un *phallus*, image sous laquelle les Indous figurent toujours l'ordonnateur des mondes. Des marches semblables à celles qui naissent des galeries, entourent, sur les quatre côtés, ce petit pagotin.

Parallèlement, et sur le côté gauche, se trouve un superbe salon orné d'un nombre considérable de belles colonnes d'un granit bleu, sur lesquelles on a sculpté dans toute la

longueur de leur fût, de petites figûres. Cette pièce fait symétrie avec l'étang; elle est nommée le salon à mille eolonnes, quoiqu'il n'y en ait cependant que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, la millième est remplacée par un Lingam ou image de la Divinité. On ne saurait voir rien de plus majestueux que cet immense salon, dans lequel sont réunies toutes les figûres représentant le Panthéon des Indous, sous des allégories très-ingénieuses, et dont j'ai donné quelques détails dans le commencement de ce chapitre.

Entre le salon que je viens de décrire et l'étang, est la partie du bâtiment que les Indous nomment *koël*, ce qui signifie le *sanctuaire*. Ce vaisseau est d'une construction bisarre, massif et très-lourd, renfermé entre des murs d'une telle solidité, qu'il semble écraser de son poids le terrein qui le porte. Ce parvis ou sanctuaire est une grande nef proportionnellement beaucoup plus longue que large, ce qui en fait une espèce d'allée plutôt que la nef d'un temple; elle ne reçoit de jour que par le haut et seulement vers l'endroit où se trouve ce que nous nommerions chœur dans nos églises, c'est-à-dire, vers son extrémité, encore n'est-ce que par une très-petite ouverture, percée de neuf orifices ovales, n'ayant chacun que sept à huit pouces dans leur petit diamètre. Cette nef est totalement nue, n'ayant

aucune espèce d'ornement ni dans l'intérieur, ni sur le parement extérieur des murs. Ce contraste doit paraître extraordinaire à ceux qui observent les monuments de ce peuple, et qui ne sont pas instruits de leurs idées religieuses qui s'opposent à ce que leur koël, proprement dit, soit orné d'aucune autre image que de celle qui représente la divinité; tandis que toutes les autres parties se trouvent chargées de figures, d'emblèmes, et de toutes les espèces de décorations en usage dans l'architecture de ce pays. Ces ornements qui surchargent toutes les faces de leurs édifices, au point d'éblouir la vue, de la fatiguer même désagréablement lorsqu'on les fixe trop longtemps, ne se voient plus dans le lieu saint des temples. Me serait-il permis à présent de demander comment quelques personnes se permettent, en parlant de la religion de Brouma, de la qualifier d'idolâtrie, de culte de touts les objets matériels? C'est donc ainsi que des écrivains, abusant de la crédulité humaine, publient calomnieusement touts les rêves de leur imagination, et les donnent pour les faits historiques les mieux constatés! Je bornerai à cette simple réflexion les observations que je pourrais faire ici sur la religion des Indous, parce qu'elles n'appartiennent aucunement au sujet dont je m'occupe.

Avant de finir la description du temple, ou

suivant l'éxpression des Européens, de la pagode d'Ispouren, je ne passerai pas sous silence un accident mémorable dont elle fut le théâtre, en 1758, lorsque M. le comte de Lally allait assiéger inconsidérément la ville de Tanjaour. Ce général, dont toutes les actions semblaient tenir de la démence, ordonna d'enmagasinér les poudres dans la pagode de Chalambrom, endroit peu convenable à cet usage, sous touts les rapports, et qui était d'ailleurs éloigné de plus de douze grandes lieues de la ville qu'il se proposait d'attaquer; mais par un de ces événements dont je ne chercherai pas à indiquer la cause, que l'on n'a même jamais connue dans le temps, le feu prit à ce dépôt, et consuma ainsi tout l'approvisionnement d'une munition indispensable pour faire un siége. L'explosion de près de cinquante milliers de poudre renfermés dans cet édifice, qui aurait dû le renverser de fond en comble, ne produisit d'autre effet que d'en ouvrir momentanément la voûte dans toute sa longueur pour donner passage à l'expansion de la masse d'air que cet incendie venait de dilater; par un prodige qui semble confondre la raison, cette voûte momentanément soulevée et écartée comme si elle eût été construite à charnière, à ses épaules, retomba ensemble spontanément pour se refermer, comme le feraient les deux battants d'une porte poussés par une

même force et roulants sur leurs gonds. Cette espèce de phénomène n'a eu d'autre résultat que de laisser une grande lézarde le long de la clef de la voûte de cette nef, ou corps du bâtiment, qui au reste, a encore aujourd'hui toute la solidité qu'elle avait avant l'époque de cette explosion. Je me borne simplement à faire connaître ce fait aussi étonnant que peu concevable; je laisserai aux personnes plus instruites que moi dans la science des constructions, le soin d'expliquer, s'il leur est possible, cet événement dont je garantis l'authenticité, tout surprenant qu'il est dans ses effets et ses suites.

Il me reste, pour completter la description du temple de Chalambrom, à décrire un ouvrage unique dans son genre, et qui sert d'ornement à l'un des plus antiques édifices du monde; je veux parler d'une chaîne immense en granit, placée en guirlande au milieu de cette même nef dans laquelle on avait si imprudemment renfermé les poudres d'approvisionnement de notre armée. Cette chaîne, d'un travail exquis, part de quatre points de la voûte de ce temple, et forme en tombant à des distances égales, quatre guirlandes, dont les extrémités sont retenues par autant de pierres en voussoir, attachées à cette même voûte. Chaque guirlande est de la longueur de cent trente-sept pieds-de-roi; et chaque chaî-

non a trois pieds un pouce, sur un diamètre de deux pouces cinq lignes; ils sont d'un travail fini et d'un tel poli, que les rayons de la lumière reflettent comme sur une glace. Que l'on juge présentement des peines que ce travail a données, et sur-tout de celles du transport d'une masse aussi considérable; car indépendamment du poids des quatre bouts de cette chaîne, on doit encore faire état de celui des quatre pierres énormes auxquelles ils tiennent, et qui ont été coupées dans la même carrière située à plus de vingt lieues de la pagode que je décris.

Si ce monument, ainsi que la chaîne extraordinaire dont je parle, étonne et ravit l'imagination par l'immensité de la main-d'œuvre, la majesté des proportions, la beauté de la stéréotomie et le fini de l'ouvrage, quelle plus surprenante impression ne produit-il pas, quand, analysant ses sensations, on veut se rendre raison des difficultés presqu'insurmontables que l'on a dû vaincre pour couper, rouler et élever des masses aussi prodigieuses. Comment se faire une idée d'un monument aussi sublime, et de l'ornement non moins surprenant de cette chaîne immense? Qui s'expliquera, sur-tout, les moyens dont on s'est servi pour la placer, ainsi que les quatre volumineuses pierres qui lui servent de supports? Qui pourra nier enfin les hautes conceptions

de ces peuples primitifs dont les noms nous sont à peine connus, et qui cependant nous ont laissé des traces d'une puissance gigantesque et pour ainsi dire sur-humaine, puisque depuis long-temps on n'exécute plus rien qui approche seulement de la moindre de leurs constructions, malgré que toutes les sciences et toûts les arts aient fait des progrès si rapides dans ces siècles modernes? Ces difficultés s'accroissent encore aux yeux des observateurs qui connaissent les moyens mécaniques des Indous, et la médiocrité des machines qu'ils possèdent pour s'aider dans ces sortes de travaux et simplifier l'ouvrage. Ce peuple, que ses usages et ses moeurs séparent de touts les autres peuples qui habitent le reste de la terre, s'éloigne encore plus de toutes les idées sociales reçues ailleurs; et autant les nations européennes honorent les machines et encouragent la science des mécaniques, autant celle-ci les dédaigne, les repousse avec une sorte d'horreur comme chose nuisible aux sociétés en général, et préjudiciable à l'homme. C'est à ce préjugé qu'il faut attribuer le refus constant qu'elle fait de recevoir des européens, les instruments que ceux-ci veulent lui faire adopter pour les divers arts industriels qu'elle cultive, et qu'elle a portés au plus haut point de perfection auxquels ils puissent parvenir.

L'observation que l'on fait ici, bien digne

de fixer l'attention du philosophe, paraît, sous quelque point qu'on l'envisage, propre à confirmer tout ce que l'on dit dans le cours de cet ouvrage de la haute antiquité des Indous. Si pour expliquer en effet des constructions tellement prodigieuses qu'elles n'ont point eu de copies, et qu'on puisse douter qu'elles aient eu des modèles, on supposait des siècles reculés et possesseurs de moyens disparus depuis par la succession des âges, jusques dans quel abîme de temps ne serait-ce pas alors en reporter l'époque? En effet, forcés d'ailleurs d'accorder aux Indous tous les caractères d'une haute antiquité, il faudrait encore admettre une série de siècles telle qu'en respectant les monuments, elle eut effacé la tradition qui les concernait, ainsi que les connaissances de l'âge qui les avait vû naître. Mais comment cela a-t-il pu se faire chez un peuple qui, placé aux extrémités de la terre, isolé pour ainsi dire et par la nature et par son caractère, résultat sensible de toutes les impressions physiques qui l'environnent, n'a été qu'accidentellement et momentanément l'objet des entreprises dévastatrices des conquéraus; qui, attaqué quelquefois, mais soumis plutôt que vaincu, n'a jamais été, je ne dirai pas détruit, mais seulement affaibli d'une manière assez sensible pour ne pas conserver ses traits primitifs, en opposant, par sa fécondité sans cesse renaissante,

renaissante, une masse indestructible aux fureurs de ses plus cruels tyrans; qui enfin présente les signes et comme les actes de sa longévité jusques dans l'aspect géologique de son sol, où l'harmonie des éléments et la régularité des combinaisons ne permettent pas de soupçonner que cette terre fortunée ait jamais été ravagée par de grands cataclysmes ni aucune de ces causes qui ont dévoré ailleurs les peuples et leurs travaux. Des siècles oubliés dans l'Indoustan seraient donc alors des siècles très-reculés: que dis-je, ils seraient même antérieurs à ceux dont il se vante, et dont on lui conteste la durée.

Dira-t-on à présent qu'un peuple qui, depuis si long-temps a été capable de faire de si grandes choses, eût dû porter à la perfection touts les arts et toutes les sciences, tandis qu'il offrait encore, quand on l'a découvert, dans sa raison ainsi que dans toutes les pratiques de la vie, de ces vestiges de faiblesse et d'imperfection qui caractérisent l'enfance des sociétés. Cette objection est plus spécieuse que solide: ceux qui la font ne se souviennent pas assez qu'en général les travaux qui dépendent de la patience, de la force réelle, de la perfection des sens de l'homme prennent une forme d'autant plus imposante, que la société qui les exécute est plus éloignée de ce qu'on appelle

ailleurs génie, imagination, invention; ils oublient encore que la nature et la religion, les institutions et le caractère, le climat et les besoins qui y sont attachés, enfin toutes les causes physiques et morales qui peuvent donner de profondes impressions à l'espèce humaine, et en *mouler* en quelque sorte les individus, se sont réunies pour marquer l'Indou d'un cachet d'uniformité, de constance, d'indélébilité dont on chercherait vainement ailleurs le principe et les effets. Ce que l'Indou était, il y a des milliers d'années, il le sera encore quand d'autres milliers se seront écoulés sur sa tête; ce qu'il a fait de tout temps il le fait encore, et il le fera éternellement. Sa marche est régulière comme la nature qu'il a sous les yeux; sa raison est simple comme elle; il participe en quelque chose à l'immutabilité de ses lois; et il croirait les violer s'il sortait de la limite des besoins qu'elle lui a donnés et des moyens de les satisfaire, qu'elle seule lui révèle ou lui fournit. Ce cachet d'adhérence aux formes antiques n'a échappé à aucun des observateurs de l'Inde, et il forme le trait principal et saillant, je dirais même unique de la physionomie morale du peuple qui l'habite. Ce trait est consigné d'une manière si frappante dans *Arrien*, le plus ancien des écrivains *modernes* qui ait eu une connaissance exacte de l'Inde, que je

ne puis m'empêcher de citer ici un portrait qui, tracé au siècle d'Alexandre, nous offre l'Indien tel qu'on le voit aujourd'hui.

Suivant Arrien, les habitants de ce pays ont la taille élancée; ils se *nourrissaient de végétaux;* ils étaient divisés en sectes et classes, et *la même profession se perpétuait dans les familles;* ils se mariaient à sept ans, et le mariage était prohibé entre les différentes classes; les hommes portaient des pendants d'oreille, des souliers bigarrés; des voiles leur couvraient la tête et les épaules; les personnes de distinction avaient le privilége de faire porter des parasols sur leur tête; ils avaient des manufactures d'*étoffes de coton d'une blancheur extraordinaire;* des maisons de bois étaient placées sur les bords des grandes rivières, mobiles à volonté, et susceptibles d'être enlevées lorque la rivière changeait de cours; *les dévots s'asseyaient à l'ombre du Burr* ou *Bannian.* Ces citations, auxquelles on pourrait encore ajouter la description de la chasse aux éléphants, qui se faisait du temps d'Arrien comme elle se fait encore aujourd'hui, suffisent pour expliquer le phénomène moral qui change chez l'Indou en caractère de vétusté tout ce qui ailleurs indiquerait l'enfance d'un peuple naissant à la vie sociale.

Indépendamment des deux temples dont je viens de faire la description, il en existe en-

core trois autres dans la partie méridionale ; qui ont été exécutés en des siècles très-éloignés du nôtre, mais qui sont cependant plus modernes comparativement à ceux de Jagrénat et de Chalambrom; je veux parler des pagodes de Rams, de Tirpati et d'Elérao; mais les bornes que je me suis prescrites pour cette topographie me réduisent à ne décrire que les deux dont j'ai pu donner en ce moment les dessins; et je me contenterai d'indiquer au moins ceux de ces antiques monuments qui seuls méritent de fixer l'attention des voyageurs; car de touts ceux qui existaient dans la partie supérieure on n'en voit plus que les vestiges, les Mogols les ayant touts détruits, excepté celui de Zounalamouki, qui est resté intact. Les autres, tant de la presqu'île que de l'empire Mogol, sont de construction moderne, touts petits, et contrastant d'une manière frappante avec les magnifiques édifices que je viens de nommer.

Je ne parlerai pas davantage du gouvernement actuel de ce pays, c'est-à-dire des Mogols. Personne n'ignore que c'est un despotisme cruel sous plusieurs rapports, et qui n'a aucune ressemblance avec l'ancien gouvernement, tel que l'avait formé Brouma. On a pu voir, au commencement de ce chapitre, que les parties du pays conquises par les Tatares Mogols sont gouvernées, soit par des soubas, soit par des

nababs; les premiers sont des lieutenants de l'empereur de Déli, et les nababs des délégués des soubas.

Les impôts sont simples et assis sur les terres et sur les terreins occupés par les maisons; il n'en existe aucun sur les personnes. Ils se paient, presque dans toutes les provinces, en nature, et leur quotité est fixée sur le produit plus ou moins avantageux des récoltes, ce qui est toujours déterminé de manière que le maximum n'excède jamais la moitié de la moisson, dans les récoltes abondantes, et le minimum, le vingtième, lorsqu'elles sont mauvaises.

Les autres parties des revenus publics consistent en droits de douanes à l'entrée et à la sortie des marchandises, et qui se paient sur les frontières des états de chaque souverain, à raison de cinq pour cent sur le prix d'achat de chacune des diverses espèces de denrées. Indépendamment de ces droits de douanes, chaque prince en établit un sur le betel et le tabac, qui est fixé à raison de quinze pour cent; droit que l'on ne paie qu'à l'entrée des grandes villes seulement.

La population de l'Indoustan se compose d'Indous et de Mogols; les premiers sont de la religion antique de Brouma, les autres suivent le culte mahometan; ni les uns ni les autres ne sont sujets à aucune capitation: les premiers

sont touts occupés du commerce, des arts, et particulièrement de l'agriculture : quelques castes, tant celles dites de la main droite que de la gauche, s'attachent à servir en qualité de domestiques, d'écrivains et d'agents d'affaires commerciales. Les mahométans sont presque touts soldats.

Dans l'administration de la justice, l'Indou comme le Mogol, dans les cas de plaintes, est soumis à la juridiction du cotoual, officier nommé par le prince; mais les Indous s'en rapportent communément à la sentence des arbitres institués par le code de Brouma, dans toutes leurs contestations litigieuses, soit pour des arriérés de compte, soit pour des infidélités dans les transactions, soit pour les dommages occasionnés par les retards dans la livraison d'un contrat de fabrication de marchandises.

Les Européens ont formé dans leurs comptoirs respectifs des juridictions civiles où se jugent toutes les contestations élevées d'européen à européen, ou d'eux avec les indigènes; le jugement en première instance a lieu dans les conseils provinciaux, et par appel, dans les conseils supérieurs établis dans chacun des chefs-lieux de leurs établissements.

Les poids et les mesures usités dans les différents états de ce vaste pays, sont uniformes par-tout, quant à leur base; les uns et les au-

tres ont pour type le poids ou le diamètre d'un grain d'orge. Le plus considérable des poids est le candi dont on se sert sur les côtes occidentales, et le bar, en usage sur les côtes du golphe de Bengale. Le candi pèse cinq cent quatre livres poids de marc, et le bar, quatre cent quatre-vingt. Les fractions de ces mesures de pesanteur se nomment *serre* qui équivaut à 30 onces, et *palon*, égal à 2 onces un septième. Ce dernier se divise en 10 *candons*, et ceux-ci en 10 *viridis*; chacun de ces derniers pese 8 grains $\frac{1}{7}$ poids de marc; d'où je dois conclure que les graminés de l'Indoustan ont une pesanteur spécifique plus considérable que ceux de France.

Indépendamment de ces mesures de pesanteur, on en connaît encore une autre nommée *man*; elle pèse ordinairement 75 de nos livres de France, et se sous-divise en quarante parties nommées *serres*.

Le man et ses fractions forment aussi une mesure de capacité dans les états de la presqu'île et dans les provinces de la partie septentrionale de l'Indoustan. Cette mesure ne change que de dénomination sur les côtes de la Pêcherie et de Coromandel, où elle reçoit le nom de *magan*, mot de l'idiôme des Tamouls et des Maravans.

Touts autres poids où mesures dont parlent les différents auteurs qui ont traité du com-

merce de ce pays, n'y sont aucunement connus; leurs assertions à ce sujet sont des erreurs préjudiciables que je crois important de réformer. Par exemple, M. Peuchet, dans son *Dictionnaire du commerce*, dit formellement que le pia et le kati, qui sont des mesures de poids chez les Chinois, sont en usage dans l'Inde : j'ose assurer que les Indous n'ont pas même idée de ces dénominations, ce qui est bien loin de les employer.

Les monnaies qui ont cours dans l'Indoustan se nomment *asserafi* et *pagode*, pour les pièces d'or; on appelle celles d'argent *roupia* ou *roupa*. Les pièces fractionnaires de celles que je viens de désigner, sont les *faloms*, que les Européens nomment *fanons*. Il y a de ces petites pièces qui sont en argent, et d'autres qui sont en or; elles sont les unes et les autres multipliées presqu'à l'infini; de telle sorte que pour les connaître toutes, il en faut faire une étude particulière; c'est là l'occupation habituelle d'une classe de négocians que l'on désigne sous la dénomination de *saraphes*. Ce sont eux qui se chargent de faire les recettes et les paiemens des maisons de commerce des Européens et des Indous, de même que des particuliers, quelque soit leur profession. Ces détails suffisent pour un ouvrage de commerce où je ne puis me proposer de donner plus de développement aux mœurs du peuple que je fais

connaître sous les plus essentiels de ses rapports.

Indépendamment de ces *fanons*, pour me servir de l'expression adoptée par les Européens, il y a, pour les besoins ordinaires, des petites monnaies en cuivre, que lon nomme *cache*, ou *toucani;* dans quelques contrées comme le Bengale, à la côte du Décan, etc., on emploie de petits coquillages qui se pêchent dans l'Archipel des Maldives. Ces coquillages que vulgairement nous désignons sous le nom de *pucelages*, servent de menues monnaies dans les contrées que je viens de nommer; et telle est l'abondance de toutes choses dans ces heureuses et fertiles provinces, que pour un de ces signes, production commune et très-multipliée de la seule nature, un homme peut se procurer de quoi faire un déjeûner en bannanes, fruit délicieux de ce climat.

L'asserafi, que nous nommons improprement *roupie d'or*, est, de même que les différentes espèces de roupies, du titre le plus haut qu'il soit possible de donner aux monnaies. Il y a des asserafis dont la valeur intrinsèque est de quarante-trois livres cinq sous, ce sont les *bachai* : d'autres, par leur poids inférieur à celui de ces premiers de quelques grains, n'ont que la valeur de quarante-deux francs; ces derniers sont des monnaies frappées chez les nababs usurpateurs, ou au coin de la com-

pagnie d'Angleterre. Dans le nombre prodigieux des différentes espèces de roupies, qui toutes pèsent trois gros cinq grains, on distingue la roupie sicca, celle de Surate, et la roupie de Pondichéri. Celle sicca, qui a particulièrement cours dans les provinces septentrionales, vaut intrinsèquement cinquante-quatre sous trois deniers tournois; la roupie de Surate cinquante-deux sous, et celle de Pondichéri, cinquante-un sous onze deniers. Tels sont les tarifs des évaluations comparatives faites soit en Europe, soit dans les hôtels des monnaies aux Indes, des différentes espèces de pièces que je viens de faire connaître, et qui sont le plus en usage dans les divers marchés ou les entrepôts du commerce de l'Indoustan.

Il me reste à parler, pour compléter le tableau des monnaies le plus usitées dans toutes les transactions commerciales, de ces petites pièces en or, que nous avons désignées sous le nom de *pagodes*, quoique les Indous ne les connaissent que sous la dénomination de *houne*, ou bien de *varaenne* (1). Ces pièces d'or, qui pèsent 1 gros 5 grains, sont de nouvelle fabrique; elles ne datent que de l'époque de l'invasion de la presqu'île par les Mogols. On connaît des pagodes du Décan, dites à

(1) Le premier de ces deux mots est de l'idiôme Decni, et l'autre des idiômes Tamoul et Télinga.

trois figures, parce qu'elles portent sur l'un de leurs champs trois figures humaines tirées de la mythologie du pays: elles valent dix livres dix sous tournois. Toutes les autres espèces de ces pièces, qui au reste n'ont cours que dans la péninsule, ne portent l'empreinte que d'une figure et ne valent que huit livres douze sous intrinsèquement; telles sont les pagodes de Pondichéry, de Madras et de Négapatnam: la première porte sur le revers, un croissant; l'autre une étoile, et la dernière, qui est celle des Hollandais, n'a aucune marque caractéristique, non plus que ces mêmes sortes de pièces que les Portugais faisaient fabriquer dans leur comptoir de Portonovo. Ces dernières sont devenues rares, et ne valent que sept livres dix sous, argent de France.

Le fameux Heder-Ali-Kan, cet homme célèbre dont j'ai eu occasion de parler dans le cours de ce chapitre, après s'être placé sur le trône des rois du Maïssour, fit aussi frapper des pagodes à son coin, qui portent deux figures, et qui sont marquées sur leurs revers, de la lettre initiale de son nom. Cette pagode, nommée *badri*, a la même valeur que celle du Décan, et passe dans touts les marchés des côtes occidentales depuis Surate jusqu'au cap Comorin.

Une des branches les plus lucratives du commerce de l'Indoustan, est celle qui se fait

sur le change des monnaies, par l'entremise des saraphes; cette branche rend annuellement un bénéfice assuré de 30 à 35 pour 100; il est le produit de spéculations sur la quantité des monnaies d'or, relativement aux pièces d'argent qui sont en circulation dans une contrée, et par rapport aux quantités de ces mêmes pièces qui se trouvent dans les pays voisins. S'il circule dans le Carnate, par exemple, pendant une saison de l'année, une masse plus considérable de monnaie d'or, les pièces en argent alors bénéficieront, durant tout ce temps, sur les pagodes et les asserafis; et dans le même intervalle de temps, les monnaies en argent qui circulent dans le pays Télinga ou sur la côte de la Pêcherie y étant en plus grande quantité que les pièces d'or qui auront été enlevées pour faire des achats à Madras, Pondichéry, Trinquebar ou Négapatnam, feront tourner la chance des bénéfices du côté de ces dernières monnaies; *et vice versâ*. Ce revirement a lieu de l'état d'un souverain à celui de son voisin; ce genre de spéculation s'exerce aussi sur l'échange des grandes pièces contre les petites, et toujours en raison inverse de la masse ou quantité des unes relativement aux autres. Ainsi, par exemple, s'il se trouve dans la circulation à Pondichéry ou autres lieux de la côte de Coromandel, eu égard aux besoins journaliers, une somme plus forte en

roupies qu'en fanons qui, comme je l'ai dit précédemment, sont les pièces fractionnaires des pagodes ou des roupies, les fanons alors se vendront plus cher. Ces variations continuelles dans la valeur relative des monnaies de différentes dénominations, donnent lieu à un cours de spéculations autorisées par la loi du pays; de-là vient que la roupie qui vaut à Pondichéry huit fanons (dans sa division rigoureuse elle n'en comporte que sept et demi), n'en vaudra le lendemain que sept et demi, et se changera quinze jours ou un mois après sur le pied de huit fanons et un quart, ou huit et demi. Cette opération du change, est une spéculation de banque généralement en usage d'une extrémité à l'autre de l'Indoustan, parce que l'argent n'est considéré dans ce pays que comme marchandise, et éprouve par conséquent toutes les vicissitudes des chances que courent touts les autres objets commerciaux et manufacturés.

Ce genre de spéculation qui au premier aspect paraît être un agiotage vexatoire, loin de peser sur le commerce, le favorise au contraire; c'est ce que je vais chercher à prouver avant de terminer cet article.

Un négociant a-t-il des fonds à faire passer de la côte de Coromandel à celle d'Orixa, pour payer dans celle-ci les contrats de fabrication des articles sur lesquels il se propose de

spéculer ? Il s'adresse à un saraphe pour se procurer l'espèce de pièces qui a le cours le plus favorable dans la contrée où se fera la fabrication de la marchandise qu'il veut avoir. Son saraphe reçoit la somme en piastres ou en roupies, et la convertit en pagodes à trois figures, ou en telle autre monnaie dont il a indispensablement besoin ; et souvent ce même saraphe ou changeur se charge, pour une modique remise, de faire parvenir sur les lieux cette somme au nom du negociant, à qui il donne un bon payable en telle ville et à telle époque, conformément à sa volonté.

Ce service est assez important et mérite un salairé qui s'acquitte cependant par le simple bénéfice du change, lequel est quelquefois même favorable au spéculateur qui aurait à faire l'envoi d'une somme quelconque. Ces détails suffisent pour démontrer la justesse de mon assertion et prouver les avantages des ressources que, dans quelques circonstances, le commerce trouve dans les saraphes de l'Indoustan.

Description des villes impériales.

L'ancienne résidence des rois de l'Indoustan a disparu depuis un grand laps de temps, et n'est plus connue des habitants même; les Européens, après une foule de savantes recherches, ne

sont pas plus avancés ni sur son véritable nom, ni sur sa position; il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de remplir cette lacune; il me suffira de parler seulement des choses existantes. On ne doit donc s'attendre à trouver dans cette topographie que la description des seules villes qui ont servi de résidence aux empereurs mogols depuis la conquête de l'Indoustan, à commencer du règne de Mahamoud, ou Mamoud, selon sa dénomination vulgaire.

La première de ces résidences impériales, fut l'ancienne ville de Lahor, connue sous le nom de Louloué, jusqu'après l'invasion d'Alexandre, dont les Indous ont conservé le souvenir sous le nom de *Skandar-Sinki* (1). Cette ville fut bâtie par la reine Kéke, épouse de Louloué, et elle lui donna le nom de son époux. Elle est située par le 31°. deg. 14 min. 47 secondes de latitude septentrionale; sa position en longitude, prise à l'est du méridien de Paris, est de 71 deg. 13 min. 44 secondes; position qui a été déterminée par plusieurs observations astronomiques faites avec soin, et dont j'ai pris le terme moyen, qui n'a pu donner qu'une différence de quelques secon-

(1) L'historien indou qui a écrit les particularités de la vie de ce prince lui a donné l'épithète de *porte-corne*, ainsi que l'auteur Persan, qui, sous des traits plus ou moins ridicules, a transmis l'histoire de ce célèbre conquérant et du roi Darius.

des, si toutefois il y en a. Lahor est sur la rivière de Sounal-abe, qui baignait autrefois la partie septentrionale de ses murs et de l'avant-corps de place, et lui servait de fossés. L'aspect que présente cette ville, quand on la voit de l'extrémité de la superbe valée de Gamazia, à la distance de six lieues environ à son sud-ouest, est celui d'un parasol coupé, ou d'un croissant vu dans les premiers jours d'une nouvelle lune ; elle se prolonge sur les penchants de deux petites collines placées à côté l'une de l'autre. Les murs dont elle est fermée, flanqués de tours rondes sur la première enceinte, et de tourelles carrées sur la seconde, sont en énormes briques, assis presque dans tout leur périmètre sur un tuf solide, et de la nature des stalactites, dans les veines duquel on trouve encore du lapis lazuli très-beau et des blocs assez considérables d'albâtre veiné de filaments jaunâtres. Ces deux productions minérales sont très-communes dans toute cette province, et particulièrement dans la vallée de Gamazia, une des belles et des plus fertiles contrées de toute la partie septentrionale de l'Indoustan. Lahor, circonscrit dans une ellipse, a 780 toises dans son petit diamètre, et environ 1400 dans sa plus grande étendue. Son exposition est du midi au septentrion : ses maisons rangées en deux amphithéâtres, sur les pentes de deux côteaux voisins,

sins, sont toutes ornées de jardins formés sur leurs toits en terrasse, et offrent de loin le plus agréable coup-d'œil. A la suite de l'invasion et de la conquête des Tatares, cette ville fut la première résidence impériale.

Aucune contrée de cette magnifique région de l'Asie, ne mérite plus d'attirer les regards des voyageurs, que la province ou royaume de Lahor, et particulièrement la partie de cette province qui commence à l'orient du Satludje, et que l'on désigne plus ordinairement sous le nom du Penje-abe, à cause des cinq belles rivières qui arrosent et fertilisent ce territoire. C'est-là que vécurent ces hommes célèbres qui ont civilisé les Indous et éclairé les peuples des autres climats. Mais si le souvenir du passé réjouit l'ame du philosophe parcourant ce pays, le présent l'afflige. L'Indoustan, devenu la proie des Mogols, n'est presque plus reconnaissable; la patrie des sages est peuplée d'esclaves sans énergie comme sans vertu; aux lieux même où vécurent les paisibles et humains descendants de Brouma, règnent les stupides et féroces Patanes et Tatares; dans ce même pays où, il y a à peine huit siècles encore, des hommes préposés par la loi, veillaient à la sûreté du voyageur, et lui offraient l'hospitalité dans de superbes caravanserays, se sont établis des voleurs qui le pillent et souvent l'égorgent; et l'affligeant

tableau de l'anarchie a succédé à celui de la civilisation heureuse, qui jadis fleurit parmi ce peuple, le plus nombreux et le plus policé de l'univers.

Il est des villes que les révolutions ne peuvent détruire, parce que tout concourt à en faire revivre la population; telles sont dans l'Indoustan, Lahor, Sirinagar, Deli et Agra, assises au milieu de campagnes riches et fécondes; telles sont encore Bénarès et Cambaye, Surate et Daca, placées sur le rivage de la mer, ou sur de beaux fleuves qui y appellent la circulation et le commerce, et les rendent les entrepôts de toutes les richesses de l'industrie et des productions de ces contrées.

Considérées comme villes de commerce, ces différentes places ont donc une grande importance; mais elles ne méritent aucune considération comme villes de guerre; toutes sont cependant fortifiées, mais les remparts d'aucune ne pourraient faire la moindre résistance. Les fortifications de Lahor, par exemple, consistent en une double enceinte assez solidement construite, mais ni l'une ni l'autre n'a de rempart ou terre-plein. L'enceinte intérieure est sans fossé; ses revêtements, de même que ceux de l'enceinte extérieure, n'ont ni chemin couvert, ni glacis, et les murs, qui sont absolument négligés depuis long-temps, se dégradent en plusieurs endroits. Dans l'état

actuel, elle serait obligée de se rendre à la plus faible armée qui aurait seulement dix pièces de canon à sa suite.

La citadelle, aussi mal fortifiée, est d'ailleurs remarquable par le palais impérial de Ferokchir qu'elle renferme, et qui, bâti par Ferokchir, troisième empereur tartare de la dynastie des Gazenavites, a conservé le nom de son fondateur. Ce palais, un des plus beaux du monde, et la plus vaste de toutes les résidences impériales, est construit en granit rouge, qui surpasse le marbre en beauté et en solidité. Il domine sur la rivière qui baigne le pied des murs du château vers le septentrion : la place ou le vide de la citadelle, sert de cour au palais sur sa façade du sud, et laisse sur les côtés à l'est et à l'ouest, un espace assez considérable pour deux jardins, l'un du côté des appartements des femmes, ou *harem*, et l'autre donnant sur les salles du divan.

Tout l'édifice est de construction persanne, et n'a rien de semblable aux monuments des Grecs; mais sans avoir la beauté et toute l'élégance de l'architecture des ordres ïonique ou corinthien, il n'en est pas moins d'un goût exquis et fait pour charmer; c'est un parallélograme de 384 pieds de long sur ꞅ2 de large. Toutes les parties sont régulières, d'une belle proportion, et d'une élégante ordonnance : il a un rez-de-chaussée élevé de cinq

pieds, qui est surmonté d'un seul étage; son relief total est de 56 pieds, pris du niveau du terrain à la terrasse du toit. L'aspect que présente ce monument, vu de l'autre côté de la rivière, avec ses jardins élevés sur le toit, est vraiment enchanteur; on le prendrait pour le palais de Sémiramis, ou un de ceux des fées, décrits dans les Contes arabes. Ce toit en terrasse, est orné d'un bout à l'autre d'un parterre planté de mille espèces des plus belles fleurs que produise ce pays où règne un perpétuel printemps.

On entre dans le palais par une vaste et belle cour fermée d'une grille à claire-voie, dont les barreaux sont en bronze verni de couleur bleue et dorés. Une terrasse d'environ trois pieds de hauteur, règne sur toute la longueur de la façade du bâtiment. De la terrasse on passe dans un grand vestibule carré, dont les murs, de même que ceux des autres pièces, sont revêtus d'albâtre, depuis l'architrave jusqu'à la cymaise; tous les soubassements le sont en granit, en marbre verdâtre ou d'autres couleurs foncées. Sur la droite et au fond de ce vestibule, est un bel escalier à double rampe, dont les marches sont en marbre bleu-vert et en granit rouge, ce qui produit l'agréable effet d'une marqueterie, ou espèce de mosaïque. La coupe de cet escalier est de la plus grande hardiesse; il ferait honneur au célèbre architecte qui a

donné le dessin de la superbe galerie du Louvre. Celle du palais que je décris, quoique belle, n'égale sans doute pas la galerie de Perrault, dont la noble colonnade est un des plus rares chefs-d'œuvres d'architecture; mais elle est cependant d'un style pur, d'une noble simplicité et d'un très-bon goût; au total, elle n'est guères inférieure aux monuments de la Grèce; elle est fermée, et ne reçoit de jour que par six larges croisées de front et deux sur chaque côté: cette construction était nécessaire pour l'espèce d'ornement dont on se proposait de la décorer.

Rien dans le monde n'égale la richesse, la maguificence de cette galerie du palais de Lahor; sa décoration surpasse peut-être tout ce que la brillante imagination des poètes orientaux a composé dans ce genre; et le fécond génie de l'auteur des Mille et une Nuit, dans ses fantastiques descriptions de ses palais de fées, semble n'avoir qu'ébauché le tableau de toutes les magnificences qui se trouvent réunies dans celui de Ferokchir: Voici le détail des choses merveilleuses qui s'y voient.

Les murs et le plafond de la galerie sont revêtus de glaces en cristal de roche, assemblées et réunies avec tant d'exactitude et d'art, qu'on les croirait être d'un seul jet; cela seul est d'un prix inestimable, produit un effet surprenant et admirable, et surpasse toute la richesse des

décorations et des ameublements de touts les palais royaux.

Une treille aussi étendue que cette galerie, se développe sur les murs, et garnit tout le plafond : elle part de six ceps en or massif, distribués sur les deux longs côtés. Ce travail en filigrane, est de la plus grande beauté, et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou de la richesse du métal, ou du fini de l'ouvrage, ou de l'immense quantité de pierres précieuses et de perles que l'on y a employées; car indépendamment de la prodigieuse quantité d'agathes, d'émeraudes, de rubis, de saphirs qui forment les grappes de raisins, on y voit encore quantité d'autres pierres fines avec lesquelles on a figuré des mouches, des abeilles et toutes les espèces d'insectes qui se nourrissent du fruit ou de la sève du sarment. Les personnes qui n'ont pas une juste idée de la somptueuse magnificence du luxe et du faste des Mogols, auront sans doute de la peine à croire les détails de cette description ; elle est cependant de la plus exacte vérité. Ce superbe ouvrage est arrangé avec un goût si exquis, que malgré l'éclat de tant de pierreries, dont le jeu est encore augmenté par leurs reflets sur les glaces qui les répètent plusieurs fois, au point de donner de la lueur pendant la nuit, elles ne fatiguent, n'éblouissent ni ne choquent la vue. On évalue la somme qu'ont

coûté ces ornements à plus de quinze cents millions de francs. Ainsi on a réalisé dans le palais des Mogols, à Lahor, ce que l'imagination d'un arabe avait créée de richesses dans un coin de la terre qui certainement était loin de pouvoir les posséder.

Les autres ouvrages les plus remarquables de ce palais sont le trône et la baignoire du harem. La première de ces pièces fut transportée à Déli, quelques années après la terrible et mémorable invasion de Tamas-Kouli-Kan. Je ne me propose d'en parler que lorsque je ferai la description de cette ville célèbre, qui fut détruite et rétablie en moins de douze années. La baignoire est une pièce moins curieuse et moins belle que riche, et sous ce rapport ne mériterait pas autant de fixer la curiosité que la treille dont je viens de parler.

Cette baignoire, dont les Indous particulièrement font un article important dans l'ameublement de leurs maisons, est d'agathe orientale, de plusieurs pièces, serties avec des lames d'or. Sa forme, presque gigantesque, présente la figure d'un de ces bateaux de plaisance dans lesquels on se promène sur le Gange et les autres rivières de l'Indoustan, bateaux connus sous le nom de bazara, qui ont leur poupe très-exhaussée. On peut imaginer, d'après cela, sa prodigieuse capacité: elle contient environ huit muids d'eau de rose; car tel est le rafinement

du luxe des Mogols, qui, avant qu'ils n'eussent fait la conquête de ce pays, menaient la vie la plus malheureuse et la plus rude dans leurs stériles et agrestes déserts. Mais depuis qu'ils sont maîtres de l'Indoustan, ces hommes se sont tant amollis qu'ils ne sauraient prendre de bains que d'eau de rose. Il est vrai qu'elle n'est pas aussi rare dans ce pays qu'en Europe, et que le moindre particulier en fait un usage continuel. Dans les fêtes des Indous, point de cérémonies sans eau de rose, que l'on jette, ou plutôt dont on inonde tous les convives. Cette eau est tellement recherchée chez ce peuple, qu'elle joue un grand rôle même dans la cuisine, soit pour assaisonner les mets, soit pour aromatiser les confitures, ou faire des boissons rafraîchissantes.

Toutes les autres pièces particulières, tant le harem que les salons du palais de Ferokchir, correspondent à la magnificence de la galerie que j'ai décrite. Tous les murs brillent de l'éclat de l'or et du lapis lazuli dont ils sont incrustés; le beau granit rouge que fournit les montagnes de la partie septentrionale, y parmente les moulures des trumeaux et quelques portions rentrantes, ainsi que les corniches, et ajoute à l'embellissement et à la somptuosité de ce palais.

Dans la salle du trône, ou plus exactement, la pièce dans laquelle il était placé, il y a pour

décoration particulière un péristile à double rang de colonnes, d'un style pur, élégant et majestueux. Les fûts des colonnes du premier rang sont de porphyre, d'une seule pièce, de même que leurs chapitaux : les fûts de celles du second rang, éloignés des premières à la distance environ de six pieds, aussi d'une seule pièce, sont d'une espèce de mica laiteux, demi-transparent. Cette pierre, de la plus grande beauté par sa couleur blanc-de-lait argenté, est jaspée de veines rose et citron, ce qui la rend précieuse et en relève l'éclat. L'ordonnance, la régularité de ce salon circulaire en fait une pièce charmante, je dirai même superbe, et digne de la majesté de princes, dont quelques-uns prenaient le titre de rois de l'univers.

C'est dans le palais de Lahor que l'empereur Sha-Moudin, prince philosophe, fit construire sur les extrémités deux colombiers, dans chacun desquels on nourrissait un grand nombre de cette belle espèce de pigeons de l'Indoustan, de la plus forte race connue, et que l'on nomme *pigeon danseur*. Ce bel oiseau, remarquable par ses formes gracieuses, par son plumage, et sur-tout par son encolure, qui lui donne un poitrail très-élevé, se dresse avec facilité à l'art des batailles; il apprend à combattre corps-à-corps à la hussarde, ou en phalange rangée

comme les soldats les mieux disciplinés. Sha-Moudin, ennemi déclaré de la guerre, quoique très-courageux, et qui fut assez heureux pour ne pas troubler son pays pendant un règne de plus de vingt-sept ans, prenait plaisir à faire combattre ses pigeons. Les beaux-arts et les sciences, qu'il aimait, l'avaient su garantir du vertige des conquêtes, dont ses prédécesseurs avaient été tourmentés, et ne voulant pas faire faire la guerre à ses sujets, mais sentant la nécessité à un prince d'étudier la science des combats, comme il le disait lui-même, s'amusait à faire attaquer les pigeons d'un colombier par ceux de l'autre. Il les commandait en persan de la voix, ou par des signes, avec un drapeau qu'il agitait tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, suivant qu'il voulait ordonner l'attaque ou la retraite. Ces oiseaux dociles, et dressés aux évolutions militaires, exécutaient avec la plus grande précision, comme de vieilles bandes, aux signaux qu'il leur donnait, les différents mouvements qu'on voulait qu'ils fissent pour avancer ou se replier. Tels étaient les délassements que ce grand prince aimait à prendre pour occuper ses loisirs, et l'empêcher de se livrer à son goût naturel pour les conquêtes, goût dont il avait hérité de ses ayeux, et qu'il chercha à réprimer pendant toute sa vie.

Il me reste à parler de la belle mosquée du palais, et du jardin de la Bégom (1), parties non moins intéressantes à décrire que ses magnifiques salons.

Ce parterre est à la vérité peu étendu, mais il est d'une si élégante distribution, qu'on le croirait très-vaste. Aucune partie ne s'y confond, et l'on n'y trouve nulle part de ces massifs symétriques uniquement plantés de fleurs, comme le sont nos jardins de France. C'est la nature que l'on a imitée, mais cette belle nature du plus superbe climat de la terre, et non celle copiée d'après un site fantastique, où l'art se fait apercevoir à chaque pas. Dans ce jardin, d'où l'on a écarté toute espèce d'ordonnance compassée, on trouve à côté de l'oranger et du citronier le mangousan, fruit exquis, et qui donne l'idée de l'ambroisie que l'on servait, nous dit le divin Homère, sur la table des Dieux; plus loin ce sont des grenades sans pepin, cultivées à côté du jamnani; l'abricotier du Cachemire, dont les fruits, d'une étonnante grosseur, réunissent aux couleurs de la rose la douceur et le suave parfum de l'ananas et de la pêche. Sous ces beaux arbrisseaux on cultive les tulipes, les diverses espèces d'anémones, d'œillets et de rosiers. Là ce sont

(1) Ce sont les épouses des empereurs à qui l'on donne ce titre, comme en Turquie on nomme Sultane la femme favorite du grand-seigneur.

des ananas à couronne et sans couronne, qui mêlent leur parfum à celui de la mongri double et simple (1); plus loin on trouve le lilas, que nous nommons *lilas de Perse*, à côté du tonki (2) et de la suave et belle sirini, fleur qui a donné son nom à la capitale du Cachemire.

Au centre de ce paradis terrestre on voit un charmant bassin dodécagone, revêtu en marbre de toutes les couleurs, entre-mêlé de ce beau granit dont j'ai déjà parlé (3), très-souvent employé par les Indous, à cause de sa belle cou-

---

(1) Cette plante produit une petite fleur blanche, en rose, semblable à celle du jasmin d'Arabie.

(2) C'est une espèce de chèvre-feuille très-agréable, et propre à garnir un Kiosque.

(3) Cette espèce de granit, que la nature à pris plaisir à placer dans l'Indoustan, est véritablement la plus belle de toutes les pierres de taille; sa dureté autant que sa beauté semblent le destiner à la construction des grands édifices.

Cette production et les deux espèces de végétaux, *l'agolocon* et *le paroul*, suffiraient seules pour donner à ce pays toute la renommée et les avantages qu'il a acquis depuis une si longue période de siècles, par l'industrie de ses habitants, par ses arts et ses manufactures. L'*agolocon* est un arbre qui produit trois substances différentes, et toutes trois d'un grand prix. Son ecorce donne le parfum nommé *bois d'aigle*; l'aubier, un remède employé dans un grand nombre de maladies, et connu sous le nom de *calombe*, de *bois jaune de la Chine* et d'*agolocum*; enfin, la partie ligneuse est ce bois si renommé, appelé *bois de rose*, et que l'ébénisterie emploie dans tant de jolis ouvrages. Le *paroul*, par sa propriété de guérir radicalement la pierre ou calcul de la vessie, est un présent inappréciable que la nature a fait au climat de l'Inde.

leur écarlate, qu'ils aiment de prédilection, ainsi que celle jaune et rose.

Autour du bassin on a planté quatre rangs d'arbres à fleur, que les Indous désignent sous le nom de *karkème*, végétal inconnu à notre climat et à la botanique. Ces allées présentent la même figure poligonale que le bassin qu'elles ornent si agréablement, par le parfum du karkème, et la forme charmante de ce joli arbre, qui fait la boule dans la partie inférieure, et s'élève ensuite en pyramide conique. Indépendamment de tous ces agréments, le karkème en présente encore qui ne se trouvent dans aucun autre arbre. C'est sur ce végétal que les mouches phosphoriques, vulgairement nommées *vers luisants*, aiment à chercher leur nourriture; et comme il fleurit pendant tout le temps de la belle saison, qui dure cinq mois, la propriété qu'il a d'attirer ces insectes produit le spectacle de la plus magnifique illumination, et que l'art ne pourrait que difficilement imiter. Le nombre prodigieux de vers luisants groupés sur toutes les feuilles et les rameaux, de la cîme aux dernières branches, jette un volume si considérable de feu et de lumière, que l'on peut distinguer tous les objets, même à une grande distance; et l'on croirait voir des arbres en feu. Ce coup-d'œil est ravissant, et dure pendant toute la nuit. Les scènes qu'il présente se va-

rient par le changement de position des mouches phosphoriques, et selon la place qu'occupe celui qui l'observe. Je ne conçois pas de peinture qui puisse rendre les effets admirable d'un tableau aussi extraordinaire, aussi pittoresque et aussi varié.

La mosquée ou chapelle de l'empereur, est un petit édifice circulaire, ayant 68 pieds de diamètre, établi sur des arcades liées ensemble par des pendentifs; construction hardie et qui est sans doute imitée des basiliques de Constantinople et de Salonique. Ces arcades sont soutenues par de doubles colonnes de cette espèce de mica laiteux dont j'ai parlé plus haut. Il faut avouer que le dôme de cette mosquée a quelque chose d'imposant, quoique les détails en soient mesquins et trop chargés d'ornements. Autour du plan circulaire on a pratiqué quatre vestibules tournés vers chacun des points cardinaux du monde; celui qui se trouve au levant, qui est le côté de l'entrée, a en outre un avant-vestibule de la longueur de tout l'édifice, et qui forme sa façade. C'est dans cette salle que l'empereur quitte sa chaussure pour entrer dans le temple de sa croyance.

La loi de Mahomet interdisant d'orner les mosquées avec de l'or et l'éclat des pierreries, celle-ci, d'après cette défense, ne l'a pas été avec ces matières, comme toutes les autres

pièces de ce palais; mais on a revêtu touts ses murs de marbres, de lapis et d'albâtre qui, sculptés avec soin, font une décoration agréable et d'un très-bel effet.

Sur les quatre angles extérieurs, on a construit quatre minarets ayant quatre étages marqués par une galerie tournante pratiquée sur leur pourtour; ils se terminent par un toit en dôme pyramidal très-élevé. Il faut convenir que rien n'est plus élégant ni plus léger que la construction de ces minarets, dont le style est pur, d'une noble simplicité et de la plus grande hardiesse. Ces tourelles qui servent aux chaoux pour appeler le peuple à la prière, tiennent lieu de nós clochers, et c'est par cette raison qu'on les élève le plus possible. Celles que je décris ont 127 pieds de hauteur, sur un diamètre de 19 pieds hors d'œuvre; proportion qui ajoute à leur élégance et les fait paraître si légères.

Avant d'achever la description de la ville de Lahor et du palais impérial qu'elle renferme dans ses murs, je n'oublierai point de dire que c'est-là que se fit, par un heureux hasard, la découverte de l'essence de rose et du procédé par lequel on extrait de cette charmante fleur ce parfum délicieux, si généralement estimé à présent en Europe, autant, pour le moins, qu'il l'est dans l'Inde et dans tout l'Orient.

La Bégom favorite de Sha-Jehaan, qui, de femme de Chamelier devint la première épouse d'un empereur de Déli, par les grâces et les charmes de son esprit et de sa figure, était sans cesse occupée à chercher dans ses moyens de plaire, le secret de conserver l'ascendant que lui avait laissé prendre son royal époux, et qu'un caprice pouvait lui faire perdre. Cette belle persanne imaginait et employait tour-à-tour tous les genres de dissipation et de plaisirs pour dominer ce prince faible, volage, voluptueux et sans caractère; par là cette princesse fière et ambitieuse satisfaisait son désir de gouverner l'état, et préparait de loin la réussite du projet qu'elle avait d'assurer à son fils la couronne de ce grand empire, qui appartenait de droit au fils d'une autre bégom. Tantôt l'intérieur du harem se transformait en une foire où les plus jolies courtisannes du sérail tenaient de petites boutiques remplies de bijouteries et des étoffes les plus élégantes, qui étaient distribuées aux dames du harem; une autre fois on projetait une partie de campagne ou de chasse, ou une promenade dans les endroits les plus agréables des environs, ou dans les provinces voisines; chaque jour les plaisirs de la veille étaient remplacés par des jouissances nouvelles: mais la bégom croyant mieux plaire encore, imagina de faire baigner l'empereur avec elle dans une petite mer d'eau de rose

rose; bain voluptueux et enchanteur, qu'elle prépara en faisant remplir de ce fluide le bassin du jardin que je viens de décrire plus haut.

Mais les rayons du soleil faisant chaque jour évaporer les parties aqueuses de l'eau de rose, réunissaient ainsi l'essence qu'elle contenait, et qui vint à surnager à la superficie de l'eau en plusieurs petits flocons. On ne connaissait pas encore cette substance essentielle et précieuse, qui se montrait comme une espèce d'huile, que la nature avait extraite seule; mais en l'examinant, on ne tarda pas à reconnaître combien était précieux ce que l'on prenait pour un sédiment dégoûtant. L'odeur suave que cette substance exhalait fut analysée par les chimistes, qui ne tardèrent point à l'imiter dans leurs laboratoires. C'est de cette manière que l'on eut l'idée d'extraire de la rose une essence si recherchée depuis, d'abord dans les harems des princes et par les dames de l'Indoustan, et ensuite dans les autres pays de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe; et l'on dut à l'ambition, plus encore qu'à la volupté, un parfum dont le nom seul rappèle cette dernière et semble en être le synonime : parfum exquis et rare, et qui sera toujours très-cher, même dans l'Indoustan, bien que l'on y cultive les roses en plein champ, comme dans les autres contrées on cultive les graminées nécessaires à

la vie. Revenons à Lahor, et finissons de faire connaître cette ville.

Toutes ses rues, alignées et belles, sont plantées de deux allées d'arbres, lesquels, avec les parterres qui sont sur le toit des maisons, font un effet charmant, qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer. Les maisons de cette ville sont toutes uniformément bâties, peu élevées et sans aucune espèce d'ornement; mais la voie impériale qui mène à Déli, et de-là à Agra, sans être très-spacieuse, est cependant bien entretenue et plantée de grands arbres qui changent une route de plus de cent vingt lieues, pour ainsi dire en une promenade charmante, où l'on se trouve partout sous l'ombrage délicieux de beaux platanes, qui ont plus de deux siècles d'existence.

Une autre route semblable à la première, conduit au Cachemire, en traversant l'enceinte des montagnes qui entourent cette belle contrée, que les Mogols désignaient très-expressivement sous le nom *du Jardin des Jardins*. Après avoir franchi cette clôture naturelle, la voie ou grande route continue jusqu'à Sirinagar, capitale de cette province, et qui est la seconde des résidences impériales, que je vais faire connaitre par une description aussi rapide que la précédente.

On ne peut pénétrer dans cette vice-royauté qu'après avoir franchi la chaîne des monts qui

l'enceignent, et qu'on a coupée, comme je l'ai dit tout-à-l'heure, en un seul endroit pour ouvrir un passage à la route. Ce travail est attribué à Cachep, petit fils de Brouma, qui en fut le premier roi. Ce personnage illustre de la mythologie des Indous, y figure de même qu'Hercule dans celle des Grecs. Cachep, suivant la tradition, coupa cette montagne pour faire écouler les eaux qui inondaient la très-vaste plaine formant depuis lors le pays qui a porté son nom, et qui s'est appelé, à cause de ce travail, *Cachep-mer*, ce qui signifie la *montagne de Cachep*. Ce même héros tua une bête féroce qui ravageait le pays de Kéké, à présent nommé Penje-abe. Je borne ici à ces deux traits les rapports qui existent entre l'Hercule des Grecs et le Cachep des Indous, en ce que l'une et l'autre mythologie appelle leurs travaux. Certes, Hercule séparant les rochers de Calpé et Abyla, pour donner passage à la Méditerranée, et Cachep coupant la montagne *Haripar*, pour dessécher un pays qu'il veut peupler, présentent une ressemblance qui ne permet pas de douter que les travaux attribués à ce dernier n'aient donné l'idée de ceux que l'on dit avoir été achevés par Hercule. Ma conjecture n'est point gratuite, puisqu'il est prouvé que c'est de la mythologie des Indous qu'Homère a tiré la majeure et la plus belle partie de celle des Grecs. Les noms

mêmes des héros de l'Indoustan sont devenus, par des anagrammes heureuses, ceux des personnages célèbres qu'Homère a mis en action; et l'antiquité des Indous constatée aujourd'hui par des recherches exactes, qui fournissent des preuves incontestables, change ces conjectures en faits historiques.

La coupure attribuée à Cachep, et le défilé qu'elle forme, s'appellent porte cachemirienne, parce qu'il faut nécessairement franchir ce passage pour entrer dans cette charmante et fertile contrée, et que c'est la seule route qui conduise de Lahor à Sirinagar. On découvre cette ville aussitôt que l'on est parvenu à l'endroit de la montagne nommé *Darvagea*: son aspect est délicieux par ses jardins en terrasses, par les canaux qui la traversent, par les allées qui ornent ses rues; enfin, par les points de perspectives divers, qui se développent à la vue sur toute l'étendue de la vallée, lorsqu'on a atteint la porte cachemirienne. Sirinagar est assis dans la plaine, à quatre petites lieues de la ceinture des monts qui renferment la province et la défendent contre toute invasion hostile. Un lac, reste des eaux qui inondaient toute cette vallée, est situé à une lieue environ de la ville: c'est de ses eaux que sort le Sateludje, rivière qui traverse Sirinagar dans toute sa longueur du nord au sud, et qui, après avoir arrosé tout son territoire du midi, franchi la

chaîne des montagnes, et parcouru toute la partie orientale de la province de Lahor, particulièrement nommée le Pendje-abe, va enfin se perdre dans l'Indus.

Sirinagar a été une des résidences impériales des Mogols; mais elle était plutôt considérée comme un château de plaisance que comme un palais destiné à une demeure habituelle; ils n'y passaient ordinairement que quelques mois de l'été, saison où le Cachemire présente la plus heureuse température, par la fraîcheur de l'air produite par les neiges qui couvrent les sommets des monts dont ce pays est entouré, et qui ne fondent entièrement qu'au mois de septembre.

La ville n'est point une place forte; jamais elle n'a eu besoin de remparts pour se préserver des attaques brusques ou méditées de ses ennemis, la nature l'ayant suffisamment garantie de toute espèce d'entreprise de ce genre, par la double chaîne de très-hautes montagnes presqu'inaccessibles, dans laquelle elle l'a circonscrite.

Deux petites rivières venant de l'orient, entrent dans ses murs par le côté de l'est, l'une par le haut, et l'autre vers le bas et au midi; et elles font toutes les deux confluent avec le Satludje.

Le palais impérial est bâti dans un site charmant, à la distance de trois quarts de lieues,

au nord-ouest de Sirinagar. Ses plus grands agréments lui viennent de sa position au milieu de campagnes riantes et de la vue en perspective de la plus jolie ville que l'on puisse voir, On arrive à ce château par un superbe canal qui se termine devant une des grilles de la cour, par un quai au milieu duquel de larges degrés conduisent jusqu'aux bateaux où l'on s'embarque pour parcourir cette plaine liquide : ses bords sont plantés de dix allées de platanes qui s'étendent sur l'une et l'autre de ses rives, et ses côtés sont revêtus en briques, de même que le fond, qui est large de quatre-vingt pieds environ, et profond de seize, du fond au niveau de l'eau. Les jardins du palais sont magnifiques, et se développent par le couchant jusqu'au pied de la chaîne de la montagne, qui en fait ainsi un parc fermé par la nature. Le bâtiment est peu considérable et d'une ordonnance simple; il n'est point orné avec cette somptuosité qui distingue les palais de Lahor, de Déli ou d'Agra, qui sont les principales résidences, mais il a des beautés naturelles qui ne le rendent pas moins recommandable.

Dans le pourtour de la cour on a construit les casernes des gardes; leur forme est circulaire et belle; le dessin en est simple et grand, et ces bâtiments, quoique placés sur la façade du château, n'en bornent la vue d'aucun côté.

Une vaste terrasse de sept pieds d'élévation règne sur toute la longueur du palais, qui a 180 pieds sur 54 de largeur. Le développement de la façade orientale est décoré d'une galerie qui orne le palais; elle est soutenue par une file d'arceaux à anse de panier surbaissé, portés sur des colonnes de marbre gris foncé. Les proportions en sont exactes et les ornements simples. L'ouverture des arceaux est de treize pieds, et la hauteur des colonnes de vingt-trois. La frise est surchargée de bas-reliefs, dont les figures sont sans expression, et tous les ornements de mauvais goût. Cette partie contraste avec le reste de ce palais, qui est très-simple; il est même étonnant que les Musulmans, qui ne peuvent souffrir aucune figure humaine sculptée en ornement, en aient fait placer en cet endroit de si mauvaises. Les Indous, habiles dans presque tous les arts, qui en sont même les inventeurs, de même que des sciences, ont laissé au berceau la peinture et la sculpture: de tous les beaux arts, ils n'ont perfectionné que la poésie; il est vrai que la nature, dans leur climat, étant toujours riche, toujours vivante, ce peuple n'avait pas besoin, pour ses jouissances, de transporter sur la toile ni des sites magnifiques, ni de beaux ciels dont il avait constamment la réalité sous les yeux; ses mœurs lui ayant d'ailleurs interdit toute société frivole entre

les sexes, la peinture et la sculpture ne devaient pas plus être en honneur chez eux que la musique; sa religion même, dans son origine, n'étant qu'un pur déisme, bien différente en cela de celle des Egyptiens et des Grecs, et de ce qu'elle est devenue aussi depuis, n'appelait le secours d'aucun de ces deux arts, ni pour embellir ses fêtes, ni pour représenter le souverain maître de l'univers ou quelqu'un de ses attributs.

Tout le palais impérial de Sirinagar est en briques ou en murs de terre, élevés entre des chassis, et cuits après leur avoir donné tout leur relief; espèce de maçonnerie très en usage dans ces contrées. La première pièce du rez-de-chaussée et un grand salon dans lequel on entre, de la galerie dont je parlais tout-à-l'heure, par trois grandes arcades. Sur la droite et au nord sont les salles du Divan et d'audience publique, et leurs bureaux, et sur le côté du midi se trouvent les appartements du monarque; les princesses ont les leurs au premier étage, qui ne recouvre que la moitié de la longueur de ce palais; l'autre partie forme un jardin sur la terrasse du toit. Ces sortes de jardins placés sur toutes les maisons d'une ville, telle qu'on les voit à Lahor à Sirinagar, etc. sont d'un goût général dans toutes les provinces septentrionales de l'Inde. Rien n'est plus agréable que l'effet que présente le

coup-d'œil de ces parterres qui couronnent tous les toits; c'est un point de vue d'optique, dont il serait presqu'impossible de rendre tout le charme et le prestige, qui restent empreints dans la mémoire, même long-temps après que l'objet n'est plus sous les yeux de l'observateur. Telle est au moins la sensation que j'en ai éprouvée, et que mon imagination en conserve encore, quoique vingt-cinq années se soient écoulées depuis lors.

On aperçoit le palais de Sirinagar, d'une très-grande distance, par la blancheur de ses murs revêtus d'une espèce de stuc, qui se fait avec de la chaux. Cette composition, belle par son poli et sa solidité, est une découverte précieuse pour les pays chauds, car les maisons qui en sont recrépies sont inaccessibles aux insectes de même qu'à la chaleur (1). Cette espèce de stuc est encore propre à la conservation des bâtiments, tant en pierre qu'en pisé, en briques ou en bois; ils durent des siècles sans avoir besoin d'être réparés, lorsqu'on les revêt de ce crépissage.

(1) On prépare cette composition avec neuf dixièmes de chaux éteinte et tamisée, et un dixième de beau gravier, qu'on lave soigneusement. On broye sur du granit ce mélange en l'humectant de fois à autre, jusqu'à ce que le tout soit lié en pâte très-fine. C'est dans cet état qu'on l'emploie, après y avoir mêlé du lait caillé, du sucre brut, des blancs d'œufs et du beurre; il en résulte un mastic imperméable et presque indéstructible.

C'est dans cette résidence que les empereurs venaient passer l'été, pour jouir de la fraîcheur de l'air qui, dans le Cachemire, est toujours beaucoup moins chaud que dans les provinces de Déli et d'Agra. J'ai déjà fait observer que Sirinagar est situé près de hautes montagnes qui forment une vaste ceinture autour du Cachemire. Cette chaîne de monts, qui ont à-peu-près mille à onze cents toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer, se trouvant couverte de neige jusqu'en juillet et même jusqu'aux mois d'août et de septembre, conserve la fraîcheur sur la pente du côté intérieur, qui est beaucoup plus couverte de très-hauts arbres, que la pente du revers. Ces deux causes concourent à rafraîchir l'air et à donner du serein pendant les nuits de la belle saison, serein qui tombe régulièrement depuis dix heures du soir jusqu'au lendemain vers le lever du soleil : ainsi on jouit pendant le printemps et l'été dans un pays, d'ailleurs très sec, des agréments d'un ciel pur, et d'un air sain et frais, et de campagnes couvertes de fleurs, et produisant dans cet espace de temps, deux ou trois récoltes de graminées et de fruits exquis, tant de ceux qui sont indigènes que de toutes les autres espèces que la nature a placées dans les autres climats du globe. Telle est cette province charmante, qui est une des plus fertiles et des plus opulentes de tout l'Indoustan, par

ses nombreuses moissons, et par les belles laines des moutons que le Cachemire nourrit. Comme je me propose d'en parler dans la partie de cet ouvrage où je traiterai du commerce, je ne m'arrêterai pas ici à ce sujet, non plus qu'à la fabrication des chales qui se font à Sirinagar; mais je ne négligerai pas de décrire un phénomène très-curieux qui s'opère tous les ans dans les environs de cette ville; je veux parler de la fontaine que les Cachemiriens nomment *Bararié Sehindi*(1), qui jette à trois ou quatre pieds de hauteur un filet bouillonnant, de la grosseur de la cuisse, d'une eau froide et limpide. Cette source abondante est réputée sainte et purifie les souillures de l'ame; elle coule toute l'année, mais elle ne jette de l'eau en écume bouillante que pendant quinze à vingt jours du mois de mai. Ce singulier phénomène n'a lieu que le matin, peu après le lever du soleil, à midi, lorsque cet astre est au zénit, et le soir vers les quatre heures. On ne peut attribuer cet effet qu'à l'action de ses rayons tombant immédiatement sur la neige amoncelée sur la montagne; ce qui a lieu le matin et le soir, lorsque les rayons passent entre les arbres, et vers le milieu du jour, qui

(1) Ce qui signifie eau sacrée et purifiante : expression figurée; car ces mots, dans le sens simple, ne signifient que *source de la lune*.

est l'instant où ils tombent verticalement. Alors seulement les feux de cet astre peuvent échauffer les neiges avec assez de force pour les fondre. Dans les autres moments de la journée le tronc des arbres et leurs feuilles les abritent suffisamment. L'eau provenant de la fonte des neiges s'infiltre vraisemblablement dans les gerçures de la montagne, dont la base est de granit. L'abondance de ces eaux qui se réunissent dans les cavités souterraines, et qui aboutissent par leurs ramifications à la fontaine, en précipite le cours, les force à sortir en plus grande masse par l'orifice de cette source, et cet effort produit le jet et le bouillonnement du fluide. Telle est, selon moi, la cause physique de ce phénomène, qui ne se reproduit que pendant le mois où la chaleur est la plus forte dans cette province. Les prêtres Indous (je ne parle que de ceux de l'âge moderne) ont tiré parti de cet effet tout simple, en l'attribuant à un prodige de la divinité dû à leur intercession. Aussi voit-on accourir en pélerinage, de toutes les contrées de l'Indoustan et des pays voisins, des milliers d'hommes qui viennent pour se purifier aux eaux de cette fontaine sainte et miraculeuse, et qui distribuent des aumônes abondantes au chef des Santons qui garde le Bararié-Sehindi. Il est certain que ce phénomène n'est pas seulement curieux, et que les salutaires effets que l'on

en éprouve lorsque l'on s'y baigne rendent cette fontaine vraiment précieuse. Elle produit le même effet, sur quelques personnes, que les douches froides que l'on administre en Europe en de certains cas; on sait que ces douches fortifient les fibres, et donnent du ton au systême nerveux.

La troisième résidence impériale est celle d'Agra, ville située sur le Gemna, une des plus fortes rivières de la partic septentrionale de l'Indoustan. Agra est une très-ancienne ville, qui fut fondée par Fetiloué (1), le quatre cent vingt-septième roi de la dynastie de Bâar. C'est une des plus grandes cités du monde; elle est assise dans une immense plaine. Toute la province est un pays presque plat, et extraordinairement fertile. Agra était anciennement connue sous le nom de *Fetipour*, du nom de son fondateur. Mais ayant été détruite différentes fois par les conquérans qui envahirent successivement l'empire, l'historiographe des empereurs Mogols en attribue la fondation à Eckbar (vulgairement Acbar), qui n'en fut que le restaurateur, après que ce prince eût détruit Déli, l'ancienne demeure des empereurs de la dynastie des Gazenavites. Cette race Tatare, que l'on nomme encore Patane, est aussi

(1) Ce fait est consigné dans l'Histoire des Indous, dont j'ai déjà eu occasion de parler.

connue dans les provinces septentrionales sous le nom d'Affegans.

Agra porta encore le nom d'Eckbarabad, qu'elle conserva pendant tout le règne de cet empereur. Sa restauration date de l'année 1585 de notre ère vulgaire : Eckbar commença par y établir son palais, autour duquel les grands de l'Empire et les principaux officiers de la couronne firent construire leur demeure le long du Gemna. Agra est donc une ville immense, qui compte une population de huit cent mille ames, et qui a environ trois lieues de long sur une largeur médiocre de quatre cent soixante toises, y compris la partie habitée par les Indous, et qui est située de l'autre côté de la rivière. Une foule immense d'étrangers la fréquente toute l'année ; ils y sont attirés par le commerce et la commodité des caravenserays, hôtels magnifiques élevés par la munificence du prince pour recueillir les étrangers et les voyageurs.

Le palais est construit sur le Gemna, et placé sur une petite dune que forme la berge de la rivière. C'est un des plus beaux édifices du monde, d'un bel ordre d'architecture, grandiose et d'une très-grande proportion ; décoré avec toute la magnificence d'un grand prince, qui réunissait dans sa personne, à un grand pouvoir, le génie et le goût des grandes choses. Il est renfermé de murs en terrasse qui forment

une espèce de citadelle à la ville, ou pour parler plus exactement, cette enceinte est sa seule fortification. Placé, comme je l'ai dit, sur une éminence, il domine sur la ville de tout côté. Eckbar, ami des arts, regardait Agra comme le plus beau monument de sa gloire, aussi voulut-il que cette ville, qu'il avait en quelque sorte fondée, portât son nom. Mais c'est particulièrement à la construction des hôtels publics, et sur-tout du Palais dont il était le fondateur, qu'il donna le plus de soins. Touts les murs de ce dernier édifice, élevés de quarante-deux pieds, sont de ce granit rouge dont j'ai parlé comme de la plus belle de toutes les espèces de pierres de taille; la maçonnerie en est incomparable : il n'est pas possible de voir une plus belle stéréotomie, ni de pouvoir discerner la jointure des pierres. Enfin, cet immense monument, le plus bel édifice du monde, semble n'avoir été bâti que d'une seule masse. Du côté de la rivière, le palais offre le plus bel aspect: les croisées et les balcons, disposés avec symétrie, sont du meilleur goût, et ont un agrément particulier, c'est de laisser apercevoir la partie de la ville située sur l'autre rive du Gemna. Ces deux parties s'étendent sur cette rivière en forme de croissant, et laissent un grand espace sur la grêve, espace qui fait le port, où abordent des milliers de bateaux chargés des productions les plus pré-

cieuses des arts, ou réservées pour les bateaux des voyages et les parties de plaisance. Un fossé large et profond, qui tire l'eau du Gemna, entoure le château, et sert de garre, lors des débordements, pour mettre à l'abri les bateaux de plaisance et ceux du commerce; et sa contrescarpe, qui est revêtue en pierre de taille, forme un quai où l'on décharge commodément les marchandises sur des marches à grand épatement, pratiquées à cet effet dans son périmètre.

Agra, qui est la plus belle de toutes les villes indiennes, par le nombre et la beauté de ses hôtels et des caravanserays, ne mérite aucune attention comme place de guerre. Ses fortifications ont été élevées par les successeurs d'Eckbar, qui, n'ayant ni le génie ni les connaissances profondes de ce prince, n'ont fait construire que de petites tours resserrées, et qui ne peuvent être d'aucune utilité pour la défense de cette ville. Elles sont si mal construites, que les batteries ne peuvent jouer, et ne sont pas même à couvert; mais elles flanquent la campagne, et servent d'épouvantail. La place du palais est sans doute la plus belle chose du monde; elle sert de marché pendant trois jours de la semaine, sans que jamais elle soit encombrée, malgré le nombre de marchands et le concours prodigieux d'acheteurs qui s'y rendent les jours de foire. Cette place, la plus

vaste

vaste peut-être qui existe dans les quatre parties du monde, est plantée de plusieurs belles allées de platanes très-hauts, bien entretenus, qui donnent un bel ombrage, et ne gênent en aucun endroit la libre circulation. Le pourtour forme une file d'arceaux du côté de la place; en arrière est une large galerie élevée de 56 pieds, et couverte en voûte plate, de même que les magasins qui lui sont adossés sur les deux tiers de son périmètre. C'est le beau quartier d'Agra. Cette place forme une ellipse prolongée, dont le grand axe, pris du nord au sud, a deux cent vingt toises, et le petit axe cent trente. Six arcs de triomphes, servant de portes à six rues, séparent les masses de boutiques ou magasins dont je viens de parler, et sont les avenues par lesquelles on entre dans l'Eckbar-Maydane-Chandé. C'est le nom de cette place superbe, qui signifie *Marché-Impérial*. La file d'arceaux dont je viens de parler, du côté de l'est, laisse voir en perspective le palais et la magnifique grille qui ferme son avant-cour.

Au milieu de l'Eckbar-Maydane-Chandé on voit la statue d'un éléphant qui jette de l'eau par sa trompe Cette fontaine, d'un genre particulier, est d'un très-bon goût, du plus admirable effet, et accompagne parfaitement toutes les parties de cette place. Chardin et Bernier, qui ont voyagé dans cette partie de

l'Indoustan, et qui ont donné des descriptions de cette ville, ont négligé de parler de ce monument, qui mérite cependant d'être connu. Je dois le dire, ces voyageurs se sont attachés à décrire une foule de détails peu intéressants, et ont gardé le silence le plus absolu sur beaucoup d'autres qu'ils auraient dû faire connaître: ce qui prouve le peu de goût qu'ils avaient, et que le but de leur voyage était moins de s'instruire que d'acquérir de la fortune en se procurant les plus belles pierreries que produisent les mines de l'Indoustan.

La belle rue de Sander traverse la ville dans toute sa longueur, et correspond, par ses extrémités, aux deux principales portes d'Agra: celles qui mènent sur la double avenue de Déli, construites en granit rouge, d'une très-haute proportion, du style le plus pur, sont si élevées, que les plus grands éléphants, portant leur niche d'apparat (1), y passent sans toucher la voûte.

La superbe mosquée d'Eckbar, un des plus beaux monuments de ce genre, et bien supérieure à la fameuse mosquée de Soliman à Constantinople, est placée à l'occident d'Agra, et offre l'aspect le plus imposant et le plus majestueux. Les murs de cette mosquée sont

(1) En Indoustani, *Embari*.

de granit rouge, incrustés de lames d'or, de la corniche à la retraite de la fondation : l'éclat de ce métal, richement relevé par la couleur rouge et le poli de la pierre, fait apercevoir cet édifice d'une très-grande distance, et produit le plus bel effet.

Entre la place du marché et le palais impérial, et à l'occident, on a élevé trois superbes arcs de triomphe : ces monuments sont de la plus grande magnificence, mais ils masquent et dérobent la vue du palais. On y entre par une belle porte; sur ses côtés se prolongent deux galeries immenses, soutenues par vingt-quatre doubles colonnes d'un beau marbre blanc, dont les fûts, d'une seule pièce, ont trente-quatre pieds de longueur et quatre et demi de diamètre : leurs piédestaux sont en granit bleu, et les chapiteaux en mica jaune.

La salle du divan, pièce où les empereurs donnent audience et assistent au jugement des procès qui se plaident devant eux, est d'une immense et belle proportion, de forme carrée, et ayant cent vingt pieds de côté; un double rang de colonnes, en granit vert, règne tout autour de ce magnifique salon, dont les murs sont revêtus en marbre blanc jusqu'à la hauteur de la frise : les bas-reliefs représentent des vases, des fleurs et des oiseaux, seuls or-

nements dont les mahométans puissent décorer leurs édifices.

A l'extrémité méridionale du palais on a bâti une mosquée, ou petite chapelle, qui est un bijou par l'élégance de ses proportions; elle est toute en mica, de même que la voûte et le pavé; on la prendrait pour une bonbonnière d'un caillou précieux. Sur le devant de ce petit édifice on a construit un vestibule en péristyle soutenu par trente-six colonnes de marbre blanc. Toutes les autres pièces de ce palais correspondent à celle que je viens de décrire, soit par leur régularité, soit par leur élégance, et elles sont toutes en marbre. Sept autres petits palais pour les princes enfants de l'empereur, remplissent le vide de cette citadelle, et sont placés autour de celui d'Eckbar, comme les satellites de Jupiter autour de cette planète. Ces hôtels, touts d'une belle architecture, bâtis en marbre, renfermés dans une cour à claire-voie, dont les barreaux sont en fer doré, et placés symétriquement, offrent le coup-d'œil le plus agréable, et ne masquent pas la vue de la rivière, que l'on aperçoit de la grande galerie qui est sur la façade à l'est du palais.

Agra est une des plus opulentes cités de l'Indoustan, par son riche commerce et par la fabrication de l'indigo que l'on cultive dans

le territoire de cette soubahie ou vice-royauté. Cet indigo est de la plus belle qualité; je me réserve d'en parler dans la partie qui traitera du commerce.

La quatrième résidence est celle de Déli, ville immense à présent, que l'empereur Eckbar fit détruire en 1584, on ne sait trop par quelle raison; mais on crut dans le temps, que la seule envie d'immortaliser son nom lui fit prendre la résolution de fonder une autre ville impériale, projet qu'il exécuta presque aussitôt, en faisant construire le palais d'Agra.

Déli était une très-grande ville, plusieurs siècles avant l'invasion des Tatares; elle était le siege du célèbre et infortuné Rana, qui fut défait par Timourlank.

Cette ville est située presqu'à la source du Gemna, dans une plaine vaste et fertile, et très-agréable, Ce fut le sultan Alavadin, le premier empereur patane qui, en 1085, y établit sa cour, et sa postérité y régna jusqu'en 1519, époque à laquelle Baber s'en rendit maître. Cette ville a près de cinq lieues de longueur sur deux de large; ses rues sont étroites et presque toutes mal percées : les maisons des plus riches particuliers n'ont aucune apparence, aucune décoration extérieure; mais les hôtels des grands seigneurs, que l'on nomme *Omras*, sont bien distribués, et ornés dans l'intérieur avec tout le luxe asiatique.

Trois, rues d'une longueur immense, traversent Déli d'un bout à l'autre, du nord au sud : celle de Bader-sha, qui coupe la ville dans toute sa longueur, est la plus spacieuse, et prend depuis la porte de Lahor, jusqu'à celle nommée porte rouge. Un canal revêtu et pavé en pierre, prenant sa source dans le Gemna, en occupe le milieu; ses quais garnis de magasins, de boutiques de bijoutiers et des plus belles marchandises, offrent un spectacle agréable, riche et varié, dont l'effet augmenté pendant la nuit par le jeu des lumières et des lanternes des rues, présente alors une perspective magique et un tableau mouvant de la plus grande illusion.

Cette ville immense a été formée de la réunion de sept villages qui, avec le temps, ont fait en s'agrandissant, une seule cité. Elle est divisée en deux villes, dont l'une, au levant, nommée *Indouanié*, est habitée par les naturels du pays; l'autre, *Mogolanié*, l'est par les mahométans. Cette dernière est beaucoup plus régulièrement bâtie : les édifices publics, tels que les mosquées et les caravanserays, sont très-beaux, et les palais et les hôtels des omras, des seigneurs et des grands vassaux, sont de la plus grande magnificence. Parmi le grand nombre de mosquées, deux seules méritent d'être examinées, ce sont celles de Secandara et d'Houmayoum; la beauté des granits, leurs

couleurs, leur coupe soignée et leur liaison faite avec tant d'art qu'on n'aperçoit aucun des joints; enfin, leurs minarets extraordinairement élevés, et leur coupole légère et d'une belle proportion, attireront toujours les regards et la curiosité des voyageurs.

Les bazars sont tellement multipliés à Déli, qu'on en voit presqu'à chaque coin de rue. Il y a en outre cinq grandes places spécialement destinées à ces marchés, pour la consommation journalière de la population immense de cette cité, qui compte plus de dix-sept cents mille habitants, non compris les voyageurs que le riche commerce de Déli y attire de toutes les parties de l'Arabie, de la Perse, et que l'on porte à plus de cent mille ames. Je ne désignerai ici dans ce grand nombre de bazars, que les trois qui sont les plus considérables par la régularité des places sur lesquelles ils se tiennent pendant le jour et la nuit; par la richesse des denrées et des marchandises que l'on s'y procure; enfin, par le coup-d'œil agréable qu'ils présentent. Le premier de ces marchés est celui de Sadoulakan, situé près de la porte de l'ancien Déli; le second, est celui de Chandé-nit-chek, situé au couchant de la ville; et le troisième, nommé *paragaon*, est ainsi appelé du village de ce nom.

Le tope-kana (l'arsenal) est un endroit curieux: cet édifice, très-vaste, est lourd, de même

que les pièces d'artillerie qui sont dans le parc. Il s'y trouve entr'autres, un canon tellement gros, qu'il porte un boulet de dix-sept pouces; cette arme d'une si monstrueuse proportion, n'a jamais été à même de servir, du moins que je sache : c'est un épouvantail pour faire peur aux amis comme aux ennemis.

La boucherie, lieu ordinairement infect dans presque tous les pays, est un local superbe à Déli, et que les voyageurs visitent avec une sorte d'empressement; elle est située près du Gemna, pour jouir plus abondamment de l'eau : là on n'est point révolté à la vue du sang des animaux que la voracité des hommes sacrifie journellement pour se nourrir de leur chair. C'est un hommage que les conquérants semblent rendre aux mœurs du peuple qu'ils ont subjugué, et qui ne se souille jamais du sang d'aucun animal pour satisfaire les premiers besoins de la nature. Tout auprès se trouve le couvent des missionnaires jésuites; c'est une assez belle maison, de construction européenne : leur église est petite, mais ornée avec le goût et la magnificence que l'on peut attendre d'un prince tel que le fameux Eckbar, qui en a été le fondateur, ainsi que l'architecte.

Non loin de cette maison, on voit sur le Gemna un pont de douze arches très-larges, d'une construction hardie, majestueuse et élé-

gante. Au sud de ce beau pont, autrefois planté de deux belles allées d'arbres, que le farouche Baber fit couper pour satisfaire ses extravagants caprices, se trouve le tombeau de Chams-Kan, édifice rond, de construction arabe. On voit par sa forme, qu'il a été bâti sur le modèle du tombeau de Sha-Abbas, chérif de Bagdad. Ce petit monument est élégant, d'un goût pur dans toutes ses parties; il est surmonté d'une petite coupole, autour de laquelle règne une galerie en balustrade, à la naissance de la voûte. L'édifice est renfermé dans un mur circulaire de douze pieds de hauteur, pour en dérober la vue de l'extérieur.

Mais un des monuments les plus curieux de Déli, c'est l'observatoire, qui fut construit par le raja Chetsing, de la caste des Rajepoutes. Ce roi de l'Indoustan est un descendant du célèbre *Parous*, qui gouvernait ce pays lors de l'invasion d'Alexandre, et que les historiens grecs ont nommé *Porus*. Ce monument est situé dans le sud-ouest de Déli; sa forme est sphérique, et il a sur les côtés deux grands cirques ronds, percés chacun de soixante-dix croisées. Dans l'un de ces cirques on a tracé une méridienne et l'écliptique; l'autre renferme un cylindre de dix pieds de diamètre, divisés en soixante parties, qui font le nombre de *garis* ou des heures indiennes en quoi se divise le jour astronomique de ce peuple.

Cet observatoire est dirigé par deux astronomes, un arabe, nommé par l'empereur, et un bram, qui l'est par le chef de la famille de Chetsing qui l'a fait ériger : il est pourvu d'un grand nombre d'instruments pour les observations soit astronomiques, soit météorologiques.

A peu de distance, au sud du pont dont je viens de parler, et sur la rivière, on voit le *Dauriserai*, palais de l'empereur; il occupe une surface de 84 mille 378 toises : sept corps de bâtiments et trois vastes jardins couvrent cet immense emplacement, renfermé sur trois de ses côtés par un mur de vingt pieds de haut : il n'est ouvert qu'à l'est sur le quai du Gemna. Tous ces bâtiments sont en granit rouge, d'une grande proportion et d'une belle ordonnance: l'or et l'azur brillent dans toutes les pièces et les salles; elles sont toutes bien distribuées, de la plus grande somptuosité; mais la vue papillotte et se fatigue sur les décorations multipliées qui les couvrent.

On entre dans le palais par quatre portes; deux donnent sur la ville, et deux, en grillage, sur le quai. Sous les portiques sont deux grandes salles nomées *Divan-Kana*; ce sont les salons où le *Divan*, premier ministre, donne ses audiences publiques, et tient ses conseils en présence de l'empereur, toutes les fois qu'il lui plaît d'y assister; l'autre est la salle du conseil des finances, présidé par le *Cazanadar*,

ou grand trésorier-ministre des finances. Ces salons, de 80 pieds de long sur 60 de large, sont soutenus chacun par trente-deux colonnes de granit rouge, dont le fût a vingt-trois pieds de haut, d'une seule pièce et du plus beau travail. Chacune de ces colonnes est posée sur une base de marbre, et ornée d'un chapiteau de bronze doré. Le *Génana*, bâtiment des princesses, n'a qu'un très-petit étage, dont toutes les croisées sont fermées par des jalousies à demeure et de formes différentes, ce qui fait un agrément pour le coup-d'œil, mais qui ne doit point en être un pour les femmes qui y demeurent. Ce bâtiment très-vaste, communique par une galerie avec celui de l'empereur : les princesses ne peuvent y passer, parce qu'elle n'est ouverte que du côté du quai. Le Génana est fermé par une haute muraille, de même que le jardin, pour en défendre l'entrée à toutes personnes, de quelque sexe qu'elles soient.

Entre les deux portes, du côté de la ville, on voit une grande et vaste galerie ouverte des deux côtés; à son extrémité au couchant, il y a un salon carré soutenu par quarante colonnes de quarante-deux pieds de hauteur, et du marbre le plus précieux. Cette pièce magnifique est le temple de Thémis; c'est-là que les empereurs assistent en personne à l'administration de la justice rendue par le Divan; em-

ploi qui répond à la place de visir en Turquie.

Les jardins de ce palais sont dignes de la magnificence des bâtiments; ils offrent des allées de platanes, des bosquets de merkéri, petit arbre très-joli et qui convient à ces sortes d'embellissements: on y voit des grottes délicieuses, des promenades charmantes dans des allées de charmilles, où fleurit le chèvrefeuille, le tonquin, espèce de liane, et le jasmin; enfin, un labyrinthe moins fameux sans doute que celui de Crète, mais qui est sûrement plus joli, plus agréable par le nombre et la variété des arbres dont il est formé. Les salles des gardes, à pied et à cheval, sont de la plus grande beauté, par les marbres dont elles sont revêtues et par la propreté avec laquelle on les entretient. Les écuries mêmes sont des pièces superbes et si vastes, que l'on y loge plus de 10 mille chevaux; mais une chose étonnante et que l'on ne voit dans aucun autre palais des souverains, ce sont les cuisines; on croirait, lorsqu'on y entre, se trouver dans un salon de parade, tant elles sont ornées avec soin et entretenues avec propreté: tous les vases sont d'argent, et rangés dans un tel ordre, que l'on croirait que ce sont autant de vases de prix, placés là pour être exposés à la vue des curieux.

Il est un lieu dans ce palais, d'autant plus digne d'attention, qu'il ne s'en trouve point

un semblable dans aucun autre; je veux parler de la fabrique de glaces, pour l'usage du harem et de la maison de l'empereur. Le froid, dans cette région de l'Indoustan, n'est jamais assez considérable pour y congeler l'eau sans le secours de l'art; on est donc contraint, pour y obtenir de la glace, que les Mogols aiment, et dont ils font un très-grand usage toute l'année, soit pour rafraîchir leur boisson, soit pour faire geler le jus des fruits, d'employer des moyens artificiels: voici ceux que j'ai vu mettre en usage.

Chaque année, vers la fin du mois de novembre, on fait les dispositions suivantes dans l'intérieur même du palais impérial. On pratique d'abord une excavation plus ou moins étendue en longueur et en largeur, dans un terrein très-nitreux, que l'on creuse à la profondeur de six à sept pieds; les terres déblayées sont placées sur les bords de ce quadrilatère, pour les exhausser, afin d'abriter du vent l'endroit excavé, le plus exactement possible. Lorsque cette fosse se trouve absolument desséchée, on la remplit de paille de mil très-sèche, à la hauteur de quatre à cinq pieds, que l'on arrange bien de niveau; on y place une quantité de plats de terre cuite, et neufs, parce qu'ils sont plus poreux, ce qui facilite la dissipation du calorique surabondant qui tient l'eau dans l'état de liquidité.

A la chute du jour on remplit d'eau ces plats de terre, qui ont ordinairement trois ou quatre pouces de profondeur; le serein et la fraîcheur de la nuit saisissent l'eau contenue dans les plats et la congèlent deux ou trois heures après qu'elle y a été versée. A cette première fabrication il en succède une seconde, et quelquefois une troisième et même une quatrième pendant la même nuit; de telle sorte que depuis huit à neuf heures du soir jusqu'au lendemain à l'aube du jour, que le vent commence à souffler avec le lever du soleil, on a obtenu deux, trois ou quatre milliers de glaces. Pendant que des ouvriers s'occupent à enlever les plats dont l'eau se trouve déjà congelée, d'autres en replacent de nouveaux pour de nouvelles fabrications qui se font toutes de la même manière. Les premiers ouvriers s'occupent à casser les plats pour en retirer la glace, que l'on pile et que l'on humecte ensuite avec de l'eau tiède pour en faire des meules de glaçons plus ou moins considérables, que l'on conserve dans des glacières pendant toute l'année.

Tels sont les procédés que les Indous emploient pour fabriquer de la glace dans un pays dont la température n'est jamais assez froide pour en faire naturellement. Les chaleurs et la siccité de l'air rendent cependant l'usage des boissons froides absolument néces-

saires dans ce climat, où les sueurs continuelles et abondantes tendent à dessécher et enflammer le sang, et affaiblissent les viscères et les nerfs; alors l'usage de la glace, comme on le sait, procure du soulagement, donne du ton et fortifie l'estomac.

Au sud, et près du Dauriseray, on voit le palais Scilemseray, ainsi nommé, parce que c'est la demeure des princes, frères et proches parents de l'empereur: c'est un édifice superbe, mais non sûrement pour les princes qui l'habitent, car il n'est point de belles prisons pour ceux que l'on y tient renfermés. Tel est le sort des princes Mogols, et celui qui est réservé aux neveux du sultan turc.

J'ai déjà eu occasion de dire qu'en général toutes les rues de cette capitale d'un des plus grands empires du monde, étaient très étroites et toutes tortueuses, et que sa population, qui est considérable, y entretenait une affluence continuelle; c'est par cette raison qu'une ordonnance de police interdit à toutes personnes d'atteler des chevaux aux chars, pour empêcher les accidents qui pourraient survenir, avec des chevaux aussi vifs que le sont ceux de l'Indoustan. L'empereur lui-même, lorsqu'il se sert de ses voitures, n'y fait atteler que des boeufs, animaux de la plus grande beauté. Ces boeufs joignent la vîtesse à la douceur, et les plus belles formes à une taille

énorme; elle est ordinairement de six pieds, du garrot au sabot; ils ont tous une loupe très-grosse, qui leur donne de la grace, et de petites cornes dont les pointes sont ornées de manilles dor, espèces de viroles ou de bagues bien travaillées en filigrane, dont quelques-unes même sont enrichies de pierreries. Ces bœufs, richement caparaçonnés, sont dirigés par des guides qui passent dans la cloison des narines : le plus léger mouvement suffit pour les arrêter, lors même qu'ils vont au grand trot.

Outre lès palais que j'ai décrits un peu plus haut , on voit encore trois autres édifices somptueux, situés en dehors des faubourgs de Déli, nommés *Chéré-Dauri* , *Feroch-Seray*, *Godaïé-Cotelar ;* ce sont autant de maisons impériales que l'empereur habite successivement, pendant un mois ou six semaines dans l'année. Le palais Godaïé-Cotelar est un séjour charmant, et que l'on peut justement comparer au petit Trianon, par sa situation sur un joli canal, par la distribution de ses appartements , par l'élégance de l'ameublement, et par le grand nombre de points de vue délicieux que les sites des environs présentent de tous les côtés.

C'est la seule de toutes les résidences qui ait toutes ses pièces particulières ou ses salons meublés à la turque, c'est-à-dire avec des sophas

sophas tournant tout-au-tour de la salle. Le grand salon, dit des ambassadeurs, est orné de glaces de cristal qui revêtent les murs, et d'un lustre en cristal noir, d'un travail admirable, d'un prix inappréciable, et d'un effet qu'il serait difficile d'exprimer, sur-tout lorsqu'il est allumé. Il porte cent bougies qui se multiplient à l'infini par le reflet de toutes les facettes des poires du lustre, ou des miroirs qui recouvrent les murs. Rien n'est plus beau alors que l'illumination de cette salle, qui semble être en feu de quelque côté qu'on la fixe; le soleil lui-même n'est pas plus resplendissant que ce lustre, qui a coûté beaucoup de peine, tant par la perfection du travail, que par la difficulté de réunir une aussi grande quantité de cristal de cette couleur; cristal rare et qui est d'une dureté incroyable. Cette pièce, la seule peut-être qui existe au monde, peut justement passer pour une de ses merveilles, et certainement toutes celles de la Grèce, quelque fût leur mérite, n'ont rien offert de plus étonnant.

C'est aussi dans cette même salle que se voit le trône magnifique, que l'on transporta de Lahor après la retraite de Nader-Sha, usurpateur du trône de Perse, qui, par politique, se faisait nommer l'*esclave de Tamas* (1). Cette

(1) Il se fit d'abord nommer *Tamas-Kouli-Kan*, pour mieux couvrir son caractère et son ambition; peu après il devint le

pièce fait le pendant du lustre; elle est dans son genre aussi précieuse par le travail et la richesse de ses pierreries. Ce trône, de forme ovale, est posé sous un palmier qui l'ombrage de ses feuilles; un paon perché sur une des dernières palmes, étend les ailes comme s'il voulait en couvrir celui qui est assis. Il est difficile de rendre le sentiment d'admiration que la vue de ce trône excite. Le palmier et le paon sont d'or; les ailes des branches ou palmes, sont d'une telle légéreté, que l'on s'imagine les voir obéir au souffle des zéphirs, et se balancer au gré de leur douce haleine. La queue et les ailes du paon qui sont étendues, étalent les plus superbes émeraudes, pour figurer jusqu'à l'illusion la plus parfaite, les yeux que Jupiter a placés sur les plumes de l'oiseau de Junon. Les fruits du palmier, recourbés sur les pétioles des grappes, sont d'une si grande vérité, qu'on tendrait volontiers la main pour les cueillir; on peut dire que ce sont véritablement des cornes d'abondance, s'il en a jamais existé; car ces grappes sont figurées par les plus beaux diamants des mines de Golconde. L'art du lapidaire, celui du metteur-en-œuvre et du bijoutier ne sauraient rien faire de plus parfait et de mieux fini; ces arts portés dans l'Indoustan à toute leur

---

tyran de son maître et du pays. C'est alors qu'il prit le nom de roi, en se faisant appeler *Nader-Sha*.

perfection, le disputeraient à la nature pour l'arrangement et la vérité de l'effet des perles et de toutes les autres espèces de pierreries que l'on a employées dans ces deux morceaux, dont le prix s'élève à plus de sept cents millions de France,

La description que je me suis attaché à faire avec toute l'exactitude dont je suis capable, des choses les plus remarquables, les plus rares, les plus curieuses que l'on voit dans les résidences impériales de cet opulent empire, n'avait encore été donnée par aucun voyageur; ces détails, oubliés par ceux qui m'ont précédé, n'ajoutent-ils pas une nouvelle preuve à toutes mes assertions, que l'Indou est le plus industrieux de tous les peuples, et son pays, le plus beau, le plus heureux de toutes les régions de la terre.

Après avoir fait la description des villes impériales, c'est-à-dire des villes où les empereurs ont des résidences, on doit croire que je ne passerai point sous silence celle où depuis une si longue série de siècles on cultive toutes les sciences, et qui a été constamment depuis ce temps le centre des connaissances humaines; je veux parler de Bénarès, ville dont le nom seul doit imprimer la plus profonde vénération à tout être pensant. C'est dans son sein que Darmedar, le plus magnanime, le plus philosophe des rois, établit la

première université du monde. Dans cette école, de tout temps célèbre, les Thalès, les Pythagore vinrent puiser, pour les reporter dans leurs patries, les connaissances qui ont fait la gloire de l'Egypte et des Grecs, et qui de ces peuples ont passé dans l'Europe moderne.

Bénarès est la capitale d'un petit état connu sous le nom de *royaume de Câchi*, mot samskrita, qui signifie le *premier*. Par cette expression les Indous font une ellipse heureuse et d'un sens profond, en nous donnant à entendre que c'est dans ce pays que les hommes vont s'instruire et acquièrent les connaissances qui les distinguent du vulgaire, et en font la première classe entre leurs semblables. Ce royaume passe pour le paradis terrestre du monde; aussi n'y a-t-il guères de contrées où l'air soit plus pur, plus sain, où l'on trouve réuni avec plus d'abondance tout ce qui fait les délices de la vie. On y éprouve la fraîcheur des pays les plus tempérés de la terre; on y jouit d'un ciel constamment serein, et il produit les fruits les plus parfaits de l'Inde et ceux de presque tous les climats. Le soleil n'y est jamais obscurci par aucun nuage; ce phénomène, extraordinaire dans une région soumise à des pluies périodiques, est un prodige, et un nouvel avantage pour ce petit Etat: le serein qui tombe toutes les nuits suffit pour

fertiliser cette heureuse contrée, qui produit trois moissons chaque année, et donne autant de récoltes de fruits, plus exquis les uns que les autres.

La ville est située sur la rive orientale du Gange, dans une plaine charmante, toujours couverte des dons de Cérès, ou enrichie par ceux de Flore et de Pomone. Le fleuve même, qui est si fougueux, lors de ses débordements, dans tout son cours, semble retenu dans ses limites sur toute l'étendue du territoire de Câchy, par l'escarpement et la solidité de ses rives. Que de motifs se réunissent pour avoir porté les Indous à donner à cette contrée le nom heureux et si expressif qui sert à le caractériser si particulièrement!

La ville de Bénarès, par son université plus encore que par le commerce, attire une population innombrable et inépuisable, malgré l'action de toutes les causes, soit politiques, soit accidentelles qui pourraient la diminuer. Cette population, toujours croissante, s'élève à plus de trois cent quatre-vingt mille ames, ce qui doit surprendre pour une ville aussi peu étendue, et qui n'est habitée que par des lettrés et des savants, classe d'hommes qui est en bien moindre nombre dans quelqu'autre ville que ce soit. Il est constant qu'à Paris ou à Londres, les deux plus illustres villes d'Europe, et le centre des talents et des arts de cette

partie du monde, on serait bien éloigné de pouvoir y trouver une égale population dans cette classe de la société.

Bénarès, située sur le Gange, se développe sur ce fleuve dans un espace d'environ six mille toises. On y voit un quai superbe, revêtu sur toute sa longueur de larges pierres de taille, qui présentent dans tout son développement des marches pour descendre jusqu'à l'eau, d'où résulte un coup-d'œil majestueux et imposant. Ce travail, exécuté dès la plus haute antiquité, atteste plus que toutes les assertions des savants, la vieillesse d'un peuple qui, à une époque aussi reculée, avait tant perfectionné l'art de la stéréotomie et celui des constructions hydrauliques. Quel observateur pourrait ne pas admirer un ouvrage d'une exécution si difficile et aussi hardie que ce quai jeté et pratiqué sur un fleuve tel que le Gange? Quand bien même on le supposerait moins ancien, ne serait-ce pas encore un prodige en architecture qu'une telle construction, servant de barrière à ce roi des fleuves, n'en eût encore reçu aucun signe d'altération ni de dépérissement. On admire avec raison les superbes digues que les Bataves ont construites pour dompter l'Océan, et l'empêcher d'empiéter sur leur demeure; mais ces digues, réparées chaque année, et d'un entretien très-coûteux, dépérissent visiblement, tandis que les joints des dalles im-

menses de granit qui revêtent le mur ou forment l'escalier du quai de Bénarès, n'ont éprouvé aucune atteinte, et semblent être soudés, ou plutôt on dirait que le tout a été taillé d'une seule masse. Ce monument, chef-d'œuvre de l'art de bâtir, ne doit sa solidité qu'à la méthode suivie par les architectes indous, de ne poser les fondations que sur des puits en maçonnerie de briques. Cette méthode, que j'ai fait connaître dans un Mémoire publié en l'an 9, est sans doute préférable à celle que nous suivons dans nos constructions hydrauliques, et qui consiste à établir les fondations de ces sortes de travaux sur des pilotis en bois (1).

Le second monument que l'on voit à Bénarès c'est l'observatoire. C'est un édifice circulaire, situé au septentrion, à l'extrémité de la rue qui traverse cette ville dans toute sa longueur, du nord au sud. Le bâtiment est de figure sphérique, et représente l'univers. On a tracé dans l'intérieur le zodiaque et les différents cercles que l'on voit dans nos sphères armillaires. Toutes les parties sont disposées dans le systême que nous appelons *de Copernic*; c'était celui des Indous, plusieurs centaines de siècles avant que ce célèbre astronome fût connu dans l'Europe savante. La seule diffé-

(1) Je donnerai, à la fin de ce volume, un extrait de ce Mémoire, qui sera suffisant pour indiquer la méthode et en faire sentir l'utilité.

rence qu'il y a se trouve dans le zodiaque figuré à l'observatoire de Bénarès, dans lequel le nombre des signes qui y sont tracés est de dix-huit; autre preuve de l'ancienneté des Indous, et sur-tout de l'époque très-reculée où fut construit l'observatoire de Bénarès.

L'écliptique que l'on y avait, tracé se rapprochait, dans ce temps, de l'équateur plus qu'il ne le fait à présent. Telle est la raison que donnent, de la division en dix-huit signes, les savants de cette ville. Le local disposé pour les observations astronomiques se trouve dans la partie de ce bâtiment qui est de forme sphérique. La coupole qui lui sert de toit a une rainure de quatre à cinq pouces de large, qui va du point correspondant au levant dans l'horizon, jusqu'à celui du couchant. Cette chambre tourne sur un pivot comme une sphère sur son axe.

Dans la partie de la ville qui borde le Gange on voit sept pagodes, temples de la plus haute antiquité, d'une très-belle ordonnance, de la plus majestueuse proportion, et d'une savante architecture.

Cette ville célèbre se nommait très-anciennement *Bara-Nassibgar*, c'est-à-dire, la *ville très-fortunée*, par allusion aux savants qui la fréquentaient et aux sciences que l'on y enseignait.

On est induit dans une grande erreur lorsqu'on répète, d'après quelques autorités men-

songères, qu'il y a dans cette ville un collège public. La vérité est que c'est dans les rues, les carrefours et les places que les Brames lettrés enseignent, sous des arbres, les éléments des lettres et de la philosophie.

Quelque résolution que je me sois faite, de ne point m'occuper de critique dans cet ouvrage, je ne puis cependant passer sous silence une insigne imposture propagée par le P. Tieffentaler, missionnaire Jésuite, dans sa description de Bénarès, insérée dans son livre intitulé: *Recherches géographiques sur l'Inde.*

Je vais copier ses propres expressions : « On » parle, dit-il, d'un village contigu à la ville, » appelé *Caschipour*, où se conservait autre- » fois une hache fort tranchante et pesante, » suspendue par une grosse corde, à laquelle » se soumettaient le cou volontairement, les fa- » natiques adorateurs du démon, qui regar- » daient ce genre de mort comme la plus » grande félicité, s'imaginant qu'ils passeraient » dans un meilleur corps, et jouiraient d'une » fortune plus abondante....... etc. »

Je ne poursuivrai pas plus loin ce récit absurde et sans vraisemblance, fait pour décrier une religion simple, douce et pure, et qui l'était beaucoup plus encore dans des temps plus reculés. Cette assertion, si elle était vraie, ferait du peuple Indou un peuple d'antropophages, et de leurs lois un code barbare, qui

ne pourrait régir que des hommes cruels et absolument féroces.

Toute la partie orientale de Bénarès offre l'aspect d'une superbe cité, et la vue de belles maisons environnées toutes de jardins bien soignés.

Tous les ans il s'y tient une grande foire, pendant les mois de février et de mars. C'est pendant sa durée que les plus belles pierreries de l'Indoustan et même des régions voisines, que nous désignons sous la dénomination d'*Indes orientales*, sont étalées à la vue d'une foule innombrable de marchands venus de tous les coins de la terre pour acheter ces objets précieux du luxe, et le signe de la richesse des familles.

On porte annuellement la vente des bijoux et des pierreries qui se fait au Câchi pendant cette foire, à la somme de deux milliards de France.

Un obélisque très-ancien, de forme cylindrique, haut de plus de 70 pieds de roi, posé sur un stylobate, et soutenu par un socle carré, ornait une des places de cette ville. Ce monument, un des plus beaux qui aient existé en ce genre, était de granit rouge, parfaitement taillé, et de la plus belle proportion. Il est surprenant et très à regretter que le fanatisme destructeur des premiers Tatares-Mogols ait renversé cet obélisque, sur lequel le

grand Eckbar a pleuré plus d'une fois. Depuis qu'il est renversé on n'en voit plus que cinq tronçons plus ou moins grands; tous les autres ont été enlevés.

Les observations astronomiques que j'ai faites pendant le mois de janvier de 1785, dont la dernière a été terminée le 22 de ce même mois, m'ont donné, pour la situation de Bénarès, 25 deg, 71 min. 3 sec. de latitude septentrionale; et pour sa longitude, 80 deg. 49 min. 17 sec. à l'orient du méridien de Paris, position qui se rapporte, à quelques secondes près, à celle que lui assignent les géographes indous.

COMMERCE INTÉRIEUR,

POIDS, MESURES ET MONNAIES.

Je commencerai le tableau du commerce de l'Indoustan en faisant connaître très-rapidement celui que ce pays fait avec les autres villes et les contrées voisines, et en indiquant la valeur des poids, mesures et monnaies.

Les côtes orientales de la presqu'île reçoivent de Ceylan des palmiers pour la charpente des toits des maisons, du jagré de palmiers et de cocotiers (1), de la noix d'arecque et de la cannelle. La côte de Coromandel y envoie des chites communes, quelques guinées bleues, des toiles à quatre fils, des marchais et guingans.

La côte d'Orixa reçoit de Ceylan des cocos, de l'arack de Colombo et de l'arecque; elle y

(1) C'est une espèce de sucre brut qui se fait avec la liqueur qu'on obtient, par l'art, de la culture des deux espèces de végétaux que je viens de nommer. Cette liqueur est tirée du bourgeon ou spathe du cocotier et du Lontarus. On en fait évaporer les parties acqueuses, et le reste se cristallise par l'évaporation et le refroidissement; il devient ainsi corps solide ou sucre. On emploie cette substance à différents usages des besoins domestiques; on s'en sert aussi, en la délayant avec de l'eau, pour humecter le ciment ou le mortier; ce mêlange contribue à donner une grande solidité à la mâçonnerie, et une si grande ténacité que l'on ne peut que très-difficilement séparer les briques ou les pierres qui ont été liées avec ce ciment ainsi préparé.

envoie des guinées blanches, des mouchoirs de Mazulipatnam et des jamdanis. Ces divers articles peuvent se monter à douze cents mille roupies; ils se compensent à-peu-près de telle manière, que l'excédent, qu'on peut évaluer à la somme de cinquante mille roupies arcates, se paie en cette monnaie ou en roupies de Pondichéry, ou en pagodes de Négapatnam.

Ces mêmes côtes reçoivent du Pégou, des bois de teck propres aux constructions de terre et navales, et à faire des meubles pour l'usage des maisons des européens, tant dans les divers comptoirs situés sur la côte de Coromandel que dans les factoreries placées sur celle d'Orixa : elles reçoivent des Moluques, de la muscade, des clous de girofle et du macis (1). Malac y envoie du sucre en cassonade, des rotins que l'on fend en petites lanières pour en faire des meubles de cannes et pour garnir les fenêtres des maisons. Ces divers articles se paient avec des toiles blanches, guinées et perkales, des chites fines et communes, des mouchoirs de Mazulipatnam et de Paliacate, et des guingans. Ces échanges ne laissent aucun excédent entre l'importation et les exportations : ainsi tout se solde réciproquement.

---

(1) On sait que c'est une substance corticale faite en forme de réseau, qui enveloppe la coque ligneuse de la muscade, elle a un parfum très-agréable, préférable à celui de la muscade elle-même.

Le Bengale et les autres contrées situées sur le Gange, reçoivent de la côte de Coromandel du sel marin, des toiles teintes en bleu, des chites et des mouchoirs de Mazulipatnam et de Paliacate, ainsi que quelques bois de teck provenant de la branche des Gâtes qui règne sur ces côtes, ou des bois d'ébène. Le Bengale paie ces marchandises avec ses mousselines, des sirsakas, des canadaris, et avec les cassonnades et le sucre-candi qui se fait dans ces contrées, ou avec du salpêtre, du borax et de la soie.

Les mêmes provinces, j'entends celles qui sont situées sur le Gange et celles qui les avoisinent, reçoivent des Maldives, en paiement des cargaisons de riz qu'elles y envoient, des coquillages que nous nommons *cauris*, qui servent de petite monnaie au Bengale et dans les provinces de Baar et de Câchi; des morceaux de poissons desséchés au soleil, nommés *complemasse*, et des cocos, seul objet que produit le sol de ces îles, qui sont presque toutes encore couvertes d'un sable aride, et par conséquent incultes.

Elles envoient à la presqu'île, et au Pégou, des nensouques (1), des baffetas, des cassembazars, des casses et des canadaris; dans l'archipel des Moluques, des mousselines de

(1) Les Européens prononcent ainsi ce nom, qui, en Bengali, s'écrit *Neyanesouk*.

toutes les qualités, et des soieries fabriquées à Cassembazar, et dans tous ces pays et les îles voisines, environ cent soixante et dix caisses d'opium. Tous ces objets sont payés par des rubis ballai et bacaut, des saphirs, des émeraudes et des topazes, auxquels on ajoute du benjouin et un peu de bois de teck qui forme le lest des cargaisons pour complèter les échanges. Les Moluques paient tous les articles qu'on leur a importés avec les épiceries fines qu'elles produisent; et l'île d'Achem, avec de la poudre d'or et de petits chevaux d'une qualité excellente par leur force et leur vîtesse.

Les échanges du Gange et des côtes orientales, avec celles du Malabar et du Décan sont très-bornés; ils ne s'élèvent qu'à la modique somme de trois cents mille roupies par année. On porte du Bengale quelques balles de mousselines et des autres espèces de toileries désignées sous le nom de *toiles fortes*, du salpêtre et environ cent caisses d'opium. Ces objets sont payés par des poivres, du cardamome provenant de la culture des territoires de la côte du Malabar, et par des bois de sandal et de bithe (1) que produit la branche occidentale des Gâtes, ainsi que les terreins situés à la côte du Décan et du grand district de Mangalor. Les échanges de ces côtes du couchant de

(1) Ce bois ressemble à notre bois de Sainte-Lucie.

la presqu'île, avec celles situées à l'orient de cette même région, consistent en poivres, cardamomes, bois de sandal et de bithe, auxquels articles on joint quelques centaines de tonneaux d'huile de cocos, et environ autant de cachou et de noix d'arecque; c'est tout ce qui forme les importations et exportations d'une côte à l'autre, et de toutes deux avec le Bengale, par la voie des relations maritimes qui emploient à cet effet, tant les vaisseaux des négociants indous, que ceux armés par les européens.

Pour compléter ce tableau, je vais dire un mot de la manière dont on traite le commerce que les bijoutiers indous font sur les perles provenant de la pêche des huîtres du détroit de Manare, pêche qui a lieu tous les deux ans, et qui attire dans l'île de Ceylan un concours prodigieux des plus riches jouailliers, tant de la presqu'île que des provinces septentrionales.

On fait la pêche des huîtres à perles le long du rivage de Ceylan, à commencer en cette partie de l'île que l'on nomme le *promontoire de Jafenapatnam*, jusqu'aux environs de la pointe méridionale de la petite île de Manare. Je passerai sur plusieurs détails minutieux et peu intéressants: aussitôt que l'heure de cesser la pêche est sonnée, tous les bateaux rentrent au signal donné, et mettent à terre les huîtres, que l'on rassemble en tas d'environ une centaine;

taine; tous ces lots sont vendus à l'enchère au plus offrant, sans que l'acheteur ni le vendeur sachent ce qu'ils contiennent, toutes les huîtres étant fermées; il arrive donc que tel lot ne saurait valoir la millième partie de la somme qu'on l'a payé; c'est une chance aussi difficile peut-être à calculer que celle d'une loterie; mais en revanche, un autre lot suffit pour indemniser au centuple toutes les mises des différentes enchères que l'on a faites; il arrive même quelquefois des rencontres si heureuses, qu'une ou deux huîtres, sur une vingtaine de lots qui auraient été payés douze ou quinze mille roupies, donnent une ou deux perles chaque de la première qualité, dont la valeur est inappréciable par leur perfection: ces perles, qui ont neuf à dix lignes de diamètre, d'une belle eau et absolument sphériques, sont achetées par les princes, qui les paient jusqu'à trois mille roupies pièce. Tel était, par exemple, un chapelet à deux rangées, qui ornait le turban d'Heder-Ali-Kan, dans les grandes solennités, et qui contenait soixante-dix-huit perles, lesquelles avaient coûté six cent dix mille livres de notre monnaie. On voit rarement cette qualité de perles en Europe; et, jusqu'au moment où madame Hastings, repassant à Londres en 1784, en apporta pour la reine d'Angleterre, aucune puissance ne pouvait encore se flatter d'en posséder.

Les perles de Ceylan se paient en totalité avec des métaux précieux : c'est l'objet du commerce le plus important qui se fasse entre les différentes contrées de l'Indoustan ; ce commerce de banque est alimenté par la variation perpétuelle des monnaies. Les lapidaires qui se rendent à Ceylan, venant des provinces septentrionales, prennent de l'argent ou des pièces d'or à Madras, ou à Pondichéry, ou à Négapatnam, villes beaucoup plus près de l'île de Ceylan, en échange des lettres ou traites dont ils se sont pourvus dans leur pays.

C'est ici le lieu de dire un mot sur les lettres-de-change et le commerce de banque qui favorise tant les échanges et rendent les opérations commerciales si rapides. Dès les temps les plus reculés on a connu en Indoustan les billets ou lettres-de-change, que l'on nomme dans tous les idiômes de ce pays, *ondégui-cate* (1). Ces billets ont touts les caractères de ceux que nous avons adoptés sous le nom de *lettres-de-change*, et dont nous devons l'institution à des familles juives. Dans l'Indoustan les lettres-de-change ont été instituées pour

---

(1) L'ondégui-cate signifie *papier-petite-boule-éminent*, en traduisant mot à mot cette expression ; et se rend dans notre langue, en terme de commerce. par le mot *lettre-de-change*, dont cette traite à touts les caractères, puisqu'il se trouve toujours le tireur, l'accepteur ou celui qui doit la payer, enfin celui à qui on la paye, qui en est le propriétaire.

l'avantage et la commodité du commerce de place en place, ou d'une ville de l'Indoustan à une autre ville des pays étrangers.

Entre toutes les maisons de banque du monde, aucune n'a jamais joui d'autant d'avantages, que la maison connue dans le Bengale sous la raison des frères Chek. Sa fortune était de plus de quatre cents millions de francs; son credit sans bornes, et ses affaires s'étendaient de la Chine en Turquie. Une traite de cette maison était acceptée par la première maison de commerce à qui on la présentait à Canton de même qu'à Constantinople; et une chose sans exemple, c'est que souvent il est arrivé que des traites remises à des Arméniens, revêtues de la signature de Chek, et destinées pour Chiras, ont été payées à Bassora, tant cette maison avait de crédit et était bien famée dans touts ces pays où fleurit depuis long-temps le commerce. Indépendamment de son immense fortune et de son crédit, cette maison de banque armait touts les ans soixante à quatre-vingt vaisseaux qui portaient dans toutes les échelles de la mer des Indes les riches marchandises provenant de l'industrie des Indous ou de la culture de leur sol.

Les plus puissants souverains de l'Asie entretenaient des correspondances avec la maison des Chek, et s'honoraient de leur amitié. Le fameux Orang-Zeb, un des plus illustres em-

pereurs mogols, accepta l'invitation que lui fit le chef de cette célèbre maison, d'y venir dîner, lorsque ce prince descendit dans la presqu'île pour faire la conquête du Doltabad. Ce fut dans cette circonstance que, pour la première fois peut-être, on a vu un des plus grands potentats du monde visitant un de ses sujets, se reposer dans un siége tel qu'était celui qui fut présenté à cet empereur. Chek fit dresser un fauteuil avec des sacs pleins de pièces d'or, recouverts d'un carreau de velours brodé en pierreries, dont il faisait hommage à Orang-Zeb. Ce présent, dont la valeur fut estimée à plus de cent vingt *laks* de roupies, environ trente-deux millions de livres, prouve mieux que tout ce que je pourrais en dire, quelle était la richesse de cette maison de banque.

Il me reste à parler du commerce de l'Indoustan avec l'Arabie, la Perse et la Chine.

La mer Rouge fournit du café, des coraux et de l'encens; tout cela est payé avec des marchandises blanches de la côte, des mousselines du Bengale et du poivre du Malabar; c'est un objet de trois millions quatre cents mille livres; l'excédent évalué à environ seize cents mille francs, est acquitté en sequins de Venise que les Arabes apportent d'Alexandrie et du Caire.

Bassora tire des mousselines, amames, casses, opiums, salpêtres et soieries du Bengale,

des toiles blanches de la côte de Coromandel, et des marchandises bleues, des chites et des guingans, ainsi que des poivres et du cardamome envoyés de la côte de Malabar; des cotons et des soieries de Surate, et envoie en retour des dattes, des raisins secs, du sel ammoniac (1), de l'ambre jaune brut. Ces divers articles peuvent se monter à quinze cents mille francs, et l'excédent qu'on peut évaluer à deux cent quatre-vingt mille livres, est payé par les négocians arabes de Bagdad et de Bassora, avec des pièces d'or de Venise et de Hollande.

L'Indoustan envoie à Ormus toutes les espèces de soieries de Cassembazar, et de toileries légères et fortes, du sucre-candi et de la cassonnade du Bengale, du salpêtre et du borax, des kimkabes de Surate, des chales de Cachemire, qui arrivent à Surate par l'Indus, et du coton; des poivres de la côte du Malabar, du cardamome, de l'arecque, de la canelle

(1) Le sel ammoniac, dans la langue de la nouvelle chimie, *muriate d'ammoniaque*, nous vient d'Egypte, où on le prépare en brûlant de la fiente d'animaux, sur-tout de chameaux, dans des cheminées sublimatoires, et en rectifiant le sel huileux volatil qui s'y forme sous l'apparence de suie. Cette rectification se fait en dissolvant ce sel dans l'eau, en filtrant et évaporant la dissolution, et en sublimant une seconde fois le sel dans des espèces de bouteilles de grès rangées sur un fourneau à galerie.

On a établi en France plusieurs fabriques de sel ammoniac; il s'y fait en distillant dans des fourneaux des matières animales, et en combinant le produit avec l'acide muriatique.

de Ceylan, et des épiceries fines des Moluques, des bois de sandal et de bithe; enfin, la côte de Coromandel, touts les articles qui se fabriquent tant dans ses contrées que dans les territoires de la côte d'Orixa, dont la très-grande majorité forme le chargement des vaisseaux envoyés d'Europe, soit par les compagnies d'Angleterre, de Hollande et de Copenhague, soit par le commerce particulier de France. Ormus lui renvoie des dents d'éléphant, du sel ammoniac, des dattes, pour une somme de sept cents mille livres. L'excédent des importations de l'Indoustan, est payé en pièces d'or et d'argent par les Arméniens et les Géorgiens, qui sont les principaux facteurs du riche commerce qu'Ormus fait avec l'Inde et l'Europe, et toutes les autres parties de l'Asie et de l'Afrique, depuis Sofala jusqu'à Mascate. Ces négociants arméniens ajoutent aux métaux précieux qu'ils tirent en monnaie des divers états de l'Europe, en y versant les marchandises de l'Indoustan, de la poudre d'or que les rivières des côtes orientales de l'Afrique fournissent abondamment. Toute cette quantité d'or qui sert à payer le solde des marchandises de l'Indoustan, peut s'évaluer à une masse de deux millions six cents mille livres, argent de France. Tout le monde sait que les nations commerçantes ont porté de tout temps leur or dans l'Indoustan, et qu'elles n'en rap-

portaient point. Les peuples qui ont fait des échanges avec ce pays dans touts les siècles, n'ont eu que le privilége de faire écouler les métaux précieux de l'Occident dans cet abîme. Dès le temps des Romains (1) le commerce d'Orient avait rendu très-rare l'argent dans toutes les provinces de ce vaste empire; cette rareté s'est fait beaucoup plus sentir vers la fin du treizième siècle, quand les marchandises de l'Indoustan se répandirent, par l'intermédiaire de Constantinople et d'Alexandrie, dans l'Allemagne et les régions les plus septentrionales de l'Europe; alors on a vu le numéraire disparaître entièrement dans plusieurs contrées de cette partie du monde.

Mais heureusement la boussole, connue dans l'Indoustan depuis une longue série de siècles, fut trouvée aussi en Europe (2); cette décou-

(1) Selon Pline, ce commerce enlevait chaque année aux Romains 50 millions de sesterces, et encore n'était-il pas alors étendu à toutes les régions de l'Inde. La valeur du sesterce, d'après l'estimation des savants les plus instruits dans la science monétaire, peut être portée au quart d'un denier de 62 grains et demi d'argent. Cette évaluation porterait les 50 millions de sesterces à environ 9,680,000 livres tournois. Il est des années où les importations de l'Inde et de la Chine font sortir d'Angleterre 3 millions sterling, y compris le fret.

(2) L'invention de la boussole a été attribuée jusqu'ici, d'après l'opinion la plus vulgaire, aux habitants d'Amalfi, en Italie; mais un savant italien, M. Azuni, dans une dissertation récemment publiée, a contesté, je dirais même enlevé aux Amalfitains la gloire de cette découverte. Il me paraît du moins qu'il démontre sans réplique, par des faits historiques, qu'un instru-

verte accéléra tout-à-coup les progrès de la navigation, et conduisit les Espagnols au Mexique et au Pérou; les mines de ces deux pays ranimèrent le commerce de l'Europe avec l'Indoustan, prêt à s'éteindre faute de métaux précieux. Tel est le cours des choses et le cercle sans fin où tout semble tourner: en Occident on arrache l'or des entrailles de la terre; on l'enfouit en Orient, et le même niveau se conserve dans nos régions intermédiaires.

La découverte des mines du Potosi vint donc fort à propos pour donner aux Européens les moyens de continuer à satisfaire les goûts qui leur faisaient rechercher les belles

---

ment appelé *marinière* ou *marinette*, et construit sur le principe de la vertu directive de l'aimant, était employé en France pour indiquer le nord aux nautonniers, long-temps avant l'époque où les annales d'Amalfi placent l'invention de la boussole par un habitant de cette ville, nommé Flavius Gioia, qui paraîtrait, d'après cela, avoir seulement perfectionné cet instrument. Quant à l'assertion de M. Azuni sur l'ignorance des Indiens, auxquels il refuse la connaissance de la boussole, parce qu'ils n'en avaient tiré aucun avantage pour la navigation, je ne saurais en aucune façon être de son avis. J'ai expliqué plus haut par quelles causes politiques et morales l'Indou, attaché à tout ce qu'il avait reçu de ses ancêtres, faisait encore aujourd'hui, sans altération, ce qu'il avait fait depuis des milliers de siècles. J'ajouterai encore ici que les caravannes de marchands grossiers et avides qui, dans les temps que nous appelons anciens et dans ceux plus modernes, faisaient pour l'Europe le commerce de l'Inde, s'arrêtant aux entrepôts du commerce placés dans quelques villes des côtes ou de la frontière, pénétrant peu dans le pays, et moins curieux d'approfondir ses sciences et ses arts que de calculer ce que devait leur rendre le transport de leurs produits, ont dû peu s'occuper d'en répandre ailleurs les découvertes.

productions des arts de l'Indoustan. Depuis cette époque, les trésors du Pérou et du Mexique n'ont cessé de s'engloutir dans ces contrées et à la Chine, jusqu'au temps où les Français, et ensuite les Anglais, suivant l'impulsion de la politique des Dupleix et des Labourdonnais, voulurent avoir des possessions territoriales dans l'Inde. Ces possessions ont rétabli l'équilibre dans l'écoulement qui se faisait des métaux précieux de l'Occident vers l'Orient: sous ce rapport, la politique devrait s'applaudir des conquêtes que les Européens ont faites dans l'Indoustan, et que l'intérêt de ces peuples semblait commander; heureux si l'humanité n'avait pas à gémir des fléaux interminables que trop d'ambition perpétue depuis près d'un demi-siècle sur le peuple le plus doux et le plus hospitalier de la terre! Par-tout, me dira-t-on, la politique, comme la nature, tend à l'équilibre; et lorsque les moyens ordinaires sont impuissants, les violences sont alors le résultat même de la nécessité; mais ces moyens ne sont point nécessaires dans l'Indoustan, car ce n'était point par la violence que Dupleix s'était fait concéder et les territoires de Valdaour, Villenour et Baour, et celui du royaume de Gengy, et ensuite, du grand district de Cheringam; ce n'a pas été non plus par l'effet d'aucuns moyens semblables que quelques années après le souba du Décan fit

cession à la France du vaste territoire que nous nommons *les quatre Sercars du nord.*

Les Anglais devenus les maîtres de presque touts ces territoires qu'avait possédés la France pendant environ trente années, les ont considérablement augmentés. On croit que par leur souveraineté sur quelques-unes des opulentes provinces de l'Indoustan, ils reprennent une partie de l'argent que les Européens ont versé dans tout le pays, et qui revient aux Anglais par les impositions qu'ils prélèvent sur les terres. Depuis que la Grande-Bretagne a acquis en propre presque tout le Bengale, les côtes orientales, ainsi qu'une partie de celles au couchant de la presqu'île; depuis qu'elle compte au rang de ses vassaux plusieurs des souverains de ce pays, on a remarqué qu'il sortait beaucoup moins de métaux précieux d'Angleterre pour aller dans les Indes orientales.

C'est sans doute un grand avantage pour cet état; mais ce serait une erreur de croire que cet avantage ne soit pas tout-à-fait perdu pour le reste de l'Europe continentale. Le peuple indou fournissant considérablement plus d'objets de son industrie qu'il n'en reçoit de celle des peuples de l'Europe, ceux-ci doivent nécessairement s'épuiser, tant qu'ils ne pourront se passer des mousselines du Bengale, et des toileries blanches, peintes ou en couleurs, de la côte de Coromandel. Or, dans ces transactions, l'An-

gleterre doit être la seule puissance européenne qui puisse faire pencher la balance en sa faveur, puisqu'elle seule a des revenus immenses dans l'Inde, et que ces revenus, non-seulement font face aux frais d'administration, à la solde des marchandises exportées de l'Indoustan, et aux besoins de ses colonies de Bancoul, Botani-Bay, Gombrom et Ormus, mais encore alimentent le commerce que cette puissance fait avec la Chine; commerce qui fait sortir tous les ans plus de vingt millions de l'Inde qui vont s'enfouir en Chine.

Un des rêves les plus heureux qu'on ait fait après celui du bon abbé de Saint-Pierre, est celui de quelques personnes qui ont écrit que les peuples européens, en s'établissant comme souverains dans l'Indoustan, finiraient par donner à l'Asie le goût des productions européennes, et qu'ils jetteraient les bases d'un échange plus égal entre les nations de l'Orient et les peuples qui habitent les contrées occidentales.

Cette idée, qui honore celui qui l'a conçue et fait l'éloge de son cœur, n'est malheureusement qu'un rêve, de même que la paix perpétuelle entre les puissancss de notre continent. Le climat de ces régions, les mœurs, les usages, et plus que tout cela encore, la religion des peuples qui les habitent, seront toujours une barrière insurmontable, et qui s'opposera

constamment à ce que cette idée puisse se réaliser; quel rapport pourrait-il en effet subsister entre des hommes doux, n'ayant que peu ou point d'ambition, pour lesquels la nature a tout fait, qui jouissent de ses seuls dons, d'un ciel pur, constamment serein, et pendant toutes les saisons, et des peuples dont la vie se passe dans les frimats et au milieu des glaces, des hommes enfin, pour qui l'agitation continuelle est un besoin, et la guerre un élément; qui ne se trouvent bien, la plupart du moins, que là où ils ne sont pas; qui ne jouissent que par l'espérance et rarement de ce qu'ils possèdent? Peut-être que dans un avenir qu'il serait assez difficile d'indiquer, en communiquant aux Indoux asservis quelques-uns de nos besoins, nous leur ferons naître le goût de l'indépendance : si une telle révolution a jamais lieu, elle en produirait également une sur leur caractère; alors touts les Européens seraient bannis de l'Indoustan, et il n'y aurait aucune nation qui pût se flatter d'y conserver ses conquêtes; mais alors aussi le commerce devenu libre pour touts les peuples, s'établirait comme dans les commencements de nos relations avec ce pays, sur la réciprocité des besoins et des intérêts. Ces liens suffiraient pour conserver les rapports qui auraient dû uniquement subsister entre l'Europe et l'Asie, et qui sont les seuls qu'aient admis les Chinois, qui ont d'ail-

leurs tant de ressemblance avec les Indous, par leur adresse dans les arts, par leur religion et leurs mœurs.

Les relations commerciales de l'Indoustan avec l'empire de la Chine étaient établies bien des siècles avant que le célèbre Vasco de Gama nous eût montré la route du premier de ces pays. Toutes les institutions religieuses, civiles et politiques devaient rapprocher nécessairement ces deux peuples, dont le goût pour le commerce était d'ailleurs le même; aussi retrouve-t-on sur la côte de Coromandel des traces, très-anciennement formées, de la communication des Chinois avec les Indous. A Naour, entr'autres, ville du royaume de Tanjaour, située à deux lieues au sud de Négapatnam, fut autrefois un comptoir des Chinois, où ils construisirent un temple d'après les règles de leur architecture; ce monument, qui subsiste intact, serait encore entre les mains de ce peuple, si les Mogols, par des vexations atroces, dont les Indous sont incapables, ne les eussent forcés à l'abandonner. Cet événement qui contrariait les intérêts réciproques du commerce de ces deux peuples, a éloigné les Chinois qui, depuis cette époque, ne se sont plus fait voir sur les rivages de l'Indoustan. Jadis il venait annuellement sur la côte de Coromandel dix à douze jonques, chargées des diverses espèces de marchandises

constamment à ce que cette idée puisse se réaliser; quel rapport pourrait-il en effet subsister entre des hommes doux, n'ayant que peu ou point d'ambition, pour lesquels la nature a tout fait, qui jouissent de ses seuls dons, d'un ciel pur, constamment serein, et pendant toutes les saisons, et des peuples dont la vie se passe dans les frimats et au milieu des glaces, des hommes enfin, pour qui l'agitation continuelle est un besoin, et la guerre un élément; qui ne se trouvent bien, la plupart du moins, que là où ils ne sont pas; qui ne jouissent que par l'espérance et rarement de ce qu'ils possèdent? Peut-être que dans un avenir qu'il serait assez difficile d'indiquer, en communiquant aux Indoux asservis quelques-uns de nos besoins, nous leur ferons naître le goût de l'indépendance : si une telle révolution a jamais lieu, elle en produirait également une sur leur caractère; alors touts les Européens seraient bannis de l'Indoustan, et il n'y aurait aucune nation qui pût se flatter d'y conserver ses conquêtes; mais alors aussi le commerce devenu libre pour touts les peuples, s'établirait comme dans les commencements de nos relations avec ce pays, sur la réciprocité des besoins et des intérêts. Ces liens suffiraient pour conserver les rapports qui auraient dû uniquement subsister entre l'Europe et l'Asie, et qui sont les seuls qu'aient admis les Chinois, qui ont d'ail-

leurs tant de ressemblance avec les Indous, par leur adresse dans les arts, par leur religion et leurs moeurs.

Les relations commerciales de l'Indoustan avec l'empire de la Chine étaient établies bien des siècles avant que le célèbre Vasco de Gama nous eût montré la route du premier de ces pays. Toutes les institutions religieuses, civiles et politiques devaient rapprocher nécessairement ces deux peuples, dont le goût pour le commerce était d'ailleurs le même; aussi retrouve-t-on sur la côte de Coromandel des traces, très-anciennement formées, de la communication des Chinois avec les Indous. A Naour, entr'autres, ville du royaume de Tanjaour, située à deux lieues au sud de Négapatnam, fut autrefois un comptoir des Chinois, où ils construisirent un temple d'après les règles de leur architecture; ce monument, qui subsiste intact, serait encore entre les mains de ce peuple, si les Mogols, par des vexations atroces, dont les Indous sont incapables, ne les eussent forcés à l'abandonner. Cet événement qui contrariait les intérêts réciproques du commerce de ces deux peuples, a éloigné les Chinois qui, depuis cette époque, ne se sont plus fait voir sur les rivages de l'Indoustan. Jadis il venait annuellement sur la côte de Coromandel dix à douze jonques, chargées des diverses espèces de marchandises

et des produits de l'industrie chinoise; elles remportaient en Chine du salpêtre du Bengale, de la soie mogue, de la gomme laque, du borax, et quelques centaines de balles de mousselines et des autres espèces de toileries de ce pays. Ces jonques se chargeaient en outre, d'articles de la côte où elles abordaient, tels que du bois de varteguen, pour teinture, d'ébène coupé dans les Gâtes de la branche orientale, de l'indigo fabriqué dans ces contrées, ou de celui d'Agra, que les bâtiments du commerce y apportaient du Gange, de même que les autres articles du commerce du Bengale; car il est à remarquer que les Chinois, vraisemblablement par crainte des risques que présente la navigation du Gange, sur-tout pour des bâtiments aussi frêles que leurs jonques, ne s'éloignaient point de la côte de Coromandel pour entrer dans ce fleuve qui les effrayait; et ils ne tournaient jamais la pointe du Tonnerre de l'île de Ceylan, pour ne point rencontrer la flotte des Pales (1) Angrias, qui n'abandonne jamais les côtes occidentales. Cette flottille, bonne tout au plus à faire épouvantail, ne saurait empêcher la navigation des veisseaux européens qui côtoient cette mer, armés d'une forte artillerie et d'un nombreux équipage.

(1) Ce sont de petits bâtiments qui portent six a douze petits canons de 6 ou de 8 livres de balles.

Les Angrias, la terreur de ces mers, qui n'existaient jadis que des rapines exercées sur les bâtiments de commerce, de même que leurs troupe de terre ne vivent que des incursions qu'elles font dans toutes les contrées de l'Indoustan, se sont attachés aux échanges, dont ils savent apprécier les avantages, depuis environ la moitié du siècle précédent, que la marine du roi de Portugal, et ensuite celle de la Grande-Bretagne, leur ont donné de fortes corrections, en incendiant leur flotte et leur port. Pour se soustraire à ces pirateries, les Chinois s'approvisionnaient également à la côte de Coromandel, des poivres, cardamomes, bois de sandal et de bithe, des ailerons de requin et des cotons de Surate, qui sont des productions de la côte de Malabar, que les Champans d'Ormus et les Bombars arabes, nolisés par les marchands de Surate, de Cambaye et de Mangalor, envoyaient à Naour. Touts ces divers articles des arts de la main des Indous, ou ceux provenant de leur sol, formaient une masse de près de seize millions de nos livres, qui servaient à acquitter les marchandises de l'industrie chinoise, ou celles dont leurs joncques se chargeaient sur leur route, en passant par les Moluques; alors il restait dû un solde montant à environ huit ou neuf cents mille livres, tantôt plus tantôt moins, que la Chine payait en or à l'industrie des Indous, qui, ne

faisant aucun usage de thé, ne s'étaient point rendus en cela tributaires de la Chine, comme les peuples de l'Europe.

Mais depuis que cet empire n'est plus approvisionné des marchandises de l'Indoustan que par les vaisseaux européens, la faveur du commerce se trouve être en faveur de Canton, par la quantité de thé que lon tire pour la consommation des comptoirs français, anglais, hollandais, danois et portugais. De telle sorte que par le solde de compte que l'Inde paie, il sort tous les ans pour environ trois millions de métaux précieux du Gange et des autres parties de cette région.

Cette contribution dont l'Indoustan se trouve chargé en faveur de la Chine, et par laquelle il paie un peu chèrement l'honneur de posséder des établissements européens, s'est encore considérablement augmentée depuis près de quarante années; et à dater de l'époque où la Grande-Bretagne a entièrement soumis le Bengale, la compagnie anglaise puise dans les revenus annuels de cette province la totalité de la somme nécessaire pour acquitter la masse énorme de marchandises qu'elle exporte de Canton en Europe.

Ces exportations, qui ne sont d'aucune utilité aux Indous, n'en sont pas moins payées avec leur argent. Il résulte de cet ordre de choses, que l'Indoustan voit diminuer chaque année

année la masse du numéraire qu'il possédait; et si les choses continuent encore pendant dix ans sur ce pied, ce pays, qui naguères absorbait les métaux précieux des régions occidentales, se trouvera manquer lui-même du signe représentatif des échanges.

Enfin l'Indoustan, plusieurs siècles avant l'époque où les Portugais se présentèrent sur ses rivages, recevait des côtes orientales de l'Afrique, soit par ses propres navires, soit par les bâtiments du commerce de Mascate, de la poudre d'or, des dents d'éléphant ou morphil, et des bois d'ébène. On évalue le montant de ces divers objets à près de deux millions de roupies, soldés en toiles peintes, en guinées bleues, en verroteries, en soiries de Bengale et de Surate, en sucre et en kamelie ou camelot fabriqué dans les contrées de l'intérieur de la presqu'île, et qui se fait partie en laine et partie en poil de chèvre. L'exportation de tous ces articles couvrait ordinairement la dette de touts les objets que l'on importait. Mais de touts les objets tirés de cette partie de l'Afrique, aucun n'est plus recherché des Indous qu'une espèce de très-gros coquillage univalve, avec lequel on fait de grands anneaux et des bracelets. Ce testacée est une espèce de limaçon de mer qui a la coque très-dure et de la plus grande blancheur, dont l'éclat ne se ternit jamais, et qui, par son extrême dureté, reçoit un poli admi-

rable. Cet objet est précieux pour la parure des femmes, et très-recherché dans le Bengale ainsi que dans toutes les provinces septentrionales. On pêche également de ces coquillages dans le golphe de Manar, d'où on les envoie dans le Gange, où ils sont bien vendus, ou échangés contre des cargaisons de riz.

Poids.

Les poids de l'Indoustan sont le candi (1), le bar (2), le man, la ser et le palon. Le candi, poids qui n'est en usage qu'à la côte de Malabar seulement, vaut dix mans, le man quarante sers, et la ser vingt palons; ce palon, qui est l'élément du poids des Indous, est la même chose que notre once, il équivaut à seize quatorzièmes de notre livre de France, poids de Paris. Le bar vaut huit mans, poids des côtes orientales, ce man se divise en trente sers paka ou trente-cinq sers kacha (3); le man paka vaut

(1) C'est le poids de la côte du couchant de la presqu'île, il pèse cinq cents livres poids de marc; ce mot signifie, dans l'idiôme des Malabars, *le poids*.

(2) Bar signifie aussi, dans la langue Tamoul, *un poids*. Il équivaut à quatre cent quatre-vingt livres de Paris.

(3) La différence du poids *paka* et de celui *kacha* est de dix-huit pour cent. Le premier est le poids ancien, et l'autre un poids nouveau, qui n'est connu que depuis l'invasion des Mogols. On sait que dans nos anciens poids il y avait douze onces dans la livre poids de table, qu'il y en avait seize dans la livre poids de marc.

seize sers paka, lequel se divise en vingt palons. Le man est le plus fort poids du Bengale et de toutes les contrées septentrionales de l'Indoustan, pays où tout se vend au poids, jusqu'aux légumes frais, aux bois de chauffage, de même que les liquides; ce man, qui est très-varié (puisque chaque espèce de denrée en a un qui lui est propre) se divise en quarante sers, la ser en vingt vichoms, le vichom en dix palons, qui est la même chose qu'une once un septième. Le man le plus ordinaire vaut donc soixante-quinze livres poids de marc, la ser trente onces, le vichom une once huit gros, enfin le palon, qui est le type ou l'élément du poids de ces provinces, vaut quatre gros plus quatre cinquièmes de gros.

Je ne parlerai point des poids avec lesquels on pèse les diamants, les rubis, ainsi que les autres pierres précieuses et les perles, qui, indépendamment de leur volume, sont encore pesées.

Mesures.

Les mesures de l'Indoustan sont le molom, pour les étoffes, et la magale, pour les grains; deux moloms et demi font une aune de Paris. La magale vaut dix padis, qui doivent peser une ser et demi : toutes ces mesures sont dérivées d'un élément qui a pour type le poids d'un graminée, que les Indous nomment *jouari;*

ce grain, qui est très-blanc, et de forme sphérique, pèse à-peu-près un grain et demi d'orge. Dans toutes les autres provinces on emploie, pour mesurer les étoffes, une petite verge, nommée en Indoustan *gadge*; une gadge un quart fait notre aune de Paris, ou quarante-quatre pouces du pied de roi.

On appréciera les mesures de l'Indoustan avec plus de justesse encore, en indiquant leur rapport avec nos poids. La magale pèse vingt-huit livres deux onces ou quinze sers en blé ou riz. Le septier de Paris est évalué à deux cents livres; la charge de Marseille peut être évaluée à trois cents livres: mais la livre de Provence n'étant que de quatorze onces de Paris, il y a une différence de vingt pour cent du quintal de Marseille à celui de Paris, que l'on appelle romaine.

Monnaies d'argent.

Les monnaies qui ont cours dans l'Indoustan sont les différentes pièces d'or et d'argent que chaque souverain fait frapper dans son Etat, et qui portent le nom du prince et celui de son pays. Les nations européennes qui ont formé des établissements soit sur les côtes de la presqu'île, soit sur les rives du Gange, ont aussi obtenu le privilége de faire battre monnaie, ou de l'empereur même ou des rajas et

des nababs sur le territoire desquels leur établissement se trouve situé.

La monnaie de ce pays qui sert de type et de mesure aux autres monnaies, est la pièce d'argent que les Indous nomment *roupia* dans le langage ordinaire, et que nous appelons *roupie*. Il y a dix-sept pièces d'argent qui portent ce nom dans l'Inde; elles sont toutes à des titres de fin plus ou moins fort. C'est-là proprement l'écu de l'Indoustan. Je ne désignerai que les roupies connues dans le commerce européen, et d'après leur valeur intrinsèque, par rapport à notre écu de France, et leur poids réduit au marc de Paris.

Les roupies les plus connues dans le commerce sont les roupies de Pondichéry, d'Arcate, Sicca, de Bombay et de Surate.

Celle de Pondichéry se bat dans l'hôtel des monnaies de cette ville; elle pèse trois gros passant, ou neuf deniers et demi de poids, et son titre est à dix deniers et demi de fin; elle vaut intrinsèquement cinquante-un sous onze deniers tournois : cette pièce se divise en sept fanons et demi (1).

La roupie Sicca est celle du Gange; elle pèse dix deniers de poids, et son titre de fin

(1) Le fanon est une pièce d'argent au titre de sept deniers et demi de fin. Le fanon de Pondichéry pèse un denier un tiers. Il y a aussi de ces fanons en or, dont je ferai connaître également le titre et le poids.

est de dix deniers cinq huitièmes : cette roupie vaut cinquante-quatre sous.

La roupie de Bombay a le même poids que celle de Pondichéry, mais son titre de fin est de dix deniers trois quarts, aussi vaut-elle intrinsèquement treize deniers tournois de plus que la roupie de Pondichéry.

Enfin, la roupie de Surate, dont le titre de fin n'est que de neuf deniers, et son poids de dix, ne vaut que cinquante-un sous tournois.

Quant à la roupie Arcate, elle pèse neuf deniers, et son titre de fin est à neuf deniers moins un quart, aussi ne vaut-elle que quarante-huit sous six deniers tournois.

Aucun des souverains mahométans, j'entends ceux de la race Mogole qui règne dans la plus grande partie de cette belle région du monde, n'a osé altérer les monnaies ni établir de nouveaux impôts.

Ces princes peuvent bien étendre leur rapacité sur touts les officiers de leur empire, qui ne sont, après tout, que leurs valets; mais ils ne sauraient vouloir attenter ni à l'honneur, ni aux biens de leurs autres sujets indous, qui sont sous l'égide des lois; car malgré leur docilité, leur soumission à leur souverain, je dirai même leur pusillanimité, le nabab ou le souba qui voudrait tenter d'opprimer un indou, verrait bientôt son pays désert. Aucun peuple cependant n'est plus religieusement

attaché que celui-ci au lieu qui l'a vu naître et où sont morts ses ancêtres : ces sentiments joints à l'habitude et aux lois sages de Brouma, qui leur interdit d'abandonner le lieu de leur naissance, font qu'un indou s'estimerait très-malheureux d'émigrer de son pays ; mais il n'est pas sans exemple que des familles, des bourgades entières même, aient abandonné pour jamais leur domicile, en emportant, comme les Troyens, leurs penates.

Je ferai observer que toutes les monnaies dans l'Indoustan, sont considérées comme marchandises, et qu'ainsi toutes les pièces en or, en argent, en cuivre, et même en simples coquillages, sont susceptibles d'une constante variété de prix, par le grand nombre de monnaies que le commerce transporte sans cesse d'une contrée à l'autre, et qui de proche en proche circulent perpétuellement pour le besoin des achats. Les *sarafs*, qui sont à-la-fois les changeurs et les banquiers de l'Indoustan, changent toutes les pièces, soit d'or, soit d'argent, de quelque pays qu'elles soient, pour les vendre aux négociants qui en auront besoin tôt ou tard, ou les portent à l'hôtel des monnaies le plus voisin de leur domicile; ces pièces y sont battues de suite au coin de cet hôtel, lorqu'elles ne sont pas empreintes au coin des pièces du pays, telles que les piastres d'Espagne, les écus ou les louis de France, et

généralement toutes les monnaies des pays étrangers.

La roupie de Pondichéry vaut intrinsèquement sept fanons et demi ; les Indous les appellent *falons* et *panons ;* par l'effet de la perpétuelle variation du change, cette roupie vaut quelquefois jusqu'à huit fanons et demi, et quelques jours après elle ne se changera qu'à raison de sept un quart. Cette remarque suffit pour faire connaître la grande mobilité de ce qu'on nomme dans l'Indoustan, le commerce du change, qui n'est, sous aucun rapport, la même chose que le commerce de banque.

On appelle dans l'Indoustan *tok*, ce que par rapport au poids de l'argent nous désignons par le mot *denier;* la seule différence entre le tok et le denier, c'est que le tok se divise en vingt koudourins, et qu'il n'y en a que vingt dans un palam : notre denier est la vingt-quatrième partie d'une once, et il se divise en vingt-quatre grains, poids qui ne fait que les trois quarts d'un koudourin.

Le toukanie (1) est le premier élément de la monnaie indienne ; il vaut cinq deniers un cinquième, en supputant la roupie de Pondichéry à deux livres douze sous. Seize toukanies font un fanon : voici les principales divi-

(1) Monnaie de cuivre qui a pour empreinte des lettres de l'idiôme Tamoul.

sions des monnaies à la côte de Coromandel, pour la roupie de Pondichéry. Ces divisions varient dans les autres pays; je ne m'attacherai pas à les déterminer par rapport à cette monnaie française, attendu que je me propose d'indiquer les principales divisions des autres pièces dans les lieux où on les fabrique. Le toukanie, premier élément, monnaie de cuivre, ainsi que la kache, qui contient trois toukanies : le fanon, dont il y a sept et demi pour une roupie; la plus petite des monnaies d'argent dans les comptoirs français est une petite piéce nommée *demi-fanon;* ensuite la roupie; vient après une pièce imaginaire comme notre pistole, que l'on nomme *pagode courante*, qui contient invariablement vingt-quatre fanons de Pondichéry. C'est toujours en pagode courante que se tenaient les livres de compte de la compagnie des Indes.

La roupie de Pondichéry battue à l'hôtel des monnaies de cette ville, porte pour caractère distinctif un croissant placé vers le milieu de l'un des deux champs de cette pièce, de même que la pagode d'or fabriquée dans cet hôtel, monnaie dont je parlerai incessamment.

Telles sont les monnaies d'argent de l'Indoustan. Les pièces seules européennes ou étrangères qui sont reçues dans le commerce, sans avoir décidément cours dans les bazars, et que l'on voit assez communément dans les

comptoirs européens, sont les piastres d'Espagne ; cette monnaie se change chez les sarafs à raison de dix-sept fanons et demi à dix-sept trois quarts. Le meilleur parti que l'on puisse tirer de la piastre, est de l'envoyer à la monnaie où on la convertit en roupie sur le pied de deux cent dix-sept roupies pour cent piastres; ce qui produit un bénéfice net de trois et demi pour cent, sur le taux du change quand on la donne aux sarafs. Il y a cependant une circonstance où les piastres d'Espagne produisent un bénéfice de deux à deux un quart pour cent, au-dessus du prix que l'on en obtient dans les hôtels des monnaies ; c'est lorsqu'on approche de la mousson qui facilite les armements pour la Chine; alors les armateurs recherchent toutes les piastres dites *sévillanes*, pour les porter dans ce pays où l'on préfère cette monnaie aux pièces de six livres de France, aux couronnes d'Angleterre, ainsi qu'aux ducatons de Hollande.

Monnaies d'or.

Les monnaies d'or sont l'*àssarafie* et la pièce désignée par le mot *houne*. Les Européens nomment la première de ces monnaies *roupie d'or*, et l'autre *pagode d'or*, pour les distinguer des pagodes courantes, qui sont toutes des monnaies idéales ou imaginaires.

La roupie d'or, pour me servir de notre manière de nommer l'àssarafie, est une monnaie au titre le plus fin, car il est à vingt-trois karats: l'houne, d'après le terme du pays, ou la pagode d'or, est à un titre un peu moins fin que la première de ces deux monnaies; elle porte vingt-deux karats; ce titre est celui des pagodes à trois figures, Badri et de Pondichéry. Les pagodes de Madras, de Négapatnam sont au titre de vingt-un karats; enfin, celle de Portonovo n'est que de dix-neuf karats. L'or a la même valeur en Indoustan qu'en Europe, c'est-à dire qu'il est à l'argent comme un à quatorze. C'est toujours d'après cette valeur intrinsèque de l'or contre l'argent, que se détermine le change des monnaies; car à moins d'une cause extraordinaire et très-accidentelle, qui ferait monter momentanément le prix de l'or, le change est constamment fixé sur ce rapport. Dans les circonstances d'une invasion soudaine, comme l'or est plus aisé à soustraire à la rapacité du soldat, alors il vaut, dans la proportion du prix de l'argent, quelquefois comme un à vingt; on l'a vu même, en 1781 et 1782, monter encore plus haut; à l'époque de l'envahissement du Carnate, par le célèbre et fameux nabab Heder-Ali-Kan, la terreur fut portée à ce point, à la côte de Coromandel, que la pagode d'or de Pondichéry ou de Madras, qui ne s'y changeait

qu'à raison de trois roupies trois quarts au plus, valut alors jusqu'à cinq roupies.

Les pagodes de Pondichéry, marquées d'un croissant; la pagode anglaise, qui est battue à Madras, et qui porte sur le dos une étoile, pèsent également un gros; ces deux monnaies valent intrinsèquement huit livres sept sous six deniers. La pagode au croissant, de même que celle à l'étoile, valent vingt-six fanons et demi de Pondichéry; mais par les variations perpétuelles du change, il est impossible de déterminer invariablement le nombre de fanons que les sarafs en donnent.

Les pagodes à trois figures et badri, sont des monnaies qui ont cours dans le commerce par toute la presqu'île; mais c'est particulièrement la pagode à trois figures qui est reçue dans le pays de Télinga, ainsi qu'à la côte d'Orixa; l'autre est beaucoup plus en usage dans les échanges sur toutes les côtes du couchant de la presqu'île et les contrées situées entre la double branche des Gâtes. La seconde de ces monnaies se fait distinguer par une lettre Dékni, dont elle est marquée sur le dos : à l'égard de la pagode à trois figures, elle est sans aucun autre caractère que les trois idoles ou figures qui la font reconnaître.

L'une et l'autre de ces deux dernières monnaies, sont d'un or très-fin, au titre de vingt-deux karats; leur valeur intrinsèque, argent

de France, est de neuf livres dix-neuf sous; mais elles passent pour dix francs dans les comptes des compagnies de commerce. On les change à raison de quatre roupies arcates, mais comme leur change est sujet à de constantes variations, il serait presqu'impossible de le déterminer.

Les âssarafies, que les Anglais nomment *goul maure*, et les Français *roupie d'or*, sont une monnaie du Gange; cette pièce vaut au Bengale seize roupies sicca, monnaie dont j'ai fait connaître le titre, le poids et la valeur intrinsèque, relativement à nos monnaies de France. L'âssarafie pèse trois gros un karat; j'en ai changé en 1788, à l'hôtel des monnaies de Paris, à raison de son titre et de son poids, sur le pied de quarante-trois liv. quatre sous trois deniers.

Anciennement on ne connaissait dans le Bengale et toutes les provinces voisines, que les âssarafies, les roupies et demi-roupies sicca, et enfin les cauris; mais depuis que les Anglais se sont rendus maîtres de ces provinces, ils y ont introduit des pièces de cuivre qu'on nomme *pessa* ou *cache;* monnaie dont la circulation a bien de la peine à s'établir.

Le cauris, premier élément, est la subdivision du *poni*; il faut soixante ponis pour une demi-roupie, et soixante cauris font un poni. Ainsi la roupie sicca vaut sept mille deux cents cau-

ris, ou cent vingt ponis. Ce change, qui varie dans le Bengale de même que dans les autres provinces de l'Indoustan, fait quelquefois qu'il n'y a que cent dix-huit ponis, et d'autrefois cent vingt-deux pour cette roupie.

Dans les contrées des côtes occidentales de la presqu'île, ainsi qu'entre les Gâtes, le premier élément des monnaies est aussi le cauris, qui se compose de cinquante de ces coquillages pour un poni; dix ponis font un fanon cantarai, petite monnaïe d'or, et treize fanons font une pagode badri. Le fanon cantarai pèse un karat et demi, et a de fin dix-sept karats. On compte dans l'Indoustan les grosses sommes par *làk*; le lak est une mesure idéale qui vaut cent mille roupies ou cent mille pagodes. Les revenus des grands empires se comptent à prèsent par une autre mesure qui est aussi idéale, et que l'on nomme *korour*, vulgairement *crore*; il vaut un million de roupies, de pagodes ou d'âssarafies.

DES ACQUISITIONS

A FAIRE DE PLUSIEURS PRODUCTIONS.

Si le spectacle de la nature est le plus ravissant, le plus pur de touts ceux que peut contempler l'homme, son étude est la plus noble, la plus utile et la plus intéressante de toutes celles auxquelles il puisse se livrer; elle agrandit l'ame et la charme; elle l'élève sans cesse vers l'auteur de tant de merveilles: l'homme en devient meilleur et plus reconnaissant.

De touts les climats de la terre, il n'en est aucun, on le sait, où l'on trouve réunies autant de productions, soit utiles, soit agréables, que dans les régions de l'Inde; on y trouve des graminées et des fruits exquis; les animaux les plus beaux et les plus curieux, et l'homme, comblé de tant de bienfaits de la nature et de son auteur, est peut-être celui qui a le plus de qualités morales.

Après avoir connu ces belles contrées, les nations anciennes les plus célèbres en ont rapporté dans leur pays les riches productions du sol de ce climat. Les peuples de l'Europe moderne, dès que les connaissances humaines se furent répandues de la Grèce dans le reste de

cette partie du monde, se portèrent en foule vers ces régions si favorisées par la nature, pour s'y pourvoir aussi des choses qui manquaient à leurs jouissances; et déjà beaucoup de plantes et d'arbres naturels aux Indes orientales, ont été transplantés, soit en France, soit dans nos colonies d'Amérique et d'Afrique.

Mais un grand nombre d'autres végétaux et quelques espèces d'animaux utiles, que l'on peut se procurer dans la presqu'île, dans le Bengale, les provinces de Baar, du Penje-abe, du Cachemire, de Kaboul et les pays voisins, tels que la Cochinchine, le Pégou, les royaumes d'Avan et du Boutan, ont échappé à nos recherches; ces plantes, ces animaux ont cependant de l'importance, soit pour le commerce, soit pour la nourriture, soit enfin pour l'agrément, et méritent d'être transplantés dans nos colonies des îles de France et de la Réunion; quelques-uns même pourraient être naturalisés avec le plus grand succès en France et dans les autres régions méridionales de l'Europe.

Je vais proposer ici l'acquisition de celles de ces précieuses productions que nous ne possédons pas encore, et que l'on pourrait aisément se procurer, si les gouvernements étaient assez amis de leur pays pour les envoyer choisir dans la contrée où la nature les a placées, et les naturaliser dans leurs états.

Un

Un tel projet honorerait les souverains qui voudraient l'accueillir, et ferait prospérer chez eux l'industrie et l'agriculture.

Parmi le grand nombre d'animaux, d'arbres et de plantes que produit l'Indoustan, et dont nous n'avons pas encore fait l'acquisition, je ne m'arrêterai à citer et à faire connaître dans cet écrit que ceux qui sont les plus marquants et les plus essentiels, pour ne pas le surcharger de détails trop longs et d'une nomenclature qui deviendrait fastidieuse.

Productions végétales.

J'indiquerai, 1°. les différentes variétés du cotonnier blanc, jaunâtre et à duvet roussâtre, qui se cultivent dans l'Indoustan, soit dans la partie septentrionale, soit dans ses provinces méridionales ou presqu'île en-deçà du Gange, ainsi que les autres espèces de ce végétal, qui sont cultivées dans les pays limitrophes: cette production précieuse au commerce et aux manufactures, convient aux cultures de nos colonies, et on la naturaliserait en France, en Italie et en Espagne; on sait touts les services que nous en retirons aujourd'hui dans touts les climats. Cette plante, ou plus exactement cet arbrisseau, dont les variétes sont très-nombreuses, et toutes de la famille des mauves, dont quelques-unes sont

annuelles, comme celles que l'on cultive dans l'Indoustan, proprement dit, et d'autres vivaces, qui existent jusqu'à dix, quinze et même vingt années, est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en donner ici une description particulière.

2°. Les anils, ou herbes à indigo, particulièrement l'espèce que l'on cultive dans la province d'Agra, si expressivement nommée *nil-bodi*, c'est-à-dire *bleu-brillant*, parce qu'en effet l'indigo qu'on en retire est d'un bleu foncé sans avoir, comme les autres espèces, un reflet cuivré et violet. Il est encore des anils précieux, tels que le *névrouium* de Rajemindri et de Sicakol, et le *nilom* à fleur panachée de Bagnipour; cette dernière espèce, moins précieuse que les premières, mérite cependant d'être désignée dans cette notice.

Il y a des herbes qui donnent une fécule verte propre à la teinture; les parties extractives et constituantes, jaunes et bleues, s'y trouvent combinées en telle proportion et en telle quantité, qu'on les sépare avec facilité; tel est l'anil de la Cochinchine, nommé *Dinaxang*, dont les habitants de ce pays savent extraire un *indigo vert*, avec lequel ils teignent les étoffes de soie, de coton ou de laine dans toutes les nuances de vert.

Je ne citerai pas toutes les autres espèces d'anil cultivées dans différentes contrées de

l'Indoustan, qu'il serait à propos de recueillir pour en essayer comparativement la culture dans nos colonies orientales et occidentales; mais je ne dois pas oublier l'apocyn indigofère de Sumatra, que M. Cossigny a fait connaître dans sou *Voyage à Canton*, et que les Anglais ont transplanté au Bengale.

3°. Les blés du Nagpour et du Cachemire, nommés en indoustani *guion-bound (blé très-nourrissant)*. Ce graminée, je le dis sans crainte d'être contredit, est le meilleur et le plus beau non-seulement de touts les blés cultivés dans l'Inde, mais encore des variétés connues en Europe; il contient beaucoup de parties glutineuses, et n'a que peu de son. Le guion-bound mérite, sous ce rapport, le nom que les Indous lui donnent pour le caractériser, en disant qu'il est *la substance de la substance*. Il est d'autant plus intéressant, qu'il n'est que quatre mois au plus en terre, comme toutes les espèces de blés cultivées dans ce beau climat.

Ce blé ne s'élève jamais qu'à la hauteur de douze à quatorze pouces; sa tige, très-déliée et très-luisante, est beaucoup plus blanche que celle des autres blés: trois feuilles également espacées autour de la tige, et une demi-fois plus longues qu'elle, l'accompagnent et l'ornent; c'est un caractère distinctif de cette plante: l'épi est barbu, et porte ordinairement cinquante-un à cinquante-cinq grains, qui

sont rangés sur quatre côtés réguliers que forme la sommité de la tige. Ces grains sont comme transparents, et toujours beaucoup plus blancs que tous ceux des autres plantes de la même famille.

4°. Le riz du Bengale, nommé *bénafouli*, c'est-à-dire *odorifère ;* celui du Penje-abe, nommé *goundouli*, ce qui signifie *riz petite-boule*, parce qu'en effet il est sphérique. Le bénafouli est un riz aquatique, très-fin et très-long; il est de la plus grande blancheur, et répand, lorsqu'il est cuit, une odeur suave de rose musquée ; l'autre, qui est parfaitement rond, est un riz sec ; il est inodore, d'un blanc mat, tirant un peu sur le jaune: il est moins transparent que le bénafouli. Le goundouli rend davantage que l'autre: de toutes les espèces de riz, celui-ci est le seul que les Indous cultivent dans des rizières sèches; il fournit beaucoup, même cultivé de cette manière. Je le désigne ici particulièrement comme un graminée très-utile pour être cultivé en Europe, et devant plus y convenir que l'espèce que l'on possède dans le Piémont et le Milanais.

Pour le faire végéter aussi promptement que si on le cultivait dans des rizières inondées, il suffit de l'arroser de fois à autres par immersion, de la même manière que les jardiniers arrosent toutes les plantes potagères;

ces irrigations ne peuvent produire d'humidité ni d'exhalaisons mal-saines.

5°. Les fruits de la province de Bâar et de Cachemire, comme l'ananas de Patna, rempli de suc, petit et presque rond, mais dont le parfum est au-dessus de toute expression. Cette espéce, qui a une très-médiocre touffe, conviendrait bien mieux que toutes les autres espèces de ce délicieux fruit que l'on cultive dans les serres chaudes. L'abricot du Cachemire, fruit exquis et supérieur à ceux d'Europe par sa grosseur, par la qualité de son jus, par son goût et sa douceur, et par sa salubrité : on fait des gâteaux avec la pulpe, en y mêlant des amandes ou de la noix d'acajou; ce fruit est nommé *jamnani;* il est inconnu en Europe, de même que le *kabouli*, espèce de prune de cette même province. Les arbres qui les produisent s'élèvent l'un et l'autre à la hauteur de huit à dix pieds; les feuilles du jamnanier ont la même frondescence et la même couleur que celles de nos abricotiers; seulement elles sont un peu plus renflées vers le milieu. La feuille du kabouli, espèce de prune longue, ayant la forme de la quèche, est absolument comme la feuille de nos pruniers. Les Cachemiriens ne les cultivent qu'en plein-vent, et ne les greffent jamais.

Je ne dois pas oublier de parler de deux fruits excellents du même pays, qui n'ont

point de pépins; l'un est la belle grenade qui se transporte en Perse, au bas du Gange, à Déli, et même dans touts les autres pays voisins, à cause de sa bonté; c'est la plus belle et la plus juteuse de toutes les grenades; l'autre est un raisin dont il y a deux espèces qui n'ont pas de pépins, et qui sont très-gros et délicieux. Le raisin sans pépins de Cachemire, se divise en chasselas blanc et noir. et en muscat: ce dernier est moins fort en parfum que le muscat ordinaire.

On joindrait à ces fruits, objets de pur agrément, j'en conviens, des oranges rouges de Silote, situé près du Bengale, dont il y a plusieurs variétés inconnues en Europe; des oranges vertes d'Arcate, et enfin des pamplemousses de Bernagor, ville située sur la rivière d'Ougli, ou bras occidental du Gange, entre Calcutta et Sirampour. Ce dernier fruit, dont le sensible auteur de *Paul et Virginie* nous parle dans cette charmante fiction, est une orange d'une grosseur monstrueuse; sa chair délicieuse est verte, ou rose, ou blanche, et quelquefois panachée de blanc et de rose: c'est peut-être un des meilleurs et un des plus beaux fruits de l'univers.

6°. Le *pendanus farinosus*, *le palmier pomme*, originaire des îles Nicobar, que les Anglais ont transplanté dans leur jardin botanique du Bengale: ce palmier, qui donne un fruit très-

gros, pesant de dix-huit à vingt-cinq livres, poids de marc, est rempli d'une substance farineuse, saine, agréable et nutritive. Cette espèce de palmier, que sir Williams-John, fondateur de la Société asiatique, a nommé *pendanus odoratissimus*, par sa ressemblance avec ce dernier végétal, et que je crois plus exactement désigné par le nom de *farinosus*, pourrait être facilement transplanté, ou, pour mieux dire, naturalisé aux îles de France, ainsi que dans toutes les colonies de l'Amérique, et même à la Louisiane, et peut-être dans des contrées encore plus au nord; son acquisition serait un bienfait des gouvernements pour toutes leurs colonies.

7°. Le pavot blanc de Bâar, dont on extrait l'opium, denrée d'un très-grand commerce dans toutes les Indes orientales; cet opium est supérieur à celui que produisent toutes les autres espèces de pavots.

8°. L'arbrisseau à encens, qui croît principalement dans les plaines de l'Arabie-Heureuse; mais on en trouve aussi dans quelques provinces de l'Indoustan, telles que la lisière sablonneuse, entre la presqu'île et la partie septentrionale, que nous nommons le *Mogol*, au nord-est du Berar. Ce végétal est nommé par Linnée *olibanum aut thus* et *arbor thurifera*; et par les Indous *abir quajar*. Ce petit arbre échevelé n'est point joli; ses rameaux

point de pépins; l'un est la belle grenade qui se transporte en Perse, au bas du Gange, à Déli, et même dans touts les autres pays voisins, à cause de sa bonté; c'est la plus belle et la plus juteuse de toutes les grenades; l'autre est un raisin dont il y a deux espèces qui n'ont pas de pépins, et qui sont très-gros et délicieux. Le raisin sans pépins de Cachemire, se divise en chasselas blanc et noir. et en muscat: ce dernier est moins fort en parfum que le muscat ordinaire.

On joindrait à ces fruits, objets de pur agrément, j'en conviens, des oranges rouges de Silote, situé près du Bengale, dont il y a plusieurs variétés inconnues en Europe; des oranges vertes d'Arcate, et enfin des pamplemousses de Bernagor, ville située sur la rivière d'Ougli, ou bras occidental du Gange, entre Calcutta et Sirampour. Ce dernier fruit, dont le sensible auteur de *Paul et Virginie* nous parle dans cette charmante fiction, est une orange d'une grosseur monstrueuse; sa chair délicieuse est verte, ou rose, ou blanche, et quelquefois panachée de blanc et de rose: c'est peut-être un des meilleurs et un des plus beaux fruits de l'univers.

6°. Le *pendanus farinosus*, *le palmier pomme*, originaire des îles Nicobar, que les Anglais ont transplanté dans leur jardin botanique du Bengale: ce palmier, qui donne un fruit très-

gros, pesant de dix-huit à vingt-cinq livres, poids de marc, est rempli d'une substance farineuse, saine, agréable et nutritive. Cette espèce de palmier, que sir Williams-John, fondateur de la Société asiatique, a nommé *pendanus odoratissimus*, par sa ressemblance avec ce dernier végétal, et que je crois plus exactement désigné par le nom de *farinosus*, pourrait être facilement transplanté, ou, pour mieux dire, naturalisé aux îles de France, ainsi que dans toutes les colonies de l'Amérique, et même à la Louisiane, et peut-être dans des contrées encore plus au nord; son acquisition serait un bienfait des gouvernements pour toutes leurs colonies.

7°. Le pavot blanc de Bâar, dont on extrait l'opium, denrée d'un très-grand commerce dans toutes les Indes orientales; cet opium est supérieur à celui que produisent toutes les autres espèces de pavots.

8°. L'arbrisseau à encens, qui croît principalement dans les plaines de l'Arabie-Heureuse; mais on en trouve aussi dans quelques provinces de l'Indoustan, telles que la lisière sablonneuse, entre la presqu'île et la partie septentrionale, que nous nommons le *Mogol*, au nord-est du Berar. Ce végétal est nommé par Linnée *olibanum aut thus* et *arbor thurifera;* et par les Indous *abir quajar*. Ce petit arbre échevelé n'est point joli; ses rameaux

grêles, rares, sont tout biscornus; ses feuilles, semblables à celles du lentisque, sont glabres; il ne s'élève qu'à la hauteur de neuf à dix pieds dans la partie de l'Inde que je viens de nommer, et où il est rare; son écorce est ridée et sillonnée par une infinité de gerçures de couleur blanche-grise; il découle naturellement des gerçures une résine odoriférante, sèche, dure, d'un rouge brun et quelquefois blanchâtre, à peine demi-transparente, en larmes plus ou moins grosses, comme une forte noisette, oblongues ou quelquefois arrondies, friables en-dehors, brillantes en-dedans, d'un goût âcre, amer, et d'une odeur très pénétrante, sur-tout lorsqu'on la brûle. Cette résine aromatique a les mêmes qualités que celle d'Arabie; elle est précieuse, et se vend très-cher dans l'Inde.

9°. Le benjouin, nommé par les Indiens *dalbengénie*, petit arbre qui croît dans les royaumes de Siam et d'Avan, à Malac et dans les îles des Moluques et de la Sonde, à Silote et au pays de Tépra, limitrophe à l'est du Bengale. Le célèbre de Jussieu dit que l'arbre qui produit le benjouin ne nous est pas encore bien connu; il lui donne le nom de *laurus-benzoin*. Ce petit arbre, classé par ce célèbre naturaliste parmi les lauriers, n'appartient pas, suivant d'autres, à ce genre. S'il m'était permis de hasarder mon opinion à ce

sujet, je le placerais dans le genre des cannelliers ; les Indous nomment le cannellier *dalchinie ;* on a vû qu'ils appellent l'autre dalbengénie. Quoique la ressemblance des noms ne puisse faire une autorité pour déterminer à classer une espèce de végétal dans telle famille plutôt que dans telle autre, je dirai cependant que les botanistes indiens observent assez exactement cet usage. L'arbrisseau, ou plutôt le petit arbre à benjouin ne s'élève qu'à la hauteur de dix à douze pieds ; sa forme pyramidale et régulière est jolie ; ses feuilles, longues de quatre à cinq pouces, larges de dix-huit à vingt lignes, épaisses, nombreuses, sont de couleur vert-noir ; leurs nervures sont nombreuses et rouges ; le bois est compact, serré, dur, rouge-jaune, la résine découle des incisions que l'on fait aux rameaux et au tronc de l'arbre dans sa jeunesse, depuis l'âge de quatre à cinq ans jusqu'à celui de douze à quatorze ; on reçoit cette résine dans un sachet tissu avec du crin : elle est d'un blanc légèrement jaune, glutineuse et transparente, se fige, se durcit peu-à-peu, et devient jaune-citron clair ; elle est brillante lorsqu'on ne l'a point mélangée.

10°. L'arbre qui produit l'huile-de-bois, espèce de vernis très-précieux, et utile à tous les genres de constructions en bois, et sur-tout aux constructions navales. Cette huile est ex-

traite d'une espèce de teck, arbre d'une belle forme que produit le Pégou et le royaume des Barmans : cette extraction s'opère tout simplement en brûlant l'arbre. Le feu en consumant la partie ligneuse, fait couler abondamment, par plusieurs rigoles, dans toute la longueur de l'arbre, depuis les branches jusqu'aux racines, cette huile ou plutôt cette espèce de vernis d'une odeur aromatique forte et pénétrante, mais non mal-saine comme nos vernis, et n'occasionnant pas de douleurs de tête. On l'emploie pour peindre les bois, ou pure, ou en y mêlant toutes les couleurs que cette huile résineuse reçoit et conserve long-temps, depuis le blanc jusqu'au noir le plus foncé. Quoiqu'épaisse elle se sèche promptement; elle écarte les insectes, et ne laisse approcher aucune des vermines qui tourmente l'homme pendant le sommeil ; elle conserve le bois pendant un très-grand nombre d'années, le préserve de la vermoulure, et l'empêche d'être attaqué par les vers marins. Aussi les vaisseaux et les navires construits à Surate et au Pégou, comme dans tous les ports de l'Indoustan, que l'on a toujours le soin d'enduire, tant à l'extérieur que dans l'intérieur, d'une couche de cette résine ou huile-de-bois, durent, dit-on, trois siècles.

11°. Le végétal nommé *siaikai*, que nous désignons sous le nom de *savonier*, et qui donne un fruit très-utile à différents arts, particulière-

ment à celui du dégraisseur. Ce fruit, infusé pendant quelques minutes dans de l'eau bouillante, fait écumer l'eau comme si l'on y avait délayé du savon : elle devient propre à dégraisser toutes les étoffes de soie et de laine, et n'altère aucune couleur, ni même les nuances les plus délicates, telles que le rose et le lilas le plus tendre. Ce savon végétal est encore employé avec succès dans la médecine, dans maintes circonstances : il prospérerait dans toutes les Antilles.

12°. Un objet très-précieux à obtenir pour le naturaliser dans nos colonies orientales et occidentales, et dont j'ai déjà esquissé plus haut les avantages, c'est l'*agolocum*, désigné sous les noms d'*aloës*, de *calambe*, de *bois d'aigle*, de *bois jaune* et de *bois de rose*. Cet arbre, que les Indous nomment *pérempalk*, est un don magnifique de la nature; il réunit sur la même tige trois parties, toutes trois très-précieuses ; l'écorce donne le parfum suave et agréable que l'on nomme *bois d'aigle*, c'est l'*agolocum* des Indous et des Chinois, qui se vend dans ces pays mêmes au poids de l'or. L'aubier fournit un cordial et un bon remède contre les fièvres du pays, dites *janir*, qui proviennent de l'insalubrité de l'air : on en fait prendre plusieurs fois par jour la décoction au malade; il est encore employé avec succès contre les maux d'estomac provenant d'épuisement, et

14°. La badiane ou anis étoilé, plante très-utile comme épicerie; son fruit donne des semences qui sont d'une odeur et d'un goût très-agréables, et qu'elles communiquent aux aliments et aux liqueurs dans lesquelles on les fait entrer.

15°. L'arbre nommé *babéla*, du genre des *mimosa*, qui nourrit les insectes aîlés qui produisent la gomme lacque: je ne doute pas que ce végétal et les insectes ne réussissent dans le climat heureux des îles de France et de Bourbon. Ce serait un moyen d'augmenter les revenus de ces colonies, d'autant plus que cette culture n'occuperait ni beaucoup de terrein ni beaucoup de bras.

16°. Avant de terminer l'article des grands végétaux, je dirai un mot de l'ouettier (Bombax), arbre qui produit un duvet que nous nommons *ouette*.

Ce coton, dont les filaments sont extraordinairement fins, soyeux et très-courts, peut fournir une matière très-utile à l'art du chapelier; l'expérience m'a prouvé que ce duvet se feutre très-facilement: deux chapeaux que je fis faire en 1788, avec une certaine quantité d'ouette que j'avais apportée de l'Inde, furent trouvés aussi beaux que les feutres qui qui se fabriquent avec du poil de castor.

Nous possédons cet arbre dans nos colonies d'Amérique; qui sait s'il ne serait pas possi-

ble à l'art de la culture de contraindre la nature à donner des produits analogues à nos vues. Si le bombax des Antilles n'était pas absolument de la même espèce que celui de l'Indoustan, serait-il donc bien difficile de se procurer de cette dernière espèce ? On en trouvera un dessin exact, planche 6 de cet ouvrage.

On me permettra encore de désigner trois espèces de turneps originaires du Tibet, différents de ceux de l'Europe, et que les Anglais ont transplantés au Bengale, et une espèce d'aubergine, dite vulgairement *méringelle*, ou *bringelle d'ivoire*, transplantée aussi du même pays snr les bords du Gange, où ils ont formé le dépôt de toutes les productions que ce peuple actif va chercher dans toutes les régions de cette riche partie du monde. Cette espèce d'aubergine est délicieuse et pèse jusqu'à six livres : c'est vraisemblablementle plus gros et le plus utile des *volanus* connus.

Cet excellent légume me rappelle un fruit précieux de l'île de Ceylan, espèce d'arbre à pain, qui est aussi utile pour le moins que le *rima*. Les Ceylanais le nomment *chélipé*, et les Portugais *cotaicavalle* (1); c'est une énorme châtaigne pesant douze à quatorze onces; elle

(1) C'est vraisemblablement à cause de la forme de ce fruit, qui ressemble aux testicules des chevaux, que les Portugais l'ont ainsi nommé.

14°. La badiane ou anis étoilé, plante très-utile comme épicerie ; son fruit donne des semences qui sont d'une odeur et d'un goût très-agréables, et qu'elles communiquent aux aliments et aux liqueurs dans lesquelles on les fait entrer.

15°. L'arbre nommé *babéla*, du genre des *mimosa*, qui nourrit les insectes aîlés qui produisent la gomme lacque : je ne doute pas que ce végétal et les insectes ne réussissent dans le climat heureux des îles de France et de Bourbon. Ce serait un moyen d'augmenter les revenus de ces colonies, d'autant plus que cette culture n'occuperait ni beaucoup de terrein ni beaucoup de bras.

16°. Avant de terminer l'article des grands végétaux, je dirai un mot de l'ouettier (Bombax), arbre qui produit un duvet que nous nommons *ouette*.

Ce coton, dont les filaments sont extraordinairement fins, soyeux et très-courts, peut fournir une matière très-utile à l'art du chapelier ; l'expérience m'a prouvé que ce duvet se feutre très-facilement : deux chapeaux que je fis faire en 1788, avec une certaine quantité d'ouette que j'avais apportée de l'Inde, furent trouvés aussi beaux que les feutres qui qui se fabriquent avec du poil de castor.

Nous possédons cet arbre dans nos colonies d'Amérique ; qui sait s'il ne serait pas possi-

ble à l'art de la culture de contraindre la nature à donner des produits analogues à nos vues. Si le bombax des Antilles n'était pas absolument de la même espèce que celui de l'Indoustan, serait-il donc bien difficile de se procurer de cette dernière espèce ? On en trouvera un dessin exact, planche 6 de cet ouvrage.

On me permettra encore de désigner trois espèces de turneps originaires du Tibet, différents de ceux de l'Europe, et que les Anglais ont transplantés au Bengale, et une espèce d'aubergine, dite vulgairement *méringelle*, ou *bringelle d'ivoire*, transplantée aussi du même pays snr les bords du Gange, où ils ont formé le dépôt de toutes les productions que ce peuple actif va chercher dans toutes les régions de cette riche partie du monde. Cette espèce d'aubergine est délicieuse et pèse jusqu'à six livres : c'est vraisemblablementle plus gros et le plus utile des *volanus* connus.

Cet excellent légume me rappelle un fruit précieux de l'île de Ceylan, espèce d'arbre à pain, qui est aussi utile pour le moins que le *rima*. Les Ceylanais le nomment *chélipé*, et les Portugais *cotaicavalle* (1); c'est une énorme châtaigne pesant douze à quatorze onces; elle

(1) C'est vraisemblablement à cause de la forme de ce fruit, qui ressemble aux testicules des chevaux, que les Portugais l'ont ainsi nommé.

contient, lorsqu'elle est fraîche, une pulpe tendre et semblable à celle de nos marons. On en tire une fécule amilacée, douce, trés-agréable, nourrissante et saine.

J'ajouterai ici l'indication de quelques espèces de plantes légumineuses du genre des faséoles, vivaces, rampantes, abondantes en fruits sains et agréables au goût; le *pois carré*, la *patole*, le *tendeli*, espèce de cucurbitacée excellente, que l'on fait manger, même crue, aux malades attaqués de la fièvre putride; les navets délicieux de Patna; je recommanderai aux fleuristes le rosier tricolor et celui à fleurs blanches extrêmement petites, très-feuilleuses et très-odorantes; le sirinia qui fleurit en rose, forme d'assez longues grappes, comme la fleur d'acacia, et dont le parfum, selon moi, est plus suave et plus agréable encore que celui de la rose même; le *sola*, dont le bois est extrêmement léger, qui fait un charbon très-peu hydropode, et en cela très-propre à entrer dans la composition de la poudre de guerre; le *jasminum scandens*, les cinq espèces de *nyctanthés*, le *cressa indica*, et plusieurs autres végétaux qu'il serait trop long d'énumérer ici, malgré leur importance.

Je noublierai pas enfin de signaler une racine nutritive du Bengale, nommée *chérik*, de couleur jaune, ressemblante à celle que l'on nomme vulgairément *safran des Indes*, qui

qui est le *curcuma* ou *terra-merita* des botanistes. Le chérik fournit aux Bengalis une nourriture abondante, saine et agréable, dont le goût approche de celui du choux palmiste, ou de celui du cocotier quand on le mange cru. Ces acquisitions ajouteraient aux ressources de nos colonies, en y multipliant les moyens de subsistance. Le Tibet, le Cachemire, le Bengale, le Bâar, et les pays circonvoisins fourniraient une ample moisson au voyageur. L'énumération de touts les objets propres à fixer son attention, ne peut trouver place dans cet écrit, d'autant plus qu'il est vraisemblable que plusieurs d'entr'eux nous sont absolument inconnus.

Pour rendre cette mission plus utile, je proposerais de faire faire, par celui qui en serait chargé, un herbier de toutes les plantes des provinces de l'Indoustan que ce voyageur devrait parcourir, et même des autres pays voisins; ce travail serait de la plus grande utilité; il avancerait nos connaissances en botanique.

J'ajouterai à cette notice sur les acquisitions à faire dans le règne végétal, un mot sur la graine avec laquelle les Indous clarifient, dans l'espace de quelques minutes, l'eau la plus bourbeuse; je veux parler du *titan-côté*, dont je ne connais pas le nom botanique; je ne l'ai trouvé décrit nulle part. Cette graine est produite par un arbre de

moyenne grandeur, qui croît dans toutes les provinces méridionales de l'Indoustan. En général, ces contrées abondent en végétaux qui sont d'un usage habituel dans la pratique de la médecine; la plupart d'entr'eux nous sont inconnus, ainsi que leurs propriétés. Les effets étonnants qu'ils produisent, sous les yeux des Européens, auraient dû exciter leur émulation et leur curiosité, pour en transmettre la connaissance à leurs compatriotes, et pour leur en procurer l'acquisition.

Du Cocotier et de l'Aréquier (1).

On sait que le cocotier (*cocos nucifera*, Lin.) est du genre des plantes unilobées, de la monoécie hexandrie, et de la famille des palmiers, que la botanique a ainsi désignés, parce qu'au lieu de branches et de rameaux, ils ont des palmes. Le cocotier présente encore pour caractères, un bourgeon de fleurs nommé *spathe*, monophyle; une palme rameuse, ailée et très-longue : son bourgeon est garni d'un très-grand nombre de branches attachées à un pédonçule très-fort; elles portent chacune un très-grand nombre de fleurs de la longueur environ de deux à trois lignes, oblongues, à corolle de six pétales égaux, cornus, convexes,

(1) Ce Mémoire, du même auteur, a déjà été publié dans la *Bibliothèque physico-économique*, rédigée par M. Sonnini; il trouve naturellement sa place dans le chapitre des végétaux de l'Indoustan à acquérir.

arrondis à leur extrémité, couleur de chair pâle, peu odoriférants; ces fleurs, dont les mâles sont placés en dessus, ont six étamines à anthères sagittées et un pistil qui avorte; et les femelles, en plus grand nombre, placées après et par intervalles de cinq à huit des premiers, le long de la même tige, appelée *verge*, ont un ovaire arrondi, dépourvu de style et surmonté d'un stigmate unilobé.

A quelques-unes des fleurs succède, avant que le spathe se soit ouvert, un drupe d'abord très-tendre, rond et blanchâtre, qui devient très-grand, lisse, coriasse, fibreux, qui renferme un noyau plus ou moins ovale, monosperme, très-dur, de couleur brune, quelquefois veiné, d'une seule pièce, marqué de trois sutures formant arrête, tantôt plus, tantôt moins saillantes; il est creusé dans sa partie inférieure, d'un trou que l'on appelle *œil*, par lequel sort le germe; il en a deux autres figurés, ce qui a pu faire croire à quelques naturalistes, trompés par les apparences, et sans l'avoir exactement observé, qu'il en avait trois.

On connaît, dans les Indes orientales, sept espèces différentes de cocotiers, non compris celui qui est nommé improprement *coco de mer*, et que les naturalistes croyent indigène de l'Archipel des Maldives, quoiqu'il ne croisse que dans les îles Séchelles. Celui-ci fait une espèce particulière et très-distincte de celle que

l'on cultive, soit dans l'Indoustan, soit dans les autres pays des Indes orientales, soit dans les îles de la mer de l'Asie.

Je dis *espèce* et non *variété*, pour me conformer expressément à la signification du mot reçu en botanique pour désigner les individus qui conservent, de génération en génération, la même configuration.

On ne saurait tirer aucun caractère différentiel entre les espèces dont je parle, des palmes, des sphates ni des fleurs de ces végétaux, leurs formes et leurs figures étant absolument les mêmes. Ces caractères ne peuvent être pris que de la configuration des fruits, que l'on peut saisir constamment, qui ne varie, qui ne change jamais, dans quelqu'espèce de terrain qu'il soit cultivé. Aucun des naturalistes qui ont voyagé dans cette partie ou région de la terre où croît cet utile, ce beau et précieux palmier, n'ayant décrit ni désigné ces espèces, je vais y suppléer, en les signalant par des descriptions exactes, prises de leurs caractères propres, après nombre d'observations, et je laisserai aux maîtres de la science à les désigner dans leurs synonymies.

Il y en a trois espèces cultivées dans l'Indoustan; quatre autres le sont dans les îles des mers qui avoisinent ce riche pays, si remarquable par ses productions, par l'industrie de ses peuples et par la douceur de son climat.

1°. Le *coco de la côte de Coromandel* présente un brou très-lisse et luisant, jaune-rouge, qui lui a fait donner le nom de *coco brame* par les Indous, parce que c'est à-peu-près la couleur de la peau des individus de cette caste. Les sutures opposées à la côte de l'œil sont plus renflées vers la base, partie qui est aussi plus aplatie que celle qui lui est opposée, même lorsqu'il se trouve enveloppé de son brou.

2°. Le *coco du Canara*, pays situé entre les deux branches de la double chaîne des Gâtes, monts très-élevés, qui règnent dans la presqu'île de l'Indoustan, du midi au septentrion, et qui la divisent en trois zônes dans toute sa longueur, a, pour caractères distinctifs, une forme parfaitement ovale; sa coque ligneuse est plus solide; son brou très-vert, et les filaments extrêmement fins; toutes ses sutures si peu saillantes, qu'elles ne sont sensibles qu'à l'œil, et nullement au toucher.

3°. Celui *de la côte Malabar* est turbiné, c'est-à-dire, plus gros au pôle qui se trouve sous la calotte, qui fixe et lie le pédoncule du fruit à sa grappe, que l'on nomme *régime*.

4°. Le *coco des Maldives*, îles de Sable, sans doute très-nouvellement découvertes par la mer, offre pour caractères d'être très-petit, et absolument sphérique; ses sutures sont très-relevées, et beaucoup plus saillantes dans la

partie supérieure que celles qui sont opposées à son pédoncule.

5°. On remarque celui d'*Achem*, petite île située au midi de celles de la Sonde et des Moluques, par sa forme ovoïde, son extrême petitesse, et par l'épaisseur de son amande, qui est si charnue qu'il ne se trouve presque point de vide, et qu'elle ne contient qne très-peu d'eau.

6°. L'espèce cultivée dans les *îles Nicobar*, situées dans le haut du golfe de Bengale, est la plus grosse de toutes les variétés de ce fruit. Sa forme extérieure est triangulaire, son brou ou écorce fibreuse, est extraordinairement épais et gros, le noyau est ovale et un peu aplati à ses deux pôles, et il sort du pôle supérieur une pointe aiguë, ce qui lui fait donner le nom de *coco à aiguille*.

7°. Enfin le *coco de Ceylan* est sphéroïde, très-alongé; il a sa suture, correspondante à l'orifice ou œil du germe, plus proéminente d'une forte ligne que ne le sont celles des autres côtés. Tels sont les caractères qui différencient toutes les espèces de coco des Grandes-Indes.

L'utilité du cocotier a été si bien connue dans l'Indoustan, dès la plus haute antiquité, que Brouma, duquel les Indous se disent les enfants, législateur de ce pays, à une époque si ancienne qu'elle se perd et échappe à toutes les idées, a désigné une des dix-neuf castes qui

composent ce peuple pour qu'elle soit exclusivement occupée de la culture de ce végétal précieux, et d'en extraire et en préparer les différents produits. Cette caste est celle des *Chanas;* elle est une des plus hautes, des plus distinguées, et l'une de celles dites de la *main droite.* Enfin cet arbre est si précieux aux yeux des Indous, qu'ils regardent comme un crime presque irrémissible l'action d'en couper: c'est une sorte d'homicide selon eux; idée qui est fondée jusqu'à un certain point, et dont je vais rendre raison; opinion qui caractérise, plus que tout ce que l'on pourrait dire, la douceur des mœurs et la bonhomie du peuple Indou.

En effet, le cocotier a quelque raprochement avec l'homme. Son développement ne se fait point comme celui des autres arbres, par des couches ligneuses qui se superposent; le tronc est composé d'une infinité d'aiguilles plus ou moins longues, toutes unies, et liées en faisceau par une moelle tendre et spongieuse qui les entoure. Il ne croît que par le développement successif de ses palmes, sortantes toutes du corps de l'arbre, qui se réduit en poussière très-promptement dès que le pied meurt. Cette observation, très-exacte, détruit les assertions de la plupart des naturalistes, tels que *Thumberg, Rheed, Rumphius,* qui ont dit que le

bois du cocotier est dur, et propre à un grand nombre d'usages domestiques.

Je vais exposer rapidement les méthodes de cultures qu'emploient les Indous pour élever et propager cet utile et beau palmier, et pour lui faire donner la liqueur ou vin qui découle du spathe. Je développerai ensuite l'usage qu'ils font, soit pour les aliments, soit pour l'agrément, soit pour les arts, du fruit, des feuilles et du vin ou liqueur de ce végétal. Enfin je traiterai de son revenu et des différentes pratiques que l'on doit suivre pour en retirer ses divers produits ; détails aussi intéressants que curieux, et qu'aucun voyageur ne s'est encore attaché à faire connaître, du moins avec des particularités qui puissent satisfaire la curiosité, et transmettre, au sujet de ce palmier, des connaissances exactes aux peuples qui voudraient se livrer à sa culture, et en tirer tous les avantages.

Le cocotier est nommé *pheniziana* dans la langue de ce pays, le samskrita, langue sacrée de ce peuple, et la plus ancienne, selon moi, de toutes celles qui sont connues. Il est nommé *ténémaron* dans l'idiôme de l'île de Ceylan, et presque dans touts les dialectes de la partie que les géographes indous nomment *Décan*, c'est-à-dire, *partie méridionale*, la même que celle que les Européens désignent très-impro-

prement comme une péninsule, sous le nom de *presqu'île en-deçà du Gange.*

Il est, de toute la grande famille des palmiers, celui qui s'élève le plus haut. Son port est majestueux et agréable; sa taille la plus ordinaire est de cinquante pieds; il y en a qui ont près de quatre-vingt pieds: sa durée ordinaire est de 85 ans; il ne passe jamais un siècle. Sa croissance est plus prompte dans sa jeunesse, jusqu'à 35 ans; parvenu à cette époque, son développement est moins rapide. Depuis sa cinquantième ou soixantième année il produit moins; sa belle et verdoyante couronne se décolore, devient grêle, et son développement, jusqu'à sa mort, est presqu'insensible. Il a, à cet âge tous les caractères de la décrépitude de l'homme, ses feuilles jaunissent et tombent; et si par quelqu'accident il vient à perdre sa sommité, que les Indous appellent très-expressivement sa *tête*, les racines cessent de prendre de la nourriture, et le tronc se réduit en poussière dans huit à dix jours. C'est donc avec raison, comme je l'ai fait observer, que les Indous trouvent que ce palmier a des rapports avec les êtres animés, avec l'homme, en un mot. Il est, sous ce rapport, bien différent des autres grands végétaux, dont le bois survit à leur anéantissement: et c'est aussi par cette raison que les anciens, s'appropriant les idées des Indous sur le cocotier, ont peuplé les forêts de

faunes, de *satyres*, de *sylvains* et de *dryades*, et attaché quelques-uns de ces êtres à l'existence même des arbres.

Le cocotier ne se reproduit que par le fruit. On le plante en pépinière dans toutes les saisons de l'année. On doit choisir les fruits qui sont les plus sains, qui ne sont pas fêlés; il ne faut pas les dépouiller de la première enveloppe fibreuse, que les Indiens nomment *kaër*, et avec lequel on fait d'excellents cordages. On a reconnu que l'eau et cette dernière substance étaient nécessaires pour faciliter sa germination, qui a lieu vers le dix-septième ou dix-huitième jour.

Il faut planter le coco placé dans sa longueur, un peu incliné, et le tourner de manière que son œil, d'où sort le germe, se trouve vers la surface de la terre; de telle sorte que sa tige naissante, en poussant, ne s'incline pas, et ne soit pas forcée à se courber pour sortir de terre.

Immédiatement après avoir garni la pépinière, et avoir recouvert chaque coco de cinq à six pouces de terre, que l'on ne foule point, on arrose la plantation, que l'on façonne en carré, pour faciliter l'irrigation; c'est la meilleure manière de l'humecter, l'arrosoir déplacerait la terre ou la massiverait, inconvéniens qu'il faut absolument éviter. On continue à humecter la pépinière tous les deux à trois

jours, selon que l'air est plus ou moins sec, pendant six semaines ou deux mois. L'eau, suivant les principes des agronomes indous, la seule, ou du moins la principale cause de la végétation, est indispensable à la germination, à l'existence de ce palmier, à sa force, à sa conservation et à ses produits, sur-tout dans sa jeunesse.

Du dix-huitième au dix-neuvième jour, environ, on aperçoit la pointe du germe, qui, semblable à une petite défense d'éléphant très-déliée, et qui en a toute la blancheur et le poli, sort de la terre.

Cette pointe du cocotier naissant, de même que celle de presque touts les palmiers, conserve cette forme pendant quinze à vingt jours; alors elle est extrêmement tendre, sucrée, d'un goût fin et agréable, et très-délicate à manger, soit crue, soit cuite sous la cendre. Les meilleures tábles des européens en sont très-souvent garnies. Les Indous, qui sont frugivores, en font des ragoûts sous le nom de *cari*. C'est cette pointe qu'ils appellent *kelingue*, ce qui signifie *première pousse des palmiers*.

Ce n'est qu'au trente-cinquième ou quarantième jour que la première feuille commence à pointer. On l'aperçoit comme un faisceau de petits rubans nuancés de couleur de chair pâle, et liserés d'un trait ou filet vert-gai tout-à-fait joli.

Les racines commencent d'abord à se former dans la coque ligneuse, seconde enveloppe du

coco en filaments réunis et groupés, en forme d'un très-gros œuf d'oie, de couleur jaunâtre, tendres, sucrées, et que l'on mange par régal, accommodées comme les *kelingues*, de même que les jeunes feuilles, que nous nommons *choux du cocotier*, dont le goût délicat surpasse celui des meilleures amandes. Aidées ensuite par l'humidité et la chaleur, elles fendent, vers le trentième jour, de toutes parts cette coque qui conserve le fruit pendant des années, qui garantit et préserve les racines naissantes de l'attaque des vers rongeurs, et qui empêche, par son extrême solidité, l'évaporation de l'eau renfermée dans le coco, de même que le desséchement du suc laiteux de sa chair ou amande, nécessaire à la nourriture et au développement du germe et des racines de ce végétal. Les racines devenues fortes vers le troisième mois, pénètrent dans la terre tout autour du palmier, de même que les cheveux se rangent sur la tête; elles s'y agraffent avec tant de tenacité, qu'il faudrait les plus grands efforts pour le déraciner. Aussi les ouragans les plus impétueux ne sauraient-ils que difficilement renverser un cocotier.

Le bois de palmier n'est point dur, mais en revanche il est extraordinairement flexible et souple pendant tout le temps qu'il végète ou qu'il conserve sa sève. Alors ce bois est d'une telle élasticité, qu'un boulet de canon ricoche

ou rebondit sur lui. Un officier au service militaire de la compagnie de France, souveraine de ses possessions dans les Indes, commandant, en 1760, le fort d'Alemparné, bicoque dont les revêtements n'auraient pu résister à dix coups de canon, soutint un siége de dix à douze jours, parce que M. *Verri*, qui y commandait, eut l'idée de faire garnir de cocotiers suspendus les parements des murs du fort qu'il défendait. Une nouvelle preuve de mon assertion sur l'étonnante élasticité du bois de cocotier a été donnée lors du siége mémorable de Pondichéry, en 1778: un boulet tiré de la place perfora accidentellement un cocotier d'une allée en avenue du front d'attaque. Ce boulet traversa le corps de l'arbre, qui fléchit au choc du coup, et laissa passer le projectile comme au travers d'un matelas. L'arbre se referma en rapprochant toutes les aiguilles ligneuses dont il est composé, et se trouva parfaitement guéri de sa blessure lors de la reddition de la place.

J'ai consigné ces faits dans cet écrit pour que l'on puisse en tirer parti, si des circonstances urgentes forçaient des troupes de se fortifier passagèrement dans un pays où l'on aurait sous sa main des cocotiers. J'en ai moi-même reconnu toute l'utilité, en faisant revêtir les merlons des remparts de Pondichéry, lors du siége de 1778.

Ce n'est qu'après le cinquième mois que paraissent entièrement les premières feuilles du cocotier. Leurs ailes sont encore adhérentes et toutes réunies, comme si elles étaient soudées. Il en est de même de toutes celles qui surviennent à l'arbre jusqu'au douzième ou treizième mois; elles sortent toutes du centre de la tête ou de la couronne de feuillage, et se trouvent soutenues par une espèce de toile parfaitement tissue et très-forte.

Si toutes les saisons sont propices à sa plantation, elles conviennent toutes également lorsqu'il s'agit de replanter ce palmier dans le lieu qui lui est destiné. Touts les terrains, même les plus sablonneux, lui conviennent, pourvu qu'on ne le laisse pas manquer d'eau; il se plaît mieux dans les terres légères que dans les fortes. La culture de ce végétal prouve d'une manière victorieuse la justesse des principes agronomiques des Indous, que l'eau contient seule toutes les parties nutritives des plantes. A cet égard, mes observations me portent à penser comme eux, et mon opinion est fondée sur une foule d'essais faits pendant une série d'années sur plus de cent cinquante espèces de graminées, d'arbrisseaux et d'arbres que j'ai cultivés dans l'eau seulement, en les tenant dans des vases proportionnés à leur force. Ces faits sont incontestables; ils peuvent être attestés par plusieurs personnages français et anglais

qui en ont été les témoins, et qui sont venus les voir dans mon jardin à Pondichéry, depuis l'année 1771 jusqu'en 1784.

On transplante ordinairement le cocotier depuis l'âge de huit mois jusqu'à quinze. On peut, sans inconvénient, le déplacer à l'âge de deux à trois ans; mais alors il demande plus de précaution pour ne pas rompre ses racines, qui ne se régénèrent pas; accident qui ferait inévitablement mourir le pied.

Il réussit également en forêt, en verger, ou soit qu'on le destine à former une avenue, soit qu'on en orne les allées d'un jardin; son ombrage est bienfaisant, et ses racines, peu étendues, ne sauraient nuire à aucun végétal cultivé de manière presqu'à le toucher, ni dégrader les murs auprès desquels on le planterait. Toutes ces raisons engagent l'homme à le placer près de ses habitations, et toujours le plus rapproché qu'il est possible de lui-même.

Ses palmes, en grand nombre, et longues de dix-huit à vingt-quatre pieds (7 à 8 mètres), s'entrelacent, se croisent avec les rameaux des autres arbres voisins, sans leur nuire et sans préjudicier à leur mutuelle végétation. Les eaux de la mer peuvent impunément baigner le pied des cocotiers, qui, loin d'en souffrir, en acquièrent plus de vigueur, et produisent avec plus de fécondité. On est à portée de faire cette observation lorsqu'on voyage le long du rivage de la côte du Malabar. Elle offre sur

tout son développement une immense et épaisse forêt de ces palmiers, qui présente les sites les plus pittoresques, les accidens les plus rares, et le tableau enchanteur des champs Elyséens.

Cette observation me mène à parler d'une pratique des agriculteurs de l'Indoustan, de même que de ceux de la Chine et des autres pays que nous désignons sous le nom de *Grandes-Indes*. Ils ont touts pour méthode d'arroser les rizières avec l'eau de mer, lorsqu'elles se trouvent près de l'Océan, ou ils répandent, sur celles qui en sont éloignées, du sel avant le labour; et ils suivent cette pratique généralement pour la culture de toutes les plantes céréales et légumineuses que produit leur pays. J'ai vu, pendant mes voyages dans l'intérieur de l'Indoustan, même dans les provinces les plus septentrionales de ce vaste empire, d'immenses champs emblavés ou couverts d'autres espèces de graminées, dont les terres n'avaient été fumées qu'avec du sel et des cendres provenantes des plantes et des vestiges des chaumes de la dernière récolte brûlés sur pied, ainsi que les plantes conservées à cet effet dans les terrains. Le sel, les cendres et l'eau sont donc, avec le feu, les seuls engrais que les agriculteurs indiens emploient pour améliorer les terres; le feu, en brûlant les restes des plantes ainsi que les mauvaises herbes et leurs semences, les fait reposer suffisamment

fisamment pour n'avoir point besoin de les laisser en jachères. Ces pratiques agronomiques, suivies depuis des siècles, observées par des hommes qui sont les inventeurs de toutes les sciences et de tous les arts, et les plus habiles en agriculture, assertion démontrée par le degré de perfection où se trouvent portées les cultures de l'Indoustan, sont une preuve évidente que le fumier n'est point aussi nécessaire aux succès des récoltes qu'on le croit en Europe. J'ajouterai encore que les terres de toutes les contrées de cet immense pays, non-seulement ne restent jamais en jachères en suivant cette méthode, mais qu'elles produisent deux, trois et même jusqu'à quatre récoltes distinctes par année.

Je n'ai pu me défendre de placer ici ces observations, quoiqu'elles n'appartiennent pas directement au sujet qui m'occupe.

La noix de coco, qui conserve son germe pendant des années, lorsqu'on la tient éloignée de toute humidité, germe cependant sans être mise en terre. Il suffit d'en amonceler une certaine quantité, et de les humecter assez pour que le brou ne se dessèche point. C'est de cette manière qu'on les prépare lorsque l'on en veut extraire de l'huile par la pression.

Quand on les transplante, on creuse d'abord les fosses de vingt à vingt-deux pouces (7 ou 8 décimètres) de profondeur, sur une égale

largeur. On laisse sécher la terre, on arrange, dans le fond des fosses, une couche de sel de cinq à six pouces d'épaisseur, sur laquelle se place le jeune pied. On doit porter la plus soigneuse attention à le déplanter avec toutes ses racines et la terre qu'elles retiennent lorsqu'il est avancé en âge; mais quand on le transplante à l'époque favorable, c'est-à-dire à un an ou quinze mois, il suffit de labourer la terre avec la houe autour du jeune plan, pour le dégager avec son enveloppe ligneuse, dans laquelle ses racines sont encore renfermées. Il faut placer le cocotier verticalement, pour qu'il ne puisse s'incliner en croissant, ce qui arriverait immanquablement sans cette précaution, et lui ferait perdre son beau port, l'aspect majestueux de sa taille élancée, et l'agrément de son couvert.

Placé droit dans l'alignement des cordeaux, on remplit les fosses de terre; on la foule par couche, pour mieux assujétir le pied, et pour qu'il reste dans sa position verticale.

Ce travail achevé dans toute la plantation, on arrose le plant après le coucher du soleil; on le couvre pendant une dixaine de jours, pour le garantir des rayons ardens; on continue les irrigations le plus souvent possible, suivant la sécheresse de l'air. Un adage des agronomes indous, sur la culture de ce précieux et utile palmier, dit: *Arrose-moi sans*

cesse pendant ma jeunesse, et je t'abreuverai abondamment pendant tout le cours de ma vie.

Avec ce soin, qu'on ne saurait négliger jusjusqu'à sa huitième ou sa dixième année, où ce végétal commence déjà à rendre avec usure les soins et les dépenses que l'on a faites, il en existe un autre non moins nécessaire, et que l'on doit prendre pendant toute sa vie, sans nuire à ses progrès et à sa force, et sans préjudicier à son rapport, c'est de le faire visiter de fois à autre par le *chana* (cultivateur). Je vais expliquer cette pratique conservatrice de ce palmier, le seul de toute cette famille qui exige de semblables soins.

On sait que la plupart des palmiers ont une partie très-délicate, formée par le rassemblement des feuilles qui ne sont pas encore développées. Cette moelle ou ce cœur, pour me servir de l'expression des Indous, que les Européens appellent le *chou du palmier*, qui est très-savoureux et doux, particulièrement celui du cocotier, de même que celui du dattier, et agréable à manger, attire un gros scarabée, qui est armé de deux fortes tarières. Cet insecte cherche à pénétrer dans ce *chou*, où il trouve une nourriture abondante, et dont il paraît être friand.

Pour s'introduire jusqu'à ce cœur, que la nature a soigneusement renfermé, vu qu'il

semble contenir le principe vital de l'arbre, ainsi que j'ai été a portée de l'observer, ce scarabée ailé est obligé de percer un des pétioles des palmes pour s'ouvrir un passage à l'endroit où il sait trouver la pâture qu'il cherche. Il ne saurait faire ce travail sans en laisser des traces, qui sont aisément aperçues à la seule inspection de l'arbre. Le *chana*, dès qu'il a vu un trou fraîchement ouvert, le sonde avec un dard de fer ébarbé à sa pointe, pour tuer l'insecte malfaisant et le retirer de son gîte, où il pourrait nuire, même étant mort.

Au reste, la nature se charge des frais de la culture jusqu'au moment où le cocotier porte ses premiers spathes ou bourgeons de fleurs; ce qui arrive au plutôt dans sa cinquième année, si on a eu le soin de l'arroser assidument, ou vers la fin de la septième ou huitième, lorsqu'il a été livré aux seules eaux pluviales.

Les terrains que cet utile, et très-important végétal couvre, rapportent, non-seulement des produits plus avantageux que s'ils étaient consacrés à tout autre genre de culture, non-seulement il améliore les terres les plus stériles, ombragées par ses gaies et immenses palmes, et par là les force à rapporter de bonnes herbes, et, dans l'espace de quelques années, à devenir cultivables; mais je ferai encore observer qu'il permet de récolter toutes sortes de

graminées et de légumes, et de cultiver sous ses abris presque toutes les espèces d'arbres fruitiers. Nous touchons au moment le plus intéressant de l'historique de la vie de ce palmier, celui où il va récompenser, par ses produits considérables, les faibles avances que le propriétaire a faites, et les soins qu'il a pris pour le cultiver.

Le cocotier commence par porter des spathes ou bourgeons ovales de la longueur ordinairement de sept à huit décimètres (24 à 28 pouces), de la grosseur environ de 2 à 3 pouces dans leur grand diamètre vers le centre, de forme elliptique dans le sens de la grosseur, un peu courbes et pointus, renfermants une grappe en panicule, que l'on appelle *régime*, chargé d'un grand nombre de petites fleurs, à quelques-unes desquelles succèdent des fruits plus ou moins gros, et dont quelques-uns sont énormes, suivant l'espèce, à moins que le bourgeon ne soit destiné à produire la liqueur, que nous nommons *calou*, d'après le mot de la langue *tamoul*, que nous avons adopté. On ne travaille cependant pas, dès ce moment, à lui faire donner de cette liqueur, dont les produits sont toujours plus avantageux que ne le serait le même pied s'il était livré à ne donner que des fruits. Ce n'est qu'après le cinquième ou sixième mois, lorsque l'arbre est vigoureux, ou du dixième au douzième, quand le pied

est faible, qu'on en tire ce produit. Cette pratique est dictée par la prudence, pour ne pas énerver le cocotier, qui s'épuiserait bientôt si on se conduisait différemment. Les forts palmiers donnent ordinairement neuf, dix et même douze bourgeons par années; ceux qui ont été peu soignés, qui sont grêles, n'en produisent que quatre ou cinq au plus. Ce fait appuie toutes les observations que j'ai faites, et prouve la justesse de l'adage que j'ai cité.

Nombre de voyageurs et de naturalistes célèbres ont donné des descriptions du cocotier, de ses produits, et ont parlé de sa liqueur vineuse avec plus ou moins d'exactitude et de vérité; mais aucun d'eux, du moins que je sache, n'a donné l'historique ni de la manière dont s'en fait l'extraction, ni des procédés préparatoires que suivent les *chanas* de la peninsule de l'Indoustan, seule partie de toutes les Indes orientales, avec l'île de Ceylan, où ce genre de culture soit en usage. Je vais décrire ces procédés, exposer les méthodes que l'on suit pour cette culture, la manière de faire ce travail, ainsi que les instruments nécessaires pour y réussir, tels que je les ai vu exécuter aux côtes de Malabar et de Coromandel, notamment dans une propriété plantée de six à sept cents cocotiers, qui est renfermée dans les murs de Pondichéry, et qui avoisine mon domicile dans cette colonie.

Ces détails, en apparence futiles, me paraissent intéressants pour toutes les colonies où l'on est parvenu à naturaliser ce palmier, puisqu'ainsi on en peut obtenir des revenus avantageux, sans avoir besoin du grand nombre de bras que nécessitent la culture du cafier, l'exploitation d'une indigoterie, ou celle d'une plantation de cannes à sucre.

A l'époque jugée propice pour faire distiller les spathes du cocotier, et où le bourgeon est entièrement sorti, le *chana*, pour le dégager complètement, amincit ou élague, avec une large serpette en croissant, sur les côtés, les bases des pétioles des palmes latérales, afin de pouvoir mieux le manier. Détachant ensuite une lanière de l'écorce arrachée dans toute la longueur, et en-dessous d'une des palmes, et de la largeur de huit à dix lignes, il en attache le spathe dans toute sa longueur, en commençant par ses pédoncules; il serre fortement et lie, par des nœuds, chacun des tours annulaires, qui ne sont éloignés que de deux travers de doigt, pour empêcher le bourgeon de s'épanouir, soit par ses efforts en croissant, soit lorsqu'on le taille chaque fois après la cueillette du *calou;* travail indispensable, et que je vais expliquer dans le cours de cette description.

Après avoir garotté ainsi le spathe dans toute sa longueur, il faut le *macérer* avec une batte faite de bois dur, en forme conique, par de

petits coups dans toute la longueur et autour de ce bourgeon ; sans ce froissement, qui dispose la liqueur à s'épancher, et que je nomme *macérer*, en traduisant ce mot littéralement de celui usité chez les Indous, il est prouvé que le spathe ne saurait donner du *calou*.

On doit répéter ce travail, qui se fait pendant l'espace de cinq à six minutes, et durant cinq à six jours, régulièrement soir et matin ; le reprendre deux à trois fois tout le temps que le bourgeon distille. Un spathe ainsi travaillée donne du calou pendant vingt à trente jours : les cocos ne peuvent s'y former ; toutes les fleurs se trouvant comprimées par la ligature, doivent nécessairement avorter.

Du troisième au cinquième jour, selon la saison et la vigueur du pied, on tronçonne le bourgeon à son extrémité par une amputation de la longueur de 2 ou 3 pouces environ. Cette opération se fait avec une large serpette en croissant et bien affilée, pour qu'il ne s'y fasse point de bavure et que le tronçon soit uni : on la renouvelle exactement le soir et le matin après la cueillette du *calou*. Il ne commence à sortir du bourgeon que le second et quelquefois le quatrième jour après l'amputation du spathe. Lorsqu'il commence à distiller avec une certaine force, on reçoit la liqueur dans un vase, qui est ordinairement de terre cuite ; elle coule goutte à goutte de cette espèce de

mamelle, si je puis me servir de cette expression en parlant des végétaux. Chaque bourgeon, disposé ainsi que je viens d'en faire la description, donne à-peu-près une pinte ou trois grands demi-setiers de calou dans les vingt-quatre heures. Cette quantité est toujours proportionnelle à la force des cocotiers et aux soins qu'on a pris de les arroser. Il en est de même du nombre des bourgeons que chaque pied peut, sans s'épuiser, livrer dans le cours de l'année à ce genre de produit. On pourrait, sans nul inconvénient, faire distiller à-la-fois trois ou quatre spathes d'un palmier vigoureux, tandis qu'un plus faible périrait immanquablement. Des irrigations fréquentes, du sel répandu une ou deux fois par année autour des racines, sont des moyens assurés pour fortifier ce végétal et pour le faire produire abondamment.

Mais quelque soin que l'on prenne dans la culture de ses plantations, je ferai observer qu'on ne saurait néanmoins faire produire du calou à tous les bourgeons que le cocotier donne dans le cours de l'année; il s'épuiserait, quelque robuste qu'il fût. On est forcé par cette raison, d'en abandonner à la fructification au moins un bourgeon sur trois.

Ce palmier, comme tous ceux de ce genre, étant lisse dans toute la longueur de sa tige très-élancée, n'offre aucune prise pour y grimper

et atteindre à sa couronne, où se trouvent les bourgeons, et pour les préparer par les procédés que j'indique, afin de leur faire donner du calou. Il a donc fallu vaincre ces obstacles, et trouver une manière de monter qui ne présentât aucun danger aux chanas. Je vais exposer succinctement la manière dont on s'y prend, par des moyens simples, qui évitent l'embarras et les risques presque inévitables de cette culture; mais cette manœuvre exige une habitude contractée dès l'enfance, pour mieux s'y familiariser.

Muni d'une grosse corde de cuir, garnie à l'une de ses extrémités d'un fort nœud, et qui est ouverte à l'autre bout comme une boucle, le chana la passe autour de son corps et en cerne celui du palmier. Ses pieds sont retenus, les talons rapprochés l'un de l'autre par un anneau de jonc élastique et très-fort; il a la plante des pieds posée contre le cocotier, se soutenant avec la corde dont il est lié au-dessous des aisselles, et qui pose sur la flèche de l'arbre à-peu-près à la hauteur de sa tête; il commence, quand il se dispose à grimper, par élever les pieds en s'appuyant de la main gauche sur le cocotier. La corde est dirigée avec la main droite; il l'élève aussitôt que ses pieds ont monté et se sont placés; il répète cette manœuvre jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la couronne où tête du cocotier. Arrivé là, il fait

glisser le long de son dos la corde, qui doit être très-élastique, jusqu'au bas des reins; l'élasticité de la corde lui donne toute facilité de la manier librement d'une seule main, soit pour monter, soit qu'il veuille descendre. Posé au haut de l'arbre, et assis sur la corde, et s'arc-boutant du poids du corps et des pieds, il jouit de la liberté de ses bras pour faire son travail et la cueillette du calon.

Quand les palmiers sont très-grands, on se sert d'une petite et légère échelle de bambou, à l'aide de laquelle le chana s'élève à la hauteur de six à huit pieds; par son secours il diminue le trajet de la manœuvre que je viens d'exposer; manœuvre qui est fatigante, quelque fort, quelque souple et quelqu'habitué que l'on soit, sur-tout lorsque l'on considère qu'elle se répète deux fois par jour, et qu'un chana est obligé de cultiver quatre-vingts et quelquefois un plus grand nombre de palmiers pendant le cours de l'année.

Le reste de l'attirail de cette classe d'ouvriers consiste en un coffret et un panier: le premier se fait de spathes du cocotier, et sert à placer les serpettes, le rouleau conique avec lequel le chana bat et froisse les bourgeons, et un étui contenant de la poussière d'une espèce de mica, dont on se sert pour aiguiser les serpettes. Le panier, artistement tissu avec les feuilles du *lontarus*, l'est si parfaitement,

qu'il conserve le calou à mesure que l'on en fait la cueillette, et sans en laisser filtrer. Le coffret est attaché autour des reins, sur la hanche gauche; il retient le panier suspendu, de telle sorte que ni l'un ni l'autre ne puissent gêner les mouvements du chana, ni l'empêcher de faire ses différentes manœuvres. Ainsi enharnaché, il grimpe sur le palmier avec une telle vîtesse, que l'œil a de la peine à le suivre; trente à quarante secondes lui suffisent pour s'arranger et pour arriver à la couronne ou tête des plus hauts cocotiers. *Athalante* n'aurait pas plus de souplesse et de légèreté, et l'heureux berger qui remporta sur elle le prix de la course dont elle était l'objet n'eut pas plus de vélocité dans ses mouvements, ni de rapidité dans sa course.

Tels sont les ustensiles et les procédés de culture pour obtenir la liqueur des cocotiers; substance vineuse, utile aux arts, à la médecine, de même qu'à plusieurs usages domestiques. Les naturalistes ont signalé quelques-unes de ses propriétés; mais ces savants n'en ayant parlé que sur les rapports qui ont pu leur être faits, ils en ont omis un grand nombre. Je vais chercher à suppléer à ceux qu'ils ont négligé de faire connaître, pour mettre à portée d'en tirer les mêmes avantages que les Indous en obtiennent.

Généralement toutes les espèces de cette fa-

mille donnent de cette liqueur, mais celle du cocotier particulièrement, et du *lontarus*, fournissent le plus d'avantages soit aux arts, soit aux besoins domestiques.

Le calou du cocotier est le plus sucré et le plus nourrissant. Son usage même, porté à l'excès, ne saurait préjudicier à l'économie ànimale; et loin d'être nuisible à la santé de l'homme, comme le sont toutes les liqueurs fermentées et enivrantes, celle-ci lui est salutaire, et si elle l'enivre ce n'est que momentanément, mais sans aucun danger.

Ce calou, bu avant le lever du soleil, a un goût, une saveur et une telle douceur, qu'il semble que ce soit le nectar dont nous parle le sublime *Homère*; mais il faut qu'il soit reçu dans un vase neuf de terre ou dans un bocal de verre; car, sans cette précaution, cette boisson, si agréable, acquiert une odeur répugnante, soit par la négligence, soit par la moindre fermentation.

Nouveau de six à sept heures, on l'emploie, sans addition d'eau, dans la panification comme levûre. Le pain est plutôt et mieux levé; il a un goût, une blancheur et une légèreté qu'aucun autre levain ne saurait lui donner au même degré de perfection. On a remarqué que le biscuit à l'usage de la marine, fait aux Indes, se conserve davantage, est meilleur que celui qui est manipulé en Europe. Ces faits sont

constants; il n'est aucun européen qui ait résidé ou voyagé en ce pays qui ne puisse les attester.

Si l'on mêle du calou avec une moindre quantité de bière, un peu de sucre ou de sirop, et que l'on ajoute un égal volume d'eau à ces trois ingrédients, on compose une boisson agréable et rafraîchissante, dont on peut faire usage même en mangeant; on la nomme *contre-bière*.

Cette liqueur est spécifique contre le scorbut; les médecins indous s'en servent contre les coliques néphrétiques, dont on guérit radicalement en en faisant usage pendant vingt à trente jours. Ce remède, qui se compose avec quatre onces de coriandre que l'on fait dissoudre dans une pinte environ de calou nouveau, et dont on prend un verre à jeun, et trois ou quatre dans la journée, n'est point répugnant, comme ceux de notre pharmacie, ni à l'odorat ni au goût. Je ferai observer que la coriandre se dissout entièrement dans ce menstrue, et le colore ; quoiqu'il ait une disposition à fermenter très-promptement, il ne s'aigrit cependant pas.

On sait que l'on tire de cette liqueur une très-bonne eau-de-vie; par sa qualité balsamique elle est la moins malfaisante de toutes les liqueurs spiritueuses. Le calou contient une si grande quantité d'alcohol, que l'on obtient, par la distillation, plus du quart en eau-de-

vie de son volume. Mais ce qu'aucun auteur ne nous a encore dit, c'est que pour lui ôter le goût nauséabond et l'odeur empyreumatique que toutes les liqueurs spiritueuses tirées des substances essentiellement sucrées, telles que celle-ci et la canne à sucre, ont ordinairement, on emploie, et l'on ajoute avant la distillation, une eau dans laquelle on a fait macérer des fleurs de *moué*, c'est-à-dire, d'un grand arbrisseau des Indes, dont la botanique n'a encore, suivant toutes les apparences, aucune idée. Cette fleur exhale une odeur aromatique de canelle mêlée d'anis. Je vais signaler ce végétal, inconnu en Europe. Cet arbrisseau, le *moué*, est d'un joli port; il s'élève à la hauteur de 12 à 13 pieds (plus de 4 mètres); ses tiges sont cylindriques, rameuses, dures, pleines de moelle cotonneuse; son écorce est fine, roussâtre, jaspée de taches noirâtres, les feuilles pétiolées, un peu glabres, opposées, vert foncé, presque en cœur, nerveuses, rouges sur les bords et sur les nervures; les fleurs disposées en bouquets ombelliformes, et d'un beau rouge, ayant chacune un calice velu en-dehors, monophyle, à cinq découpures; une corolle à cinq divisions, cinq étamines, un ovaire supérieur conique, portant un style presque de la longueur des étamines, terminé par deux stigmates sétacés et divergents. A ces fleurs succèdent des fruits ou baies

en forme de grosses baies de cafier, un peu turbinés en leur partie inférieure, jaune-rouges, jaspés de points rouges, charnus, renfermant une ou deux petites amandes pointues, enveloppées dans une coque assez mince, dure, couleur de chaire; cette amande est parfumée comme celle de l'abricot, mais elle a plus d'amertume.

On distille cette eau-de-vie dans plusieurs endroits de l'Indoustan, dans le Décan et le pays Canara, à la côte de Malabar et de Coromandel, et à l'île de Ceylan, où on lui donne le nom d'*arack de Colomb*.

Je ne puis, à ce sujet, m'empêcher de relever une des nombreuses erreurs qui se trouvent dans le Voyage du Bengale à Pétersbourg par le Cachemire, par *G. Forster*. Il est dit dans une note du premier volume, signée *L.*, que la liqueur spiritueuse de l'Inde *se fait avec l'eau de coco*. Je ferai observer que l'on distille dans ce pays plusieurs espèces d'eau-de-vie, qui ont toutes une dénomination particulière. Je dirai que *l'eau du coco*, quoiqu'elle soit très-douce, ne contient point de parties saccarines ni alcoholiques; qu'elle ne subit jamais de fermentation vineuse ni acéteuse, mais seulement la fermentation putride, qui ne peut fournir d'esprit ardent. J'ai lieu d'espérer que M. *L.*, traducteur de l'ouvrage dont je parle, savant distingué, et pour lequel j'ai la plus grande

grande estime, à cause de ses qualités morales et de ses talents; j'ai lieu, dis-je, de penser qu'il ne me saura pas mauvais gré de la judicieuse et simple critique que je fais ici.

Touts les auteurs qui ont écrit sur le végétal qui m'occupe ont bien dit que quand on concentre le calon par l'ébullition, après que l'on a enduit d'un peu de chaux les vases dans lesquels il est reçu en sortant du bourgeon, il se cristallisait en sucre brut, en le faisant dessécher au soleil, mais aucun d'eux ne nous a parlé de l'usage que l'on en fait dans les arts. Je vais suppléer à leur silence: il est une observation à faire sur cette liqueur vineuse; c'est que la chaux, qui dissout toutes les substances végétales et liquéfie leur sucre, consolide celui-ci au point qu'il est déjà très-épaissi avant de le faire cuire. Par le procédé de la clarification on enlève la très-petite quantité de chaux; alors ce sucre est employé à différents usages domestiques; j'en ai fait même du sucre candi brut: on en tire le plus grand parti pour l'art de la maçonnerie. Celle qui se fait avec du ciment ou du mortier, humecté avec de l'eau, dans laquelle, sur cent pintes environ, on délaie quinze à vingt livres de ce sucre, acquiert une telle liaison, une telle ténacité, après l'entière dessication accélérée par ce sucre, qu'on ne saurait rompre les murs, ni désunir les briques ou les pierres, en employant même les

plus grands efforts. Je ne rapporte ce fait qu'après des expériences. Les meilleurs outils, ceux qui sont les mieux acérés et les plus forts, se brisent en faisant ce travail. Entr'autres particularités, pour prouver mon assertion, je citerai les expériences que j'en ai faites en travaillant, en 1769, à la reconstruction des fortifications de Pondichéry. L'ingénieur en chef voulant, par économie, tirer parti des anciens murs, ordonna de les tailler en blocs pour les faire servir dans les nouvelles fondations. Ce travail coûta plus que si l'on avait acheté de nouveaux matériaux, par la main-d'œuvre et par la perte d'une quantité extraordinaire d'outils qui se brisèrent dans ce travail. Pour dernière preuve à l'appui de cette assertion, je rapporterai que j'ai vu des moitiés de très-larges voûtes restées suspendues, quoique l'autre moitié eût été démolie par l'effet des mines que l'on employa lors de la destrution de Pondichéry en 1761. Ces portions énormes de voûtes se voyent encore, soit dans la maison des Jésuites, soit dans les masures, restes du superbe gouvernement bâti par les ordres de *Dupleix*. Ces voûtes subsistent sans lésardes et sans fatiguer ni les aisselles, ni le pan du mur sur lequel elles s'appuient. Je serais presque tenté d'attribuer ce phénomène de maçonnerie à un prodige, et si je ne savais combien les conjectures, toutes vraisemblables qu'elles

puissent être, sont nuisibles au progrès des sciences, je serais porté, dis-je, à croire que c'est-là ce qui rendait le ciment des Romains si durable. Mais à quoi sert de se fatiguer l'imagination par des conjectures hasardées, pour retrouver ce qui n'existe plus; il est préférable de s'attacher à une découverte heureuse que l'on nous signale, et de chercher les moyens de nous l'approprier, comme nous l'avons fait du café et de la canne à sucre, qui ont augmenté nos jouissances et enrichi nos colonies. Je conseillerai donc à nos colons de l'Amérique de chercher à cultiver le cocotier, qui réussit avec succès dans leurs domaines, en employant la méthode des Indous que je viens d'exposer. Cette culture leur ouvrira une branche nouvelle d'industrie et de prospérité, et fournirait à l'Europe une denrée utile aux diverses constructions.

Le cocotier est un des plus beaux arbres que nous connaissions, et sous quelque point de vue qu'on l'aperçoive, il offre un aspect riant: sa taille est haute et élancée, sa flèche naturellement svelte et droite lorsqu'il n'a éprouvé aucun accident qui le force à se contourner; sa tête chevelue, agréablement couronnée de palmes d'un vert riche ami de l'œil, ornée de forts régimes chargés d'énormes fruits, présente au voyageur un ombrage délicieux,

et l'assurance de soulager ses plus pressants besoins, en même temps que son feuillage, étalant ses ailes souples, longues et déliées, que les doux zéphirs caressent en se jouant, récrée son imagination de mille idées plus délicieuses encore, et lui fait bénir et admirer la puissance de l'Eternel, créant pour lui tant de merveilles, et multipliant dans un seul arbre les propriétés utiles aux arts, utiles aux besoins domestiques et à l'agrément de l'homme, et qui dédommagent amplement le cultivateur de ses peines, et le propriétaire de ses dépenses. On ne saurait se défendre d'un certain enthousiasme en parlant de cet intéressant végétal, l'un des plus précieux dons de la providence, qui charme même jusqu'aux animaux.

Le produit ordinaire d'un pied de cocotier, aux Indes, pays où toutes les denrées sont cependant à vil prix, est de près de huit francs par an; ce qui suppose un revenu de quatorze à quinze pour le chana qui le soigne et l'afferme. Ce produit est sans doute considérable; il n'est aucun arbre, dans aucune partie ou région du monde, qui en donne un semblable, si l'on considère que le cocotier occupe peu de terrain; qu'il permet de cultiver sous son abri diverses espèces de graminées, de légumes et même d'arbres fruitiers; qu'il n'exige presqu'aucun soin, aucune dépense; enfin que

toutes ses parties sont utiles, ce que je vais faire connaître par un détail plus circonstancié.

On sait qu'avec l'enveloppe fibreuse du coco on fait de très-bons cordages, qui sont aussi utiles à la navigation qu'à différents usages à terre. Les cables qui servent à ancrer les vaisseaux aux mouillages, de quelque force qu'ils soient, faits avec cette substance, sont meilleurs que les cables de chanvre. Ces énormes cordes sont extraordinairement élastiques, se tirent, s'alongent, ne fatiguent pas le navire, et ne se rompent presque jamais; avantages inappréciables que n'ont pas les cables de chanvres; ceux-là sont encore plus légers, ne se corrompent pas lorsqu'on les a imbibés d'eau de mer; ils n'exhalent pas, comme ceux que l'on fait avec le chanvre, des miasmes humides, et très-nuisibles à la santé des équipages qui couchent dans le même pont des vaisseaux, où l'on tient ordinairement ces amarres lorsque le navire est sous voiles. A touts ces avantages on doit ajouter ceux-ci, que le cordage de *kaer* (1) surnage comme du bois, qu'il est plus léger, plus maniable et beaucoup plus courant dans les poulies, lors des manœuvres nautiques.

---

(1) C'est le nom que les Indous donnent à l'enveloppe fibreuse du coco.

On connaît assez, même en Europe, l'utilité de la seconde enveloppe ou coupe ligneuse de la noix de coco pour que je n'en parle pas dans cet ouvrage.

Les palmes, lorsqu'elles sont entières, servent à faire des nattes pour se coucher; en les refendant par le milieu, dans la longueur du pétiole, on en fait un tissu natté, propre à couvrir des hangards et des maisons; l'usage en est général à la côte du Malabar, même pour les plus grands édifices. Ces toitures sont plus agréables que celles du chaume; non-seulement elles n'attirent pas, comme celles-là, les rats ni les reptiles, mais elles sont encore plus légères, aussi solides, aussi durables et beaucoup moins à craindre dans le cas d'incendie, le feu, s'il y était jeté, ne trouvant qu'une très-mince épaisseur d'une demi-ligne au plus (on emploie deux feuilles l'une sur l'autre), ne pourrait brûler qu'une petite surface, et ne saurait se propager faute d'aliment: ainsi on peut dire du cocotier, qu'aux champs il sert de lit et d'ombrage aux amants durant la brûlante ardeur du jour, et qu'au village il abrite le sage et le paisible cultivateur du serein des nuits, des longues et fortes pluies des moussons.

L'eau du coco encore tendre, est une boisson agréable et très-rafraîchissante; son amande, nouvellement formée, est douce, ambrée et ex-

cellente à manger. L'une et l'autre sont salutaires aux scorbutiques. Il serait dangereux, à l'arrivée d'un voyage de mer de long cours, d'en faire un usage immodéré; au lieu d'un effet salutaire il en produirait un nuisible.

Lorsque le coco est parvenu à sa parfaite maturité, il se détache de son régime et tombe de lui-même ; sa chûte pourrait être dangereuse, et pour en prévenir les accidents, le chana coupe, quelques jours plutôt, cette grappe; à ce point de maturité on en prépare des confitures et des mets pour la table. On tire de la noix, que l'on rape avec un fer circulaire et dentelé, un lait ou émulsion, en y mêlant une petite quantité d'eau bouillante, que l'on presse et que l'on passe ensuite dans un tamis ou une toile claire, de la même manière que les pharmaciens extraient le lait d'amande. Cette émulsion est employée à divers usages; on en fait des crêmes et des confitures; elle sert à cuire du salep et du sagou: mêlée en place de lait avec du café, elle donne à cette boisson un goût exquis; celle de nos amandes produit au reste à-peu-près le même effet. Cette émulsion sert à l'art du peintre en *chites*, toiles que nous nommons *perses*, pour enlever les bavures des couleurs et décrasser les toiles peintes. Le lait de la noix du coco fait effervescence, quoiqu'il soit huileux, avec un acide extrait de la plante nommée *colécli*

par les Indous; l'acide le précipite ensuite en une chaux grisâtre; laquelle devient spontanément d'un violet riche et velouté, en y ajoutant de l'alkali fixe; c'est avec cette couleur qu'on teint les fils de coton et les chites. Lorsqu'on mêle à cette émulsion de la chaux vive, cet alkali devient rose. C'est par ce moyen que les Indous composent la chaux rosa qu'ils emploient avec le betel.

Les teinturiers se servent très-utilement de ce lait pour les étoffes de soie, de coton ou de laine, qu'ils teignent en noir. Il empêche cette couleur, qui est ordinairement caustique, de brûler les étoffes, et la teinture en devient plus foncée et plus belle. Je présume que l'émulsion d'amande produirait le même effet que celle de la noix de coco; alors nos étoffes noires ne seraient plus brûlées comme elles le sont presque toutes : cette observation peut devenir utile à nos teinturiers.

En concentrant, par l'ébullition, le lait de coco à un feu modéré, on en obtient une huile douce, agréable et bonne à manger lorsqu'elle est récente. Les médecins du pays composent avec cette émulsion un purgatif doux, facile à prendre, et qui n'est point répugnant; il ne donne point de coliques ni de tranchées; on l'administre contre le pléthore, la gonorrhée, les fleurs-blanches; il est vermifuge à un dégré éminent. Il se compose avec une demi-pinte

d'émulsion, dans laquelle on fait dissoudre, par la cuisson, trois à quatre têtes d'ail à un feu modéré, jusqu'à la consistance d'une marmelade, que l'on fait prendre tiède au malade, à jeun, en y ajoutant, si l'on veut, un peu de sucre.

On extrait l'huile de cette noix par la pression; elle n'est bonne qu'à brûler: elle est siccative, un peu âcre, blanche, et si légère, qu'elle se fige même dans la zône torride: elle donne, lorsqu'on la brûle, une flamme claire et brillante, sans exhaler d'odeur ni de fumée; on s'en sert préférablement à toute autre espèce d'huile chez les personnes riches et dans les maisons des européens. On donne le marc de cette huile, mêlée avec le fourrage, aux bêtes de charge: cette nourriture, donnée aux vaches et aux chèvres, augmente la quantité de leur lait.

Telles sont les propriétés et les divers usages que l'on tire de cet utile palmier. Si l'on pouvait employer le bois, soit pour les constructions, soit pour les besoins domestiques, on dirait avec raison qu'il suffirait seul à tous ceux de l'homme. Il n'en est pas moins un végétal précieux, un don magnifique fait par la providence aux habitants paisibles du superbe climat où elle l'a placé.

C'est le cocotier qui a donné l'idée aux Indous de bâtir l'allégorie et l'ingénieuse fable

du *phénix :* c'est ce que l'on voit dans le cinquième chapitre du *Poronia*, un des commentaires des *Vaides*, livre sacré de ce peuple, qui renferme les dogmes religieux, l'histoire du pays, les sciences, et généralement toutes les connaissances, ainsi que la pratique de tous les arts qui y sont cultivés.

Le cocotier ne renouvelle ses bourgeons de fleurs, après un intervalle de deux mois, qu'en avril, époque où commence l'année des Indous; il ne se reproduit que de ses fruits, qui sont leurs enfants. C'est l'idée parfaite que les anciens avaient du phénix, c'est-à-dire, de ce qui se nourrit et se reproduit de soi-même. On voit, dans la mythologie indienne, que ces peuples divinisèrent le cocotier, de même que nombre d'arbres et de petits végétaux; les animaux utiles, tel que le bœuf; la mer et toutes les rivières. Les Egyptiens et tous les peuples voisins adoptèrent la mythologie et les fables des premiers, les arts et les sciences que ceux-ci avaient inventés; assertion prouvée suffisamment par les recherches que la philosophie et l'histoire ont faites depuis un demi-siècle. Les Egyptiens, les Tyriens et les Grecs durent également s'approprier les mystères, et diviniser, comme les Indous, les animaux, les végétaux utiles et les fleuves. De-là le bœuf est devenu le dieu *Apis*, et le dattier, le *phénix*.

L'arecquier est ce joli palmier que *Linnæus*, le législateur de la botanique, a si judicieusement caractérisé en lui donnant le nom de *catechu;* parce que sa noix ligneuse fournit le cachou, au moyen d'une préparation aisée; ce fait, quoique contredit par un grand nombre d'auteurs, n'en est pas moins constant; et je me propose de le prouver dans le cours de cet écrit.

Ce végétal est nommé *Pakmaron* dans toutes les langues de la presqu'île; l'indou-stani, idiôme moderne de cet antique pays, le désigne par le nom de *soupari*, ce qui signifie *arbre arecque*.

Quoique ce palmier ne soit pas, dans toutes ses parties, d'une utilité aussi étendue que le cocotier, il n'en est pas moins nécessaire aux Indous, et aux habitants de cette vaste partie du monde dite *les Indes orientales*, qui touts s'attachent à propager sa culture.

L'arecquier, sans avoir la beauté et le port du cocotier, est cependant d'une forme agréable et belle. Il s'élève toujours verticalement, sans que rien puisse le déranger de cette direction. Aucun insecte ne l'attaque; ils en sont tous éloignés par l'accrbité de son suc et de sa gomme. Sa flèche est peu renflée, mais elle est bien filée, unie, lisse et parfaitement proportionnée à toutes ses autres parties.

Sa frondescence offre un coup-d'œil agréable,

par l'arrangement régulier de ses palmes, que la botanique nomme *spadix*, pour caractériser leur forme, et en général celle des rameaux de cette famille ; les palmes du centre de la couronne de l'arecquier, au nombre de sept à huit, se relèvent, tandis que les autres, au nombre de cinq, s'inclinent, en s'arrondissant par une légère courbure, et figurent, par leur réunion, une espèce de couronne élégamment dessinée. Les feuilles de l'arecquier, tant qu'elles végètent, sont d'un vert riche et brillant; l'œil les fixe sans se fatiguer; en vieillissant elles prennent successivement une couleur orangée, qui, quoiqu'elle contraste avec le vert brillant des autres feuilles, ne choque cependant pas la vue.

Ce palmier offre, pour caractère distinctif, de très-petites fleurs couleur de vert-pomme pâle, d'une odeur suave et agréable, monoïques, disposées en panicule, renfermées dans une gaîne parcheminée et très-mince, appelée *spathe*, de même que celle du cocotier, qui n'en diffère que par son épaisseur, et parce que l'autre est fibreuse. Chacune de ces fleurs consiste en un calice d'une demi-ligne de longueur, à trois divisions pointues et coriaces; en une corolle de trois pétales, parfaitement semblables au calice; les fleurs mâles ont six, et quelques-unes neuf étamines non-saillantes; et les femelles, un ovaire supérieur garni de

trois styles; les mâles sont placées le long de petites verges, partant d'un pédoncule commun, ce qui forme le panicule, nommé *régime*; elles s'éloignent les unes des autres en groupes de cinq à six; c'est dans cet intervalle que se trouve le groupe des fleurs femelles, depuis sept jusqu'à neuf. Les fruits sont touts noués avant que le spathe ne s'ouvre.

On voit, par cette description exacte, que les naturalistes se sont touts trompés, ou tout au moins qu'ils ont cru sur parole, et se sont copiés mutuellement, au lieu d'observer par eux-mêmes avant d'écrire; je ferai apercevoir leurs autres erreurs à mesure que les circonstances m'en fourniront l'occasion. Ces faits, quoique peu importants en apparence pour un végétal que nous ne posséderons jamais dans nos climats, sont cependant intéressants pour la botanique, et cette considération seule m'a déterminé à consigner ici l'espèce de critique que je viens de me permettre, et qu'on me pardonnera, je l'espère, en faveur de la vérité.

L'arecquier, ainsi que les autres palmiers, ne se reproduit que par le fruit; il veut une bonne terre pour prospérer; et c'est encore là un caractère qui le distingue du cocotier et des végétaux de cette famille; il exige moins d'arrosements, mais il lui faut beaucoup plus d'air, et la pleine jouissance des rayons du soleil,

sans lesquels sa végétation ne ferait que languir.

Quelques pieds que je cultivais dans un vaste jardin, et sous lesquels je fis enterrer des animaux, produisirent beaucoup plus que d'ordinaire, sans cependant que ce surcroît de fécondité parût les faire souffrir ni les épuiser. Je ferai observer que j'obtins les mêmes résultats dans la culture des orangers et des citronniers, végétaux que nous avons naturalisés dans nos climats.

On plante l'arecquier en pépinière avec son brou ou enveloppe fibreuse, un à un dans des trous de cinq à six pouces de profondeur, ou trois décimètres à-peu-près, et à la distance de douze à quatorze pouces en tout sens: on arrose légèrement la plantation.

C'est du vingt au trentième jour que le germe sort de terre; il est semblable à celui du cocotier par la forme; il en diffère par la dureté et par une saveur âcre ou acerbe.

On le transplante ordinairement à un an ou quinze mois. On peut sans danger le déplacer jusqu'à sa septième année, parce qu'il est extraordinairement vivace, et son développement très-lent; cependant sa durée totale n'est que de cinquante à soixante ans; il ne passe pas celle de soixante-dix. On voit que de tous les palmiers il est celui qui vit le moins long-temps; ce qui contraste avec la lenteur

de sa végétation, et sur-tout avec la dureté de son bois, qui n'est surpassée que par celle du *sindi*, appelé *loutarus* par *Linnæus*. C'est ce palmier dont a pris le nom le fleuve qui sépare l'Indoustan de la Perse, et que, d'après les Grecs, nous avons défiguré par la dénomination d'*Indus*.

Les palmes de l'arecquier ne se prolongeant pas au-delà d'un rayon de deux à trois mètres (8 à 9 pieds), ne peuvent donner qu'un ombrage de médiocre étendue, et qui, sous ce rapport, paraîtrait ne devoir pas nuire aux plantes cultivées dans le même terrain; mais l'expérience prouve que cette ombre, quoiqu'elle ne couvre qu'une petite surface, est nuisible, et ferait inévitablement périr la plupart des végétaux sur lesquels elle porterait: l'homme ni même les animaux ne se tiennent jamais sous son abri immédiat, sur-tout lors des fortes chaleurs. Son feuillage est si épais, que la pluie ne saurait le percer; aussi toute l'eau pluviale, tombant sur ses palmes, est-elle rejetée hors du rayon qu'elles couvrent; c'est un véritable parapluie. D'après cela, bien que cet arbre soit un des plus beaux ornements des jardins, des allées ou des avenues, il en est peu qui soient plus mauvais voisins; il pompe tous le sucs, et, comme je viens de le dire, les herbes ni les plantes ne peuvent végéter sous son ombrage; cependant les diverses ba-

naniers, vulgairement nommés *figues des Indes*, que la botanique désigne sous le nom de *musa*, plantés dans le même terrain, pourvu d'ailleurs qu'on ne les rapproche pas trop de l'arecquier, y prospèrent; j'ajouterai que j'ai vu à Negombo, ville maritime de l'île de Ceylan, un verger immense d'arecquiers, entre lesquels on cultivait des cafiers, qui m'ont paru s'y plaire, car ils étaient beaux; cette cafeterie en plein rapport, était, lorsque je la vis, couverte de fruits.

Ces faits, que je consigne à dessein dans cet ouvrage, pourraient devenir utiles aux habitants des colonies; il en résulterait pour eux un avantage propre à les exciter à introduire chez eux la culture de ce palmier; ils joindraient en effet à leurs autres produits un végétal infiniment utile, par le cachou que l'on tire de sa noix, sans nuire à la richesse de leurs cafeteries; de plus, ils préserveraient leurs terres, du moins j'ai lieu de le croire, de la detérioration qu'elles éprouvent chaque année par l'effet des orages qui y passent.

Cette culture, jointe à celle du cocotier et du bois noir, deviendrait donc un moyen assuré d'augmenter les produits des habitations, et de leur fournir de nouvelles jouissances, elle créerait une branche de commerce lucrative, et donnerait à l'art du tanneur une substance tannante bien préférable à celle que

nous

nous possédons; enfin elle remédierait efficacement aux désastres que je viens de signaler, et qu'il est instant de prévenir et d'éviter.

L'aspect d'un verger d'arecquiers, entre lesquels les Indous plantent presque toujours des bananiers, offre un coup-d'œil ravissant et enchanteur. Ce sont de ces spectacles qu'il faut voir pour s'en faire une juste idée : heureux l'artiste dont le pinceau magique pourrait en rendre tout le charme !

La noix d'arecque, dont nous ne faisons aucun usage, deviendrait, selon moi, un objet avantageux d'échange dans quelques marchés de l'Afrique. Ce fruit pourrait encore devenir utile, même à l'Europe, sous le rapport des arts; assertion que je ne tarderai pas à développer.

Les feuilles de ce palmier ne sont bonnes qu'à brûler, les cendres qui en proviennent fournissent un bon engrais, en les mêlant avec des crotins de brebis ou de la bouse de vache. Elles donnent aussi, par une manipulation lixivielle, une espèce de soude employée pour blanchir les toiles écrues. Le fumier est avantageusement employé pour la culture de l'*anil*, plante indigofère.

Sa flèche ou tronc, extraordinairement droite, sert, lorsqu'elle est entière, à faire les chevrons des hangars, et des maisons dont le toit est en appentis; en la refendant on en

fait des lattes excellentes par leur force, et parce qu'elles ne se vermoulent jamais. On tire de sa fleur une décoction pectorale et anti-scorbutique. Pour la conserver on en fait un un sirop incisif et bon contre le crachement de sang.

La noix ou le fruit est de différentes grosseurs, et de forme ovale, sphérique ou turbinée, suivant l'espèce à laquelle elle appartient; les plus grosses noix n'excèdent pas la grosseur d'un fort œuf de pigeon. La grappe, nommée *régime*, en est chargée au point de rompre sous le faix; on en compte ordinairement cent cinquante; et lorsque le nombre s'élève jusqu'à deux cent cinquante, ce qui arrive quelquefois, on en élague de temps en temps pour l'usage des personnes qui ne font cas de cette espèce de noix que lorsqu'elle est fraîche.

L'arecquier commence à donner du fruit dès sa septième année; mais il n'est en plein rapport qu'à l'âge de dix ans. Les pieds robustes donnent par année six, sept et quelquefois dix régimes.

Les Indous, ainsi que tous les peuples de l'Asie placés depuis l'Arabie jusqu'à la Chine, font généralement usage de l'arecque avec la feuille du bétel, que quelques nations nomment *tamboul*, et les Mogols *pane;* cette plante aromatique est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la décrire ici: je me contenterai de

donner quelques détails sur son usage et sur les propriétés qu'on lui attribue.

Le bétel joue un grand rôle dans touts les cercles, dans les cours comme à la ville, et même chez le plus misérable bûcheron ; sa privation serait le comble du malheur pour un Indien. On ne peut aller en visite qu'on ne serve le bétel ; on ne saurait rencontrer un ami que l'on ne s'offre mutuellement cette drogue. Les Indous regardent comme une très-grande incivilité de parler à une pesonne en dignité ou de considération sans mâcher de ce mélange; il est composé de feuilles de bétel, d'arecque coupée très-mince, d'un peu de chaux dont on enduit les feuilles, de cardamome, d'épiceries fines et de cachou, et roulé en petits cornets dans la feuille du bétel même. Les Indiens attribuent à cette préparation, qui colore la salive et les lèvres d'un rose très-vif, et qu'ils mâchent presque constamment, la propriété de suspendre la faim, de parfumer l'haleine en corrigeant les humeurs de la poitrine et de l'estomac, et de faciliter les digestions. Cette mastication prévient encore, selon eux, la suppression des transpirations, ou les rétablit promptement, préserve des migraines et des maux de têtes, raffermit les gencives et garantit les dents de la carie; enfin elle donne de la gaîté, écarte les spasmes et les attaques de nerfs, empêche la suppression des mens-

trues, et entretient le ton de la fibre. Je conviens que l'expérience m'a prouvé que, sous touts les rapports, leur opinion est généralement fondée.

La substance que nous nommons *cachou*, et que les Indous désignent sous le nom de *catécambe*, dont les Portugais ont fait *catécambre*, mot adopté par tous les Européens., quoique corrompu, est le suc épaissi de la noix d'arecque. Une infinité d'opinions ont partagé les naturalistes, depuis les anciens jusqu'à nos jours, sur cet objet d'histoire naturelle. En parlant plus exactement sur la substance avec laquelle on prépare cette drogue, qui a beaucoup de propriétés que nous ignorons, je vais essayer de fixer toutes les inquiétudes, en faisant connaître les procédés de sa fabrication, et la manière dont les Indous retirent de l'arecque le suc concret, que nous nommons *cachou*. Voici l'exposé de ces procédés, tels que je les ai vu pratiquer en différents lieux de la presqu'île, à Ceylan et même dans le Pégou, où il s'en fabrique immensément.

On coupe en trois ou quatre morceaux la noix d'arecque très-fraîche, avec une espèce de petite cisaille nommée *katipak*, ce qui signifie *couteau à arecque*; on en remplit une très-grande chaudière de terre vernissée (un vase de cuivre serait dangereux, et donnerait,

s'il était de fer, une couleur noire et un goût ferrugineux au cachou). La chaudière tient en ébullition à-peu-près un tiers de sa contenance d'eau la plus sélétineuse possible, dans laquelle on a fait infuser, sur un feu modéré, pendant vingt-quatre heures, douze à quinze livres à-peu-près d'écorce du *kantai babela*, végétal épineux de la famille des *mimosa*, genre des *acacias*, que vulgairement nous nommons *cassis*. C'est de cet arbre des Indes que l'on retire une gomme semblable à celle qui est connue en Europe sous le nom de gomme arabique; l'arbrisseau du même genre est cultivé dans les jardins des provinces méridionales de France; celui-ci est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner une description.

Aussitôt que les morceaux d'arecque ont été jetés dans la chaudière, on la couvre et on lute, avec de la terre glaise ou de la pâte le couvercle avec le fond. Environ deux heures après une forte ébullition, on diminue le feu presqu'au point de l'éteindre, et on le soutient à ce degré pendant cinq à six heures. Lorsque la chaudière est totalement refroidie on la délute, pour en retirer l'arecque avec une large pelle en passoire, et on la laisse égoutter sur une claie de bambou. Les Indous motivent la nécessité de ne se servir, dans cette fabrication, que d'ustensiles en bois, d'après la qualité

acerbe de cette noix. Les morceaux bien égouttés sont exposés au soleil; cette espèce d'arecque, que les habitants de la partie supérieure de l'Indoustan, qui ne possèdent pas ce palmier, nomment *chiknisoupari*, c'est-à-dire, *arecque gommeuse*, y est préférée dans l'usage du bétel, à la noix crue.

On continue à faire évaporer, à un feu lent, toute la partie aqueuse, jusqu'à ce que le suc se soit épaissi à la consistance d'extrait, et qu'il ait assez d'adhérence pour pouvoir être tenu à la main, alors on le retire pour le façonner, en le pétrissant en petits blocs gros comme le poing, que l'on fait sécher à l'ombre, pour qu'ils ne se gercent et ne se brisent point.

Ce sont ces blocs qui se nomment *katai* dans plusieurs des idiômes de l'Indoustan, mot auquel on joint celui de *cambe* (ce qui signifie *suc d'arecque*), lesquels ont servi à désigner cette substance, comme si nous disions, *bloc de suc d'arecque*; étymologie exacte, et qui doit même suffire pour fixer désormais toutes les idées sur une substance sur laquelle on a dit et répété tant de choses contradictoires.

Nous savons que le *catécambre*, pour me servir de l'expression généralement usitée chez les Européens, quoiqu'elle soit vicieuse, reçoit une préparation à Goa, à Batavia et à Macao, que nos pharmaciens ont cherché à imiter. Les Portugais la nomment *cachondé*, d'où nous

avons fait le mot *cachou.* Elle s'obtient, dans les différents lieux que je viens de désigner, en combinant le catécambre avec une quantité proportionnelle de sucre, de canelle, de lait de coco et de musc, et en y ajoutant quelquefois une très-petite dose d'essence de rose.

Cette pâte de cachondé, de couleur noire, d'un parfum suave, est en tablettes carrées de différentes dimensions, et fait un objet de commerce assez important pour la ville de Goa. Les femmes européennes, habituées à l'usage du bétel, et les Mogols, le préfèrent au cachou brut, au catécambre; les Indous n'en font absolument aucun usage; ils n'emploient que le dernier, après l'avoir purifié avec le bétel, ou pour remède, soit en topique, soit à l'intérieur.

Le catécambre est utile à bien des arts, et même à la médecine, qui l'emploie dans nombre de circonstances.

Le suc condensé de l'arecque, et épaissi avec de la gomme du *mouronguier* ou *ben*, fournit un très-bon enduit résineux, dont les pêcheurs se servent utilement pour la conservation des filets et de leurs lignes à pêcher. Il préserve les bois de la vermoulure.

La médecine s'en sert avec le plus étonnant succès contre les brûlures, contre les aphtes, et généralement toutes les espèces d'ulcères et

d'excroissances de chairs fongueuses ; enfin contre la surdité, en le délayant avec du lait de nourrice, que l'on injecte dans les oreilles. Des expériences multipliées m'ont prouvé l'efficacité de ce remède pour les cas dont je parle.

Au reste, toutes les propriétés médicinales de cette substance prise intérieurement, sont connues des Européens, il est inutile que j'en fasse l'énumération. Les Indous, qui lui attribuent les mêmes vertus, en font le même usage.

Les peintres en toiles, les teinturiers, s'en servent très-avantageusement à plusieurs usages relatifs à leurs arts. Les premiers emploient le catécambre comme base de la composition d'une gomme vernie, dont ils couvrent la pièce de toile qu'ils peignent, afin que les parties qui en sont couvertes ne reçoivent point la couleur qu'ils manient, et dont ces parties de la toile ne doivent pas être peintes. Pour expliquer ce travail, il est nécessaire de faire observer que les peintres de *chites*, indiennes que nous nommons *perses*, ne se servent point d'estampes pour imprimer les couleurs sur la toile; elles sont appliquées avec le pinceau, ou reçoivent les couleurs rouges et bleues par immersion, manière de travailler bien différente de celle des européens, et dont nous n'avons même pas d'idée. Je me suis convaincu de ce que j'avance, soit en visitant nos

manufactures, soit en lisant les ouvrages qui traitent de cet art dans nos pays, et parlent des procédés usités dans l'Inde ; j'ai compulsé notamment les *Annales des arts et des manufactures*, ouvrage rédigé par M. *O'Reilly*. Il est dit, dans le n°. XXXVII de cette feuille périodique, sous la date du 30 germinal an 12 : « Que les indiens appliquentl a couleur rouge, » en imbibant d'abord leur empreinte du mor- » dant, etc. » Cela n'est point exact, car cette couleur est toujours donnée, comme je viens de le dire, par immersion, et à chaud. Il est bien surprenant que nous ayons des idées aussi peu exactes des méthodes et des pratiques des arts de ce peuple, depuis plus de trois siècles que nous sommes à portée de les connaître aussi particulièrement.

C'est aussi avec le catécambre que se compose le mordant qui fixe sur la toile des feuilles d'or ou d'argent qu'on y applique ; cette espèce de chites se fait à Mazulipatnam, et je craindrais d'affaiblir la vérité si j'essayais de peindre la richesse, l'élégance et la solidité de cet ouvrage. Ces toiles se lavent sans endommager leur dorure, de même que l'on décrasse les autres indiennes sans crainte d'altérer leurs brillantes et vives couleurs. Ce dernier art est précieux, et nous n'avons pas cherché à l'imiter. Les teinturiers tirent aussi de la même substance, le catécambre combiné avec

le suc d'autres plantes de leurs pays, des couleurs lilas, mordoré, puce et marron, qui servent à teindre les étoffes de soie, de laine et de coton.

L'art du tanneur l'emploie avec un tel succès, que dans cinq jours les cuirs sont tannés et parfaitement préparés. Les anglais, depuis quelques années, en apportent de l'Inde pour leurs tanneries, auquelles ils l'ont appliqué très-avantageusement, pour en simplifier le travail et pour perfectionner aussi leurs cuirs.

Animaux.

Je passe aux animaux de l'Indoustan, qui méritent de fixer notre attention et d'être naturalisés dans nos pays.

Je citerai en premier lieu la grande espèce de poules de Châtigaon; elles pèsent presqu'autant que les plus forts coqs ou poules d'Inde, et leur chair est infiniment plus fine et plus délicate que celle de quelque volaille que ce soit.

2°. Le chameau de l'Indoustan à une bosse; animal utile sous plus d'un rapport, que l'on devrait transporter aux îles de France et de Bourbon, ou de la Réunion. Les mœurs, les habitudes, les services de ce grand quadrupède sont trop connus, pour que je me permette d'en parler plus au long.

3°. Les brebis et les moutons du Cachemire, que l'on peut dire avec assurance être l'espèce la plus utile comme la plus belle, vu la beauté, la finesse, le soyeux, la longueur de leur toison. J'ai vu, je l'atteste, des filaments de cette toison qui avaient plus de quinze pouces de longueur.

4°. Les boucs et les chèvres à musc du Boutan et du Tibet, qu'il serait possible de naturaliser aux îles de France, sur les Alpes et dans nos autres contrées très-montueuses.

5°. Les moutons des mêmes régions, qui sont les bêtes de charge; ils portent jusqu'à un man et demi (112 livres), et montent avec ce fardeau les montagnes les plus escarpées.

6°. La gazelle, nommée en langue chingoulas, peuple candian de l'île de Ceylan, *nalaniman*, mot à mot, *petit cerf quatre yeux*. Ce quadrupède, doux et ami de l'homme, est un petit être que la nature semble avoir pris plaisir à faire en miniature, et à dessiner avec une délicatesse étonnante de proportion; ses jambes sont grosses comme un fort tuyau de plume; son corps svelte et élancé; sa peau recouverte d'un poil rouge-brun, et portant une livrée semblable à celle du daim; sa tête bien posée annonce la douceur jointe à un peu de fierté; ses yeux grands et brillants sont recouverts de deux paupières garnies de très-longs cils. Tout jusques-là se voit et se retrouve dans

la conformation de touts les animaux; mais la nature semble s'être jouée ou avoir été inutilement prodigue envers celui-ci, en formant, ou plutôt en dessinant sous les yeux de ce joli petit animal, deux traits ressemblants à deux autres paupières, et autant garnis de cils que les véritables paupières qui recouvrent les yeux de la gazelle. Ce quadrupède, enfant chéri de la nature, se trouve dans les forêts de cette île, de même que les autres bêtes fauves; on peut dire que ses appanages sont on ne peut plus agréables, car il n'a pas à craindre la dent des animaux voraces. La gazelle quatre-yeux, je me sers du nom indien, est extrême-vive; elle ne sait aller que par sauts, et bientôt elle se trouve hors de tout danger dans son nid; on ne peut donner d'autre nom à son fort. Ce petit animal ne se nourrit que des herbes les plus tendres et de fleurs; il aime passionément le miel et le lait. On ne saurait présenter au sexe aimable quelque chose de plus joli, qui lui présente plus d'analogie que cette miniature formée des propres mains de la nature, et dont la douceur est le partage.

7°. En parlant des objets d'agrément du règne animal, on doit s'attendre que je nommerai le petit éléphant et le siaïgoste. Si la gazelle quatre yeux est un animal-poupée, l'éléphant de la petite espèce peut passer pour un avorton, ou un nain, non pas qu'il ait au-

cune marque caractéristique de difformité, mais parce que son ensemble porte l'homme à juger ainsi de lui. Ce petit éléphant, qui est dans un état si extraordinairement ravalé de son espèce en grand, semble aussi avoir moins d'intelligence; c'est en quoi il diffère plus particulièrement de la petite gazelle quatre yeux, laquelle est incomparablement plus vive, plus intelligente, plus caressante et plus enjouée que les gazelles de la grande espèce.

8º. Le siaïgoste, ce qui signifie, en langue indou-stani, *oreille-noire*, est un animal particulier à ce pays; si j'avais à le classer, ce serait dans la famille des renards : sa taille est ordinairement de quatorze à seize pouces de hauteur; sa robe est soyeuse, et semblable à celle de la marte-zibeline à long poil : il annonce la force par ses muscles et par ses mouvemens vifs et accélérés; ses grands yeux, pleins de feu et brillants, dénotent qu'il est fin et rusé. Ennemi, jusqu'à l'antipathie, des tigres, des loups et des autres bêtes carnivores et féroces, il les cherche et les attaque, il les poursuit avec acharnement. Le combat qu'il leur livre est on ne peut plus curieux (1); rien ne

---

(1) Héder-Ali-Kan, ce fameux nabab du Maissour, aimait le spectacle du combat du tigre, spectacle analogue à son caractère belliqueux; il le variait alternativement, et tantôt c'était l'homme, tantôt l'éléphant, une autre fois l'ours qu'il faisait

saurait l'intimider ni l'empêcher d'assaillir son ennemi, quelque vigoureux et grand qu'il soit. Doux avec l'homme et à l'égard des animaux

---

combattre avec ce terrible et féroce habitant des forêts de l'Indoustan.

Ces combats se livraient sur la place, au-devant du palais de ce prince, à Sirengapatnam, sa principale résidence. On dressait autour un filet très-élevé et très-fort. Au centre de cette enceinte était pratiqué un échaffaudage, sous lequel on plaçait les cages des tigres, et d'où l'on ouvrait à volonté les portes. Au moment où le tigre se trouvait en liberté, on le laissait parcourir pendant quelques instants son arêne, pour l'animer et lui laisser reprendre de l'activité, que sa clôture dans une cage très-étroite lui avait fait perdre. Lorsque, fatigué de ses promenades, il s'arrêtait pour reprendre haleine, on profitait de ce moment pour faire entrer dans le filet, du côté opposé à celui où il se tenait, l'animal qui devait le combattre.

La vue de son ennemi, quel qu'il soit, ne tarde pas d'attirer le tigre : le siaïgoste, souple, agile, et dont le cri est aigu et perçant, hâte sur-tout sa rencontre. Aussitôt le tigre, rugissant et plein de colère, s'élance à sauts précipités. Le siaïgoste l'excite encore par ses mouvements et par ses cris redoublés, et se dispose à soutenir et à recevoir le combat sans quitter place; lorsque le tigre est à sa portée, subitement il se tapit ventre à terre, de telle sorte que lorsque le tigre saute sur lui, il le franchit sans qu'il puisse faire autrement. Le siaïgoste se retourne par une culbute, en faisant sur lui-même un soubresaut, pour saisir avec ses deux pattes de devant la queue du tigre, qui, en la relevant, aide son agile ennemi à grimper sur son dos. Parvenu là, se cramponant avec ses griffes longues, fortes et aiguës, il mord et déchire avec les dents la nuque du cou du tigre, qui, pris en sa partie sensible, et sans moyens de se défendre de ses griffes, est réduit à se rouler contre terre, afin d'obliger son ennemi à lâcher prise; aussitôt que le petit siaïgoste se trouve déposté, il s'élance, et en quatre sauts il est déjà très-éloigné et en position de soutenir une nouvelle attaque, qui ne tarde pas à s'engager. Le siaïgoste emploie les mêmes moyens et les manœuvres que je viens de décrire; et après le quatrième ou cinquième choc, il triomphe de son monstrueux

paisibles, ils est furieux et intrépide contre les tigres et les hyènes. On peut en dire la même chose de la mangouste contre la couleuvre-capelle, ou serpent à lunette.

9°. Il y a dans le royaume de Marava, qui est situé dans la partie la plus méridionale de la presqu'île en-deçà du Gange, des *bœufs* d'une très-petite espèce; leur hauteur ordinaire est de deux pieds trois pouces; les femelles donnent du lait très-bon et en grande quantité: leur nourriture est peu coûteuse; ils mangent de toutes les espèces, soit d'herbes, soit de pailles ou de feuilles sèches, et leur chair est excellente. Ce serait une très-bonne acquisition pour les colonies, et particulièrement pour nos îles orientales. Tous les individus de cette espèce portent une grosse bosse sur le garot: nous les nommons *zebus*.

10°. On doit désirer l'acquisition des bœufs du Berar, animaux de la plus belle et de la

---

adversaire, resté mort ou mourant sur-le-champ de bataille, lorsque lui-même a reçû à peine quelques faibles contusions, par les mouvements du tigre lorsqu'il se roule sur la terre.

Ce combat, d'un genre particulier, fait assez connaître les mœurs de ce quadrupède, dont l'utilité serait sentie contre les loups de nos climats, qui font tant de ravages dans nos campagnes; je ferai observer que le siaïgoste, satisfait d'avoir détruit le tigre, l'abandonne à son sort et le laisse, après l'avoir tenu quelques moments en arrêt pour s'assurer de sa mort. J'ajouterai que ce courageux petit animal n'est point carnivore, quoiqu'il attaque tous les animaux féroces.

plus grande espèce du monde. La France, qui s'attache depuis quelques années à perfectionner et améliorer toutes les espèces d'animaux utiles, ne peut que regretter d'avoir négligé de transplanter l'espèce de bétail que je fais connaître ici, surtout lorsqu'il lui eût été aussi facile que peu coûteux d'en faire venir de Surate. Ces bœufs, que les Indiens nomment *éléphants* à cause de leur très-haute stature, qui ont au moins cinq pieds deux pouces de hauteur, sont aussi lestes que robustes, et deviendraient très-utiles, soit pour les travaux des champs, soit pour les charrois d'artillerie, en les employant à ce dernier usage comme le font les princes indous; ils seraient même préférables, sous beaucoup de rapports, aux meilleurs chevaux pour ce genre de service.

11°. On trouverait encore une ample collection à faire dans le règne animal, et surtout dans la classe des poissons. Je n'en citerai ici qu'une seule espèce, le *katela;* il est très-gros; on voit des individus qui pèsent jusqu'à quarante livres, et même plus; ils vivent dans les étangs et les rivières du Bengale, leur chair est ferme, délicate et excellente. Cette classe d'animaux fournirait aux naturalistes plusieurs autres espèces peu ou point connues, et la multiplication de plusieurs dans nos colonies, serait aussi agréable qu'avantageuse.

J'indiquerai enfin plusieurs espèces d'oiseaux,

seaux, dont l'acquisition serait très-intéressante, telles que le *sama*, ou le rossignol bleu de Lahor, les *pigeons-paons*, les *sarcelles-quinque-color*, les perruches à *triple collier*.

Si jamais le Gouvernement se décide à tenter ces conquêtes, aussi innocentes qu'utiles et glorieuses, l'agent qui serait chargé de cette expédition pourrait en rapporter une collection de choses curieuses en histoire naturelle, qui ajouteraient de nouvelles richesses au Muséum impérial, sans parler des procédés dans les arts des Indiens, qui nous sont inconnus, et dont plusieurs seront décrits dans le cours de cet ouvrage.

Pour mieux réussir dans sa mission, cet agent devrait porter dans l'Indoustan des productions de l'Europe et de l'Ile de France qui pourraient être utiles à l'humanité, et choisies, soit parmi les nutritives, soit parmi les médicinales, soit parmi celles qui procurent des jouissances, ou qui sont curieuses. Il trouverait occasion d'en faire des échanges avantageux; et en se présentant sous ce rapport, il ne pourrait qu'attirer plus de considération aux vues bienfaisantes de l'Etat qui l'aurait envoyé.

Si le Gouvernement français adoptait ce projet, dont les avantages sont incalculables pour la prospérité de nos colonies, celle de notre agriculture et de nos arts industriels,

et dont le succès contribuerait aux progrès des connai sances, il serait facile de lui présenter un mode d'exécution adapté à ses vues d'économies, et qui assurerait l'arrivée de tous les objets attendus.

VUES POLITIQUES

SUR LES ÉTABLISSEMENTS EUROPÉENS DANS L'INDE.

Un commerce maritime aussi riche et aussi étendu que celui de l'Indoustan, fait par des nations rivales ou qui ne tarderaient pas à le devenir, ne pourrait être concentré dans une même ville. J'ai déjà fait observer que dès avant l'arrivée des Portugais, le siége du commerce de ce pays était placé dans trois grandes cités ; que depuis, chacune des nations qui ont voulu participer aux avantages que ce commerce venait de donner à ce petit peuple, en l'élevant subitement au rang des premières puissances de l'Europe, avaient fixé dans leur principale colonie toutes les transactions qu'elles projetaient d'y faire. Je présume que le lecteur verra avec plaisir l'historique de ces établissements; je vais succinctement les faire connaître, et développer mes idées sur les avantages qu'ils présentent par leur situation, et sous les rapports soit politiques, soit commerciaux. Je commencerai ce tableau historique par les établissements français.

Lorsque Colbert jeta les fondements de la compagnie des Indes, ce grand homme n'y

attacha point l'idée d'aucun établissement, ni de possessions territoriales plus ou moins vastes; sa perspicacité lui en faisait connaître touts les dangers; en cela sa politique était sage. Heureux si les ministres qui lui ont succédé eussent suivi ses vues; les revers que nous avons éprouvés depuis confirment mon opinion. Colbert ne voulait donc que de simples factoreries dans chacun des grands marchés de l'Indoustan; elles suffisaient sans doute pour le commerce et nos échanges, quelqu'étendus qu'ils fussent ou le deviendraient. Mais la fortune en ordonna différemment, et peu après sa mort, vers la fin du XVIIe. siècle, le Gouvernement, ou pour parler plus exactement, les directeurs de la compagnie des Indes formèrent le délirant, l'impolitique projet d'établir la colonie de Pondichéry, établissement ruineux par ses dépenses, et qui est devenu la source de nos infortunes, la perte de notre commerce avec l'Inde, et la cause de la puissance britannique; assertions que je développerai dans le cours de ce chapitre.

Pondichéry (1) est le chef-lieu de nos établissements en Indoustan, la résidence du gouverneur-général, l'entrepôt du commerce français des côtes de Coromandel et d'Orixa, de

(1) Dans l'idiôme des Tamouls, peuple Indou qui habite la côte de Coromandel, on prononce *Poudoucheri*.

Moka et du golfe Persique, de la Cochinchine et de cette partie des Indes Orientales nommée la *presqu'île en-deçà du Gange*. Cette ville, et le territoire qui forme ses limites, ont été achetés d'un nabab d'Arcate, en 1688. Son étendue du nord au sud est de près de trois lieues, et d'environ une et demie de l'est à l'ouest. La ville a une lieue de circonférence; elle est située près de l'embouchure et au septentrion d'une petite rivière nommée *Ariancoupan*, et à une très-petite demi-lieue du côteau de Pérembé, facile à distinguer par sa couleur rouge, qui sert de reconnaissance pour l'attérage des vaisseaux; avantage inappréciable sur une côte qui est presque généralement plate. M. Dupleix, dont toutes les vues n'étaient point gigantesques, avait formé le projet, d'après l'idée des Jésuites, d'établir un port dans la riviere d'Ariancoupan, en prolongeant deux jetées à son embouchure pour dompter les vagues de l'Océan, et empêcher la mer d'en obstruer l'entrée.

Pondichéry réunit à la beauté de son site pittoresque et agréable, un des plus riants de toute la côte, à la fertilité de son sol, l'avantage d'une rade sûre par la qualité du fond qui est d'un sable fin, et qui, par le concours de plusieurs causes que l'on ne peut encore bien connaître, n'est que peu sujette à souffrir des violents ouragans qui se font sentir

sur toutes ces côtes à l'époque du reversement des moussons, ce qui arrive régulièrement deux fois par année, pendant les mois d'octobre ou de novembre, et de mars ou d'avril. Ces ouragans produits par le choc des vents qui ont soufflé six mois consécutifs de la même partie, et ne peuvent se déplacer que par un effort, causent les plus grands ravages, et sont infiniment préjudiciables aux navires qui sont au mouillage.

A l'époque de l'avénement de Dupleix au gouvernement de Pondichéry, après le décès de mon aïeul, et par reconnaissance des services que ce chef des établissements français avait rendus à la famille de Sanda-Soaëb, nabab d'Arcate, ce prince concéda à la compagnie des Indes, souveraine dans ses établissements, une étendue considérable de pays en propriété entière et *irrévocable ;* ces concessions furent formées, d'abord, du riche canton de Chéringam, ensuite du petit royaume de Gengi, et peu après des districts de Valdaour, Villénour et Baour, dans le voisinage et autour de Pondichéry, le premier situé au nord-ouest, le second au couchant, et l'autre au sud-ouest. Ces agrandissements, en apparence si heureux, furent, je ne le dissimulerai point, le motif de la rivalité et des guerres continuelles élevées dans l'Inde, entre des compagnies marchandes; cette monstruosité politique,

que le gouvernement ne devait jamais tolérer, entraîna définitivement la perte des établissements français, et les revers et la ruine totale qu'éprouva la première de ces deux sociétés commerçantes. C'est ainsi qu'une première faute, consentie par le Gouvernement, en acceptant une concession territoriale, inutile pour le moins aux intérêts commerciaux de la France, mena bientôt cette nation à les multiplier au point que dans un période de moins de quatre ans, elle perdit ses comptoirs et un commerce qui enrichissait les sujets et faisait la prospérité du Gouvernement. Les avantages éphémères que produisirent ces possessions dans les premiers moments, enivrèrent les agents de la compagnie, qui, touts marchands peu instruits dans la politique, et moins encore dans l'art de la guerre, voulaient cependant la perpétuer dans l'Indoustan, parce qu'elle leur donnait des richesses. Ils profitèrent de l'impéritie du Gouvernement et de sa faiblesse pour accumuler les concessions et continuer les dissentions qui les leur obtenaient; le Gouvernement n'eut ni la fermeté nécessaire pour arrêter ces écarts, ni même la sage prévoyance qui eût jugé les suites malheureuses que ces concessions devaient nécessairement produire.

En 1750 se livra la mémorable bataille de Tarpaipériour, où quatre à cinq cents Fran-

çais vainquirent une armée de plus de cinq cents mille Mogols, commandés par le célèbre mais infortuné Nazer-Zing, fils aîné du fameux Nizam-el-Moulouk, souba du Décan : par suite de cette victoire, ce prince perdit la vie par la plus noire des trahisons, et toutes ses richesses tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Mousafertz-Zing, neveu et successeur de Nazer-Zing, par la politique de Dupleix, ratifia toutes ces concessions, en sa qualité de souba du Décan, comme seigneur suzerain de la nabahie d'Arcate, et de toutes celles de la presqu'île, ou partie méridionale de l'Indoustan. Ce prince qui devait sa liberté et son avénement au trône au gouverneur-général de Pondichéry, le combla de caresses, d'honneurs, et augmenta les possessions françaises de la petite nabahie d'Alamparvé, et des jaïrs ou fiefs de Vendavachie et de Peroumakouël, que les Européens prononcent Permacoul. Ces concessions furent ratifiées de nouveau par Salabet-Zing, frère puîné de l'infortuné Nazer-Zing, lors de son avénement à la soubahie, après la fin tragique de Mousafertz-Zing. Idaëd-Moudine-Kan ajouta même à touts ces dons les quatre belles provinces de Nélour, Condavir, Rajemindri et Sicacol, connues sous le nom des *quatre sercars du nord*, territoire aussi vaste que la moitié de la France, et qu'elle a possédé en toute souveraineté jusqu'en 1760.

A la paix honteuse de 1762, qui fut précédée de sept années de revers et de malheurs, le moment n'était pas opportun sans doute pour obtenir de l'Angleterre des conditions favorables. La Grande-Bretagne, fière des succès, des triomphes que, dans les quatre parties du monde, elle avait obtenus sur la France trahie alors par ses chefs et par ses généraux de terre et de mer, profita des circonstances, et imposa des conditions fort dures; elle ne nous rendit nos établissements et nos colonies de la presqu'île et de la partie septentrionale de l'Indoustan, qu'avec des territoires très-bornés. Pondichéry se trouva resserrée dans les étroites limites qu'elle avait lors de sa fondation : les douanes anglaises fouillaient les négociants français même dans ses limites; et il fut interdit, par ce même traité de décembre 1762, de relever la citadelle de Chandernagor. Enfin, la France qui naguères donnait des lois dans ces pays, en reçut alors. De tels événements ne lui seraient jamais survenus si elle eût été sage et politique.

Mais à la paix de 1783, la France beaucoup moins malheureuse qu'elle ne l'avait été dans la précédente guerre, aurait dû, ce me semble, traiter autrement, et demander que la Grande-Bretagne lui rendît, si non la totalité de ses anciennes possessions, du moins les territoires qui lui étaient indispensables, tels que

ceux des districts de Valdaour, Villénour et Baour; elle ne devait pas se contenter du petit canton d'Archivouac qui lui fut cédé. On a dit que c'est par l'ignorance des localités, que les négociateurs français furent trompés sur la dénomination des lieux; qu'ils prirent la partie pour le tout; cela peut être en ce qui concerne le territoire de Baour, dont Archivouac fait partie; mais pour les deux autres districts, cela ne pouvait être, selon moi. Les succès de notre allié, le nabab Heder-Ali-Kan, ceux du Bailli de Suffren sur les mers de cette partie du monde, auraient pu même porter la France à exiger de l'Angleterre qu'elle se désistât de toutes ses possessions territoriales de la péninsule, de même que des provinces de Bengale et de Bâar. Cette mesure était d'une bienveillante et sage politique, non-seulement pour les intérêts de la France, non-seulement pour ceux des autres puissances maritimes de l'Europe, de même que pour les états du continent, mais encore pour la prospérité de l'Indoustan; il n'en eût rien coûté de plus à la France, et elle le pouvait alors. Je dirai encore que cette mesure aurait diminué l'énorme prépondérance du gouvernement anglais, l'eût forcé à avoir plus de circonspection, et par conséquent empêché de troubler à volonté la tranquillité de l'Europe; mais ayant négligé de tirer parti de la circonstance heureuse dans

laquelle on se trouvait à cette époque, il fallait au moins, puisque nous ne savions pas couper la racine de l'arbre des discordes politiques, ne pas consentir à une convention aussi injuste qu'elle était humiliante pour la nation, et absolument oppressive pour les simples intérêts des habitants du comptoir de Pondichéry. En effet, les Français ont des maisons de campagne, des plantations et des propriétés formées dans les environs de Pondichéry, dès avant sa destruction en 1761 (1).

Cependant par suite du traité de 1783, un grand nombre de ces propriétés se trouvent situées sur le territoire des Anglais, ou sur le pays de leur Nabab; par-là ceux-ci peuvent imposer à la jouissance de ces maisons, jardins et plantations, telles conditions qu'ils le jugeront

---

(1) C'était l'époque où le comte de Lally était généralissime des troupes françaises dans l'Inde. Cet homme, à mettre aux Petites-maisons, concussionnaire envers les particuliers, avait trahi les intérêts de la patrie, notamment en livrant Pondichéry sans vouloir faire de capitulation, lorsque le général E. Côot, commandant de l'armée anglaise, l'y engageait lui-même, en lui assurant qu'il la signerait, quelle qu'elle fût. Cette dernière particularité paraît être ignorée; aucun historien n'en a fait mention, du moins que je sache. Ce fait est cependant intéressant et authentique, il est consigné dans les registres des délibérations du conseil supérieur et d'administration de Pondichéry; et je le tiens de feu mon père, alors l'un des membres de ce conseil, et qui était présent à la reddition de la ville. Le témoignage que je rends ici est d'une autorité irrécusable pour moi et pour ceux qui l'ont connu, il était trop honnête homme pour avancer un fait qui ne fût pas rigoureusement vrai.

à propos, peut-être se porter même à évincer les propriétaires, dans la vue d'humilier la Nation, ou de faire connaître aux Indiens la prépondérance qu'ils leur disent avoir sur la France. Une telle politique est insidieuse, et indigne de la Nation anglaise, mais la jalousie, ainsi que toutes les passions, raisonnent-elles ? Ces insinuations d'ailleurs font leur effet auprès d'hommes aussi ignorans que le sont en général les Mogols, qui croyent tout sans examen, qui ne connaissent ni l'Europe, ni sa politique, ni la puissance de ses divers Gouvernements. Elles empêchent ces princes, constamment renfermés dans leurs palais, entourés d'hommes plus ignorants encore qu'eux, et environnés des agents de l'Angleterre, d'accueillir aussi favorablement ceux de la France, nuisent aux progrès du commerce, s'opposent à ce que le Gouvernement obtienne du crédit, ou puisse traiter avec les Puissances du pays sur le même pied que traitent les Anglais.

D'un autre côté, la Grande-Bretagne est demeurée maîtresse de la principauté d'Alamparvé, qui n'est éloignée que de sept ou huit lieues de Pondichéry, et où se trouve un lac salant, dans lequel on pêche abondamment les coquillages, seule matière avec laquelle on fait de la chaux dans la presqu'île. Les Anglais peuvent s'opposer, comme cela est déjà arrivé en 1769, à ce que nous en fassions prendre,

et arrêter ainsi toutes les constructions de Pondichery, même les plus essentielles. Il est nécessaire de faire observer que c'est également des forêts de Congimer, ou Connimour et de Perempac, enclavées dans cette Nabahie, que l'on tire le bois de chauffage nécessaire aux besoins domestiques de cette colonie.

Ces considérations, essentielles sans doute, ou étaient ignorées du Gouvernement, ou ont échappé aux plénipotentiaires lorsqu'ils s'occupaient à fixer la situation respective des parties contractantes, lors des deux traités de 1762 et 1783. En admettant la difficulté d'obtenir la cession de ce territoire, les agents diplomatiques de la France auraient dû, ce me semble, obtenir de ceux du cabinet de Saint-James une jouissance commune, et positivement stipuler dans ces traités de paix, une condition qui ne pouvait léser la Grande-Bretagne ni ses sujets habitants l'Indoustan, et qui est absolument nécessaire à ceux de Pondichéry.

Je viens de démontrer combien il importe à la France, et combien il est avantageux à ses colons de l'Inde, qu'elle puisse obtenir les territoires des districts que j'ai nommés plus haut, ceux de Villénour, Baour et Valdaour. D'autres considérations bien plus importantes, que je vais faire connaître, prouveront mieux encore la nécessité d'arracher à l'Angleterre la rétrocession de ces cantons. D'abord ces

terres avaient été concédées, pour que leurs revenus servissent à solder la garnison de Pondichéry, et que leurs recoltes assurassent sa subsistance : car elle serait précaire, cette subsistance, si l'on était obligé de la tirer par mer.

Sous quelque point de vue politique que l'on puisse envisager la concession de ces trois districts à la France, il est impossible que l'Angleterre les lui refuse, du moment où sa politique consent à restituer ses comptoirs, et surtout à ce qu'elle entretienne une garnison à Pondichéry, indispensable pour la sûreté du commerce. La Grande-Bretagne a un territoire immense, des forces en sipayes et en troupes européennes suffisantes, et sa puissance considérable est trop garantie pour qu'elle puisse rien craindre d'une garnison aussi peu nombreuse que le doit être celle d'une place telle que Pondichéry. Et s'il entre dans les vues politiques du cabinet Britannique, et même s'il est de l'intérêt de sa Compagnie que la France reste en possession de ses comptoirs, je ne saurais expliquer quels pourraient être les motifs qui l'empêcheraient de céder également une portion aussi petite de territoire que ceux des districts dont il est question ? Dira-t-on que la garnison de Pondichéry, composée de quelques centaines d'hommes, assurée de sa solde et de sa subsistance, pourrait porter plus d'ombrage aux forces anglaises, innombrables

en comparaison d'elle, que si elle n'avait pas cette ressource? Ce raisonnement est bien misérable selon moi, puisque, dans touts les cas, les forces anglaises dans l'Inde sont au moins décuples de celles qui sont nécessaires pour garder Pondichéry. Ce ne sera pas non plus une étendue de quinze à vingt lieues de territoire, qui peut ajouter à la puissance française dans ce pays, puisque les troupes, seulement des garnisons anglaises voisines de ces districts, ouverts de toutes parts, peuvent dans quelques heures les envahir à volonté.

Il n'y a donc pas à craindre que le cabinet de Saint-James se refuse de rétrocéder ces trois districts, du moment où il entrera, comme je le dis, dans ses vues politiques de restituer à la France ses établissements de l'Indoustan, et surtout d'y laisser une garnison quelconque. Il ne peut vouloir des choses contradictoires, il ne peut exiger que dans des conjonctures de disette, qu'en des circonstances inopinées, précaires, la garnison de Pondichéry ainsi que ses habitants, soient privés des denrées de première nécessité; puisqu'il n'y a, comme je le prouve, aucun risque, aucun danger pour les possessions de la Grande-Bretagne, surtout avec des forces aussi peu imposantes que celles que nous serions à même d'y porter. Il est donc évident, comme je l'ai annoncé, que la rétrocession de ces districts

est indispensable. Le seul point important sur lequel le cabinet Britannique, ou ses plénipotentiaires, doivent porter leurs regards, en ce qui concerne la sûreté et la paisible conservation des possessions anglaises dans l'Indoustan, c'est de limiter la force des troupes que la France devra envoyer dans l'Inde, pour la garde de ses comptoirs et de ses établissements, et par honneur pour la Nation. Envisagée sous d'autres rapports, la restitution des terres de ces districts devient indispensable aux particuliers Français, pour calmer leurs inquiétudes, anéantir leur crainte qui se perpétue de perdre d'un moment à l'autre leurs propriétés enclavées dans ces districts.

A l'égard de la petite Nabahie, ou principauté d'Alamparvé, il serait bien à désirer, sans doute, qu'elle rentrât sous la domination française, mais on le solliciterait peut-être inutilement. Quelque décision que l'on prenne à cet égard, on ne devra pas négliger au moins de stipuler que la pêche des coquillages à chaux dans le lac salant, et la coupe du bois de chauffage dans les forêts de *Perempac et de Connimour*, situées dans cette principauté, ou Nabahi-d'Alamparvé, soient libres pour les Français, sans aucune restriction, sans nul empêchement pour raison de droit, ni aucune redevance quelconque à payer aux Anglais, à leur nabab, ni à leurs agents. Telles doivent

doivent être les expressions du traité, pour obvier à tous les inconvénients et à toutes les interprétations subséquentes.

Au midi de la côte de Coromandel, à vingt-cinq lieues sud de Pondichéry, est situé le comptoir de Karikal, dans le royaume de Tanjaour, et sur un des bras du Caveri-Koleram. Nombre de canaux d'irrigation, ayant touts leur prise d'eau dans ce bras, nommé *Karik*, arrosent les quatre *Magans*; on appelle ainsi une assez importante concession faite à la France en 1749 par un roi de Tanjaour: elle est couverte de quinze bourgs, peuplés de seize à dix-huit mille ames. Ces Magans sont toujours restés attachés à ce comptoir; ils ont été rendus par l'Angleterre, sans aucune difficulté, lors de la reprise de possession en 1765 et après la paix de 1783. Karikal est situé au centre et au milieu d'une belle et vaste plaine, fertile et parfaitement cultivée, dont les productions consistent en trois et quelquefois quatre récoltes de riz, en cocos et en noix d'arecque. On fabrique dans quelques-uns des villages du territoire français, des chites communes, toiles peintes qu'on exporte avantageusement aux Moluques et dans les îles voisines. Depuis trente-cinq ans on a essayé d'y faire fabriquer des mouchoirs façon de Mazulipatnam, tentative qui a parfaitement réussi, quant à la teinture;

ces mouchoirs sont inférieurs aux premiers en finesse.

Si l'on obtenait, comme je n'en doute pas, lors de la prochaine paix, du cabinet de Saint-James la rétrocession des districts de Valdaour, Villénour et Baour, les produits de leurs territoires, joints à celui des quatre Magans, suffiraient au Gouvernement, ou à peu de chose près, pour la solde des troupes qu'il devra entretenir dans ses comptoirs de l'Indoustan.

Dans l'état actuel des choses, et vu les revenus immenses que la Grande-Bretagne perçoit dans ce pays, fortune qui ne fait que s'accroître chaque année, j'ai lieu de croire, je le répète, que sa politique doit indubitablement la porter à rendre à la France touts les territoires que je désigne. Les motifs que j'ai précédemment discutés sont concluants, et me font conjecturer qu'il dépendra des plénipotentiaires français d'obtenir ces concessions, qui, sous aucun rapport, ne doivent être contestées ni refusées par ceux de la Grande-Bretagne lors du prochain traité. D'ailleurs, les territoires de ces trois districts doivent nécessairement servir à indemniser les habitants de nos comptoirs, qui, par une politique indigne d'une nation éclairée et généreuse, indigne d'un peuple qui se dit libre, juste et magnanime, ont souffert des pertes considé-

rables, que l'Angleterre doit s'attacher à réparer, qu'elle a même promis de dédommager. Telles sont les considérations que je dois faire connaître, et rappeler au souvenir du gouvernement Britannique.

Pondichéri et Karikal sont les seuls comptoirs, sur les côtes orientales de la presqu'île de l'Indoustan, que la France ait conservés de tous ceux qu'elle a possédés jusqu'en 1761. Ces entrepôts suffisent pour des relations purement commerciales, quelqu'accroissement même qu'elles puissent prendre, lorsque le gouvernement aura assuré la paix du monde.

Indépendamment de ces comptoirs, qui, dans l'hypothèse que je fais, deviendront sans doute des colonies florissantes, la France possède, dans le nord du chef-lieu de ses établissents, deux factoreries très-avantageusement placées pour favoriser ses échanges, et faciliter ses contrats d'achat.

La première de ces factoreries est celle de Mazulipatnam, ville située dans la province de Condavir, et qui est l'entrepôt de ces beaux mouchoirs connus sous le nom même de cette ville. Elle avait été concédée à la France, avec les provinces de Condavir, Nélour, Rajemindri et Sicacol, par Salabet-Zing, souba du Décan, pour que ses revenus défrayassent la petite armée qu'elle s'engageait à entretenir auprès de ce souverain. Ces provinces, désignées

sous le nom des *quatre sercars du nord*, furent soumises aux lois françaises jusqu'en 1759. Elles devinrent la proie de l'ennemi par la perfidie du marquis de Conflans, qui les livra, avec Mazulipatnam et l'armée dont le comte de Lally lui déféra le commandement à l'exclusion de M. de Bussy. On n'a jamais douté, dans les cours des princes de l'Indoustan, de la trahison de cet officier; elle était trop apparente, même pour les yeux les moins clair-voyants. A peine deux mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait pris le commandement de cette armée, que dix-huit à vingt mille hommes se rendirent à quatre compagnies d'anglais sans coup férir. Je ne puis m'empêcher de faire connaître une anecdote particulière et assez plaisante relativement à ce fait: Un patane, revenant alors du Décan, fut questionné par le comte de Lally sur ce que les princes indiens pensaient de la situation des affaires françaises, de ses opérations militaires, et de la conduite du général de Conflans: cet agent secret eut le courage de ne lui pas cacher le mécontentement du souba et des nababs, leurs chagrins et leurs craintes de voir les Anglais expulser les Français de leurs établissements et des provinces que ces princes avaient concédées à la France. Lally insista et voulut savoir de ce patane, qui avait appris quelques mots de français, ce qu'il pensait. L'Indou, tout en

balbutiant son mauvais jargon, lui répondit en ces termes: « Mon général, on dit dans le » Décan que Mousa Conflans être un traître » qui faire bien sauter le pays, mais que » Mousa Lally le fera encore bien plus sau- » ter; que dans six mois les Français seront » touts f.... ». Cette prédiction des princes de l'Indoustan ne tarda pas à se réaliser.

La ville de Mazulipatnam est avantageusement située pour le commerce des mouchoirs qui se fabriquent dans la province de Condavir, et pour la vente des draps, par sa proximité de Heder-Abad, résidence habituel du souba du Décan, et une des villes les plus commerçantes de la peninsule, soit par ses issues, soit par la fouille des diamants de Golconde et de ses environs. Sous les rapports politiques, puisque, par une fatalité bien désastreuse sans doute, la France voulait faire des conquêtes dans l'Inde, Mazulipatnam et les quatre sercars lui étaient très-importants; leur possession donnait une entière prépondérance sur Madras, et la plus grande influence à la cour du souba, la principale puissance Mogole de la presqu'île, et qui de-là se portait sur les autres Etats de cette riche partie de l'Indoustan.

Un systême politique mauvais en lui-même, désastreux par ses effets, suite inévitable de la vicissitude, de la légèreté et de l'incohérence

des projets du gouvernement, toujours influencé par des suggestions étrangères et perfides, a fait perdre rapidement à la France les riches pays que Dupleix lui avait acquis, renversé ses établissements, et enfin ruiné sa Compagnie et son commerce. Ces provinces, devenues propriété de l'Angleterre, l'ont mise à portée d'accroître, en quelques années, sa puissance au point d'anéantir totalement le commerce que la France faisait avec l'Inde. Il y a lieu de présumer que la Grande-Bretagne va incessamment ranger sous ses lois la totalité de la presqu'île en-deçà du Gange.

La possession de l'île de Ceylan, justement regardée comme la clef de l'Indoustan, entre les mains de la nation européenne qui la possédera, explique et démontre cette assertion. Il aurait été très-facile à la France de s'opposer à ces conquêtes; il lui aurait même été possible de reprendre nos anciennes possessions, si elle eût suivi les projets de M. de Choiseul, ou si, depuis quinze ans, notre gouvernement avait voulu exécuter ceux que je lui ai moi-même fournis; projets qui, bien dirigés et conduits avec sagesse, eussent pû, en moins de deux ans, avec sept ou huit mille européens, renverser, dans cette partie du monde, la puissance colossale que la Grande-Bretagne y a élevée. Cette révolution, que nous étions les maîtres d'opérer avant la conquête et la pos-

sesion de Ceylan, et qui est devenue à présent presqu'impossible, nous eût mis à portée de rendre, par une sage politique, à leurs anciens souverains des pays envahis par l'Angleterre, devenus la source d'un immense et riche commerce, qui, dans ce cas, aurait pu être fait et partagé par toutes les nations de l'Europe: par-là cette puissance n'aurait pas accru ses forces, augmenté sa marine et sa prospérité, ni acquis la prépondérance qu'elle a exercée pendant toute la durée de la précédente guerre, et qu'elle exerce encore aujourd'hui sur toute l'Europe. De tels événements n'auraient pas peu contribué à accélérer la paix générale, et à empêcher la cour de Londres de troubler à volonté la tranquillité du monde.

La seconde factorerie française est celle d'Ayanaon, grand village de la province de Rajemindri, situé sur la rivière d'Ingiram. Cet établissement fut très-florissant avant les revers et les désastres que la France éprouva pendant la guerre de sept ans; de fausses combinaisons l'avaient fait négliger pendant plusieurs années; mais depuis quelque temps on était revenu de cette prévention. C'est dans les manufactures de ce bourg et de ceux des environs, que se fabriquent les belles toiles que nous nommons *guinées du Nord*: j'en parlerai dans le chapitre des importations, avec les détails qu'il est nécessaire d'en donner.

Quelques expériences heureuses faites avant 1766, prouvent que l'on peut y trouver un débouché avantageux pour les draperies qui, précédemment, étaient vendues à Mazulipatnam.

On fabrique dans la province, des Jamdanis, espèce d'organdis à fleurs, tissus sur le métier, et de la plus grande beauté. Les femmes ont l'usage d'en faire des voiles et des chals pour l'été, ajustement léger, infiniment agréable, et beaucoup moins cher que les voiles de dentelles. Je pense que nous pourrions les imiter avec succès; la mode adopterait bientôt ces tissus qui, selon moi, sont plus jolis que ceux de dentelles, par leur blancheur, et qui ont l'avantage de ne pas coler sur le visage.

Les échanges et nos transactions commerciales par Ayanaon deviendraient plus lucratifs et plus suivis, si l'on obtenait par une clause spéciale, que les tisserands ne soient plus inquiétés par les administrateurs ou les agents de la compagnie anglaise, qui les obligent souvent à travailler pour leur compte, pendant qu'ils ont des contrats passés avec les Français; vexation d'autant plus extraordinaire, que les Anglais ont la faculté de contracter dans toutes les manufactures de cette province, et même dans celles de la province de Sicacol.

L'observation que je fais à l'occasion des

fabricants de notre factorerie d'Ayanaon, doit s'étendre à toutes les fabriques des côtes et du Bengale, qui ne sont pas circonscrites ou renfermées dans l'enceinte des comptoirs, ou de leurs territoires.

Si l'équilibre politique se rétablissait, et si le commerce de France avec l'Indoustan reprenait son ancienne activité, il serait nécessaire, selon moi, d'établir à Ganjam ou à Sicacol, une factorerie pour nos relations commerciales avec cette partie de la côte d'Orixa, dans laquelle se fabriquent les plus fines guinées, particulièrement désignées par le nom *éléphanté*. Cette espèce de toile, de la plus grande beauté, est recherchée en Allemagne, et deviendrait très-utile à nos manufactures de toiles peintes. Jusqu'à présent, faute de relations avec cette province, les Français ont été dans l'obligation de les tirer des négociants anglais, pendant qu'ils pourraient les avoir de la première main, en les faisant eux-mêmes fabriquer.

La France possède une factorerie dans le royaume de Catek; cette loge est placée dans la ville de Balaçor, située à l'embouchure de la rivière d'Ougli. Quelques personnes peu instruites du commerce de l'Inde, ont écrit que l'agent français de Balaçor n'y est utile que sous les rapports politiques, parce que la nature du gouvernement de cet état, qui

appartient aux Marattes, nation guerrière, ne se prête pas aux développements de l'industrie; ils ignorent sans doute que c'est dans le territoire de cette principauté que se fabriquent les *kanadaris*, espèce de marchandises dont se composent les cargaisons du Bengale. Indépendamment de ce que je viens de dire en ce qui concerne le placement de l'agent commercial de Balaçor, j'ajouterai que cet agent, outre qu'il est nécessaire sous les rapports politiques, pour recevoir et faire passer de Pondichéry les avis que l'on envoie dans les comptoirs français du Bengale, y est encore utile pour protéger les bots des pilotes du Gange qui se tiennent au mouillage dans la rade de cette ville, pour y attendre les vaisseaux français et les faire entrer dans le fleuve (1). Tel est l'état de nos comptoirs et factoreries sur les côtes de Coromandel et d'Orixa; quoique peu nombreux, ils suffisent pour nos relations avec cette partie de la presqu'île, quelqu'extension que puissent prendre les transactions commerciales de la France; les multiplier, ce serait surcharger de dépenses en pure

(1) Dans le moment où je mets la dernière main à mon ouvrage, on sait que Balaçor est tombé au pouvoir des Anglais. Je laisse cependant subsister ce passage tel que je l'ai écrit, parce que les considérations qu'il contient sont générales, et ne seront que plus essentielles à consulter au temps où la France rétablira l'équilibre sur les mers.

d'un accord pareil à celui que je critique ici. Par ce traité, de même que par le précédent, celui de 1762, la France s'était encore engagée à ne pas élever de fortifications dans le Bengale, et à n'entretenir qu'une garnison de cinquante hommes, suffisante pour la police de Chandernagor. J'avoue que, dans l'état des choses, et la situation précaire où se trouvaient nos affaires dans cette partie de l'Indoustan, soumise entièrement à la domination anglaise, quoiqu'à cette époque ils ne s'en déclarassent modestement que les fermiers, j'avoue, dis-je, qu'il eût été impolitique et même préjudiciable aux intérêts de la France, qu'elle eût eu à Chandernagor une plus forte garnison. Mais pour la dignité nationale, les plénipotentiaires pouvaient-ils acquiescer à une condition aussi dure, aussi outrageante, et qui couvrait aux yeux des Indous, la France de tant d'humiliations, lorsque surtout elles sont consignées dans des articles patents d'un traité fait à l'occasion d'un pays dont les Anglais ne se disaient que les fermiers. Chandernagor sans fortification, était accessible de toutes parts; une forte garnison lui eût été inutile; quels soldats, d'ailleurs, y aurait-on employés? des Européens? les Anglais les auraient embauchés: des Sipaies? on nomme ainsi les soldats indiens, ils auraient entraîné à des dépenses considérables, qui n'eussent été profitables qu'aux Anglais.

sa reddition, pendant la guerre de sept ans, Chandernagor avait une assez forte citadelle que les Anglais démolirent aussitôt qu'ils l'eurent prise; ils détruisirent aussi toutes les maisons de la ville et les propriétés particulières : vengeance misérable, sans exemple jusqu'alors, et que ne justifia jamais aucune loi de la guerre; atrocité qui ne saurait s'expliquer ni trouver de partisans que parmi des barbares qui ne savent qu'envahir et saccager; atrocité que le Gouvernement britannique a cependant impitoyablement exercée sur toutes les colonies françaises de l'Inde, qui sont tombées en son pouvoir, par les perfidies et les trahisons de M. de Lally; atrocité enfin, dont la France n'a point encore tiré vengeance!!!!

Par une clause du traité de paix de 1783, on stipula la permission dérisoire d'entourer ce comptoir d'un fossé, pour l'écoulement des eaux pluviales : comme si une Puissance quelconque pouvait avoir besoin de l'autorisation d'une autre pour exécuter sur son territoire ou dans ses colonies les travaux relatifs aux dispositions intérieures, à la police, à ceux d'embellissement, et surtout à la propreté et à la salubrité de l'air. Personne plus que moi ne respecte en général les hommes, et particulièrement ceux qui sont revêtus d'un caractère tel que celui de plénipotentiaire; mais je ne puis m'empêcher de relever la stupidité

perte, le trésor public, sans nulle compensation, et sans qu'il puisse en résulter aucun avantage pour le commerce ni pour le Gouvernement.

Avant de passer à nos établissements situés sur les côtes occidentales de la péninsule, je ferai connaître ceux que nous possédons dans le Bengale et le Bâar.

Chandernagor (1) est le chef-comptoir, l'entrepôt et le principal marché du commerce national dans les provinces du Bengale et de Bâar, les plus industrieuses de la partie supérieure de l'Indoustan. Cette colonie très-florissante avant son désastre en 1758, avait une population de soixante mille Indiens, toute occupée à alimenter le commerce par son travail; actuellement cette population ne s'élève pas à trente mille ames, par l'effet de nos revers et par le mauvais état où se trouve notre commerce sur le Gange. Elle est placée sur la rive droite de la rivière d'Ougli, dans un site délicieux, aussi riche qu'il est pittoresque; elle joint à toutes ces beautés de la nature, l'avantage d'avoir un petit port formant une anse dans le fleuve, qui met en sûreté les bâtiments, vu la faible action du courant des eaux dont la direction se porte sur la rive opposée. Avant

(1) En bengali, *Chandé-Nagor* (ville du grand Marché), du mot *Chandé*, qui signifie foire dans cette langue.

sa reddition, pendant la guerre de sept ans, Chandernagor avait une assez forte citadelle que les Anglais démolirent aussitôt qu'ils l'eurent prise; ils détruisirent aussi toutes les maisons de la ville et les propriétés particulières : vengeance misérable, sans exemple jusqu'alors, et que ne justifia jamais aucune loi de la guerre; atrocité qui ne saurait s'expliquer ni trouver de partisans que parmi des barbares qui ne savent qu'envahir et saccager; atrocité que le Gouvernement britannique a cependant impitoyablement exercée sur toutes les colonies françaises de l'Inde, qui sont tombées en son pouvoir, par les perfidies et les trahisons de M. de Lally; atrocité enfin, dont la France n'a point encore tiré vengeance!!!!

Par une clause du traité de paix de 1783, on stipula la permission dérisoire d'entourer ce comptoir d'un fossé, pour l'écoulement des eaux pluviales : comme si une Puissance quelconque pouvait avoir besoin de l'autorisation d'une autre pour exécuter sur son territoire ou dans ses colonies les travaux relatifs aux dispositions intérieures, à la police, à ceux d'embellissement, et surtout à la propreté et à la salubrité de l'air. Personne plus que moi ne respecte en général les hommes, et particulièrement ceux qui sont revêtus d'un caractère tel que celui de plénipotentiaire; mais je ne puis m'empêcher de relever la stupidité

d'un accord pareil à celui que je critique ici. Par ce traité, de même que par le précédent, celui de 1762, la France s'était encore engagée à ne pas élever de fortifications dans le Bengale, et à n'entretenir qu'une garnison de cinquante hommes, suffisante pour la police de Chandernagor. J'avoue que, dans l'état des choses, et la situation précaire où se trouvaient nos affaires dans cette partie de l'Indoustan, soumise entièrement à la domination anglaise, quoiqu'à cette époque ils ne s'en déclarassent modestement que les fermiers, j'avoue, dis-je, qu'il eût été impolitique et même préjudiciable aux intérêts de la France, qu'elle eût eu à Chandernagor une plus forte garnison. Mais pour la dignité nationale, les plénipotentiaires pouvaient-ils acquiescer à une condition aussi dure, aussi outrageante, et qui couvrait aux yeux des Indous, la France de tant d'humiliations, lorsque surtout elles sont consignées dans des articles patents d'un traité fait à l'occasion d'un pays dont les Anglais ne se disaient que les fermiers. Chandernagor sans fortification, était accessible de toutes parts; une forte garnison lui eût été inutile; quels soldats, d'ailleurs, y aurait-on employés? des Européens? les Anglais les auraient embauchés: des Sipaies? on nomme ainsi les soldats indiens, ils auraient entraîné à des dépenses considérables, qui n'eussent été profitables qu'aux Anglais.

Par suite de cette fausse condescendance, ou de l'incurie des plénipotentiaires, les agents de la Compagnie britannique se sont portés à des outrages de tout genre. Le moindre employé de la Compagnie, les derniers de leurs agents indous, ceux même du souba de Morchoud-Abad, prince sans autorité, sans forces et sans moyens, se permettaient des vexations journalières. Ils se portaient à insulter les loges françaises; ils faisaient couper sur les métiers les toiles destinées aux négociants, enlever dans les factoreries les ouvriers à leur convenance. Ils défendaient publiquement dans toutes les manufactures de travailler pour les Français pendant les quatre mois de la meilleure saison. Enfin ils promulguaient des ordonnances par lesquelles ils interdisaient aux chefs des fabriques, aux marchands et aux dalales indous, dans toute l'étendue des provinces de Bâar et du Bengale, la faculté de vendre aux Français ou de contracter avec eux, avant que la Compagnie d'Angleterre eut complété ses cargaisons. Nos capitulations avec les soubas, les paravanas (1) accordés par le grand-mogol ou empereur de Déli, les traités même avec le cabinet de Saint-James, assuraient cependant dans toutes les contrées de l'Indoustan un commerce sûr, libre et indépendant.

---

(1) Lettres-patentes d'un souverain.

Le recit que je viens de faire n'est point exagéré; il est l'historique exact des outrages, des humiliations dont les agents Anglais abreuvaient les Français dans toutes les provinces de l'Indoustan soumises aux lois de la Grande-Bretagne. J'ai dû les faire connaître, non pour exaspérer réciproquement les esprits, mais pour que le Gouvernement ne se laisse plus surprendre, et qu'à l'avenir il emploie des hommes instruits, dont le caractère ferme et probe à-la-fois ne sache ni fléchir, ni se laisser séduire lorsqu'ils s'occuperont de régler les intérêts respectifs de la France et de l'Angleterre.

Je vais ajouter un dernier trait à l'appui des récits que je viens de faire. Sur la même rive de la rivière d'Ougli, à une forte lieue au midi de Chandernagor, la France possède un vaste terrain, que l'ancienne Compagnie des Indes avait acquis en 1753 d'un brame, courtier à son service. M. Chevalier, directeur de la Compagnie au Bengale, agissant par ses ordres, fit construire sur ce terrain, en 1767, un magnifique château, pour y loger le commandant de Chandernagor; il est situé sur le fleuve même, il se nomme le *château de Goreti* (1).

(1) En bengali, *Gor-Ati*, ce qui signifie *Maison de l'Eléphant*. Ce château tirait un de ses premiers agréments de sa situation sur le Gange, qui, sans cesse couvert de bateaux de toutes formes, présente un tableau mouvant, dont la scène varie à chaque minute.

Lors de la guerre entreprise à l'occasion de la liberté et de l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique, qui entraîna la reddition des comptoirs français en Indoustan, le général Coot, le même à qui Lally *livra Pondichéry sans coup férir*, ainsi que toutes les possessions de la France aux Indes, vint habiter ce château, dont le séjour enchanteur le séduisit tellement, qu'il le demanda et l'obtint de suite en propriété du souba de Morchoud-Abad. Cet acte de condescendance, ou plutôt cet acte arbitraire d'un homme qui cède ce qui ne lui appartient point, ne doit pas étonner de la part d'un roi du Bengale, aussi faible qu'impuissant, que je qualifierai avec plus d'exactitude en le nommant le premier sujet de la Compagnie des Indes de la Grande-Bretagne. A la paix, lors de la reprise de possession des établissements français, en 1784, il s'éleva entre les commissaires des deux Nations de grandes contestations au sujet de ce domaine; et il fallut, pour l'obtenir, produire, indépendamment de la jouissance de plus de quarante ans, les titres originaux de propriété, que les Anglais croyaient entre leurs mains, ou peut-être perdus; ce ne fut qu'après de vives altercations, et la vérification la plus rigoureuse des actes de concession ou d'acquisition, que le conseil-suprême de Calcutta, à qui les commissaires furent obligés d'en référer, se décida

cida enfin à révoquer la prétendue donation de ce palais, faite par leur souba au général E. Coot.

Ce château, ses jardins et son parc, qui sous aucun rapport politique ne pouvaient donner d'inquiétude aux dominateurs nouveaux du Bengale, leur inspirèrent cependant la puérile idée de placer un camp dans ses environs, au village de Campoucour, et ils établirent encore un bazar, ou marché, dans le milieu des allées en avenues sur le chemin de ce palais à Chandernagor; vengeance, si toutefois je puis me servir de cette expression, plus tracassière que nuisible à la jouissance de ce château, mais qui pourrait faire naître des altercations toujours désagréables, et on doit s'attacher à en faire disparaître les occasions.

La Grande-Bretagne, à qui on laisse la libre, la tranquille jouissance des riches et vastes possessions, qu'elle a enlevées par des moyens si peu contestés, ne serait-elle pas satisfaite du sacrifice qu'on lui en fait, pour mettre un terme aux calamités qui depuis si long-temps désolent la terre? Voudrait-elle encore restreindre la France, au sein même de ses comptoirs, dans des limites si étroites? Non, cette politique, outre qu'elle est déshonorante, serait nuisible par la suite à l'Angleterre, parce qu'elle entretient des souvenirs pénibles, qu'il est de son intérêt de faire perdre et d'anéantir

absolument. Telles doivent être ses vues, auxquelles elle ne peut parvenir qu'en devenant plus juste envers les Français, habitants des Indes. Ils se rappellent encore que l'état de détresse et la ruine absolue de la plupart d'entr'eux, n'est due qu'à la démolition de Pondichéry en 1761.

Il est encore un objet sur lequel je dois m'arrêter, objet capital et de la plus grande importance pour le commerce du cabotage de l'Indoustan, c'est l'importation du sel de la côte dans le Bengale. D'après les paravanas avec les princes, je dirai même d'après les traités de paix entre la France et l'Angleterre, les négociants de Pondichéry et des autres comptoirs pouvaient en introduire librement dans le Gange. L'article XIII du traité passé en 1783, le dit trè-formellement; mais une convention postérieure, arrêtée en 1787 entre le gouverneur-général des établissements et le colonel John Cathcar, envoyé du conseil-suprême de Calcutta, a changé la clause de l'article de ce traité, en fixant, sous de spécieux motifs, à deux cent mille mans (1) la quantité de cette denrée qui pouvait être importée par les vaisseaux français, à condition encore que les cargaisons seraient livrées à un prix

(1) Poids de l'Indoustan qui correspond au quintal; le man pèse 75 livres poids de marc.

déterminé aux préposés de la gabelle anglaise. Le prix arrêté par cette convention, qui, disons le franchement, avait été surprise à M. de Souillac, honnête-homme et bon Français, instruit de son état comme marin, mais qui ne l'était, ni de la politique, ni de nos intérêts commerciaux; ce prix, dis-je, bien au-dessus de celui d'achat, était cependant inférieur de beaucoup au prix marchand dans le Bengale; de sorte que cet arrangement qui, en apparence, paraît avantageux, lèse néanmoins les intérêts des spéculateurs, et devient humiliant pour la France. En effet, ces réglements limitatifs de l'importation du sel, gênent, entravent la liberté du commerce, en ce qu'ils soumettent les armateurs à la fraude des employés, lors de la pesée des livraisons; ils outragent la Nation, en contraignant ses navires à mouiller devant Calcutta, pour y être visités, sous le vain prétexte de savoir s'ils sont chargés de sel. Cet examen devient une injure en temps de paix.

Il est nécessaire que je fasse encore observer, d'après le même article du traité de 1783, que les Français sont autorisés à spéculer *conformément*, y est-il dit, *à leurs anciennes capitulations, sur toutes les productions, soit industrielles, soit territoriales des diverses contrées de l'Indoustan.* La Grande-Bretagne, ou sa Compagnie des Indes, depuis qu'elle a

soumis les provinces, ou vice-royautés, de Bâar et du Bengale, s'est exclusivement réservé le commerce de plusieurs espèces de denrées, telles que le salpêtre et l'opium, articles très-avantageux. Par un autre arrangement, aussi ridicule pour le moins que le précédent, proposé et conclu en 1786, entre M. Dangereux, commandant de Chandernagor, et le gouverneur-général des Anglais; ceux-ci se sont obligés à fournir annuellement deux cents caisses d'opium, ou à payer au trésor du comptoir français une somme de......... représentant le bénéfice présumé sur les deux cents caisses de cette denrée qui se récolte dans le canton de Patna, ville capitale du Bâar. Cet arrangement n'est pas seulement bisarre et nuisible aux intérêts du commerce, il est encore avilissant, car il semblerait que le Gouvernement ne soit pas en état de payer ses agents, et qu'ils soient obligés de recevoir des dons de l'Angleterre, ce qui ne doit pas être toléré. Une semblable lésinerie est indigne d'une grande et puissante nation. Les sentiments généreux sont le propre des individus, mais les gouvernements doivent être justes..... Les spéculations sur l'opium, article qui offre des bénéfices, doivent être laissées libres aux sujets français, de même que tous les objets qui sont du ressort du commerce. Si le gouvernement, par quelques considérations particulières, juge que

cette spéculation doive rester exclusivement dans ses mains et dans celles des Anglais, il me semble qu'il devrait, même dans cette hypothèse, stipuler qu'il en sera fourni une quantité plus considérable, et que la vente dans le pays, ou l'exportation en sera libre.

Voilà tout ce qui peut concerner les intérêts commerciaux des comptoirs français sur les côtes de Coromandel et d'Orixa, et dans le Bengale. Il me reste, avant de parler de ceux des côtes occidentales, à présenter l'aperçu de mes idées concernant les factoreries nationales situées sur le Gange.

De toutes ces factoreries, que l'on désigne encore sous le nom de *loges*, la plus importante pour les spéculations commerciales, est celle de Daca, principal marché des belles, des fines mousselines du Bengale, et où se trouvent réunies en plus grande quantité toutes les espèces de toiles de coton provenant des riches manufactures de son arrondissement.

Daca, par la qualité de ses cotons, par la diversité des produits de l'industrie, que seconde avantageusement la navigation du Gange et du Broumapoutre, ainsi que celle du grand nombre de rivières qui arrosent cet immense district du Bengale, est, depuis une longue série de siècles, le centre d'un très-grand commerce. Toutes les nations commerçantes de

l'Europe qui entretiennent des relations avec l'Indoustan y ont une factorerie.

Après cette loge, la plus intéressante pour nos rapports commerciaux, est celle de Jougdia. C'est dans l'arrondissement de ce canton que se fabriquent les plus belles casses et les amames que l'on envoie en Turquie, dans toutes les Echelles du Levant, dans le nord de l'Europe et en Amérique. C'est aussi à Jougdia que se manufacturent les plus beaux baffetas, dont les qualités moyennes sont nécessaires aux ateliers de toiles peintes de Jouy, de Vizilles, et généralement des provinces helvétiques. Cette dernière espèce de toile est, selon moi, la meilleure, et celle que l'on doit préférer par le grain de son tissu et la qualité du coton, pour y appliquer les couleurs; aussi est-elle, après la percale, celle que les peintres de l'Indoustan préfèrent pour ce genre d'ouvrage.

Dans l'ordre de classification des loges françaises des provinces de l'Indoustan septentrional, celle de Patna est la première sur le tableau; en effet, elle était très-importante lorsque la France tirait de l'Inde la majeure partie des salpêtres, qu'elle employait à la fabrication de ses poudres de guerre. C'est dans le territoire de cette ville, capitale de la province ou vice-royauté du Bâar, que nous écrivons *Ba-*

har, que l'on cultive le fameux pavot blanc, dont l'extrait est le meilleur opium du monde entier. Cette factorerie, qui était très-avantageuse, le redeviendrait encore, si nos relations commerciales avec les Indes reprenaient faveur comme sous l'administration de l'ancienne compagnie. Ce serait le meilleur régime pour faire avec succès un commerce aussi étendu, aussi varié, et qui demande autant de connaissances réunies que le commerce de l'Inde, qui, par raison de son éloignement de notre continent, exige pour être exploité avantageusement, des fonds considérables que ne saurait jamais fournir aucune maison particulière, quelque riche, quelque famée qu'elle soit, quelque crédit qu'elle possède. Je n'ai pu me défendre de faire cette digression, parce que je la crois importante à la prospérité nationale : une foule de raisons viennent à l'appui de mon assertion et la prouvent victorieusement. Le peu que j'en ai dit doit suffire aux hommes d'état qui sont aujourd'hui à la tête du Gouvernement, pour les déterminer à méditer sur cette bien intéressante partie de l'administration confiée à leur sagesse, le commerce, source de la prospérité et de la puissance des nations, et particulièrement le commerce maritime, sur-tout pour un empire tel que la France....

On peut conclure, d'après ce que je viens

de dire, que la loge de Patna a perdu beaucoup de ses avantages dans les circonstances actuelles; et s'il m'était permis de présenter mes idées, je dirais que l'agent commercial serait infiniment plus utile à Bénarès qu'à Patna; car, indépendamment du commerce qui se fait dans cette célèbre cité, la plus ancienne université de toutes les régions de la terre, l'agent français y serait à portée d'acquérir des connaissances précieuses, en communiquant avec les différentes classes des brames, les savants de l'Indoustan; il y ferait des recherches utiles aux progrès des sciences et des arts, sur l'histoire et la philosophie; alors nous aurions des notions exactes sur l'Indoustan, recueillies par des compatriotes, dont les idées et les yeux valent bien sans doute, je le dis sans prétention, ceux des savants que l'Angleterre fait résider dans ces contrées. Les notes, les mémoires qu'ils nous transmettraient sur cet intéressant pays, deviendraient alors à la portée de toutes les classes de lecteurs français, dont une grande partie ne peut satisfaire sa curiosité, à raison de la cherté des ouvrages anglais.

Une quatrième loge française se trouve placée à Casseimbazar; c'est le marché général des soies et des soieries du Bengale, qui sont toutes de la qualité de notre organsin. Cette ville, très-nouvelle, et contiguë à la capitale du Bengale, est située dans une île formée par le

Gange, et par deux de ses bras qui se réunissent peu loin du bourg de Noudia, tel que l'on est à même de le voir sur la carte topographique que je joins à cet ouvrage. L'île de Casseimbazar a près de quarante lieues quarrées; elle est couverte de vers à soie, que la beauté et la chaleur du climat font éclore et produire en plein air pendant dix mois de l'année, toute la saison d'été. Tous ces petits établissements sont importants : la France ayant le droit de faire résider des agents dans touts les lieux qu'il conviendra pour ses intérêts commerciaux, on ne doit pas négliger de le stipuler dans les traités à faire.

Je vais à présent parcourir les établissements des côtes occidentales.

Le comptoir de Mahé, situé sur la côte de Malabar, est l'entrepôt du commerce du poivre qui se cultive dans toute la côte, depuis le cap Comorin jusqu'à Goa. Mahé est sur le territoire du roi de Cotiate, anciennement nommé *Cartenate;* ce royaume appartient à un prince Naïr, caste indienne, connue dans les autres parties de l'Indoustan sous le nom de Rajepoute. C'est l'épée à la main que M. de Labourdonnais de Mahé, homme célèbre par son génie, par ses talents et sur-tout par sa longue détention à la Bastille, suite de sa mésintelligence avec M. Dupleix, établit, en 1727, cette petite colonie, fortifiée avec soin, et qui fut

détruite deux fois par les Anglais; la première en 1761, et la seconde en 1779. Si les édifices civils et particuliers ne furent point renversés comme ceux de Pondichéry, après sa première reddition, on le doit à la courageuse résistance du roi de Cotiate, qui en fit signifier la défense aux vainqueurs, sous peine d'user de représailles contre leur comptoir de Tallichery, éloigné d'une petite lieue au septentrion de Mahé. Cette menace eut son entier effet, elle valut la conservation des maisons de notre comptoir.

Il est avantageux pour nos relations commerciales, par l'excellente qualité des poivres (les meilleurs de toute la côte) que produisent les Etats de Cotiate et de Corongote-Naïr, très-petite principauté, dont le territoire n'est séparé de Mahé que par la rivière de Colastri, qui a son embouchure au pied du fort. Ces mêmes Etats donnent aussi du Cardamome, de beaux bois de sandal, de bithe, espèce de sandal qui ressemble au bois de Sainte-Lucie et de teck; ce dernier remplace, dans la peninsule, notre chêne, qui n'y est pas connu; le teck est propre à touts les genres de constructions, même à faire des mâturès pour les vaisseaux du commerce.

La loge de Calicute est placée dans la capitale du Samorin, l'empereur de touts les princes, ou souverains du pays des Naïrs, éloignée de

dix lieues au midi de Mahé. Cette factorerie est avantageuse au commerce national, par la présence de l'agent, dont le caractère en impose, et maintient à la cour du prince les égards dûs aux négociants français qui se rendent à Calicute pour faire des échanges et traiter du poivre, des sandaux et des ailerons de requins qu'on y prépare pour les exportations en Chine, pays qui reçoit si peu d'articles de l'Europe.

Une autre factorerie se trouve placée à Surate ; c'est le premier établissement que la France ait formé dans l'Inde, dès le ministère du grand Colbert, ministre citoyen, et le plus célèbre financier que l'on ait placé à la tête d'une administration aussi vaste que celle d'un empire tel que la France.

Cet établissement, autrefois le principal de tous ceux que la France avait dans l'Indoustan, n'est plus, depuis le commencement du siècle précédent, qu'une loge, où le gouvernement entretient un simple agent des relations commerciales. Par l'importance de ses fonctions, cet agent, selon moi, devrait avoir le titre d'agent-général, de même que l'ont ceux de la Grande-Bretagne et de Hollande. En ce qui concerne les rapports politiques, l'agent de Surate est nécessaire pour recevoir et faire passer à Pondichéry les paquets expédiés de l'Europe par la voie des caravanes, en passant

par le Diarbekir, la Mésopotamie, et les villes de Bagdad et de Bassora.

Quoique Surate ne soit plus le centre du grand commerce que cette ville a possédé pendant une si longue période de siècles, un agent y est encore très-utile, pour faciliter le débouché des draps, fils d'or et dorures de Lyon, vendus ou échangés contre les produits des manufactures de son territoire et du royaume du Guzurate, et particulièrement contre ses cotons à laine rousse, avantageusement exportés en Chine.

Sous les mêmes rapports du commerce, il serait nécessaire, je le pense, de placer un agent à Mangalor, d'où l'on tire une très-grande partie des bois de sandal pour la Chine. Je ferai encore observer que Mangalor est l'entrepôt des riz du bas Canara, et que c'est de ce pays que Mahé tire sa subsistance, soit en riz soit en blé. La Grande-Bretagne, depuis la catastrophe de Tipou-Sultan, étant devenue maîtresse de cette contrée, il s'ensuit la nécessité de l'établissement d'un agent français, qui y était inutile lorsque ce pays appartenait à Heder-Ali-Kan, ou sous le règne de son fils.

Par une convention faite entre les Marattes et M. de Saint-Lubin en 1770, cet Etat avait cédé à la France le port de Chaoul, dont la position, au milieu de la côte du Conkan, que les Marattes occupent toute entière, favorisait sin-

gulièrement nos transactions avec ces peuples célèbres et l'Indoustan. Cette puissance est la plus formidable de toute la presqu'île, par les quatre cent mille hommes de cavalerie qu'elle entretient à sa solde, par ses continuelles excursions dans tout l'Indoustan, sur lequel elle impose et lève des contributions sous le nom de *chotai*, et par l'esprit de rapine qu'elle porte dans toutes les contrées que ses armées parcourent sans cesse. Par la possession de Chaoul, qui n'est éloigné de Pouna, résidence du chef suprême de cet empire, qu'à la distance de cinquante lieues, la France aurait pu former des liaisons de commerce très-avantageuses avec ce peuple, qui n'était que guerrier il n'y a pas encore un demi-siècle, et qui commence à apprécier les avantages des échanges. Il est important de faire observer que les Marattes seuls consomment plus de nos draps que toutes les manufactures de l'Europe n'en fabriquent.

Telles sont les considérations sous lesquelles se présentent ces établissements dans leurs rapports avec le commerce de la France. J'ai pensé qu'il serait intéressant de les faire connaître, et de chercher à éclairer le gouvernement sur ce qu'il peut ignorer au sujet de nos relations avec ce pays, afin de le mettre à portée de s'en occuper de la manière qui lui semblera plus avantageuse à la prospérité nationale.

Établissements de la Hollande.

Il est inutile de rappeler ici de quelle manière la Hollande est parvenue à former des établissements dans cette partie du monde. L'histoire de Raynal s'est assez étendue sur ces particularités, elle fait connaître jusques dans les moindres circonstances les causes et les effets des combats qu'ont livrés à cette nation les comptoirs portugais, dont elle a conservé la propriété, après la paix qu'elle fit avec Philippe II, jusqu'au moment que le luxe asiatique, auquel elle s'est livrée, les lui a fait perdre par la guerre contre la Grande-Bretagne. Presque tout ce qu'elle avait conquis sur les Portugais, et que sa marine, alors dans un état respectable, lui avait obtenu, presque sans coup férir, est tombé dans les mains des Anglais.

De tous ces établissements, qui étaient très-favorables aux relations commerciales de cet Etat, il ne lui reste présentement que le comptoir de Cochin, sur la côte de Malabar; celui de Chinchura, au Bengale, et ceux de Sadras, de Paliacate et de Biblipatnam; les deux premiers, situés à la côte de Coromandel, le second sur celle d'Orixa: elle joint à ces quatre établissements en Indoustan plusieurs loges, tant dans les provinces septentrionales qu'à la presqu'île.

Cochin, ville assez considérable par une population de dix à douze mille juifs, peuple sobre, actif et très-industrieux, était le chef-lieu des établissements de la Hollande sur la côte de Malabar, mais subordonné au gouverneur de l'île de Ceylan.

La situation de ce comptoir, placé sur une rivière qui donne entrée à de petits bâtiments du port de deux cents tonneaux, et les met à l'abri dans toutes les saisons, ainsi que sa proximité du royaume de Trevancour, en font un débouché avantageux pour les échanges et la vente des articles importés d'Europe; ces transactions étaient le but des spéculations des enfants d'Israël qui s'y sont fixés, et qui y ont fait un grand nombre de prosélites parmi les dernières des castes indiennes. Le principal commerce de Cochin est l'article du poivre, que cette partie de la côte récolte abondamment; il est d'une très-bonne qualité, et on le préfère dans le commerce à celui de Ceylan, et même à ceux des autres contrées du voisinage de ce comptoir.

Les Etats des Provinces-Unies, maîtres des Moluques, îles où se cultivent les épiceries fines, qui ont constamment été l'objet des spéculations de la Compagnie hollandaise, avaient formé plusieurs factoreries dans les principales villes de la côte de Malabar, tels que Koualan, Kalikoualan, Cranganor, Calicute,

Cananor, ainsi qu'à Surate, Cambaye et Diou; ces trois dernières sont au haut de la côte du Décan. C'est dans ces petits établissements que l'on achetait de la première main le poivre, le cardamome que l'on entreposait à Cochin, où les navires envoyés chaque année d'Europe s'en chargeaient, pour les exporter dans les magasins d'Amsterdam. Un troisième vaisseau de cette Compagnie, destiné pour les échelles de Surate, Cambaye et Diou, recevait la soie et les soieries fabriquées dans ces villes.

L'île de Ceylan ayant passé sous la domination de la Grande-Bretagne, je ne la comprendrai pas ici dans le tableau des possessions de la Hollande, non plus que le comptoir de Négapatnam, cédé, par la paix de 1783, à la Compagnie d'Angleterre.

Le comptoir de Sadras, situé près de Mavélivarom, que Dapres a désigné, dans son *Neptune oriëntal*, sous le nom des *Sept Pagodes*, une des merveilles de l'antiquité des Indous, par les énormes masses de sculptures taillées dans la montagne même, est peu important pour le commerce, sur-tout depuis l'établissement de Pondichéry et de Madras, entre lesquels cette ville se trouve placée. On y fabrique quelques toiles peintes de médiocre qualité, et des mouchoirs communs, que la Compagnie exporte à Batavia et dans ses colonies de la Guiane.

Si

Si le comptoir de Sadras est peu important par ses fabriques, il n'en est pas de même de celui de Paliacate, situé entre le rivage de la mer et un très-grand lac salant, qui, au besoin, pourrait donner refuge à de petits navires de cent à cent cinquante tonneaux, et les mettre à l'abri de tous les événements.

Il est inutile que je donne ici des détails sur les belles manufactures de mouchoirs qui se fabriquent dans le territoire du district de cette ville et de ses villages, puisque cette notice appartient essentiellement au chapitre des exportations. Je me bornerai à dire qu'il est peu de comptoirs sur la côte de Coromandel aussi favorables au commerce, soit pour la vente des articles d'importation, soit pour l'immense quantité des diverses sortes de mouchoirs que l'on tire de Paliacate. Si ce comptoir n'a point été convoité par les Anglais de même que celui de Négapatnam, il le doit à la facilité qu'ils ont d'y faire librement fabriquer toute la quantité de marchandises qui leur convient; et encore à ce que l'établissement qu'y ont fait les Hollandais ne se trouve pas renfermé dans une forteresse respectable comme celui de Négapatnam. Paliacate, entouré d'un simple mur de clôture, ne saurait donner par lui-même, ni par sa garnison, dont la force n'excède pas le nombre de 30 hommes, aucune inquiétude à la puissance anglaise qui domine dans l'Indoustan.

Il en est de même de l'établissement de Bibli-patnam, situé vers le haut de la côte d'Orixa, si avantageux à la Compagnie hollandaise dans ses relations commerciales avec cette partie du monde. Ce comptoir, important par ses belles guinées, est plutôt une factorerie qu'un comptoir de l'ordre de celui de Pondichéry, de Négapatnam ou de Madras, touts vastes et régulièrement fortifiés.

Dans le Bengale, la Compagnie hollandaise possède l'établissement de Chinchura, ville considérable par son étendue et par son commerce: elle est dirigée par un conseiller des Indes, de la régence de Batavia, de même que l'était le comptoir de Colomb, lorsque la Hollande possédait l'île de Ceylan.

Cette nation, qui doit au commerce, surtout à celui des Indes, sa prospérité, je dirai même la puissance étonnante dont elle a joui pendant un siècle, est présentement dans un tel état de détresse, qu'elle se fait à peine apercevoir parmi les puissances au milieu desquelles elle figurait avec tant de gloire. Ses possessions en Indoustan, arrachées aux Portugais par les talents de ses Barnewelt, de ses Wit, sont envahies par les Anglais, suite inévitable de ses fausses combinaisons politiques, de l'avilissement dans lequel ses agents de l'Inde tenaient les militaires au service de la Compagnie, et de l'excès du luxe effréné de toutes les classes

des employés. Je vais entrer dans quelques développements qui feront sentir la vérité de mes assertions.

La régence de Batavia, peu satisfaite de la tranquillité avec laquelle les Anglais lui laissaient faire un vaste commerce dans leurs comptoirs, voulut entreprendre, en 1775, de faire un traité avec Héder-Ali-Kan, l'implacable ennemi de l'Angleterre. Dès-lors il dût s'élever des soupçons très-préjudiciables aux intérêts de la Hollande, et la guerre, qui ne tarda pas à éclater, favorisa la Grande-Bretagne dans le projet de punir sa rivale d'avoir voulu traiter avec un prince qu'elle craignait par sa puissance, et qui la menaçait constamment dans l'Inde. Telle a dû être la cause, en 1783, de la perte du comptoir de Négapatnam, que l'Angleterre a obtenu par le traité de paix.

Un pays entièrement livré au commerce, comme la Hollande, particulièrement sous l'administration d'une compagnie de marchands, ne saurait accorder aucune considération à l'état militaire; nulle profession, hors celle du négoce, n'est honorable dans un tel Etat. Le militaire au service de cette Compagnie ne pouvait donc être que méprisé; et ce préjugé, on en conviendra, n'est pas fait pour élever le courage de l'homme, et lui donner l'enthousiasme nécessaire pour sacrifier son

existance, et lui faire préférer l'honneur à la richesse ou à la vie.

Le luxe ruineux de tous les employés attachés à la Compagnie, jusques dans ses plus petits comptoirs, devait nécessairement affaiblir les ressources et diminuer les bénéfices de ses transactions commerciales, malgré les profits immenses qu'elle faisait; ces sources ne sont que rarement inépuisables, à moins d'avoir, comme la Grande-Bretagne, de riches possessions qui les alimentent sans cesse. Telles sont les causes qui ont dû nécessairement faire déchoir le commerce très-lucratif que la Compagnie hollandaise faisait avec l'Indoustan, et lui ont fait perdre une partie de ses établissements dans ce pays. Elle fut invincible lorsqu'elle était pauvre, modérée et frugale (on se ressouviendra de ces mots des plénipotentiaires de Philippe II, qui, observant plusieurs des principaux chefs hollandais se nourrissant avec du pain bis, du fromage et de la bierre, se dirent: *Hâtons-nous de faire la paix avec eux, car nous ne les vaincrons jamais*); devenus opulents, plongés dans le luxe et la mollesse, assiégés de tous les besoins factices, les Hollandais ont dû perdre leur énergie primitive; sort inévitable de tout peuple qui change ses habitudes simples contre des mœurs luxueuses, et qui confond l'aisance de la vie avec la mollesse et l'oisiveté.

Soit bonheur, soit effet de la sagesse d'une surveillante et active administration, la Grande-Bretagne est la seule de toutes les nations maritimes de l'Europe qui, loin de dégénérer dans l'Inde comme le Portugal, la Hollande et la France, s'y soit soutenue, et ait même formé une puissance qui semble désormais inattaquable et indestructible.

Cette puissance, vers le milieu du siècle précédent, ne possédait que les comptoirs que je vais successivement faire connaître: mais dès l'année 1757, profitant des fautes du gouvernement français, elle s'empara de toutes les belles et riches provinces de ce pays, que les princes de l'Indoustan avaient concédées à la France.

Sur la côte du Décan, dans les Etats du Pecheva, chef suprême de la république des princes Marattes, elle possédait l'île de Bombay, dans laquelle se trouve une très-forte ville, agréable et très-commerçante, ayant un excellent port, soit pour les bâtiments du commerce, soit pour y tenir à l'abri des ouragans de la mousson d'hiver les plus forts vaisseaux de guerre. Sa situation est très-avantageuse sous les rapports commerciaux et politiques par sa proximité de Surate, et sur-tout du pays de l'empereur des Marattes.

En 1756, la Grande-Bretagne, se prévalant

de quelques bâtiments de guerre qu'elle entretenait dans les mers de l'Indoustan pour protéger les vaisseaux de sa Compagnie contre la piraterie des Angrias, se fit concéder, par le Grand-Mogol ou l'empereur de Déli, la ville de Surate et le territoire de ce district, sous la réserve que ses vaisseaux de guerre protégeraient les navires du commerce qui se rendent à Surate. Elle possède, à la côte de Malabar, les villes de Mangalor, au bas Canara, et les comptoirs de Tallichery et d'Angingue. Ces comptoirs ne sont avantageux que pour l'achat des poivres; mais la ville de Mangalor, qui réunit à l'avantage d'un port vaste, et que l'on peut agrandir et améliorer en le creusant, un territoire fertile de plus de 60 lieues carrées, produisant abondamment du riz, des bois de sandal et de bithe, est une possession des plus précieuses, soit qu'on la considère sous ce rapport, soit qu'on l'envisage sous celui de la politique. Mangalor se trouve à portée des défilés de Colestri, de Soubremanié et de celui de la Gâte de Nagar, que l'on peut justement nommer les portes de l'intérieur de la presqu'île, entre les deux branches des Gâtes.

A l'extrémité de la péninsule, cette même puissance règne sur l'île de Ceylan, qui est véritablement la clef de l'Inde par la baie de

Trinquemale (1), port vaste qui domine sur les deux golfes et sur la mer de l'Indoustan : le goulot de la baie permet d'entrer et de sortir presque par tous les vents. Considérée sous les rapports commerciaux, la possession de cette île offre, indépendamment de la canelle qu'elle produit, et de la pêche des perles qui se fait dans le détroit qui sépare Ceylan de la presqu'île en-deçà du Gange, la possibilité d'établir sur tout le rivage de la mer des cultures de café, dont la qualité égalerait celui des plaines de Betelfaqui et d'Ouden.

Négapatnam, comptoir enlevé aux Hollandais, situé sur la côte de Coromandel, régulièrement fortifié, domine sur le royaume de Tanjaour, le Maduré et le Marava. Cet établissement cédé à l'Angleterre par le traité de 1783, peu utile à son commerce, lui est très-important sous les rapports politiques que je viens de signaler. Les vaisseaux qui seraient mouillés dans sa rade, verraient passer touts les navires qui descendent la côte pendant la mousson d'été, et aucun n'échapperait à la vigilance des croisières, puisque touts doivent reconnaître la côte en cette partie.

Les forts de Divicoté et de Saint-David présentent les mêmes avantages aux vaisseaux

---

(1) Les indigènes le nomment *Tirna mallé*, ce qui signifie *la montagne de Tirna*.

qui y seraient stationnés, et ils servent de points intermédiaires entre la baie de Trinquemale et Madras. Le comptoir de Goudelour n'est avantageux que sous les rapports du commerce, par les belles fabriques de toiles à quatre fils et de basin, qui se manufacturent dans les villages de Mangicoupan, Varcipour, etc. Le fort Saint-David, que je viens de nommer, n'en était éloigné que d'une lieue au sud; tombé au pouvoir des Français en 1759, Lally le fit demolir après sa reddition. C'est le motif allégué pour la démolition de Pondichéry. Celle de Saint-David, inutile au moins, pour ne pas dire extravagante, atteste, mieux que je ne pourrais l'exprimer, la férocité et la frénésie de cet homme, qui a fait tant de mal à la France pendant qu'il commandait ses armées dans l'Inde.

Madras, défendu par le fort Saint-Georges, dans lequel se trouvent touts les établissements civils ou militaires de la Compagnie anglaise et les maisons des principaux agents, est le chef-lieu de la seconde présidence britannique dans cette partie du monde.

Cette ville immense par son commerce, par son étendue, et par une population de sept à huit cent mille âmes, est moins agréablement située que Pondichéry. Ouverte jusqu'en 1769, les Anglais l'ont renfermée dans une muraille en briques, flanquée de trente-deux petites tours

bastionnées sur une partie de son périmètre, à commencer à l'angle du nord-est, jusqu'à celui du sud-ouest, où cette faible enceinte vient s'appuyer sur un canal qui coule et forme un avant-fossé au fort Saint-Georges sur ses fronts du couchant et du midi. Cette fortification, sans fossés et sans chemin couvert, peut arrêter un ennemi peu entreprenant, mais ne serait pas un obstacle contre une armée d'Européens, qui aurait bientôt renversé les longues courtines sans remparts, ou les chétives tours bastionnées qui les défendent.

Au reste, rien n'égale la somptueuse magnificence des maisons, ou, pour parler plus exactement, des palais du fort Saint-Georges, que l'on peut nommer une jolie bombonnière. L'accroissement de cette ville, depuis trente ans, est tel, qu'elle se prolonge jusqu'à Saint-Thomé, ancien comptoir portugais, situé à une lieue au midi de Madras, de telle sorte qu'à l'époque où je partis de l'Inde, ces deux villes n'en faisaient plus qu'une. La politique des Anglais exige sans doute d'y faire résider leur nabab d'Arcate; de cette manière ils peuvent constamment s'assurer de toutes ses démarches, et ne rien craindre de ce prince.

Maîtresse de toutes les côtes orientales de la presqu'île, l'Angleterre entretient des forces sur plusieurs points du Coromandel et de l'Orixa, tel qu'à Ongol, Mazulipatnam, Visa-

gapatnam et Ganjam. Ces positions sur les côtes correspondent avec des points de l'intérieur, d'où l'Anglais surveille les tentatives que pourraient former les princes indiens dont les pays se trouvent situés par-delà la branche orientale des Gâtes, qui sont les limites des possessions de la Grande-Bretagne dans la péninsule. Au reste, cette précaution, selon moi, sera inutile avant peu; car, d'après mes conjectures, j'ai lieu de croire que l'Angleterre ne regardera ses possessions comme assurées que lorsqu'elle aura soumis à ses lois toute la presqu'île.

En 1757, *Colcota*, que les Anglais écrivent *Calcutta*, d'après leur orthographe, à laquelle je ne crois pas devoir m'asservir en parlant français, fut pris par Alaverdi-Kan, souba du Bengale. Cet événement a été la cause des succès, et le motif des conquêtes des Anglais dans les provinces septentrionales de l'Indoustan. Ils le reprirent bientôt après, et firent la guerre à Alaverdi-Kan: le général Clives l'ayant bientôt détrôné, poussa ses conquêtes, et, en moins de deux ans, soumit les soubahis du Bengale, de Bâar, et le petit royaume de Cachi, dont Bénarès est la capitale.

Enfin, après quelques variations dans leur conduite, (jusqu'au moment de la reddition de touts les comptoirs et des établissements français,) dictées par la politique et les circons-

tances, les Anglais se sont déclarés les souverains de touts les pays qu'ils avaient soumis, soit dans la presqu'île, soit dans la partie septentrionale de l'Indoustan. Toutes ces contrées au moment de la conquête, avaient, d'après les relevés des registres anciens des princes qui en étaient les souverains, une population de plus de soixante millions d'habitants, et donnaient un revenu de vingt-six koroures (1) de roupies, c'est-à-dire, six cent cinquante millions de livres tournois.

Colcota est une des plus grandes villes de l'Indoustan, et, comme je l'ai déjà fait remarquer, une des plus belles de l'univers. Elle est devenue le centre d'un commerce qui s'étend dans les quatre parties du monde, et que seconde avantageusement le bras du Gange, sur lequel elle est située. Cette ville est peuplée de plus d'un million d'Indous, et la ferme seule de la douane rapporte annuellement quatre-vingt lacks (2) de roupies sicca, qui font plus de vingt millions de livres de France. Il y aborde tous les ans plus de deux mille bâtiments, tant grands que petits, envoyés des quatre parties du globe.

Cette superbe ville est défendue par le fort

(1) Mot numérique qui exprime dix millions. Ainsi un koroure de francs est comme si l'on disait dix millions de francs.

(2) Le lack fait une somme numérique de cent mille. La roupie sicca vaut cinquante-quatre sous tournois.

Williams, hexagone régulier, dont je donne ici le plan; il est situé au midi de Colcota et sur le bord du fleuve: une vaste esplanade le sépare de la ville. Cette grande citadelle, entretenue avec soin, est plus faite pour faire impression à des yeux vulgaires qu'à effrayer l'esprit d'un ingénieur: elle ne soutiendrait pas un siége de huit jours. C'est par cette raison que le Gouvernement a cru devoir placer un camp assez considérable dans ses environs.

Aux vice-royautés, ou soubahis, du Bengale, de Bâar et du pays de Cachi, principauté de la soubahi d'Eleabad, les Anglais ajoutèrent définitivement, quelques années après la conquête, et après plusieurs variations, la vice-royauté d'Oude, dépouille du jeune et inexpérimenté Souraja-Dola. Par des arrangements faits en 1785 entre le lord Cornwallis et le prince héréditaire de cette province, elle lui fut rendue, sous l'expresse condition qu'il resterait allié de la Grande-Bretagne, et paierait annuellement à la Compagnie un tribut de cinquante lacks de roupies, ce qui fait environ douze millions de francs.

Tous ces pays réunis, auxquels il faut joindre le Dindégal, province située au sud-est du Maïssour, que le lord Cornwallis s'est fait concéder depuis la catastrophe de Tipou-Sultan, de même que le grand district de Mangalor, dont j'ai parlé plus haut, et plusieurs autres

portions de terrains, telles que le Marava et le Maduré, peuvent contenir dans l'état actuel une population de soixante-six à soixante-dix millions d'habitants, et produire un revenu territorial de plus de six cent quarante millions de francs, en y comprenant les contributions imposées sur les rois du Maïssour et de Trévancour. Sur cette somme de contributions ou revenus que l'Angleterre perçoit de ses possessions de l'Indoustan, il faut prélever les dépenses de souveraineté, qui s'élèvent à environ deux cent cinquante millions, tant pour l'Inde que pour les établissements de Bancoul, de Gombron et de Botani-Bay; reste donc trois cent quatre-vingt-dix millions de francs en produit net, indépendamment des bénéfices du commerce et des contributions exigées des différents princes, tant de la presqu'île, que de la partie septentrionale de l'Indoustan.

Il est vrai que les vexations continuelles des agents de la Compagnie, ont fait émigrer une partie des habitants, qui, malgré leur attachement au sol natal, beaucoup plus fort encore chez les Indous que chez les autres peuples, se sont cependant résolus à abandonner les paisibles lieux qui les ont vu naître; ils ont porté leur industrie chez les Puissances voisines, pour se soustraire aux tyrannies dont ils pouvaient devenir la victime : deux fa-

mines, survenues depuis la conquête en 1770 et en 1781, en ont fait périr beaucoup, et ont par conséquent diminué prodigieusement la population et les revenus. Ces révolutions, les commotions, les guerres presque continuelles avec touts les princes, ont produit un effet très-sensible, d'abord dans le Bengale et le Bâar, ensuite dans les contrées situées sur les côtes de Coromandel et d'Orixa; c'est la diminution du numéraire. Dès un temps immémorial, les denrées de l'Indoustan et les produits des manufactures des industrieux Indous, attiraient l'or et l'argent de touts les peuples des autres régions de la terre. Une grande partie de ces métaux a été enfouie par les souverains, et même par quelques particuliers, pour les soustraire à l'avidité des gouvernants, mais celle qui restait dans la circulation était immense : aujourd'hui ces métaux sont très-rares. Les Anglais en ont fait et font encore des exportations considérables, à la Chine, et même quelquefois en Europe, et n'y importent plus de métaux précieux pour l'achat des marchandises qu'ils en retiraient, comme avant qu'ils eussent soumis ces pays à leur loi. Les nations européennes qui envoient des vaisseaux pour y commercer, sont obligées d'y transporter au moins les quatre cinquièmes en numéraire de la valeur des cargaisons exportées de l'Inde, et achetées soit au Bengale,

soit aux différentes côtes de la Péninsule; et, dégoûtées des vexations qu'elles essuient, elles ont diminué leurs achats, devenus trop onéreux pour leurs échanges.

A ces causes de la diminution du numéraire dans ces contrées, qui naguères étaient encore si florissantes, et en possédaient plus à elles seules que les autres parties de la terre ensemble, par les tributs volontaires que touts les peuples venaient payer à l'industrie des Indous, il faut en joindre deux autres, que je vais faire connaître.

Les princes et les grands-seigneurs, soit indous, soit mogols, feudataires des jaïrs qui leur avaient été accordés, et qui étaient très-nombreux, dans l'Indoustan septentrional particulièrement; les souverains sous la dénomination de *raja*, de *souba* et de *nabab* tenaient des cours où le luxe était porté au plus haut degré de splendeur : ils faisaient bâtir des palais, de magnifiques châteaux, des maisons de campagne et de plaisance, connues sous le nom de *bengala ;* ils entretenaient par-là de nombreux ouvriers en tout genre, et des manufactures d'objets somptueux. Ces moyens de circulation ont été anéantis par la depossession, suite nécessaire du nouvel ordre de choses. Ensuite les Anglais, devenus maîtres du pays, surtout des contrées les plus industrieuses, ont nommé des chefs de leur nation dans

toutes les provinces de leur domination. Delà il est résulté deux grands inconvénients ; d'abord, ces chefs et leurs subordonnés, touts également avides, sucent le sang des peuples pour satisfaire leur soif des richesses; une fois enrichis, une grande partie d'entr'eux passe chaque année en Europe ; ils emportent en Angleterre leur fortune acquise avec rapidité par des vexations et par des concussions, et la plupart la convertissent en métaux, pour en dérober la connaissance au Gouvernement, ce qu'ils ne pourraient faire en exportant des marchandises ou denrées de l'Inde. Cette exportation du numéraire, enlevé chaque année par cinquante ou soixante particuliers, formant une masse de plus de cinquante millions de francs, occasionne nécessairement un vide dans la circulation, et par suite dans toutes les transactions commerciales; enfin les actes de tyrannie multipliés et toujours impunis, par lesquels on pressure les Indiens, pour accumuler à leurs dépens tous les éléments d'une fortune aussi rapide que colossale, forcent ceux-ci à enterrer leur or pour le soustraire à l'avidité de leurs oppresseurs, et à n'en conserver que ce qui est strictement nécessaire à leurs besoins domestiques ou à ceux d'un commerce, qu'ils restreignent encore aux objets les plus indispensables. Il n'est donc pas surprenant, d'après cet exposé, que l'Etat ou

plutôt

plutôt la Compagnie, malgré un revenu aussi considérable, soit endettée, et que sa dette s'accroisse chaque année, sur-tout tant que durera la prohibition à laquelle elle soumet touts ses agents repassant en Europe après qu'ils ont fait leur fortune, de l'emporter en marchandises des Indes.

C'est à l'Angleterre qu'il importe d'effectuer bientôt un changement dans cet ordre de choses, son intérêt l'exige impérieusement si elle veut retirer des bénéfices réels, solides et durables de ses possessions de l'Indoustan. De sages réformes dans l'administration et dans touts les détails peuvent seules lui faire conserver la possession de ces contrées; et une politique éclairée par l'expérience de ce qui se passe entretiendra et accroîtra la prospérité de ce riche et superbe pays, qui de touts les temps a eu tant de ressources, soit par la sobriété de ses habitants, et par l'active industrie des Indous, soit par la prodigalité de la terre.

Les établissements du Danemarck dans l'Inde sont peu nombreux, et le commerce que sa Compagnie y fait, quoique très-avantageux, est borné. Une politique sage et exempte de toute espèce d'ambition, une conduite équitable envers ses administrateurs et les agents indiens que cette Compagnie emploie pour l'aider dans ses échanges, lui ont constamment attiré l'estime des Indous, et fait réussir toutes

les transactions commerciales que les Danois ont entreprises dans ces contrées.

Trinkbar, situé vers le bas de la côte de Coromandel, près de Karikal, est le principal établissement de la Compagnie de Copenhague. C'est une petite ville régulièrement bâtie, fortifiée avec art; elle est placée dans un site agréable, salubre et avantageux au commerce par sa proximité du petit royaume de Tanjaour, pays riche et populeux.

Elle fut d'un grand secours aux habitants de Pondichéry lors des revers que les Français éprouvèrent aux Indes en 1761. Jamais ils n'oublieront les services que les Danois leurs rendirent, et l'accueil favorable qu'ils reçurent de M. Abestey, à cette époque gouverneur de Trinkbar. C'est avec un plaisir bien vif que je paie mon tribut d'éloge et même de reconnaissance à ce directeur général des comptoirs danois, pour les services qu'il a rendus à mes compatriotes malheureux, et chassés de leurs habitations, et particulièrement à ma mère, qui se réfugia à Trinkbar, après avoir vû renverser sa maison de Pondichéry. Cet homme honnête et essentiellement bon n'existe plus depuis plusieurs années; mais je n'en dois pas moins à ses mânes de chercher, autant qu'il est en moi, à éterniser dans la mémoire de touts les Français le souvenir de sa justice et de sa générosité.

C'est particulièrement aux talents et aux soins de cet administrateur que les Danois doivent d'avoir habilement réuni dans Trinkbar tant d'ouvriers qui s'occupent à fabriquer presque toutes les espèces de marchandises désignées sous le nom de *marchandises de la côte*, et dont se composent les cargaisons des navires de la Compagnie des Indes de Copenhague.

Elle possède encore sur la côte de Malabar un très-petit comptoir nommé *Coleche*, où elle fait ses achats de poivres, qui sont entreposés à Trinkbar, d'où on les expédie en Europe. Les transactions de cette Compagnie étant peu considérables comme je viens de le dire, elle n'a pas dû entretenir, de même que la France et la Hollande, un nombre plus ou moins considérable, de factoreries et d'agents de commerce dans les diverses marchés de l'Indoustan.

Dans le Gange, elle possède le comptoir de Sirampour, que j'ai placé sur la carte topographique qui se trouve à la tête de cet ouvrage. Les Danois lui ont donné le nom de *Fréderiknagor*, du nom de leur roi régnant; mais les Indous, plus familiarisés avec le premier, ne le désignent que sous le nom de *Sirampour*.

Fréderiknagor et Trinkbar se sont considérablement accrues depuis 1762, en profitant des revers survenus à Pondichéry et au comp-

toir de Chandernagor. La Compagnie danoise a une belle factorerie à Patna, dans la province de Bâar, pour favoriser les achats de salpêtre et des baffetas qui se fabriquent, tant dans cette ville que dans les manufactures du pays de Bénarès. Ces articles sont les principaux de ses exportations du Bengale, où elle envoie un ou deux vaisseaux par année, du port de huit à neuf cents tonneaux chaque.

Cette Compagnie n'ayant jamais voulu former aucune relation politique avec les princes de l'Indoustan, ne s'est jamais vu susciter aucun trouble de la part des autres puissances européennes, non plus que de celles de l'Indoustan. Un seul roi de Tanjaour, sur le territoire duquel est située la ville de Trinkbar, voulut, par un caprice inexplicable, exiger de ce comptoir une contribution arbitraire. Le commandant se renferma dans la ville, et soutint avec fermeté un blocus de cinq à six semaines que le roi Tanjaourien vint former devant cette place, sans jamais avoir osé y mettre le siége. Cette situation, plus gênante pour les habitants, qui ne pouvaient sortir de la ville ou s'en écarter, qu'elle n'alarmait le gouverneur de Trinkbar, porta ce dernier à offrir une modique somme à ce prince, nommé *Ragogi*, qui l'accepta bien vîte, pour couvrir sa courte honte, quoique cette somme ne pût pas, à beaucoup près, l'indemniser des

frais d'armement que lui avait coûté cette attaque dérisoire ou levée de bouclier.

Vers le milieu du siècle précédent, l'empereur d'Allemagne encouragea les négociants de Vienne à former une société de commerce pour essayer des échanges avec l'Indoustan. Cette Compagnie impériale, assurée de la protection du monarque, et désirant lui plaire, arma quelques navires à Ostende, qui vinrent tenter la fortune sur les plages de la presqu'île ainsi que dans le Gange. Elle débuta par former des comptoirs, sans examiner les dépenses excessives que ces établissements exigeaient; et peut-être même sans beaucoup consulter l'état de sa caisse, afin de proportionner les dépenses aux bénéfices qu'elle pourrait faire.

Par cette conduite, les choses ne pouvaient tourner qu'à sa destruction prochaine; et au lieu de profit, elle épuisa, dès la première expédition, toute la mise de fonds que les actions avaient produite. Ses chargements de retour ne se firent qu'à crédit, que quelques négociants indous voulurent bien lui fournir; mais cette ressource était précaire. La vente de cette cargaison ne put que remplir les engagements pris avec les Indous, qui avaient livré avec la plus grande confiance leurs marchandises, sous la simple garantie des employés restés dans l'Inde, dans les différents lieux où l'on avait jeté les fondements des établissements de la

Compagnie impériale. Ainsi, l'on vit s'élever et disparaître, presque dans la même année, les comptoirs de Coblentz et de Congimer sur la côte de Coromandel, et celui de Bankibasar dans le Bengale. La position de ces établissements était avantageuse sans doute, et il n'y a pas à douter que la Compagnie impériale, si elle avait été bien dirigée, n'eût fait d'excellentes spéculations. Cependant elle a échoué par des causes que je vais exposer, et qu'il était facile de prévoir.

Les transactions commerciales avec l'Indoustan exigent trois choses indispensables pour être faites avec succès; savoir: 1°. un capital considérable; 2°. une connaissance parfaite des diverses qualités de marchandises, et des lieux où elles se manufacturent; 3°. une correspondance exacte et très-suivie entre les agents résidants dans l'Inde et ceux de l'Europe, pour que les achats et l'envoi des marchandises de vente, soit en Europe, soit dans l'Inde, puissent ne pas rester long-temps stationnaires. Telles sont les conditions préliminaires et indispensables pour faire avantageusement le commerce avec cette partie du monde. Aucune de ces conditions, disons-le franchement, ne se trouvant dans la Compagnie impériale, elle a dû nécessairement échouer. Ce que je dis ici de l'essai commercial de cette Compagnie et des causes de sa

chute, doit s'appliquer au non-succès et à la ruine de toutes les maisons particulières de commerce qui ont tenté de faire des spéculations avec l'Indoustan.

En 1776, M. Boltz, homme de génie, qui a été au service de la Compagnie d'Angleterre pendant plusieurs années, vint proposer ses services à plusieurs négociants de Vienne. Les connaissances qu'il avait acquises sur le commerce de l'Inde pendant une assez longue résidence faite au Bengale, et les ressources de son imagination qui lui donnait beaucoup de facilité à s'énoncer, déterminèrent ces spéculateurs à faire un nouvel effort pour relever, s'il était possible, le crédit de leur ancienne Compagnie, et réparer les pertes considérables qu'elle avait faites dans ses premières tentatives. Mais ces projets, quoique dirigés par un personnage doué de beaucoup de talents, qui avait servi nombre d'années une célèbre société de commerce teor que la Compagnie d'Angleterre, et qui avait dû, pendant ce temps, s'instruire de tous les détails propres à conduire avantageusement des spéculations dans ce pays, échouèrent cependant, et ne réussirent pas mieux sous ses auspices que lors de la première tentative dont j'ai parlé. De tels résultats ne sont pas encourageants, ni propres à faire tenter de nouveaux essais. Tout en rendant justice au mérite et aux talents distin-

gués de M. Boltz, en ce qui concerne la direction de semblables opérations commerciales, je ne puis m'empêcher de dire, qu'entre touts les agents que la Compagnie de Vienne pouvait choisir pour lui confier la direction de ses intérêts dans l'Inde, M. Boltz, excellent d'ailleurs pour donner de sages conseils, des avis lumineux, n'était pas néanmoins celui qu'il convenait de charger, en qualité de subrécargue dans ce pays, de la vente et des achats des marchandises d'importation et d'exportation. Les plus petites causes, on le sait, produisent souvent les plus grands effets, et l'inimitié, qui a tant de part à la non-réussite des actions de l'homme, a dû faire nécessairement échouer toutes les transactions que M. Boltz devait se proposer de faire dans l'Inde pour la prospérité de ses commettants d'Allemagne.

Il me reste à faire connaître les établissements du Portugal, pour completter, autant qu'il est en moi, le tableau que je me suis proposé de faire de toutes les possessions des Européens dans l'Inde. Cette Puissance, qui avait formé tant d'établissements, soit sur les côtes occidentales ou orientales de la presqu'île, soit sur le Gange, ou sur les rives du Broumapoutre et du Gemna, se les est vu successivement arracher par les Bataves et par les Anglais, de telle sorte qu'il ne reste à cette

Couronne que l'île de Goa, et quatre très-petits districts sur la côte du Conkan, dans le voisinage de cette même île, qui est le chef-lieu de ces possessions; car on ne saurait appeler comptoir de chétives résidences comme Diou, Mangalor, Calicute, Saint-Thomé, et le Bandel : touts ces établissements, s'il m'est permis de leur donner ce nom, étant devenus de simples couvents de religieux de différents ordres, qui n'y exercent aucune fonction administrative, ni aucun acte souverain, hors celui d'arborer, les jours des dimanches et des fêtes, le pavillon du roi de Portugal, qui ne jouit plus de la considération dont ce drapeau était environné dans les premières années qui suivirent l'époque où Gama aborda sur les rivages de l'Indoustan.

L'île de Goa, long-temps célèbre, non par l'industrie de ses habitants, mais parce que cette île, favorablement située, offre un très-bon port, où touts les bâtiments du commerce entrent facilement, y recevait autrefois toutes les cargaisons envoyées des différents marchés du pays, et delà ces marchandises étaient exportées à Lisbonne. Présentement le commerce de cette ville se réduit à une petite quantité de cachou, que les religieuses fabriquent, et aux mangues (1), fruits délicieux de l'Indoustan,

(1) En indou-stani, ce fruit se nomme *hame*; dans les idiômes que l'on parle sur les côtes on le nomme *mankai* lorsqu'il est

que les malheureux habitants cultivent avec art et avec beaucoup de soin ; tellement que les mangues de Goa sont, en général, réputés les meilleurs de touts ceux que produisent les côtes du couchant de la presqu'île. Sous les rapports politiques, l'île de Goa, par sa situation très-rapprochée des états du Pécheva, ou chef suprême des Marates, peut le tenir en échec, et empêcher ce prince de faire aucune expédition, ou d'entreprendre aucune guerre sur le pays des autres Puissances plus ou moins éloigné du sien. Il ne serait donc pas surprenant que la Grande-Bretagne, dont les vues ambitieuses ne seront assouvies que lorsqu'elle aura entièrement soumis la presqu'île, ou rendu touts les souverains de cette partie ses tributaires et ses vassaux ; il ne serait pas étonnant, dis je, qu'elle ne s'emparât entièrement de la ville de Goa, pour parvenir plus sûrement et plus tôt à ce qu'elle désire, la souveraineté absolue et totale de la Péninsule.

Pour indemniser le Portugal de la perte de cette île, qui au reste ne lui est pas très-importante, il se pourrait que le cabinet de Londres augmentât de quelques contrées voisines les quatre districts dont je viens de parler plus haut, districts que les Portugais nomment fas-

---

vert, et *manpalon* quand il est mûr. C'est de ces mots que les Européens l'ont nommé *mangue*.

tueusement : *les Provinces royales en terre ferme.*

Déjà maîtres de Mangalor, de Bombay et de Surate, s'ils deviennent possesseurs de Goa, les Anglais ne permettraient plus au Pêcheva, ainsi qu'à aucun des autres souverains de la république, ou confédération marate, de faire le plus petit mouvement sans leur autorisation expresse ou tacite.

Si je développais les détails des moyens que tant de puissance acquise dans l'Indoustan donneront à la Grande-Bretagne, on en verrait jaillir les preuves nombreuses et frappantes de de toutes mes assertions sur les forces de cet Etat, et l'on penserait avec l'auteur de l'*Histoire philosophique et politique*, que de si grands moyens réunis dans les mêmes mains, doivent allarmer l'Europe entière.

L'agrandissement de l'Angleterre avait été prévu par Raynal; moi-même je l'ai pressenti et je l'ai indiqué dans plusieurs notices que j'ai publiées dans nos feuilles périodiques, depuis mon retour de l'Inde: j'ai fait plus, car j'ai remis cinq memoires politiques, depuis 1790 jusqu'en 1800, dans lesquels j'indiquais les craintes que l'on devait avoir et les moyens d'arrêter les accroissements ultérieurs et l'agrandissement de cet énorme et redoutable colosse.

La France seule, beaucoup plus intéressée dans ces résultats que les autres Puissances eu-

ropéennes, devait employer toutes ses forces pour s'opposer à ces conquêtes des Anglais dans l'Indoustan. Et s'il est vrai de dire que les corps politiques ont une partie plus sensible, ainsi que les corps humains, sur laquelle doivent être dirigés touts les coups d'un ennemi éclairé, c'est sur les possessions britanniques de l'Inde que touts nos efforts auraient dû se porter. Privée des ressources immenses que l'Angleterre obtient de ces possessions, et livrée à celles de son pays, son existence était précaire, et les justes sujets des allarmes de la France et de l'Europe se seraient naturellement et graduellement évanouis.

IMPORTATIONS.

Il est nécessaire de commencer le tableau du commerce des peuples de l'Europe avec l'Indoustan par celui de leurs importations. L'Europe n'a que peu d'objets, soit dans les productions de son sol, soit dans celles de son industrie qui conviennent aux Indous. Il est donc de la plus grande utilité de connaître quels sont les articles que l'on doit envoyer de préférence, dont on peut se défaire promptement et avec bénéfice, par la vente ou les échanges contre ceux de l'Indoustan. Une mise de fonds considérable, des dépenses plus considérables encore, à cause de la longueur des traversées et des relâches, une disproportion étonnante entre la valeur de la cargaison importée d'avec celle que l'on veut exporter, la difficulté d'établir un crédit chez un peuple dont les usages sont si différents des nôtres, dont nous ignorons l'idiôme, tels sont les principaux obstacles qui augmentent les embarras naturels que l'on rencontre toutes les fois qu'il s'agit d'établir des relations entre différents peuples, et surtout d'obtenir chez une nation le crédit, la confiance que repoussent toujours l'absence ou la difficulté des communications

sociales. Sous tous ces rapports, il est évidemment de la plus grande importance de connaître quels sont les articles les plus avantageux, produits par notre sol ou notre industrie, dont on devra assortir les cargaisons que l'on veut importer.

C'est uniquement de cette connaissance des objets nécessaires aux Indous, et desquels nous pouvons composer nos cargaisons, que dépend le succès de nos transactions commerciales.

Toutes les Nations européennes qui commercent avec l'Indoustan, y importent à-peu-près les mêmes articles. Je ne diviserai pas ces objets par les importations de chacune de ces Nations, puisque ce sont les mêmes. Le premier, le plus important de touts c'est l'or et l'argent : car, en supposant que la cargaison d'un navire soit bien assortie, promptement débitée, et vendue aussi avantageusement qu'il est possible, on aura à payer une somme au moins du double de la valeur des objets importés.

En général, on fait entrer dans les cargaisons pour l'Inde un quart du port des vaisseaux, et quelquefois un tiers, en fer, cuivre et plomb ; la moitié en draps légers, et un sixième, ou un tiers, en vin de Bordeaux, le seul de touts les vins, avec celui de Madère, qui puisse être porté dans ce pays.

Je vais présenter quelques considérations

sur ces trois articles, et faire connaître ce que mes observations sur les lieux mêmes, pendant un séjour de vingt années, m'ont mis à portée de transmettre.

L'indoustan ne produit que peu de fer, et celui que l'on y fait avec le minerai, qui se prend à la surface des mines, (car l'Indou ne s'est point attaché à l'art de les exploiter, ou du moins dans toute leur profondeur,) est si doux, si liant qu'il n'est propre qu'à un très-petit nombre d'ouvrages, tel qu'à faire des clefs, des chaînes et d'autres instruments semblables. Mais il serait impossible de l'employer à faire des cercles et des bandes de roues, même pour la voiture la plus légère, car après quelques jours de travail les roues se trouveraient déferrées. Il en serait de même des autres ouvrages de forge, et quil est inutile de détailler ici. Mais en revanche le fer de l'Indoustan, par sa grande ductilité, est préférable pour faire les canons de fusil, à celui d'Europe. Les fers que l'on veut importer doivent être bien forgés, d'une bonne qualité, ni aigres, ni cassants. On doit les assortir de manière à ce que la moitié soit en barres plattes de tout calibre, c'est-à-dire, depuis trois pouces jusqu'à six à sept lignes; un tiers en fer que nous nommons *carrion*, et un sixième de la qualité en *verge*. Le fer *feuillard* ne se vendrait pas.

Toutes ces espèces, livrées en gros, se ven-

dent à raison de 35 à 36 frans le quintal poids de marc, et donnent lieu à une consommation annuelle évaluée à la somme approximative de 5,000,000.

Aciers.

L'acier de l'Inde est excellent; il se fait avec du manganèse; c'est tout de l'acier fondu. Celui que l'on y importe de l'Europe, en petites barres carrées et plattes, se vend en gros, au prix de 48 à 50 fr. le quintal. Somme approximative, 300,000 fr.

Cuivres.

Le cuivre rouge est le seul que recherchent les Indous. Le cuivre jaune ne s'y vendrait pas; ou, si on l'achetait, ce ne serait que beaucoup au-dessous du prix d'Europe. Il n'est pas autant estimé que celui qni se fait dans le pays avec le zinc et le cuivre rosette qu'on y porte, et qui est moins cassant que le nôtre, et a une couleur plus belle et plus blanche.

Pour que les cuivres que nous portons soient bien assortis au gré des acheteurs, il doit y avoir au moins une moitié en lingot, un tiers en planche de six à dix pouces, et de douze sur quinze; enfin un sixième seulement en feuilles ou laminé.

L'Indoustan ne possède point de mines de cuivre, si ce n'est dans quelques-unes des montagnes

montagnes qui séparent ce pays de celui du Tibet, ou du royaume d'Avan. Les Anglais ont cherché à tirer quelque parti de celui qui se trouve dans les provinces soumises à leur domination, mais il est d'une si mauvaise qualité, qu'ils se sont vus obligés d'en fabriquer de la petite monnaie, pour se dédommager des frais d'exploitation.

On porte dans l'Inde quelque peu de cuivre du Japon, que les Hollandais seuls obtiennent; on sait qu'ils sont les seuls qui fréquentent le Japon.

Les prix des cuivres importés, varient selon les besoins et la quantité de l'importation. Mais le prix ordinaire dans les ventes des compagnies, et en gros, se fixe aux environs de 600 fr. le bar, poids des Indes, pesant quatre cent quatre-vingt livres poids de marc, ou de 125 fr. le quintal. Consommation approximative, 7,400,000 fr.

La tôle et le fer-blanc n'y sont d'aucune importance. La quincaillerie, même la mieux travaillée et la plus finie, n'étant point utile aux Indous, n'est pas un objet d'importation. Ces articles sont abandonnés aux matelots et aux pilotes des vaisseaux, comme objets de pacotille. La masse de ces articles, qui ne s'élève tout au plus qu'à la modique somme de 10 à 12 mille pagodes, n'est achetée que pour l'usage des Européens qui habitent le pays; la moitié

au plus est portée dans les provinces de l'intérieur, pour les vendre aux Mogols. Somme approximative en francs. 91,850.

L'horlogerie n'est pas un article plus riche pour le commerce; il est peu d'Indous à qui on voie une montre, et un moindre nombre encore qui ait des pendules.

Les princes mogols en ont toujours, à la vérité, une grande quantité; mais ils les ont reçues en présent des chefs des établissements européens : ils en achètent rarement.

Les modes ne variant point chez ce peuple, et l'usage les établissant toutes, il s'ensuit que ni les Indous, ni les Mogols ne portent point de montres.

Le commerce d'horlogerie qui a fait tant de progrès en Europe depuis un demi-siècle, ne s'est pas accru dans l'Indoustan. Il n'y a pas lieu de croire qu'il s'y étende jamais davantage; car quoique la civilisation existe aux Indes, ce peuple ne met pas, comme nous, au rang de ses jouissances précieuses la possession de l'instrument qui sert à mesurer le temps. La régularité sévère de ses mœurs, ses occupations toujours et constamment les mêmes dans chaque caste, le peu de moments de la journée que chaque individu emploie à se reposer, seul plaisir qu'il se donne habituellement, enfin des jours que marque et mesure la présence habituelle du soleil, plus

invariable dans son cours que nos meilleures montres, tout cela dispense ce peuple modéré dans ses désirs, et peu adonné à nos futiles amusements de société, du besoin d'avoir, comme les Européens, un instrument qui lui serve à distribuer le temps et le fasse apercevoir de son passage.

La bijouterie et la jouaillerie européennes n'étant pas de mode chez les Indous, ne sauraient être un article avantageux d'importations. Les seuls Européens résidants parmi eux en font usage.

L'orfévrerie n'y a pas plus de faveur que les deux précédents articles. L'Indou ne se sert ni de nos couverts pour manger, ni de nos vases d'argent ou de vermeil; les feuilles de bananniers, ou celles de quelques autres arbres, réunies ensemble à l'aide d'une petite épingle faite avec la tige d'une espèce de paille, façonnées en assiettes ou en godets, lui tiennent lieu de nos assiettes et de nos saucières. Cette vaisselle que lui fournit la nature dans toutes les saisons, ne sert qu'une fois; elle est toujours propre, et ces vases, qui sont jetés après le repas, ne laissent à craindre aucune suite ni de la négligence, ni de la malpropreté.

C'est donc par propreté et par principe d'hygiène, que l'Indou ne mange pas dans des assiettes ni avec des couverts; sa main droite,

qu'il a soin de tenir toujours très-propre, en la lavant souvent, et en ne la faisant servir qu'à manger ou à écrire, lui tient lieu de nos couverts. C'est aussi par propreté, et je dirai par une coquetterie recherchée, qu'il se fait servir par les jolies mains de son épouse, qui est le chef de la maison, du ménage et de la cuisine d'un Indien, quelque soit l'état de sa fortune et sa profession.

La bijouterie est encore dans l'Indoustan ce qu'elle y était du temps de Brouma; l'Indou n'aime point le changement, n'est pas sujet aux caprices qui donnent du prix à la nouveauté; inférieur dans tous les genres de travail où il faut réunir la beauté des formes, le goût du dessin et la délicatesse du fini, il exécute cependant tous les modèles et tous les dessins qu'on lui donne. Les orfèvres savent très-bien allier et mélanger les divers métaux, et ils font sur leurs *chombous* (1) des ouvrages très-difficiles, minutieux et qui nous paraissent bizarres, parce qu'ils sont d'un goût qui n'est pas le nôtre. Vous prendrez une idée assez juste des bijoux indous, en voyant ceux que nous exécutions encore en Europe il y a quelques siècles, et sur lesquels on peut remarquer plusieurs sujets représentés avec le seul secours

(1) Ce sont des espèces de cruches qui ont la forme d'une poire.

de l'or, de plusieurs couleurs, et de l'argent différemment combinés dans un champ plein. Tout l'artifice de ces bijoux consiste en une infinité de petites pièces rapportées et soudées sur le fond, qui, par la différence de leurs couleurs, détachent du champ tous les sujets distincts, et les font ressortir agréablement.

Les orfèvres indous excellent dans les ouvrages de filigranes, qui sont beaucoup mieux exécutés encore que ceux qui se fabriquent à Paris et à Venise.

Les petits cabarets d'*émaux*, des bouteilles aussi émaillées, pour contenir de l'eau rose, que l'on présente aux personnes qui viennent en visite, et avec laquelle on les asperge, sont assez bien vendus; mais il faut que l'émail soit manié avec grace, qu'il ait la variété, la fraîcheur, l'empâtement qui lui donnent tout le gracieux et le coloris de la nature.

Les Indous, qui possèdent les plus belles pierres précieuses du monde, qu'ils exploitent dans les mines du pays Colconda (Golconde, d'après notre manière de prononcer), n'attacheroient point de prix à celles que nous leur porterions; ils ne font cas de ces pierres, que pour la valeur de la pierre en elle-même, et nullement à cause de notre taille. Presque touts les diamans, saphirs, rubis et émeraudes qu'ils emploient en bijoux de têtes, d'oreilles et en bagues, sont bruts; ils ne taillent que les amé-

thystes, les topases et les aigues-marines; mais ils préfèrent celles qui sont taillées par les lapidaires de l'Inde. Ces pierres n'ont jamais cette vivacité et cet éclat que leur donne la *taille européenne*, mais elles sont *nettes* et sans *glaces*.

Les princes ont quelquefois des bagues de diamants d'un grand prix, qui ont été taillées par les artistes européens. Les naturels du pays qui connaissent parfaitement toutes les pierres, et qui savent que quelques-unes d'elles, telles que l'améthyste, le saphir, l'aigue-marine et la topase ont la propriété de se dépouiller au feu de leur couleur, ne se permettraient pas d'en vendre à qui que ce soit pour des diamants ou des rubis. Il n'en est pas de même des Juifs, qui se chargent de fournir aux Turcs des diamants factices pour véritables; de faire en un mot illusion aux yeux pour escamoter impunément l'argent des sots. Je n'ai pu m'empêcher de rapporter ici ce fait pour faire connaître avec quelle franchise et quelle loyauté traitent et se conduisent les Banians et les négociants indous.

Touts ces articles peuvent s'élever à une consommation approximative de la somme de 4,000,000.

Velours.

Toutes les nations portent aux Indes des

velours qui se consomment chez les princes, en grande partie. Ils ne veulent que les velours unis, et ils préfèrent ceux de couleur cramoisie : on en débite cependant de vert, de jaune et de bleu, aussi unis, avec lesquels les femmes se font quelquefois leur charmant vêtement nommé *chauli*, espèce de petit corset d'une forme élégante, qui couvre avec grace, et enveloppe avec soin leur jolie gorge, et l'empêche de se déformer. Les velours destinés à cet ajustement doivent être moelleux, souples et légers. Les autres qui servent à faire des carreaux et à couvrir les coussins sur lesquels s'appuient et s'asseient les princes, doivent être forts. Cette classe de consommateurs regarde moins aux prix qu'à la qualité, à la bonté, et sur-tout à la beauté de ce qu'ils achètent pour leur usage. Cette consommation présente la somme approximative de 3,800,000.

Draps.

La quantité de drap que l'on débite aux Indes, quoique ce pays soit situé, presqu'entièrement dans la zone torride, est si considérable que l'on ne saurait le croire.

Il n'y a pas d'Indou, quelque peu aisé qu'il soit, qui n'ait son *vanan*, c'est ainsi qu'on nomme trois ou quatre aunes de drap avec lesquelles il s'enveloppe tout le temps qu'il passe dans sa maison.

Les draps que l'on importe dans l'Ind
doivent être légers, moëlleux et d'une be
couleur. Ce peuple, quoique naturellem
sérieux, aime les choses gaies et les coule
vives.

Par cette raison il ne reçoit que des dr
rouges ou jaunes, et il préfère les londr
larges (1) et ceux que nous nommons *londr seconds*, qui se fabriquent dans les ateli
de Carcassonne et les autres manufactures
Languedoc. Ces deux espèces de draps,
l'ancienne Compagnie française avait imag
de faire fabriquer à l'instar des draps angl
étaient préférées par les Indous à ceux d'
gleterre. Leur légèreté, leur moelleux, l
couleurs plus vives, les faisaient recher
dans touts les marchés de l'Indoustan.

Mais depuis la cessation des envois fait
la compagnie, les négociants particuliers
ont entrepris le commerce de l'Inde, m
soigneux qu'elle dans le choix de ces marc
dises, ont dégoûté les Indous de s'app
sionner dans les magasins des établisser
français.

Les Anglais, après nos désastres pend
guerre de sept ans, devenus maîtres d
provinces indiennes, et de toutes les issu
nos comptoirs resserrés de toutes par

(1) Ce sont des draps anglais que nous avons imités.

entravés par les douanes anglaises, profitèrent et de leur puissance, et plus encore du peu de soin de nos armateurs, dans le choix qu'ils faisaient de la qualité des draps, pour en dégoûter les Indiens. Je puis même assurer que lorsque la paix nous aura r'ouvert la route de l'Inde, quelqu'avantage que nous obtenions pour notre commerce, nous ne parviendrons pas à y vendre une seule pièce de drap, si nous ne soignons mieux les envois de cet article. Je pense même qu'il faudrait rétablir les réglements et la surveillance que M. de Maurepas avait introduits en 1731, pendant son premier ministère, sur le commerce et les manufactures de draperies.

Cette surveillance est commandée par l'intérêt de notre commerce et de la prospérité nationale, non-seulement pour les échanges avec l'Inde, mais encore pour ceux que nous faisons dans le Levant. La consommation de cet article se monte à une valeur de 15,500,000 fr.

Dorures.

Le débit des dorures en galons et dentelles d'or ou d'argent n'a jamais été un article fort important de l'assortiment de nos cargaisons. L'Indou n'aime que les vêtements propres, mais simples : une petite pièce de toile fine sert à couvrir la partie inférieure du corps : un juste-au-corps ou une robe longue de mousse-

line ou de toile de coton, et enfin une très-longue et étroite pièce d'une espèce particulière de mousseline que l'on tourne autour de la tête, constituent son vêtement.

Riche ou pauvre, il se couvre tous les matins du même habillement, et ne le quitte qu'après l'avoir entièrement usé. Toujours le même, l'Indou de toutes les castes n'a qu'une seule manière d'être, de vivre et de se vêtir. Les plaisirs, les travaux, les besoins de la veille, sont pour lui les plaisirs, les travaux, les besoins du lendemain. Il ne connaît ni la variété de nos modes ni la diversité de nos goûts. Son luxe en ameublement, en parure tient à des objets absolument étrangers à notre industrie. Tel il a vécu dans son enfance, tel il vivra dans sa vieillesse; il ne perdra aucune de ses anciennes habitudes, mais il n'en prendra point de nouvelles. Cette monotonie, que quelques personnes nommeraient stupide, et que je regarde comme le fruit de son éducation soignée, et du respect qu'il porte à ses ancêtres, cette monotonie, dis-je, dans les habitudes et dans les goûts donnerait des limites constantes à la consommation de nos marchandises, quand même elles ne se trouveraient pas dans les manufactures de ce pays.

Nos gros galons ne se placent avantageusement que chez les princes, qui en font garnir leurs carreaux et leurs coussins, les draperies de leurs palenkins et les housses qui couvrent

leurs éléphants et leurs chevaux. Ce sont les femmes qui font la plus grande consommation des galons ; et ces femmes aiment par-dessus tout ce qui est leger et ce qui brille aux yeux. Aussi les franges et les dentelles d'Europe, les petits rubans-galons en système, que l'on fait dans l'Indoustan, sont-ils préférés aux galons mats que nous nommons *mousquetaires*. La somme approximative de ces articles est de 400,000 francs.

Fils d'or.

De toutes les dorures que les Européens importent aux Indes, les fils d'or sont les seuls objets importants et avantageux à leur commerce.

La consommation que les Indiens font de cet article est d'autant plus considérable, qu'outre les galons qui se fabriquent dans le pays pour l'usage des femmes et des enfants, on en emploie une plus ou moins grande quantité pour faire les têtes de toutes les pièces de toileries, de même que de celles des différentes mousselines, sous quelques dénominations qu'elles soient désignées.

Les marchands indiens, qui sont les plus expérimentés commerçants du monde, ne vendant aucune de leurs marchandises sans les faire examiner à l'acheteur avant de les lui

livrer, n'achètent rien non plus sans l'aient visité. Ils ouvrent plusieurs bo prises indistinctement, pour s'assurer si l tite lame d'or est sur de la soie jaune ou d' couleur; parce qu'on ne veut dans ce que le fil d'or filé sur de la soie jaune.

Consommation de cet article en somm proximative, 3,800,000 francs.

Coraux.

Le corail est extraordinairement rech dans l'Inde. Il n'y a pas une seule femr dienne à qui on n'en voye au moins un br composé d'un ou de deux rangs; le plus nombre en porte un à chaque bras. L sonnes riches multiplient ces coraux, elles font des ornements de tête, des colli qu'elles placent même jusques sur le bas d jambes, soit en les tressant avec les chaîne les femmes s'ornent les jambes au-dessu cheville du pied, soit en les faisant en entre des rosettes d'or ou d'argent.

Quelque prix qu'une indienne (1) m possession de ses diamants, ces bijoux yeux, n'ont pas le même mérite que s celets, chaînes et autres ornements fa des coraux. La couleur rouge de cet

(1) Il me semble que nous devrions dire *indouani* pas confondre les femmes blanches ou Européenne nées dans l'Inde.

stance marine, sa vivacité, quoiqu'inférieure au feu des pierres fines, sied et relève si agréablement le teint olivâtre ou brun de ces femmes, que nous devons concevoir les motifs de préférence qu'elles donnent aux bijoux de corail sur les plus beaux diamants.

On ne saurait évaluer la consommation de cet article, car je crois que l'Europe n'en produit pas assez pour satisfaire les demandes ou les besoins annuels.

Les coraux, le fil d'or et les draps d'or sont toujours d'une prompte défaite, et ils donnent des bénéfices considérables. Les Compagnies ne se hâtaient jamais de les faire vendre: leurs agents étaient assurés d'en trouver un prompt débit; et ce n'était que dans des instants de pénurie qu'ils se décidaient à les mettre en circulation.

Je porte cette consommation à la somme approximative de 3,800,000 francs.

Vins.

Le vin est un article de cargaison, embarassant par son encombrement. Ce ne sont que les vins de Bordaux ou ceux de Madère que l'on peut importer. Comme d'ailleurs les Indous n'en font point usage, la population européenne seule consomme ceux que le commerce envoie dans l'Inde; et ces européens n'y étant pas très-nombreux, ils ne peuvent en

faire une bien grande consommation. Ordinairement on complette les cargaisons avec un quart du port du vaisseau en vin : il y a eu des armateurs qui ont imprudemment porté cette quantité à la moitié du chargement, aussi a-t-on vu ces spéculateurs mal avisés faire des pertes considérables.

Le vin en bouteilles, appelé *vin de caisse*, par opposition à celui qui est en futaille, est le seul que l'on puisse vendre avec succès dans l'Inde. Celui que l'on importerait en barrique, non-seulement ne s'améliorerait pas dans la traversée comme le vin en caisse, mais il courrait risque de s'aigrir lors du débarquement, ou pendant le court voyage de bord à terre, à cause de la chaleur, dont un seul instant suffit pour faire tourner une futaille de vin rouge de la meilleure qualité qui devient subitement vinaigre: quelque précaution que l'on prenne, on ne saurait obvier à cet inconvénient, qui menace toutes les espèces de vins de Bordeaux.

Les armateurs, instruits de cet effet, quelquefois à leurs dépens, n'envoyent jamais dans l'Inde que des vins en caisses, et sur-tout des meilleures qualités, tels que ceux d'Aubrion, de Saint-Julien, de la Fitte ou de Médoc.

Les vins de Provence ne sont pas recherchés, non plus que ceux du Languedoc. On y porte des vins de Champagne, mais il en

arriverait peu si l'on ne prenait pas la précaution de l'encaisser sur des couches de sel, ce qui empêche ces vins de fermenter, et par là de faire sauter les bouteilles. Cette espèce de vin, qui doit être mousseux, se vend 10, 12 et 14 francs la bouteille en gros, c'est-à-dire en caisse.

Le prix ordinaire des vins de Bordeaux est de cent quatre-vingt à deux cents francs la caisse de soixante bouteilles.

On débite, à la côte de Coromandel et sur le Gange, une petite quantité d'eau-de-vie de France. Le bénéfice sur cet article, qui s'importe en petite futaille que l'on nomme *terçon*, est moins considérable que celui qui se fait sur les vins. Il est vrai que cette liqueur, encombrant moins la cale du navire, donne moins de peine à l'arrimage, et ne court aucun risque de s'avarier. Le prix des eaux-de-vie, soit au Gange, soit à la côte, est ordinairement de seize à dix-sept francs la velte. La consommation, en somme approximative, est de 4,700,000 francs.

Les autres articles, considérés comme objets de cargaison, sont les huiles d'olives, les fromages de Gruyères, des jambons de la Westphalie et d'Angleterre, du bœuf en écarlate, des fruits à l'eau-de-vie, des liqueurs fines, quelque peu de nos meilleurs fruits confits à sec, et des truffes. La consommation de

ces articles, en somme approximative, est de 1,300,000 francs.

Armes à feu.

Des fusils fins à un et à deux coups, ainsi que de beaux pistolets, sont recherchés par les princes et par quelques-uns de leurs principaux officiers. On préfère dans ces armes les canons bronzés à ceux qui sont blancs; ce goût n'est point l'effet de la bizarrerie, il est fondé en raison; l'air étant en effet chargé de beaucoup de vapeurs nitreuses, rouille du jour au lendemain l'acier et le fer qui ne seraient pas recouverts d'un vernis capable de les mettre à l'abri de l'action de ce nitre répandu avec profusion dans l'air, de même que dans toutes les espèces de terre de cette région du monde.

Consommation de cet article: somme approximative, 2,200,000.

Les princes recherchent avidement des canons de fonte de fort calibre, et des canons de bronze de tout calibre: les Naïrs, caste qui habite la côte de Malabar, demandent des fusils de munition sans bayonnettes, des platines et des pierres à fusil. Les bénéfices sur ces divers articles d'approvisionnement de guerre étaient considérables; mais la Grande-Bretagne s'opposait à l'écoulement de ces objets, que la France, les Hollandais et la petite Compagnie

pagnie du Danemarck pouvaient vendre dans ce pays. La politique des Anglais, aujourd'hui plus que jamais, y apportera de nouveaux obstacles. Les vues de ce gouvernement sur l'Indoustan sont assez connues pour que l'on ne puisse s'y méprendre ; et ce ne serait pas hasarder une conjecture politique que d'avancer qu'avant deux lustres l'Angleterre aura placé sous ses lois la totalité de la presqu'île en-deçà du Gange, et les principales, les plus industrieuses provinces de la partie septentrionale. Je suis déjà entré plus haut dans quelques détails sur cette assertion politique et sur sa réalisation, dont l'œil le moins exercé ne peut méconnaître ni les causes ni les effets. Je rentre donc ici dans le cadre que je me suis tracé, en m'occupant uniquement du commerce de l'Indoustan, et de ses échanges avec toutes les autres régions de la terre.

Les négocians indous des côtes, de même que ceux qui habitent dans le Bengale (1),

(1) La famille des Cheks, établie depuis plusieurs siècles à Morschoudabad, nouvelle capitale de la magnifique et opulente province du Bengale, était la seule dans l'Indoustan qui eût entrepris le commerce de mer. Le chef de cette famille avait étendu, depuis un temps immémorial, ses relations avec toute l'Arabie et toutes les Echelles des côtes d'Orixa, de Coromandel, de l'île de Ceylan, de Malabar et du Décan. Sa fortune était si considérable, qu'il fit faire un siége en sacs de monnaie d'or, pour y faire asseoir le fameux Orang-Saëb. (Voyez ce que j'ai déjà dit plus haut à ce sujet). J'ajouterai à la gloire de cette famille,

ayant reconnu les avantages du commerce maritime, se sont faits armateurs, à l'imitation des Européens. Déjà un grand nombre de leurs navires se rendent à Moka, à l'île d'Achem, à l'archipel des Maldives, ou font le cabotage de la côte de Coromandel dans le Gange. Ces armements ont ouvert à notre industrie, depuis une quarantaine d'années, de nouvelles branches d'importations dans l'Inde. On peut y porter avec succès des grapins de différentes forces, des ancres du poids de cinq quintaux jusqu'à celui de douze à quinze, des poulies simples et doubles de toutes les dénominations reçues dans l'art du grément, mots techniques qu'il serait fastidieux d'étaler ici.

On peut évaluer la consommation de

---

dont le crédit était immense comme sa fortune, et dont le commerce n'avait de bornes que la terre; que ses lettres ou effets étaient reçus dans tous les marchés de l'Arabie, de la Perse et même à Canton, comme valeur en espèces métalliques. Que jamais aucune de ses traites n'a été refusée, et jamais aussi aucune n'a été protestée; que toutes, au contraire, étaient payées à la simple présentation, à quelqu'échéance que ce fût, en quelque monnaie que le désirât le porteur; que cette maison, étonnante par ses richesses et par ses deux cents navires qui parcouraient toutes les mers des Indes Orientales, n'a jamais fait l'offense à aucun négociant, de quelque nation qu'il fût, de refuser le crédit qu'il sollicitait. Je dirai encore que par la noblesse de leurs procédés, par la générosité de leurs manières, les chefs de cette opulente et célèbre maison étaient les appuis du commerce, que jamais ils n'hésitaient d'embrasser aucun des projets qu'on leur présentait, et de venir au secours d'un particulier victime d'un événement désastreux et inopiné.

ces articles à une somme approximative de 1,250,000 francs.

Tels sont les différents produits qu'exportaient d'Europe les Compagnies de France, d'Angleterre, de Hollande et du Danemarck,

Ces divers articles importés dans l'Inde y produisaient une somme de cent quarante-six millions de francs; et ce tribut que l'Inde payait à notre industrie rendait moins rapide l'écoulement des capitaux que l'Europe envoya de tout temps en Indoustan.

Depuis l'année 1734 jusqu'en 1760, la France entra dans cette masse d'importations pour une somme de soixante-huit millions, en solde des objets qu'elle envoyait par les vaisseaux de sa Compagnie. Elle participait en outre au bénéfice des envois faits par les trois autres Compagnies, pour une somme de cinq à six millions par année, par les vins de Bordeaux, les soieries et les dorures fabriquées à Lyon; mais en 1760 elle vit ce commerce presque entièrement anéanti, par les pertes immenses qu'éprouva sa Compagnie, dont touts les comptoirs furent détruits dans l'Inde, et presque touts les vaisseaux enlevés à leur retour. Cette Compagnie se vit alors forcée de suspendre ses opérations; elle les reprit en 1765; et ses transactions conduites avec toute l'habileté que ses directeurs avaient acquise par une longue expérience, prospérèrent jusqu'en

1769. Mais alors M. Necker, parvenu à se faire nommer l'un de ses directeurs, se livrant à ses combinaisons innovatrices, eut bientôt achevé de dissiper les dernières espérances qui avaient fait entrevoir à la France la possibilité de la restauration de sa prospérité.

Sans vouloir entrer dans le développement des causes immédiates ou éloignées de la décadence de ce commerce, et pour ne pas répéter des choses qui tendraient peut-être inutilement à réveiller des haînes et des rivalités qui n'auraient jamais dû exister, il me suffira de dire que depuis les époques que je viens d'indiquer, les importations françaises se sont ralenties successivement, et d'année en année, jusqu'en 1771, époque où, par la plus fausse, la plus désastreuse des combinaisons politiques, on surprit au gouvernement, tourmenté de la manie des systêmes et harcelé de réclamations, l'arrêté du conseil d'Etat qui supprimait le privilége de la Compagnie. Les exportations furent alors réduites à la modique somme de vingt-deux à vingt-trois millions. Et à partir de cette année, le commerce de l'Indoustan fut livré aux spéculateurs des villes de Marseille, Bordeaux, la Rochelle, Nantes et de Lorient. Ces négociants, peu instruits, ou peut-être effrayés par les risques d'une traversée longue dans un pays où ils ne connaissaient ni les formes ni la nature des tran-

sactions, et où ils n'avaient aucune correspondance, ne firent d'abord passer que pour une très-modique somme de cinq à six millions au plus pendant les deux premières années. Encouragés par des essais plus heureux qu'ils ne le pensaient, cette masse s'accrut de 1775 jusqu'à 1778, époque de la nouvelle reddition des établissements français, et la somme s'éleva, par année, à près de douze millions de francs. Les bénéfices sur les articles importés ne donnèrent que peu de profits, les cargaisons étant très-mal assorties, et le chargement de ces vaisseaux étant presque seulement en vins et eau-de-vié. J'excepterai de ce tableau du commerce entrepris par les négociants particuliers, et pendant les années 1776, 77 et 78, les envois faits par M. Grand-clos-Melé de St.-Malo, et M. Amiraux de la Rochelle. La cargaison de leurs navires fut dirigée par MM. Moracin et de la Rochette, qui tous deux avaient des connaissances approfondies du commerce de l'Indoustan, ne firent point de fausses opérations, et obtinrent des bénéfices considérables, qui se seraient même accrus sans la guerre.

Mais en 1785, lorsque la mesquine Compagnie, formée par le contrôleur-général Calonne, commença ses opérations commerciales avec l'Indoustan, quoiqu'elle fût dirigée et administrée par MM. Gourlade, Moracin et Lagrenée, qui touts les trois s'étaient instruits sous

les plus habiles agents de l'ancienne Compagnie supprimée en 1770, les bénéfices de ces transactions ne furent cependant pas aussi avantageux qu'on avait lieu de l'espérer, ni la masse de ses importations aussi considérable qu'on se le promettait. Les directeurs de cette Compagnie Calonne avaient un trop faible capital pour exploiter en grand ce commerce, que l'on ne peut faire sans des avances considérables; de plus, malgré les renseignements qui leur parvenaient des agents dans l'Inde, au lieu de faire des cargaisons assorties avec les productions seulement de notre pays, ils s'attachèrent à envoyer prendre à Madère des vins du cru de cette île, préférablement aux vins de Bordeaux.

Il est très-important de faire observer ici que l'ancienne Compagnie n'envoyait des vins de Madère dans l'Inde que dans la proportion d'un cent vingtième de la somme totale des objets qu'elle y importait. La totalité des cargaisons des douze vaisseaux qui partaient chaque année se composait donc d'articles de notre industrie ou des productions du sol. C'était ainsi que cette Compagnie faisait valoir et accroissait toutes les sources de la prospérité nationale; mais on ne saurait espérer le même avantage des armateurs particuliers, qui, n'ayant pas les mêmes fonds, ne spéculent qu'en petit, et ne se chargent que d'articles

qu'ils ont su être bien vendus l'année précédente. On ne peut l'attendre que d'une Compagnie nationale, dont les cargaisons sont combinées et composées en grand, parce que la perte faite sur un article est amplement compensée par les bénéfices plus ou moins considérables qu'on retire de ceux qui sont de vente pendant tout le cours de l'année.

Je bornerai à ces seuls rapprochements tout ce que je pourrais dire sur la nécessité de ne confier le commerce de l'Indoustan qu'à une Compagnie privilégiée. Une foule d'écrits profondément pensés ont démontré cette opinion jusqu'à l'évidence. Dans ce nombre je citerai le Mémoire de M. Delessar, en réponse à celui de l'Abbé Morlaix (Paris 1769), et celui de M. Wette, imprimé en 1799.

EXTRAIT

DU MÉMOIRE

Indiqué à la page 199 *de ce Volume.*

CONSIDÉRATIONS

SUR LES TRAVAUX PUBLICS,

Suivies d'un projet de méthode nouvelle pour asseoir les fondations des Constructions Hydrauliques (1).

UNE des parties de l'administration intérieure sur laquelle les gouvernements des grands Etats doivent constamment porter leur attention, est celle des travaux publics. Leur proposer des moyens d'amélioration en ce genre, c'est avoir confiance en leurs vues régénératrices. Pénétré de ces principes, je vais essayer de faire connaître les avantages qu'offrirait la mise

(1) Touts les avantages ainsi que les détails nécessaires pour l'exécution de cette méthode ayant été développés dans un Mémoire imprimé en l'an XII (1804), il est inutile de les répéter ici.

à exécution d'une méthode dont on se sert dans l'Indoustan pour asseoir les fondations des constructions en général, et particulièrement de celles hydrauliques. Je veux parler des *puits* en maçonnerie de briques ou de grès, méthode qui convient sur-tout dans un pays très-peuplé, de même que dans les contrées où le bois estrare, et que je propose de substituer à celle des pilotis, dont on se sert en Europe.

Pour juger l'importance de ce sujet, il suffit de jeter un coup-d'œil sur la nature des ouvrages qu'il concerne. Je citerai rapidement ceux des ponts, des écluses, des revêtements de quais; ceux des canaux de navigation, des fortifications; ceux enfin des fortifications permanentes; de l'architecture civile pour touts les grands édifices. Tout ce qui tend à améliorer ces sortes de travaux mérite les méditations de l'homme d'état.

La méthode qui fait l'objet dont je m'occupe n'est pas seulement le résultat de la théorie, elle est aussi celui d'une longue pratique. Elle est employée par les ingénieurs indous depuis une longue série de siècles. Je l'ai moi-même exécutée dans un grand nombre de travaux et de constructions que j'ai dirigées dans cette partie du monde; et je l'ai employée avec le même succès dans quelqu'espèce de terrain que ce soit; je dirai encore avec assurance qu'aucun

de ces ouvrages n'a éprouvé la moindre altération, quoique vingt-cinq à trente ans se soient écoulés depuis leur confection.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ces réflexions; je reviens à mon objet principal, qui est de démontrer que les *puits* en maçonnerie doivent être préférés aux *pilotis*. Je vais à cet effet examiner mon sujet sur chacun des points qu'il présente, et que je diviserai en quatre:

Ier. *point.* Facilité d'exécution;
IIe. —— Plus grande solidité;
IIIe. —— Avantage de ne plus employer de bois;
IVe. —— Économie dans les dépenses.

J'aurai sans doute atteint mon but si je parviens à prouver l'évidence de ces quatre points essentiels.

Facilité d'exécution.

En proposant une méthode nouvelle, il faut d'abord l'envisager sous le rapport de son exécution; en cela, la mienne offre plus de facilité que celle à laquelle elle serait substituée. Il s'agit donc de démontrer que le travail d'un *puits* est moins pénible, et exige moins de temps que celui de battre quatre à cinq *pilotis*, qui garniraient une surface de terrain égale en superficie au diamètre d'un *puits*. Le simple énoncé de cette proposition serait suffisant

pour convaincre un ingénieur; mais comme je n'écris pas seulement pour les personnes qui professent cette science, et qui ont dirigé et suivi ces sortes de travaux, je dois établir mon opinion par le raisonnement.

On sait, pour commencer, qu'une sonnette mise en action par la force de seize hommes, ne peut battre ou enfoncer un *pilotis* de douze à seize pieds (4 à 5 mètres) de longueur que dans l'espace de huit heures. On a besoin, pour effectuer ce travail, de plusieurs pontons, lorsqu'il a lieu dans l'eau, et s'il s'exécute sur un terrain sec, après l'excavation, c'est à l'aide d'échaffauds dressés à cet effet : pour la méthode des puits, dans l'un et l'autre cas, on n'a nullement besoin de touts ces attirails.

Le barrage achevé, si on travaille dans une forte rivière pour faire les piles d'un pont ou le coffrage, soit pour fonder le revêtement d'un quai, d'une escarpe ou contre-escarpe de fortification, on établit de suite le coffrage, et on fonde de suite les *puits*. Ce qui se fait à une hauteur déterminée de sept à huit pieds (2 mètres à 2 mètres 50 centimètres); on y attache les ouvriers, pour déblayer le terrain, et faire ainsi caler ou descendre le *puits* de toute la profondeur du déblayage nécessaire. Là se bornent toutes les peines, tous les soins, et le travail se trouve terminé dans moins de six heures; c'est-à-dire, dans un temps égal à moins

du sixieme de celui qu'il aurait fallu planter cinq *pilotis*. Une plus longue dé[...] tration me parait inutile pour prouver c[...] j'ai avancé. Je passe au second point.

Plus grande solidité.

Si les moyens les plus simples sont ceux [...] exécute avec le moins de difficultés, i[...] souvent aussi, et particulièrement en [...]nique, ainsi que dans tous les arts qui [...]pendent, ceux qui offrent le plus de s[...] La maçonnerie en brique, et après el[...] en grès, qui, lorsqu'elle est à découve[...] se corrompt que difficilement, acquiert, [...] elle est recouverte, plus de force, plu[...] nacité. L'expérience le prouve d'une [...] incontestable, sur-tout lorsqu'on a empl[...] ciment fait avec de la chaux éteinte su[...] vrage, comme le pratiquent constamm[...] Indous dans ces sortes de constructions [...] un fait que je cite à l'appui de mon as[...] La ville d'Arcate avait été fortifiée en [...] notre ère vulgaire. Les Anglais, s'en é[...] suite rendus maître, firent fouiller, e[...] ces fortifications, pour y construire [...] vrage suivant le système des Européen[...] génieur Caall, directeur du corps du [...] Madras, trouva les *puits* en briques, [...]saient partie des anciennes fondations [...] telle solidité, qu'ils lui parurent avoir

d'une seule masse; tous les joints s'étaient unis et ressoudés.

Le bois, au contraire, est sujet à une foule d'inconvénients. Il est souvent attaqué des vers corcelés et armés de tarières; ce fut par les ravages de ces insectes destructeurs que la Hollande se vit menacée, en 1734, de voir rompre ses digues, et de rentrer sous les eaux, d'où ses habitants l'avaient fait sortir par leur persévérante industrie. Indépendamment de la vermoulure, le bois n'est-il pas encore exposé à la fermentation de la sève, cause principale et assez connue de sa destruction. Il est bon encore d'observer que les nœuds et de certains vices internes et inévitables, même dans le meilleur bois, diminuent nécessairement sa force; ceux de l'Indoustan même, remplis de résine, qui le font durer pendant des siècles, ne le font pas préférer aux *puits* pour ces sortes de constructions.

Les *pilotis* fournissent, j'en conviens, d'excellents points d'appui; ils affermissent les parties du terrain, qu'ils contraignent à se resserrer dans la raison inverse de la réduction de leur volume; en cela même les *puits* ont encore l'avantage sur les *pilotis*, et je le prouve. Si dans un terrain quelconque de deux toises de superficie, on plante dix-sept à dix-huit *pilotis* de quinze à dix-huit pieds de longueur, et de douze à quinze pouces de grosseur, la

densité de ce terrain, sur la surface de ces deux toises, sera devenue plus forte qu'elle ne l'était réellement, dans la raison de 36 à 27, ou de 4 à 3.

Quoiqu'à la rigueur il soit assez difficile de déduire une règle générale sur cette densité, je puis assurer, sans trop préjuger, que dans le même espace, si l'on employait la méthode des *puits*, la densité du même terrain serait dans la proportion de 38 à 27, par la différence du diamètre du corps comprimant, et encore par le travail subséquent, et dont je parlerai.

Un inconvénient très-grave auquel sont sujets les *pilotis*, c'est que souvent on les croit rendus, par leur résistance au refus du mouton; cependant, si au bout d'un certain temps, on vient à les rebattre, ils s'enfoncent encore. Il est une qualité de terre qui amène cet effet, c'est celle qui, lorsqu'elle est pressée latéralement, se comprime et repousse de proche en proche chaque portion circulaire de celle qui l'environne; la résistance se trouvant ensuite diminuée, la même percussion de nouveau employée devient capable d'un nouvel effort. Cet inconvénient ne saurait se rencontrer dans le système des *puits*, qui ne font que couler par le travail d'un déblai, au lieu d'être chassés par percussion.

Dans la méthode que je propose, on ne peut

craindre non plus les tassements inopinés, parce que, outre qu'on sonde le terrain, à l'aide de tarières, on s'assure encore avec ses mains, sens le plus exact, et l'instrument le plus sûr, de la qualité du lit ou dernière couche, avant d'abandonner la fouille ou le déblai pour poser les *puits*. Pour retracer l'effet de ces tassements, je citerai l'affaissement du pont neuf de Tours, quoiqu'il fût porté sur des *pilotis* de bois de chêne de sept pieds six pouces de longueur et de neuf pouces de diamètre, et quoique les pointes en fussent entrées près d'un pied dans le tuf le plus dur. Pour compléter la preuve de mon assertion en faveur de la méthode des *puits*, je parlerai du pont jeté sur le Gemna, fleuve considérable par sa largeur et le volume de ses eaux. Ce pont, construit devant la célèbre ville d'Agra, par les ordres et sous la direction du fameux Eckbar, empereur Mogol, vers le milieu du XVIe. siècle, est encore intact. Ayant parlé de cet édifice dans la Topographie, je me bornerai à cette simple citation.

Les terres grasses et fangeuses qui ne peuvent suffisamment se comprimer, celles-ci par leur peu de compacité, celles-là par l'effet de leur élasticité, sont encore peu propres à la méthode des *pilotis*, et ne présentent rien de défavorable à celle des *puits*.

Je crois avoir suffisamment démontré la vé-

rité du second point. Une foule d'exemples pourraient être rapportés à l'appui de mon raisonnement, mais je veux éviter de surcharger cet écrit d'un trop grand nombre de citations.

Avantage de ne plus employer de bois.

L'avantage de ne plus employer de bois pour les constructions hydrauliques fait le sujet de mon troisième point. Cet objet est plus important qu'on ne pense, si l'on considère surtout que le bois, cette production très-rare en Europe, et particulièrement en France depuis quelques années, est cependant si nécessaire aux besoins habituels de l'homme, et si précieuse pour les constructions navales, sur-tout à l'époque présente, où le commerce de l'Europe a franchi toutes les bornes que lui opposaient les mers. Qu'on ne m'objecte point que les travaux hydrauliques se renouvellant rarement, l'économie de cette substance se réduirait à peu de chose, à cela je répondrai par l'exposition de l'état où se trouvent les forêts de la France et des pays limitrophes, et du temps qu'il faut pour le développement et la croissance des arbres; je répondrai par l'assertion qu'une consommation extraordinaire, quelque petite qu'elle soit, en augmente d'autant la rareté pour les usages indispensables dont je viens de parler. Je ne crois pas inutile de rappeler

que

que depuis plus de trente ans on craignait d'en manquer pour les besoins domestiques; or, les besoins domestiques méritent aussi quelques considérations.

L'accroissement du territoire de la France et celui de sa population, et de celle de touts les Etats de l'Europe, ne fait qu'ajouter à l'importance de ce que je viens d'énoncer.

Reconnaître l'utilité de supprimer le bois pour les ouvrages hydrauliques, c'est aussi reconnaître un nouvel avantage résultant de mon projet, pour l'exécution duquel on n'emploie que des briques ou du grès taillé. Les radiers des écluses peuvent même être construits en l'une ou l'autre de ces matières. Il me reste à exposer le quatrième résultat de ma méthode.

Économie dans la dépense.

On ne peut le dissimuler : nous avons des besoins journaliers et toujours renaissants, soit pour entretenir ou pour réparer les ouvrages achevés, soit pour l'exécution de ceux projettés. Touts présentent des avantages au commerce en ouvrant les communications, aux villes en créant pour elles des embellissements, et cependant le simple aperçu des énormes dépenses qu'ils entraîneraient en arrête ou suspend l'exécution. Je n'ai pas besoin d'autre argument pour prouver l'importance de l'économie dans les dépenses, puisqu'elles l'emportent

dans la balance de l'Etat sur ses besoins et sa prospérité. La tâche que je m'impose, pour le bien de mon pays, sera doublement remplie si, en préparant la mise en pratique d'un projet utile à-la-fois et économique, j'ai attaqué avec succès les entraves qui arrêtent l'exécution des ouvrages nécessaires.

Dans les constructions où l'on se sert de *pilotis*, l'usage généralement reçu, on le sait, est de planter, dans un espace de terrain d'une toise ou deux mètres en surface, neuf pièces de bois en échiquier, et espacées, du milieu au milieu, à trois pieds, ou au plus un mètre un tiers. Chaque pièce de bois doit avoir quinze et dix-huit pieds de longueur, sur un diamètre de neuf, douze à quinze pouces. Le bois ayant ces dimensions se vend actuellement au prix moyen de 2 francs le pied courant; donc le prix des neuf pièces doit s'élever à la somme de 190 francs. Il faut ajouter à cette première dépense la valeur des lambourdes et des ventrières nécessaires aux grillages, des longuerines et des traversines, des madriers pour les palplanches; des fers pour les sabots des *pilotis*, des fiches ébarbées: ensuite les journées des charpentiers pour affuter, armer et redresser les *pilotis*, pour les porter où ils doivent être battus, pour les encastrer avec les pièces qui doivent les couronner, après qu'ils ont été récépés et mis de niveau; il faut ajouter enfin le

travail ou la main-d'œuvre des trois grillages. Le total de ces dépenses égale environ sept fois celle de la première partie ou de l'achat des neuf *pilotis*. Voilà donc une somme de 1,330 fr. que coûtera la méthode des *pilotis* pour un espace d'une toise carrée seulement. Je ferai observer que dans cette somme je n'ai pas compris celle qui est nécessaire pour le battage des *pilotis*, la construction ou le loyer des sonnettes et de leurs pontons, l'achat des cables qui portent le mouton et en font l'armature ou appareil.

Si l'on compare actuellement la dépense qu'entraîne la méthode des *puits*, ma dernière proposition est résolue. Pour une superficie de terrain aussi d'une toise ou deux mètres carrés, on n'a besoin au plus que de trois *puits* et demi, ou sept sur deux toises, ayant quinze, dix-huit ou vingt pieds de hauteur, et trois pieds à trois pieds et demi de diamètre dans œuvre. Il faut pour cet objet environ cinq mille briques coupées en voussoir, dont le prix est de 10 francs le millier; ajoutant celui des journées de maçons et celui encore de la terre glaise ou mortier pour lier les briques, on a au plus une dépense de 70 fr., qui donne une différence en moins de 1,260 francs en faveur de la méthode des *puits*. Cette différence, déjà considérable en raison de la petite étendue que je cite pour exemple, devient d'un très-grand

intérêt lorsqu'il s'agit d'ouvrages qui occupent un grand développement, tels que les piles d'un pont, les bajoyers d'une écluse ou les revêtements d'un quai, dont l'espace comporte plusieurs centaines de toises carrées.

J'avais divisé mon sujet en quatre points, que j'ai successivement abordés, et sur lesquels je pense avoir fixé l'opinion de mes lecteurs et des personnes à qui j'ai intérêt de le soumettre. Ces quatre points étaient relatifs aux avantages que présentent le système et la méthode que je propose pour touts les genres de constructions hydrauliques ; je vais à présent donner rapidement un aperçu des moyens d'opérer. Je le ferai en deux articles: le Choix des matériaux, le Mode d'exécution.

Choix des matériaux.

En écartant dans les travaux hydrauliques l'amas immense des bois qu'il faudrait pour établir un *pilotage*, si, pour asseoir les fondations, on emploie de préférence la méthode des *puits*, on doit d'abord porter son attention sur la qualité des briques ou des pierres de grès dans le cas où l'on en préférerait l'emploi, si par exemple elles étaient à meilleur compte que les briques, dans les lieux où les travaux doivent s'exécuter. Le grès ne doit être ni trop compact ni trop graveleux, pour que ses

pores puissent s'imprégner du mortier qui doit lier les assises, ou s'y agrafer avec force et très-promptement.

Les briques doivent être faites avec soin, et composées de bonne terre glaise bien corroyée, et amalgamée avec environ un cinquième de petits graviers choisis et passés au crible. Le moule dans lequel on les coupe doit avoir au moins les proportions de douze pouces de long, six de largeur et deux et demi d'épaisseur. Cette proportion est la meilleure pour la solidité des ouvrages, la célérité du travail et leur bonne cuisson, qui doit être soignée autant que leur fabrication.

Mode de construction.

Les procédés nécessaires à la construction des *puits* sont très-simples, exigent peu de soins, et sont peu dispendieux, soit que l'on ait à travailler dans une rivière ou dans un terrain élevé.

Pour les ouvrages des rivières, comme ceux des ponts et des revêtements de quais, on achève d'abord le barrage, si ce moyen est praticable; on effectue, à défaut, l'encaissement, pour faire ensuite jouer les pompes et épuiser les eaux. La partie du terrain sur lequel on doit travailler étant desséchée et mise à découvert, on trace les alignements pour la file des *puits* qui doivent être placés, en ob-

servant de laisser un intervalle de vingt, trente et trente-six pouces entre leurs parois extérieurs en tout sens.

Les *puits* doivent avoir trois pieds de diamètre, et quelquefois même quatre (dans œuvre), selon la nature des ouvrages. Cette dimension est nécessaire pour rendre leur base solide, et pour donner au terrain la plus grande densité possible, et laisser la facilité du travail. Chaque *puits* ainsi construit supporte une masse de maçonnerie égale au double de celle que peut porter la même étendue de surface plantée de *pilotis*. D'après les expériences faites, on sait qu'un *pilotis* de douze pouces de diamètre peut être chargé d'un poids de 121,116 livres, ou de 756 $\frac{48}{80}$ de pieds cube de maçonnerie.

Dès que les *puits* sont élevés à la hauteur de six, sept ou neuf pieds, on cesse d'y travailler, pour en laisser sécher la margelle pendant quelques heures; on doit ensuite les lier dans leur direction circulaire, depuis la dernière assise jusqu'à la première, de manière que la corde s'enroule en spirale jointive. Il faut employer des cordes faites avec la paille de seigle et de luzin, d'environ quinze à dix-huit lignes de diamètre, pour cette opération, dont le but est d'empêcher l'écartement des briques en voussoir de la margelle. On doit sur-tout avoir la précaution d'assujétir chaque assise ou rang de briques supérieur, par le

moyen de deux madriers placés en croix et au-dessus de la margelle; ce travail est pour empêcher que les assises ne se déjoignent; on y parvient en les garottant dans leur longueur ou direction verticale avec un petit cable d'un pouce à quinze lignes. Pour plus de solidité, on pourrait placer la dernière assise sur des madriers assemblés, qui formeraient une première zône ou assise circulaire et cylindrique de même largeur que la margelle. Une autre zône pareille pourrait également être établie sur l'assise supérieure, qui remplacerait les madriers en croix; elle gênerait moins les déblais, et permettrait de rapprocher le cable vertical qui doit lier la margelle dans toute sa hauteur, en passant le plus près possible des parois extérieur et intérieur. Dès lors les *puits* sont assujettis de manière à descendre en masse, et l'on n'a pas à craindre qu'ils ne se brisent, ni même que la margelle ne se lésarde. Cette opération achevée, on doit commencer à caler ou descendre les *puits*, par le moyen du déblai des terres sous toute la surface de leur circonférence. Il faut avoir soin de faire excaver le terrain également dans leur pourtour, afin que les *puits* descendent d'aplomb et dans leur direction verticale.

Lorsque les *puits* sont au niveau du terrain, et que cependant ils ne sont pas encore rendus à la profondeur nécessaire, il faut suspendre

les déblais, continuer à les augmenter de nouvelles assises, et les faire lier et descendre de la même manière, jusqu'à ce qu'ils posent enfin sur une couche solide. Alors l'opération est achevée; et l'on suit les mêmes procédés pour les *puits* des autres files.

On sent bien, sans qu'il soit nécessaire de le dire, que de simples margelles ou murs d'un *puits* n'ont pas la force suffisante pour soutenir une masse aussi considérable que celle qui leur est destinée. Il faut donc combler entièremen ce vuide avec des matières provenant des dé molitions, ou avec les plus forts bousins de rognures des pierres que l'on taille, des gale de rivières, arrangés à la main par lits, et ga nis de sable ou de la terre provenant des d blais, après les avoir passés au crible. Il évident qu'il faut éviter toute espèce de ma riaux et d'arrangement qui, établissant u poussée intérieure, imprime un mouvem centrifuge ou d'écartement aux voussoirs d margelle. Le but de cette maçonnerie grossi est d'ajouter à la force des margelles, et de f des colonnes cylindriques propres à mi supporter le poids de la maçonnerie, et d ner plus de ténacité aux terrains sous la f dation, et aux espaces intermédiaires entr *puits*.

Toutes les files de *puits* étant enfin éle au niveau du terrain, il importe d'en

menter la résistance par touts les moyens possibles. On y parvient en jetant quelques moellons dans l'intervalle des cylindres, après qu'on en a damé les terres entre chaque puits. On établit de suite la première assise, soit sur les *puits*, soit en y jetant des arcs de décharge par intervalle, selon la nature du fond ou de la force des ouvrages. Ce qui ne peut être déterminé par aucune règle générale, puisqu'elles varient comme les espèces de terrains et les différents ouvrages qu'il s'agit d'éxécuter. Les talents de l'ingénieur peuvent seuls fixer le nombre et les distances de la portée de ces arcs de décharge.

Je dois faire observer qu'il faut avoir soin d'adosser au pourtour de la maçonnerie des bajoyers d'écluses, des revêtements des quais, etc., un couroi de terre glaise de deux à trois pieds d'épaisseur, fondé aussi bas que les cinq à six assises au-dessous du fond de l'eau, et que l'on élève à mesure qu'on procède au remblai des terres.

Touts ces travaux peuvent être faits en grande partie par des manœuvres, et c'est un nouvel avantage que procure mon projet, puisqu'ainsi il fait travailler une classe d'hommes d'autant plus indigents, qu'ils ont plus de difficulté à obtenir de l'occupation. La méthode des *pilotis* exige, au contraire, la coopération d'ouvriers formés par un pénible

apprentissage, et qui ont de bien plus grandes ressources pour être employés.

Il est temps que je m'arrête; je me suis efforcé de mettre dans le développement de mon sujet toute la précision, toute la clarté qui dépendait de moi. Une plus longue dissertation me paraît superflue.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES

Du premier Volume.

Fin de la Table du Tome premier.

TABLE
DES MATIÈRES,
Par ordre alphabétique.

Nota. Je prie mes lecteurs de vouloir bien consulter toujours, pour l'orthographe des Noms et Mots des langues indiennes contenus dans le cours de cet ouvrage, la présente Table des Matières; ces différents mots ayant été souvent imprimés peu exactement dans le texte.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

U.

V.

Fin de la Table des Matières du Tome Ier.

ERRATA du Tome premier.

Page 16, au second hémistiche du premier vers, voilà ton maître; *lisez*, voici ton maître.

—— 40, ligne 22, l'autre s'incline; *lisez*, l'autre se dirige en s'inclinant.

—— Note première, ajoutez après ces mots, *de préférence à l'autre*. Les Européens nomment cette rivière Tomandra.

—— 84, ligne 23, est l'anagrame de l'autre; *lisez*, est l'anagramme de l'autre.

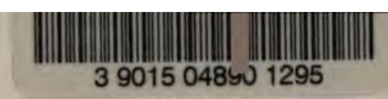
—— 157, ligne 5, après ces mots, *le nom de Karkème;* ajoutez, que les Portugais ont improprement nommé Cavéquine.

—— 173, ligne 26, de la dynastie des Gazenavites; *lisez*, de la dynastie de Timour-Kan.

—— 224, ligne 6, en faveur du commerce; *lisez*, la balance du commerce.

—— 233, lignes 7, 8 et 9, Le toukanie, premier élément, monnaie de cuivre, ainsi que la kache, qui contient trois toukanies; *lisez*, La kache, premier élément, monnaie de cuivre, ainsi que le toukanie, qui contient trois kaches.

—— 303, ligne 3, appelé loutarus; *lisez*, appelé lontarus, etc.


3 9015 04890 1295

